

THÉORIE

DE L'ASSOCIATION

ET DE

L'UNITÉ UNIVERSELLE

DE C. FOURIER;

INTRODUCTION RELIGIEUSE ET PHILOSOPHIQUE

PAR

ÉDOUARD DE POMPERY.

Les attractions sont proportionnelles aux destinées.
La série distribue les harmonies.
—FOURIER.—



PARIS,
CAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 5.
1844

INTRODUCTION
RELIGIEUSE ET PHILOSOPHIQUE
A LA THÉORIE
DE CH. FOURIER.

La Librairie de CAPELLE est spécialement consacrée aux Publications qui ont rapport aux *Études d'économie sociale.*

OUVRAGES DE M. DE POMPERY.

LE DOCTEUR DE TOMBOUCTOU, essais de science sociale et de philosophie. 1 vol. in-8, 1837.	3	»
LETTRE A GEORGE SAND, brochure in-8, 1838.	»	50
EXPOSITION DE LA SCIENCE SOCIALE, brochure in-12.	»	50

Errata.

Page 233 à la fin de note. — *Lisez :* Les Mammifères tiennent aux poissons par le groupe des Cétacés, aux oiseaux par celui des chauves-souris.

THÉORIE
DE L'ASSOCIATION
ET DE
L'UNITÉ UNIVERSELLE
DE C. FOURIER;
INTRODUCTION RELIGIEUSE ET PHILOSOPHIQUE

PAR

ÉDOUARD DE POMPERY.

Les attractions sont proportionnelles aux destinées.
La série distribue les harmonies.
—Fourier.—



PARIS,
CAPELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 5.
1841

A LA MÉMOIRE

DE CHARLES FOURIER,

NÉ A BESANÇON LE 7 AVRIL 1772,

MORT A PARIS LE 10 OCTOBRE 1837.

A vous, noble maître, à vous, qui vous êtes enfin levé sur l'horizon comme un soleil bienfaisant, entouré de cette glorieuse pléiade où brillent les Pythagore, les Platon, les Moïse, les Confutzée, les Augustin, les Keppler, les Copernic, les Galilée, les Newton et d'autres encore, que Dieu avait marqués au front du signe révélateur.

A vous, noble maître, qui êtes mort comme un digne fils de la Vérité, pauvre, méconnu, martyr de votre foi et de votre science. A vous, qui avez élevé un monument plus durable que l'airain, car vous y avez buriné :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES.

Puisse cette ébauche n'être pas trop indigne et contribuer à répandre la science que vous avez établie, et de laquelle dépend l'avenir de l'humanité.



TABLE DES MATIÈRES.



TABLE DES MATIÈRES.

La divine vérité n'est ni à vous, ni à moi, ni à lui, mais à nous tous qu'elle appelle avec force à la publier de concert, sous peine d'être inutiles à nous-mêmes si nous ne la communiquons aux autres. Car quiconque s'approprie à lui seul un bien, dont Dieu veut que tous jouissent, perd par cette usurpation ce qu'il dérobe au public et ne trouve qu'erreur en lui-même pour avoir trahi la vérité. (SAINT AUGUSTIN.)

L'œuvre que j'entreprends ici est une œuvre immense, et bien au-dessus de mes forces : elle demanderait un Atlas intellectuel. Encore, ne sera-t-elle suffisamment complète, que lorsque la Science humaine sera plus grande et ses labeurs plus achevés qu'aujourd'hui.

Cette œuvre ne peut donc être le Travail d'un jour ou de quelques années pour moi ; elle doit être le travail de ma vie. Si j'en donne si tôt l'esquisse au public, je le fais par ce motif qu'elle pourra être utile à certains esprits engagés dans la même voie que celle que j'ai suivie. De plus, dans notre âge de doute et de scepticisme, comparable à la mer orageuse où s'agiteraient incertaines les intelligences troublées ; à notre époque critique, c'est quelque chose encore que la vue d'un homme qui a jeté l'ancre

s[illegible] fond solide de la science (du moins il le croit), et qui s'y repose dans le calme et la confiance.

Tel est mon espoir; si je ne croyais pas épargner des ronces et des épines à ceux qui cherchent et marchent, sans doute j'aurais re-n[illegible]à un temps plus éloigné la publication de ces feuilles, où j'ai voulu retracer l'empreinte [illegible]s Lois Souveraines qui gouvernent le monde ; j'aurais conservé, pour les rendre chaque jour moins imparfaites, ces études, qui embrassent la Vie sociale aussi bien que la vie universelle.

Toutefois, peut-être ne m'eut-il pas été possible d'édifier d'abord longuement et avec détail l'ensemble des matériaux, des preuves et des raisonnements, dont je me suis servi pour arriver à mes conclusions. Ce n'est pas sans être saturé jusqu'à la répugnance, ce n'est pas sans être fatigué qu'on remue pendant des années et des jours cette longue et confuse suite de labeurs humains, à l'aide desquels il s'agit pour l'homme de fonder sa Croyance et sa Foi. Le désir de respirer hors de cette poussière féconde, le besoin de soulever ce fardeau, de laisser battre ses ailes et de les déployer librement en plein soleil, finissent par dominer invinciblement.

Voilà pourquoi on ne trouvera, dans c[illegible]re, que peu de controverses et de discussions détaillées. En m'occupant seulement des principaux auteurs qui ont traité des questions que j'embrasse, j'aurais dû élaborer plusieurs gros volumes; une vie de bénédictin n'y aurait pas suffi. J'ai préféré affirmer et Dogmatiser non pas sans preuves ni sans raisonnements, mais d'une allure plus nette et plus dégagée. De cette façon, au moins, mon travail aura le mérite d'être court et plus facile à saisir.

Il y a environ quatre ans, voici quel était l'état de mon esprit, voici quelles étaient mes conclusions, et l'idée que je me faisais de Dieu, de l'Homme et de la Vie*.

Dieu était pour moi le Tout-Puissant et le Très-Bon; j'avais en lui une confiance de fils, une foi entière. Il était *pur esprit*, et avait un jour créé le monde. Dans la vie, je voyais deux prin-

* Pour aller au-devant de toute pré[illegible] défavorable, est-il nécessaire d'ajouter qu'il ne faut en aucune [illegible]voir, dans ce qui va suivre, le plaisir puéril de mettre en relief une individualité? J'ai cru que cette exposition personnelle, résumant assez complètement un certain ordre d'idées philosophiques et sociales, partagées par beaucoup d'esprits, je serais plus clair et plutôt compris en les traduisant dans un fait vivant. Car, je n'ai ici qu'une prétention et qu'un désir, c'est de faire apprécier, autant qu'il est en moi, une nouvelle conception philosophique; et j'espère que le lecteur bienveillant et sérieux ne jugera pas autrement le spectacle de mon évolution intellectuelle.

cipes distincts et opposés, *l'esprit* et *la matière*, l'un était noble et Divin, l'autre grossier et Bestial. Conséquemment je disais* :

« Nous croyons l'homme composé de deux « natures diverses, étroitement unies : l'esprit « et le corps. Cette union intime de deux prin- « cipes contraires réagit naturellement sur l'un « et sur l'autre ; ennoblit et réhabilite la ma- « tière, rapetisse et asservit l'intelligence......

« La conscience est toute en sentiments aussi « intimes qu'ils sont puissants ; l'intelligence « perçoit, compare, juge. Sans doute, le vrai « perçu par l'intelligence n'est pas autre que le « vrai de la conscience, car la vérité est une ; « mais il reste toujours entre la conscience et « l'intelligence la différence qu'il y a entre le « sentiment et la pensée..... La conscience et la « volonté constituent l'homme. Privé de la vo- « lonté ou des pouvoirs d'élection, indépen- « dant des autres facultés quoique lié à elles, « l'être moral n'existe plus, et la conscience de- « vient également inutile.

Ce que je pensais de la Destinée Humaine se résumait ainsi :

* Le docteur de Tombouctou. *Nouveaux essais de science sociale et de philosophie.* 1837.

« Non, non, si quelque chose est visiblement
« écrit au front d'Adam, c'est que la destinée de
« l'homme sur cette terre n'est pas d'être heu-
« reux. Mais si l'homme n'est pas créé pour être
« heureux, l'homme est intelligent, l'homme
« est libre dans certaines limites, et c'est ici
« qu'il est grand. L'homme est libre, il mérite
« ou il démérite ; la vie est pour lui une vaste
« arène où il lutte corps à corps et sans relâche
« avec la fatalité, cet infatigable athlète tou-
« jours sur pieds : sublime et magnifique duel
« dont Dieu est le juge et le spectateur. La vie
« c'est une épreuve. Pourquoi? C'est le secret
« de Dieu.

Il est facile de le comprendre, le point de vue philosophique où j'étais à cette époque était le point de vue Spiritualiste des Psycologues modernes, tels que M. Jouffroy, et je trouvais fort belle alors sa *théorie des faits de conscience.* J'en étais à cette conception de la vie, qui part du même point que le Catholicisme, la dualité des principes, le Bien et le Mal, l'âme et le corps, et repose sur la croyance au Libre-arbitre de l'homme et à la Responsabilité entière de ses actes ; conception, qui finalement regarde la vie présente comme une Epreuve pour un monde meilleur.

Telle était donc ma conception philosophique, que croyant à Dieu et à la Matière, forcément j'en induisais la dualité dans l'homme et admettais comme fondement de la vie humaine, l'union *hostile* de l'Esprit et du Corps.

En fait d'Economie Sociale et de gouvernement des hommes, j'en étais à dire :

« Nul homme n'a ici-bas que son travail,
« toute autre chose est commune et appartient
« à tous. Le jour de la justice sera donc venu,
« lorsque ces paroles seront écrites d'un pôle
« à l'autre : IL N'Y A DE VÉRITABLE PROPRIÉTÉ QUE
« LE TRAVAIL.....

« Il faut que le pouvoir social descende en
« pacificateur dans le champ-clos de la concur-
« rence, qu'il s'interpose entre les concurrents,
« entre tous ces intérêts qui se choquent, qu'il
« intervienne entre les capitaux et le travail,
« les maîtres et les ouvriers, qu'il s'occupe lui-
« même des salaires....

« Il faut que le pouvoir, pour rendre son in-
« tervention tout à fait salutaire, s'efforce par
« continuité et graduellement d'élever les sa-
« laires; parce que plus le travail sera payé,
« plus il en sera fait; parce que, cela forcera in-
« sensiblement tout le monde à travailler, at-

« tendu qu'on serait bientôt pauvre relative-
« ment, si l'on demeurait les bras croisés. Ain-
« si disparaîtra l'oisiveté, cette reine légitime
« des vices, ainsi fleuriront l'égalité, la paix et
« l'ordre; ainsi se cimentera la fraternité hu-
« maine. Tout est là, dans le travail, le travail
« organisé avec ordre, le travail pour tous,
« faisant le bien-être de tous. »

Ainsi, dans le monde Moral et philosophique j'étais un Psycologue Spiritualiste; en économie sociale, une sorte de Communiste radical, basant tout sur le travail organisé, et accompli bien plus par Dévouement ou Contrainte que par Attrait naturel. Telle était la situation de mon esprit, telles étaient ma croyance et ma foi, lorsque les écrits vulgarisateurs de la Science constituée par C. Fourier appelèrent mon attention.

Le seul but de tous mes travaux, l'unique mobile de toutes mes recherches, c'était la conquête d'une Croyance, le rameau d'or de la Foi; ce fut donc avec les meilleures dispositions que j'entrepris cette lecture, aussi bien que celles que j'avais faites précédemment. Je me livrais consciencieusement à cette étude, et j'en consignais le résultat dans le livre que j'ai déjà cité. Le voici en bref.

Après avoir rendu justice à la profondeur de la Critique de Fourier, à beaucoup de vues saines sur la Science économique, à l'utilité dont seraient ses travaux, toutes choses dont je fus aussitôt frappé, je m'exprimais ainsi :

« Au résumé, la Doctrine de Fourier n'est que « l'application ingénieuse et la plus parfaite « possible du principe Matérialiste. La pierre an- « gulaire de son édifice est *l'attraction passion- « née*; c'est l'application de la loi de Newton aux « corps organisés. Comme on peut le remar- « quer, Fourier fait ici de l'homme une chose « entièrement passive et complètement à la « merci de son organisation physique. Il détruit « l'homme et ne laisse à sa place qu'un rouage « sensible, propre à être engrené avec d'autres « plus petits, plus grands, plus gros, plus grê- « les, mais qui tous se rapprochent insensible- « ment par des intermédiaires et concourent à « former une admirable, immense et vivante « machine, qui a en elle les moyens de réparer « ses pertes et son usure ; c'est *l'humanité !* Je « n'insisterai pas davantage sur ce point, qui « est capital au procès, car c'est sur lui que re- « pose toute la théorie de Fourier. Ce point ôté, « tout croule.

Ce que je viens de citer montre combien j'allais droit au fond de la question. J'avais assez de logique et d'études, pour comprendre qu'une organisation sociale ne pouvait se baser que sur une Conception de l'homme et de la vie. Or, j'entrevoyais clairement que les propositions (non développées) de Fourier, étaient tout à fait contraires, à ce que je croyais, sur le Bien et le Mal, l'Ame et le Corps, la Volonté et la Liberté humaine. Je repoussai donc son système et le tins pour frappé d'incapacité, comme Matérialiste. La conception de Fourier, en tant qu'expliquant la vie, l'homme et sa destinée, me paraissant fausse et incomplète; je ne jugeais pas bien de son application à l'Ordre social. A cet égard j'ajoutais donc, entr'autres choses :

« Fourier ne croit pas à la nécessité du dé-
« vouement et du devoir pour obtenir le tra-
« vail; il n'invoque que le bon plaisir, la satis-
« faction de faire un travail de son choix, vers
« lequel on se sent naturellement porté, car
« l'égoïsme divinisé, voilà sa base. Se fiant sur
« des travaux organisés d'une manière at-
« trayante, Fourier dit: travaille parce que c'est
« un plaisir. Fourier consacre l'oisiveté en assi-
« milant le capital au travail, et en le douant

« de la faculté productive, qui n'appartient réel-
« lement qu'au travail. Il la consacre encore en
« maintenant l'hérédité, comme si le travail du
« père pouvait dispenser le fils de travailler. »

Je termine ici les preuves de la Condamnation bien tranchée dont je frappais dans mon esprit l'œuvre de Fourier. Cette condamnation est sans doute suffisamment caractérisée.

Toutefois, mon besoin de connaître, mon désir du vrai n'étaient pas éteints; et, si ma Conscience reposait calme et sereine sur ma Croyance parce que je suis toujours de bonne foi avec moi-même, le désordre de la Société et le mal-être que je sentais partout, étaient un mobile assez puissant pour me pousser à de nouvelles recherches. J'avais été trop impressionné de ce que j'avais lu des travaux suscités par Fourier, j'avais trop goûté leur Logique, pour ne pas désirer connaître les œuvres du maître, et me rapprocher de ceux qui les regardaient comme les fondements d'une Science. Bientôt j'entrepris la lecture longue et pénible du grand *Traité d'association*, l'ouvrage capital de Fourier.

Cette étude, à travers ses difficultés réelles, me donna une plus haute idée de la valeur des choses que j'avais condamnées. Toutefois elle

fut loin de renverser ma croyance et je possède encore, tout maculé, l'exemplaire qui en reçut souvent la preuve. Mais ces travaux me conduisirent à en faire d'autres. Ils me poussèrent à creuser davantage le champ métaphysique, à bien examiner et peser de nouveau les Conceptions philosophiques que j'avais acceptées ; car, je l'ai déjà dit, je voyais parfaitement toute la distance qui séparait ma propre Conception d'une conception philosophique en rapport avec le système de Fourier ; et j'étais assez logique pour savoir qu'une organisation sociale s'appuie toujours sur un Concept de la vie, de l'homme et de Dieu.

Ces travaux, je dus les accomplir en dehors des ouvrages produits par Fourier et son école. Jusqu'aujourd'hui, ils ont presqu'exclusivement eu pour objet la science au point de vue social. Personnellement, Fourier a affecté de demeurer étranger à toute querelle Religieuse, Philosophique et même Politique. Il voulait présenter sa découverte comme une simple affaire de bon sens et de raison, une régénération au moyen du Travail pacifiquement Organisé, d'après la nature de l'homme. Non pas cependant que Fourier ne pressentît les conséquences

philosophiques de sa rénovation sociale, mais il craignait de lui nuire en s'engageant dans d'interminables disputes. Son école, a jusqu'à un certain point, adopté ces errements du maître*.

En effet, ces publications pouvaient bien suffire à des personnes peu occupées d'idées philosophiques, et de l'ordre à un point de vue plus général que celui de la société, mais elles ne pouvaient satisfaire l'homme qui aurait élevé plus haut sa sollicitude et ses regards. Tout en

* Pour dire ici toute ma pensée, il est un reproche que je ferai à l'école de Fourier, c'est d'avoir uniquement fait de la logique, de s'être toujours adressée au raisonnement. En suivant ce système, elle a froissé beaucoup d'âmes magnanimes; elle a éloigné, pour toujours peut-être, des sympathies précieuses; elle a repoussé les hommes de cœur et de dévouement avant tout, et n'ayant de la raison qu'après. C'est un grand malheur et une grande faute. Pour conquérir les hommes, pour leur inspirer une croyance, le sentiment présente au moins autant d'avantage que le raisonnement. Le sentiment a même une puissance plus étendue, car, dans nos époques critiques, les intelligences développées sont en petit nombre, et le sentiment, qui se passe plutôt d'éducation, vibre toujours au fond des cœurs. Les succès de l'école Saint-Simonienne me semblent d'ailleurs avoir assez bien prouvé ce que j'avance. Le mouvement qu'elle suscita fut immense; malheureusement elle ne s'appuyait pas sur une base solide et une conception vraiment scientifique. Cette école, d'un homme de désir plutôt que d'un savant, a été toute sympathique. L'école de Fourier, qui sentait sa force, qui se voyait inébranlablement fondée sur une base fixe et mathématique, a été et est demeurée exclusivement logique. C'est renoncer à l'un de ses moyens d'action les plus puissants; c'est ne parler qu'à une petite partie des hommes, tandis qu'on pourrait se faire entendre de tous, tandis qu'on devrait porter à tous la bonne nouvelle.

lisant Fourier, je me livrais donc à de sérieuses et profondes recherches, non pas seulement au point de vue de l'ordre social ou humain, mais au point de vue de l'ordre universel. Ici, j'éprouve le besoin de rendre hommage aux travaux si élevés et si profonds de M. Pierre Leroux. La lecture de *L'Encyclopédie nouvelle*, m'a éminemment servi. C'est en partie grâce à M. Leroux, que je suis sorti de cette fausse et étroite conception de la vie enseignée par les psycologues, conception qui repose tout entière sur la dualité des principes, matière et esprit, âme et corps, sur cette creuse et fantastique idole du libre-arbitre chrétien : c'est en partie grâce à M. Leroux, combattant la philosophie éclectique et la philosophie écossaise, que j'ai compris l'unité vivante, que j'ai accepté l'unité de l'être humain, que j'ai vu la multiplicité dans l'unité, etc. Il m'a épargné bien des veilles, des luttes intestines et bien des réflexions. Je voudrais que ces quelques mots lui en fussent un suffisant témoignage d'éternelle et sincère gratitude. Je le voudrais d'autant plus que bientôt après nous nous sommes séparés ; et, si ma main ne touche sa main amie qu'un moment, je ne veux pas que ce soit sans une pression affectueuse et recon-

naissante. M. Pierre Leroux est demeuré à la doctrine *du progrès indéfini*, doctrine sortie de la réforme, et en particulier du XVIII[e] siècle, où elle fut définitivement formulée par Condorcet. Cette doctrine légitime et démontre admirablement le développement de l'humanité, à travers le passé et ses douloureuses initiations à la vie. Elle contaste le progrès, elle le prouve, elle le chante, elle l'aime et en augure un plus grand pour l'avenir; en ceci elle est dans le vrai, elle est pleine de foi; mais là elle s'arrête vaincue, elle n'ose s'aventurer plus loin. Pourtant il faut répondre à ceux qui demandent: Où conduit votre progrès? qu'est-ce que cette humanité grandissante? quelle est la loi générale de la vie? *La Doctrine du progrès indéfini* reste muette, faute de science. Elle constate l'origine et à partir de l'origine un progrès ascendant, une élévation graduelle de l'existence; puis, le courage lui manque, elle ne peut conclure, elle ne peut affirmer que ce qui commence, se développe et grandit, doit décroître, finir et se renouveler. La doctrine du progrès ne sait pas la Loi Sériaire.

Ce manque de savoir se manifeste conséquemment dans son application à la société. Elle ne sait que dire: Tous les hommes sont égaux et

frères, tous ont également droit de vivre et d'être heureux. Mais, sur le moyen d'arriver à ce résultat, sur la possibilité de réaliser ce bon désir? rien; elle est muette et stérile.

Il n'en pouvait être différemment. *La Doctrine du progrès indéfini* ne comprenant point la loi sériaire, c'est-à-dire la loi de développement et d'enchaînement des choses, la loi de continuité et de lien pour tout ce qui existe, la loi d'équilibre et de mesure, elle ne peut rien dire sur l'Organisation du Travail, conformément à la nature de l'homme et des choses : elle ne peut rien dire sur la répartition des produits du travail, satisfaisant à la fois à la justice la plus impartiale et au mérite réel de chacun : elle ne peut rien dire sur l'organisation du pouvoir, sur la hiérarchie naturelle de la société humaine. Elle est réduite à remettre l'organisation du pouvoir à une élection confuse ou à une autorité illégitime; elle est réduite à imposer le travail au nom du devoir, à l'obtenir de la contrainte, comme par le passé et dans le présent.

La Doctrine du progrès indéfini, ne connaissant pas les lois de la vie, la SÉRIE ET L'ATTRACTION, elle ne peut finalement rien formuler de clair, de net, de réalisable et de satisfaisant comme

pratique sociale, non plus que comme théorie philosophique, concluante. Et je l'avoue, c'est toujours un de mes étonnements, surtout à cause de ma sympathie et de ma communion d'idées avec M. Leroux, que ce philosophe si noble et si élevé, qui a tant déblayé le vieux terrain classique, qui a dans son âme un sentiment si juste et si vif de l'unité humaine et de sa marche ascendante progressive, se soit arrêté là, n'ait pas conclu, n'ait pas terminé son raisonnement, n'ait pas éprouvé le besoin d'une affirmation plus ferme et plus certaine sur le mouvement social et la vie universelle. J'en suis convaincu, rien n'arrive qu'à son heure, tout est lié dans les événements de la vie humaine et sociale, comme dans le monde des idées. Le philosophe éminent, auquel je me plais à rendre hommage, est donc venu à son temps. Ses travaux, si remarquables, devaient préparer les esprits à accepter la loi Sériaire et la théorie de l'Unité universelle. M. Pierre Leroux me paraît être, au point de vue philosophique transcendant, le légitime précurseur de Charles Fourier.

Quoiqu'il en soit, on pressent d'après ce que l'on vient de lire, qu'il sortit de ce double travail,

recherche philosophique d'un côté, de l'autre étude de pratique sociale d'après Fourier, une régénération complète de principes et de croyance. Ces travaux furent pénibles, longs, et le sujet de luttes intérieures d'autant plus rudes qu'elles étaient entreprises avec plus de conscience et de bonne foi. Enfin j'en ai vu le terme. A l'exemple du grand Saint Paul, je viens confesser la vérité que, moi chétif, j'avais persécutée d'abord pour ne pas la comprendre; je viens exposer au public les pièces du débat, à la suite duquel les idées que j'apportais sont tombées devant la conception de Charles Fourier et des deux lois qu'il a constituées, comme base de l'unité sociale aussi bien que de la vie universelle.

Un dernier mot encore sur le fond de cet ouvrage.

Tout marche à l'Unité, tout s'avance mystérieusement, mais infailliblement vers ce but souverain des destinées générales : Unité Religieuse, unité des Nations, unité de Langage, unité de Mesure, unité d'efforts pour dominer et régir le Globe, domaine de l'homme. Ainsi, pour tous les peuples l'Unité existe dans les sciences naturelles et dans les sciences ma-

thématiques. La loi de l'harmonie des sons est Une, et déjà l'expression en est la même pour tous les peuples civilisés.

L'Univers, l'image vivante de Dieu, n'est qu'Une sublime et toute-puissante Harmonie, composée d'harmonies infinies. Tout va donc à l'Unité, tout gravite vers ce centre éternel de l'Ordre et de la Vie. Ce besoin de l'Unité, ce sentiment suprême et profondément intime saisit plus ou moins chacun de nous. Tout le monde veut la Vérité, l'Ordre et la Justice; et tout le monde sent avec plus ou moins de vague, que ces aspirations impérissables ne peuvent être satisfaites que dans l'Unité.

Les hommes jusqu'ici ont vécu dans la lutte, l'antagonisme, la discorde et la guerre. L'esprit humain s'appuyait sur une conception fausse, la Dualité des principes. Il croyait au Bien et au Mal, à Oromaze et à Ahrimane, au Ciel et à l'Enfer, à l'Esprit et à la Matière, à l'Ame et au Corps; il croyait à deux Entités ennemies, régissant le monde dans une lutte éternelle. On connaît les tristes fruits de cette ignorante conception.

La tendance manifeste des sciences et des efforts humains, c'est de s'élever à un Concept

supérieur, celui de l'Unité. Tout est Un et Divers. Le principe de la vie est Un, il ne saurait être que Bon; l'homme est Un dans les facultés qui composent son être, quelque nombreuses qu'elles soient; elles ne sont pas ennemies et doivent se tenir dans un juste équilibre. En tout et toujours, nous ne voyons que l'Unité se manifestant en des modes multiples et infiniment variés. Le monde de l'Avenir se fondera sur cette Croyance. Les résultats de cette conception seront tout autres que ceux de la Dualité. Les fruits naturels de l'Unité seront l'Ordre et la Paix, l'Accord et l'Harmonie des choses, des idées et des hommes. L'Harmonie universelle sortira de l'Unité, comme le désordre universel était la conséquence de la Dualité.

Telle est ma pensée, tel est l'objet de ce travail, la recherche et la démonstration de l'Unité universelle, ce point de mire, cette étoile Polaire, guide lointain qui brille dans l'azur des Cieux. Fourier, seul, en a définitivement posé les lois; mais, comme il s'est principalement occupé du point de vue social, le circuit pour arriver jusqu'à la lumière est quelquefois long et pénible. Puissé-je avoir abrégé la route !

Quant au plan de l'ouvrage, le voici en deux

mots : Montrer que tout repose sur la conception de Dieu, que cette conception s'élève graduellement avec la science humaine, qu'aujourd'hui elle sort de la Dualité pour arriver à l'Unité de principe, que l'unité existe également dans l'homme, que les lois de Fourier, L'ATTRACTION et LA SÉRIE, expliquent, vérifient et manifestent l'unité universelle ; enfin, que l'unité sociale et l'organisation normale du travail en doivent être déduites. Telle est dans ce livre la filiation d'idées principales, à laquelle se rattachent toutes les autres.

En terminant, j'ai une prière à faire au lecteur, c'est de suspendre son jugement sur ce travail, objet d'études longues et consciencieuses, jusqu'après l'avoir entièrement lu avec quelque attention. Je suis demeuré trois ans et plus, après préparation, en présence de plusieurs des affirmations qu'il jugera au bout de quelques heures. Je le demande non pas pour moi, mais dans l'intérêt de la Vérité, notre mère à tous.

I

DES CONCEPTIONS RELIGIEUSES.

Ab Jove Principium.

§ 1er.

Dieu?... De toutes les questions voici la première et la dernière, la question fondamentale.

Avoir une conception de la Vie, une vue sur Dieu, une affirmation sur la Cause Suprême, c'est là le premier travail de tout être Intelligent, c'est là même son seul travail, car tout le reste se résume en lui, tout y rentre, tout s'y trouve.

Cette question est tellement la première, que l'homme ne peut agir, ni penser, ni parler, pour ainsi dire, sans l'avoir résolue. C'est la condition *sine quâ non* de sa vie.

« Pour se tromper, encore faut-il affirmer, ce qu'on
« ne peut faire sans une puissance quelconque du
« verbe ÊTRE, qui est l'âme de tout verbe. »

(DE MAISTRE.)

« Tant que le verbe ne paraît pas dans la phrase,
« l'homme ne parle pas, il bruit. » (PLUTARQUE.)

Pour peu que cette vérité, si sentie et si manifeste,

eût besoin de preuves, nous les trouverions dans les traditions diverses de l'Humanité.

Tout homme, par cela seul qu'il vit et agit, s'appuie sur une affirmation quelconque plus ou moins vague, plus ou moins élevée, sans doute, mais toujours est-il qu'*il croit* et *affirme*. Plus l'homme grandit et devient intelligent, plus ce besoin fondamental d'une Croyance se fait vivement ressentir.

Il en est ainsi de l'humanité. Toujours elle a cru à quelque chose, ses affirmations ou croyances fussent-elles grossières et monstrueuses. Comme l'homme, à mesure qu'elle s'est développée, qu'elle a dépouillé sa faiblesse et son ignorance originelles, en fondant des liens sociaux plus équitables et plus en rapport avec la nature de l'homme, et en accroissant la somme de ses connaissances, comme l'homme sa conception de Dieu et de la vie s'est agrandie et élevée. Partout et toujours l'édifice des sociétés repose sur une Croyance plus ou moins complète de Dieu.

Puisque cette conception de Dieu, qui est la conception universelle et suprême, résumant et embrassant toutes les autres, s'étend et s'élève en proportion de la science de l'homme, nous devons donc dire que *la Religion est progressive*. Ce mot Religion exprime en effet d'une manière très juste (*religare*, *relier*, *rattacher*) la v[illegible] l'homme sur Dieu, l'idée qu'il se fait de ses rapports avec lui, avec ses semblables et avec

l'Univers. La Religion, même la plus grossière et la plus ignorante dans son expression ou Culte, n'est jamais que l'image fidèle de cette pensée de l'homme.

Nous disons que la religion est Progressive, et en le disant nous affirmons seulement que l'homme lui-même est progressif. Car, une fois admise cette vérité manifeste, que les générations successives de l'Humanité se transmettent, avec le sang, l'héritage plus précieux chaque jour de leur expérience et de leur savoir, il n'est plus possible de nier que l'Idée Religieuse elle-même ne progresse dans la même proportion, puisque nous avons compris sous ce nom de Religion la vue de l'homme sur Dieu, et le sentiment de ses rapports avec lui et avec l'univers : c'est-à-dire la Science des sciences, celle qui les résume et explique leur raison d'être.

§ 2.

Esquisse historique de la conception religieuse de l'humanité.

Pour rendre plus sensible cette vérité de l'élévation graduelle de l'Idée Religieuse, je n'aurais qu'à exposer aux regards les divers Cultes ou expressions qu'elle a successivement revêtus selon les époques. Je pourrais le faire à cette heure et étaler à peu de frais de l'érudition, car les recherches à cet égard sont suffisamment

complètes aujourd'hui; je me bornerai donc à constater les points principaux.

Nous voyons d'abord l'homme sous la hutte du Sauvage, sous l'abri des forêts ou dans de chétives tanières. Il est chasseur et membre d'une misérable tribu toujours en guerre avec les tribus voisines, comme avec les animaux qu'il n'a pas encore su dompter ou détruire. Cet homme est ignorant, craintif, souvent dépourvu des objets les plus nécessaires à sa vie et presqu'uniquement occupé du soin de se les procurer. Il se sent bien faible et bien misérable, il accepte pour Supérieur tout ce qui le frappe par un aspect quelconque, jusqu'aux rochers et aux pierres, il divinise la Bête, soit qu'il la redoute, soit qu'il retire quelqu'avantage de sa dépouille; il déifie la foudre, la tempête, les eaux. Il semble que ce ne soit pas tout d'abord qu'il ait osé lever les yeux vers le ciel, et diviniser le Soleil et les astres : il est Fétichiste. Il a bien plus peur de ces êtres supérieurs, il a une bien plus grande terreur de Dieu, qu'il n'a confiance en lui, qu'il ne l'aime. Ses adorations ne traduisent que ce vil et pénible sentiment de crainte. C'est l'homme apercevant Dieu à travers d'horribles voiles de ténèbres et se couvrant la face de peur.

Au second âge, les circonstances sont moins difficiles, la vie est moins pénible; l'homme commence à ne plus craindre autant et à espérer. Dieu se relève à ses

yeux, il y a confiance. L'homme ne le voit plus dans les choses inertes ni dans les animaux; il le voit avec des formes humaines et des attributs supérieurs et plus complets. Mais il trouve tant de facultés et de puissances diverses dans les Attributions Divines, que son intelligence ne peut les comprendre dans un seul être. Pour lui Dieu est plusieurs. C'est le **Polythéisme**, dont la Mythologie grecque est la brillante et poétique peinture. Chaque nation, chaque cité a son Dieu particulier qui la protége. Chaque maison même a ses Pénates. Cette pulvérisation des attributs divins, qui rapetisse Dieu en le divisant, le Polythéisme, conduisit insensiblement l'homme à noyer l'Idée de Dieu dans la Nature entière, à l'y confondre et la perdre (si elle pouvait l'être!). Ce fut le **Panthéisme** fétichiste, vague et mystérieux abîme.

Mais l'humanité devait s'élever plus haut. Avec sa Science et l'amélioration progressive de son milieu, sa Foi et sa Conception devaient également s'épurer et la rapprocher de la Divinité. L'unité de Dieu avait déjà frappé de grands esprits, lorsque Socrate mourut saintement pour cette Idée. Enfin elle fut définitivement établie par Jésus et sa puissante et libératrice Parole. Le dogme de l'Unité de Dieu, distinct des autres êtres finis, s'étendit et s'instaura pour toujours sur le Globe.

Nous dirons peu de choses des Dogmes et des Cultes particuliers à chacune de ces conceptions religieuses.

Pour le Fétichiste, son dogme, c'était la peur qui le faisait ramper à terre, c'était la croyance à un Dieu Terrible et Méchant, à un Dieu Vengeur et Jaloux, à un Dieu qui ne s'apaisait qu'avec du Sang. Les autels du Fétichiste, comme son Dieu, étaient partout; son Culte, c'était un sacrifice de Sang, souvent de sang humain; sa Prière, une conjuration sauvage et grossière. Le dogme qui servait de base à la conception Polythéiste était moins rude et moins terrible. Les Dieux étaient Bons pour la plupart; s'ils se montraient courroucés, on croyait pouvoir les apaiser par des Prières et se les rendre favorables. S'il existait des Dieux Méchants, on pouvait implorer les Bons et se confier dans leur protection, quand on était Juste. Les Dieux punissaient les méchants et récompensaient les bons. Leur culte était l'occupation la plus sainte, tellement que chez certains peuples tous les actes de la vie revêtaient un Caractère Religieux. L'architecture, dans ce qu'elle avait de plus grandiose, la sculpture et la peinture, dans ce qu'elles avaient de plus riche et de plus excellent, concouraient à l'embellissement des temples des Dieux. La science, les Beaux-arts et la Richesse des peuples, tout était consacré à leur Culte.

Le dogme Catholique, tout en établissant l'Unité de Dieu, ne put point encore se séparer du lourd bagage des erreurs passées. Ainsi, pour lui, l'Esprit du Mal existait et entraînait l'homme à commettre le mal. Ce-

pendant cet esprit était déclaré inférieur à Dieu. Le dogme Catholique fut dans la nécessité de tenir Dieu près de terre : pour faire accepter et saisir l'*Unité* de Dieu, il incarna cette idée dans un homme, il Anthropomorphisa la divinité. En outre il donna comme raison de la vie une expiation à subir ici-bas pour un Péché ou une Chute Originelle de l'homme ; Expiation après laquelle, selon que l'épreuve avait été heureuse ou malheureuse, on était Sauvé pour toujours ou Damné éternellement. Aujourd'hui l'homme se rachète, c'est bien ; mais, avant qu'il ne fût tombé, il y avait une Raison à la vie. Et voilà ce que le Catholicisme n'a jamais dit ; il n'enseigne pas la raison antérieure et première de l'existence de l'homme. Et pourquoi cette raison ne serait-elle pas aujourd'hui la même * ? Ce dogme était

* Le dogme de la chute a l'inconvénient de ne rien expliquer du tout, quoique d'abord on ait très superficiellement cru que le péché originel donnait une raison sans réplique des choses et de la vie. Vous souffrez, parce que vous avez péché ; vos souffrances sont une épreuve. Si cette épreuve vous est favorable, vous gagnerez le ciel, c'est-à-dire vous jouirez du bonheur auquel toutes les créatures aspirent.

Cela peut sembler parfait au premier coup-d'œil.

Mais si l'on vous dit : avant le péché, avant la chute, quel était le but de la vie de l'homme ? pourquoi était-il créé ?... Et, de plus, pourquoi cette raison de la vie, antérieure à la chute, pourquoi ne serait-elle pas la même aujourd'hui ? Qui prouve (hors votre péché) que cela ne soit pas ?

On croit trouver dans l'unanimité (vague il est vrai) des traditions humaines, sur cette croyance que l'homme est tombé, que l'homme n'a pas toujours été dans le mal, on croit trouver, dis-je, une raison invincible de la vérité du dogme de la chute.

On s'explique naturellement ces idées et ce sentiment de l'humanité à son enfance, dans ses âges de laborieuse et difficile origine. En effet, nous

donc encore fort incomplet ; il croyait au Mal , et n'expliquait ni ne légitimait la vie.

Je m'arrête , ne voulant pas développer ici l'historique et les conséquences de ces diverses Conceptions Religieuses. Qu'il me suffise seulement d'insister sur ce seul point, remarquable , de l'élévation graduelle de ces conceptions. Manifestement, l'Idée de Dieu s'est purifiée,

nous faisons l'idée du mieux, l'idée d'une sphère supérieure à atteindre ; nous éprouvons le besoin, le sentiment de marcher vers le bien et le bonheur, par comparaison d'un terme plus bas, d'un point de départ inférieur. Or l'humanité, destinée à progresser, à s'élever dans la vie (aujourd'hui cela n'est plus contestable), l'humanité devait croire qu'elle était en chute, *en bas.* On complètera cette idée, si l'on se rappelle que RIEN NE SORT DU NÉANT, QUE RIEN N'Y RENTRE, et donc que la vie d'une espèce nouvelle, d'un mode différent, que recommençait l'humanité, devait nécessairement impliquer, à son origine, un degré inférieur d'existence. Tel est le véritable fondement de cette vague croyance, qui se retrouve partout au berceau des peuples. *Abyssus abyssum invocat*, un mal en appelle toujours un autre ; par cela que vous avez péché, vous êtes plus enclin à pécher. Pourquoi donc l'homme, étant tombé par le péché originel, pourquoi n'est-il pas allé sans cesse se dégradant de plus en plus, tandis que nous *savons* que l'humanité s'élève ?

Ici l'on n'a rien à répondre. Ou bien, je me trompe, on dit : nous le devons à l'intercession de J.-C., à Dieu qui s'est incarné pour mourir pour nous et nous sauver. Ceci n'est pas une réponse, un raisonnement. C'est un mystère que l'on oppose, un mystère que l'on ne peut accepter ni comprendre, parce qu'il n'est pas seulement au-dessus de la raison, il lui est Contraire. Il est contraire à la raison de croire à l'incarnation mystérieuse de l'infini dans une forme finie, de croire à une telle importance, attachée par l'Éternel créateur des mondes, à l'habitant d'une misérable molécule de ses univers infinis, etc....

Oui, l'homme est entaché du péché *originel* ; oui, car l'homme, à l'exemple de tout ce que nous connaissons, procède d'abord par la faiblesse, l'ignorance, par des commencements de vie, toujours inférieurs à l'âge de maturité qu'il doit atteindre. En ce sens nul ne croit plus que nous à la réalité du péché originel, car c'est une des conditions *de la loi Sériaire.*

agrandie, élevée, selon que la Science de l'homme lui permettait de se faire un Concept supérieur de la Cause finale et Suprême, à laquelle tout se lie et remonte. Nul doute encore qu'il n'en pouvait être différemment, puisque l'homme progresse incessamment, et que la Religion est le résumé de toutes ses connaissances.

§ 3.

Conséquences qu'emporte avec elle la Conception de Dieu.

Les Dieux ne peuvent ni recevoir ni faire aucune injures, car ce sont deux choses essentiellement liées que d'offenser et d'être offensé. (SÉNÈQUE.)

A l'idée que l'homme se fait de Dieu se lie toujours celle qu'il se fait du Bonheur ou de la Vie; la conception de Dieu comprend toujours celle du bien et du mal, et encore celle du fini et de l'infini. Et en effet nous allons voir que les idées de bien et de mal ont toujours été en rapport direct avec la connaissance de Dieu, de plus en plus élevée par le labeur et le développement de l'humanité.

Lorsqu'elle est Fétichiste, l'humanité grossière et craintive, croyant surtout à un Dieu Malfaisant et Terrible, n'attend pas beaucoup de biens et saisit avidement ceux qui se présentent. Elle nie le bonheur d'une façon presque absolue. Aussi voyons-nous que chez plusieurs peuples de l'antiquité la naissance était regar-

dée comme un mal et la mort comme un bien. Ces idées se retrouvent encore chez plusieurs peuples du nouveau monde. Au Mexique on saluait ainsi le nouveau-né : *Enfant, tu es venu au monde pour souffrir, souffre et tais-toi.* Chez plusieurs peuplades Sauvages, il est d'usage que le mari se mette au lit et fasse le malade, lorsque sa femme accouche, par douleur d'avoir mis au monde un être de son espèce. Les prêtres Égyptiens, les Esséniens, les Nazaréens et les disciples de Pythagore, prêchaient et pratiquaient le célibat dans la même idée. Donc dans cette première période l'homme croit surtout au Mal.

Lorsque l'humanité se transforme et devient Polythéiste, au milieu de circonstances meilleures, elle commence à croire davantage au bien : elle l'équilibre avec le mal. C'est à cette époque que paraissent ces mythes symboliques : Oromase et Arhimane, Brama et Siva, etc.

Toutefois, la destiné ehumaine est encore si triste et si misérable, qu'elle désespère du bonheur. Ce n'est pas sans ménagements qu'on a dû vulgariser la croyance à l'Immortalité de l'âme. Plusieurs faits que l'histoire a conservés le démontrent. Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plus tôt que son âme est Immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour pour arriver plus tôt à la vie future. Le philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matière à Cyrène, ses disciples se tuèrent pareil-

lement pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et parvenir à celle que promettait leur maître. Enfin en moins d'un siècle cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique si dangereuse, que Ptolémée Philadelphe défendit de l'enseigner, craignant de voir ses états dépeuplés. Ainsi à ce second âge de la pensée humaine, elle était encore sous l'obsession de la peur et du mal; l'humanité ne croyait que faiblement au bonheur.

Quand l'humanité s'éleva au Monothéisme et aux heureuses conséquences que ce Dogme emporte avec lui, telles que TOUTE-PUISSANCE et partant BONTÉ SOUVERAINE, sa Croyance au bonheur suivit analogiquement ce mouvement ascendant. Mais comme il y avait encore trop de désordre dans la société ignorante et pauvrement organisée, l'homme n'espéra être heureux que dans une vie Ultérieure. Cependant il crut enfin au bonheur.

N'est-ce pas un fait plein d'un haut et philosophique enseignement, que cette Foi de l'homme dans le bien et le bonheur s'établissant graduellement, selon que sa Conception de Dieu s'élève et devient plus digne de Dieu? N'y aurait-il pas dans cette observation de toute justesse la consécration de tout un Dogme philosophique nouveau? Si l'on veut bien s'en souvenir, on comprendra qu'elle prête une grande force aux Idées que nous développons dans ce livre.

II

DU BIEN ET DU MAL.

> Point de néant, de mal, d'éternelles ténèbres, de froid mortel, de Satan ; mais, pour les êtres finis, des privations de la vie et du bien, des absences graduées de lumière et de chaleur ; et Dieu partout et toujours, manifesté dans les créatures les plus minimes par des modes infiniment variés.
>
> (E. de Pompery.)

§ 1er.

La connaissance du bien et du mal est véritablement celle à laquelle aboutissent toutes les autres, aussi bien qu'à la conception de Dieu, et c'est faute de pouvoir la résoudre et la comprendre qu'on manque de foi ou que l'on se résigne à une vue étroite de Dieu.

Nous l'avons dit, à l'origine de l'être humain, pour le Fétichiste, tout est mal, ou peu s'en faut. Aux yeux du Polythéiste et du Panthéiste ancien, le mal et le bien se partagent le monde. Jupiter et Pluton, Orosmane et Arhimane, Brama et Siva, règnent conjointement sur la nature entière. Si le Monothéiste croit définitivement à la supériorité du bon principe, si Dieu détrône Satan, toutefois Satan et l'enfer, c'est-à-dire le mal, existent encore éternellement.

Mais qu'est-ce que Satan ou le mal?

Nous allons le rechercher avec saint Augustin, qui s'y est beaucoup appliqué. Nous le ferons avec quelques détails, parce que cette recherche est pleine de naïveté, de foi et aussi de logique.

« Et vous me fîtes connaître aussi que les choses « sujettes à la corruption sont bonnes ; et que, comme « il est vrai qu'elles ne pourraient se corrompre si « elles étaient souverainement bonnes, de même si « elles n'étaient pas bonnes elles ne sauraient être cor« rompues. Que, si elles perdaient tout ce qu'elles ont « de bon, elles cesseraient d'être absolument, car au« trement si elles *subsistaient* n'ayant plus rien de « bon, un tel état serait donc devenu plus parfait que « celui qui l'avait précédé, puisque ces choses seraient « en effet devenues incorruptibles.

« Or qu'y aurait-il de plus monstrueux que de sou« tenir que les choses deviennent meilleures par la « perte de ce qu'elles ont de bon? Il est donc évident « que, dans cette hypothèse, elles seraient tout à fait « anéanties ; qu'il y a donc en elles quelque chose de « bon tant qu'elles subsistent, et par conséquent que « toutes les choses qui subsistent sont bonnes : d'où il « s'ensuit encore que le mal dont je cherchais si cu« rieusement l'origine n'est pas une substance, puis« que, s'il était *substance* (substare, être) il serait bon, « ne pouvant être en effet qu'une substance incorrup-

« tible, ce qui serait le bien par excellence, ou qu'une « substance corruptible et bonne par cela même qu'elle « serait sujette à corruption.

« Ainsi je vis et je reconnus manifestement que vous « n'avez rien fait que de bon; qu'il n'y a point d'au- « tres substances que celles que vous avez créées, et « qu'encore que vous ne leur ayez pas donné à toutes « le même degré de bonté, toutes existent néanmoins, « parce que chacune est bonne en elle-même; et toutes « ensemble sont très bonnes, parce que tous vos ou- « vrages, ô mon Dieu! vous les avez faits très bons « (Genèse, 1, 31).

« Ainsi donc, ni à votre égard, ni par rapport à l'u- « nivers, il n'y a rien que l'on doive appeler mal ab- « solument, parce que hors de cet univers il n'est rien « qui puisse s'y introduire avec violence et troubler « l'ordre que vous y avez établi. Il est vrai que, dans « quelques-unes de ses parties, il est certaines choses que « leur disconvenance avec d'autres fait considérer « comme mauvaises, mais elles sont bonnes néanmoins, « car elles ont ailleurs ces rapports de convenance qu'on « ne leur trouve point ici, et de plus on doit dire qu'elles « sont bonnes en elles-mêmes et sans tenir compte de « tels rapports; enfin celles mêmes entre lesquelles il « y a discordance absolue sont du moins convenables « à cette partie inférieure de la création que nous ap- « pelons la terre; car les vents, les pluies, les neiges, etc.,

« sont utiles à la terre dont elles aident la fertilité, et
« par conséquent il n'y a rien dans de telles choses qui
« soit mauvais de sa nature.

« Et bien qu'à considérer ces choses chacune en particulier, il me fût possible de désirer qu'elles fussent meilleures qu'elles ne le sont, je me garderais bien toutefois de désirer qu'elles ne fussent point du tout, parce que toutes vos créatures d'ici-bas, et les dragons et les abîmes, le feu, la glace, les vents, qui soufflent la tempête, et les bêtes sauvages et domestiques, les reptiles et les oiseaux, et les rois du monde, les nations, les vierges, les vieillards, les enfants, tout enfin ici-bas élève un cantique de louange à votre nom... Et quoique dans les choses créées celles qui sont dans les hauteurs des cieux me semblassent meilleures que les choses qui sont au-dessous, je comprenais cependant, et par un juste usage de ma raison, que toutes ensemble valaient mieux que les plus excellentes, considérées en elles-mêmes et séparément du tout.

« Je recherchai ensuite ce que c'était que le *péché*, et je trouvai que ce n'était point une *substance* (être), mais la volonté déréglée d'une âme qui se détourne de vous; mon Dieu, vous, la substance qui l'élève au-dessus de tout, s'inclinant ainsi bassement vers les dernières de vos créatures, rejetant le bien caché qu'elle porte en elle-même pour se répandre au de-

« hors par les mouvements d'un *Orgueil* qu'on ne « peut contenir. »

Ainsi donc, il est bien avéré qu'au fond des choses, au point de vue de Dieu ou de l'absolu, il ne saurait y avoir du mal. Le mal n'existe pas comme principe ou comme substance.

Le mal, s'il y en a, ne peut être que dans le Péché, conclut saint Augustin, péché engendré par l'*orgueil ou la volonté déréglée de l'homme*. C'est là une explication du mal, facile à énoncer, mais beaucoup moins facile à expliquer et à faire comprendre. En effet, l'Orgueil étant un sentiment exagéré de sa valeur personnelle, une estime démesurée de soi-même, si l'homme n'est pas assez bien doué naturellement pour n'avoir pas un sentiment vrai de sa valeur, à qui s'en prendre? quelle peut en être la cause, sinon la cause créatrice? On objectera, mais l'homme était libre. Comment libre? de se tromper ou de ne pas se tromper. Voilà une liberté que l'on ne comprend guère. Dans une affaire capitale on ne veut pas se tromper soi-même. Évidemment si l'homme s'est trompé, c'est parce que d'après sa nature il ne pouvait faire autrement. Il ne peut donc pas être coupable. Nous développerons plus amplement cette thèse au chapitre du *libre arbitre*.

Mais cependant il faut une explication aux souffrances humaines, notre propre souffrance le veut impérieusement. En voici une explication d'après un docteur catho-

lique, qui parle dans le même sens que saint Augustin : c'est l'abbé Gerbet. « Le bien absolu, c'est l'être infini. « Le mal, qui est une privation du bien, est donc, pris « dans le sens le plus général, une privation de l'être ; « et, en ce sens encore, *tout être fini est mal en tant* « *que fini.* » (*Dogme générateur.*)

Et voilà le seul mal qui existe. Il n'était pas besoin d'aller inventer *et l'Orgueil de l'homme* et sa *volonté Déréglée*, et le péché Originel, et Satan, etc. Ou plutôt s'il fallait que l'humanité passât par ces croyances puériles et ignorantes, n'est-il pas temps enfin qu'elle s'élève à une conception supérieure de Dieu et de la vie, qui lui donne, comme à M. Gerbet, une explication plus lumineuse de ses souffrances et de ses douleurs passagères.

L'humanité, comme tous les êtres, a une origine, des commencements qui sont caractérisés par la faiblesse et l'ignorance, par la misère de sociétés imparfaites et mal organisées. Elle parcourt ses âges d'enfance, elle subit ses périodes critiques, elle souffre de la dentition ; elle suit analogiquement les phases vitales de l'homme individu. Tel est l'enfant qui vient au monde, criant, faible et besogneux, sans vue, sans ouïe, presque sans goût et sans toucher, n'ayant connaissance de rien et se trouvant à la merci des circonstances qui l'environnent. C'est pourtant ce même être qui progressivement se développe, se saisit à l'apogée de sa vie

d'une virilité complète, jouit du plein exercice de ses sens, de toutes ses faculés intellectuelles et morales, pense, juge, combine, se souvient, imagine, pénètre, découvre, aime et se lie par l'affection à ses semblables; c'est ce même être qui maintenant possède l'immense pouvoir de se reproduire et de se perpétuer.

Ainsi en est-il de l'humanité, laquelle monte sur une autre échelle de Jacob, plus vaste, les degrés de son existence terrestre. Elle s'avance dans sa majestueuse ascension vers le zénith de son ciel, elle marche au bruit des générations, elle gravite de ses mille et mille pieds, toujours infatigable dans son laborieux pèlerinage. Un grand nombre souffrent, tous disparaissent momentanément, mais rien n'est perdu; aucun effort, aucune douleur ne lui est inutile. Tout concourt à l'œuvre immense de son développement. Elle se nourrit de la vie de ses membres, et chacun de ses membres vit et se perpétue mystérieusement en elle. Nous en recélons tous le sentiment au fond de notre âme.

Mais l'humanité devait naturellement, comme tous les êtres, être soumise à la loi générale de tout ce qui est fini. Ce qui est fini est atteint d'une privation de l'être ou du bien; et c'est en ce sens qu'il est entaché de mal. Dieu seul, le souverain être, est également le souverain bien.

Sans doute cette explication rationnelle et palpable du Mal, toute logique qu'elle soit, doit paraître de

difficile admission. On a beau se dire : Dieu seul a la vie parfaite et jouit d'un parfait bonheur. Tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire toute chose, est donc naturellement plus ou moins *privée de cette vie parfaite*, et donc souffre de cette privation, appelée *mal*. Tout sensé que soit ce raisonnement, on voit souffrir, on souffre soi-même et l'on proteste énergiquement contre la souffrance, parce que notre vie est une aspiration incessante vers Dieu, le souverain Bien.

Il est vrai de le dire, dans nos jours néfastes, le grand livre de la science, c'est le Malheur. C'est par le malheur qu'il est possible de connaître la vie et de la sonder dans ses profondeurs. Un homme qui n'a que peu ou point souffert est certainement un pauvre homme, auquel il ne faut guère pour être heureux qu'une table et un lit. Mais les grandes âmes étouffent dans le cadre étriqué de notre ordre social.

Aussi, pour un homme de cœur et d'intelligence, qui voit et sent le mal qui pèse sur ses semblables, le désordre et la souffrance qui accablent encore l'humanité (comme ces plaies dont parle Moïse frappaient l'Égypte), certes, il lui est bien difficile, sinon impossible, de s'expliquer ce que c'est que le mal et de le regarder d'un œil assez philosophique pour comprendre qu'il n'y a réellement pas de mal dans l'ensemble des choses ; qu'il ne saurait y en avoir ; que ce qui nous paraît tel est nécessaire et n'attente point à l'ordre uni-

versel. Non, cette conviction n'est possible que pour le philosophe, point pour l'homme. Elle ne le sera que quand l'humanité entrant dans ses âges de force et de virilité, sa vie sera plus forte, plus complète, partant plus heureuse. Alors l'homme aussi s'écriera dans l'effusion de sa joie, comme aujourd'hui le philosophe, dans ses profondes contemplations, emporté loin de ce qui l'entoure : O mon Dieu, la vie est belle, toute belle et tout harmonie, car la vie c'est vous. Alors l'homme sentira fréquemment, ce qu'il ne lui arrive d'éprouver que faiblement aujourd'hui, la joie d'être au monde et le besoin d'en bénir Dieu, car c'est lorsqu'on ressent la vie avec le plus de puissance qu'on adore et qu'on bénit davantage. Plus vous vivez, plus vous adorez, car Dieu est la vie.

§ 2.

Il est admirable combien une préoccupation peut être exclusive et nous voiler les choses les plus claires. Les catholiques vous disent : le mal existe, il est flagrant, expliquez donc le mal. Nous seuls le pouvons. Vous, Panthéistes, ayant dit que la vie est *une* et que toutes les manifestations finies en découlent et y tiennent, pour vous il ne saurait y avoir de désordre, de mal. Tout est bien. Mais, vous le voyez, vous êtes en contradiction avec les faits. Vous êtes fous ou de mauvaise foi.

Nous, catholiques, nous disons : « le mal c'est le « fruit amer d'une volonté libre et désordonnée ; par « orgueil la créature s'est préférée au créateur, *initium* « *omnis peccati est superbia*. Si on refuse cette explica- « tion du mal, on est forcé de rapporter le mal à Dieu « même; mais alors on est aussi forcé de nier le mal, « et en le niant on introduit la confusion dans les choses « humaines et on ment à la conscience du genre hu- « main. *Dieu n'est donc pas l'auteur du mal*, *il le* « *permet par des raisons dignes de sa sagesse et de sa* « *bonté infinies.* » Tous les catholiques, qui sont logiquement contraints d'arriver à cet aveu, lequel détruit tout leur édifice, si péniblement élevé, ne manquent pas d'essayer de le pallier de leur mieux. Voici ce que celui-ci a trouvé :

« Quoiqu'il ne nous soit pas donné de connaître « toutes les raisons que Dieu a pu avoir de permettre le « mal, nous concevons qu'il a dû le permettre, *si le mal* « *est la condition d'un plus grand bien*. Nous ne voulons « pas dire ici que *le mal puisse produire quelque bien* « par lui-même ; mais nous disons que Dieu, en punis- « sant et en réparant le mal, en tire des biens infinis, « *qui n'auraient pu exister sans cette condition*. Les « biens que Dieu se propose sont le déploiement de « l'activité des créatures intelligentes ; les mérites « qu'elles peuvent acquérir par le bon usage de leur li- « berté, l'excellence du moyen par lequel le péché sera

« réparé, et la créature déchue rétablie dans son rang. « Le mal ne sera donc dans ce tableau universel de la « création que comme une ombre destinée à faire « ressortir les infinies beautés qu'il renferme. » (*Essai sur le Panthéisme moderne*, par H. MARET, prêtre.)

Voyons d'abord une naïve contradiction, mais d'une importance secondaire. *Dieu tire du mal des biens infinis qui n'auraient pu exister sans cette condition ; nous concevons que Dieu a dû permettre le mal, s'il est la condition d'un plus grand bien.* Ceci est clair et explicite, et cependant l'auteur ajoute promptement et en toute confiance : nous ne voulons pas dire que le *mal puisse produire quelque bien par lui-même.* Comment, vous ne voulez pas dire que le mal produise quelque bien par lui-même, et vous affirmez qu'il est la condition d'un plus grand bien. Lorsqu'une chose est la condition d'une autre, je dis, moi, qu'elle est la cause de cette autre chose ou qu'elle produit cette chose, et en cela je crois dire comme tout le monde. Votre raisonnement renferme donc une contradiction palpable, mais ce n'est pas tout.

En définitive, à quoi aboutit cet aveu que Dieu permet le Mal, parce que (nous le savons tous) il ne peut rien se produire contre la volonté du Souverain Être? A quoi, si ce n'est qu'il faut avouer, en mettant franchement de côté toute subtilité et tout sophisme, que ce que nous appelons Mal, ou ce qui nous paraît tel, existe



par le vouloir de Dieu ? En outre, cet homme, dont le libre arbitre ou la volonté déréglée aurait produit le mal, d'où vient-il ? d'où sort-il ? de qui tient-il son existence ? *Dieu fit l'homme à son image.* En dernière analyse, l'homme, œuvre de Dieu, produisant le mal par une cause quelconque, il faut toujours que vous vous reportiez à la Cause qui, elle-même, avec une prescience divine, a créé l'homme.

En vain direz-vous : c'est le fait de l'homme et de son libre arbitre. Toujours on pourra vous répondre : l'homme est le fait de Dieu. Dieu seul est cause ; c'est toujours à lui qu'il faut remonter, quelque voie que vous preniez pour l'éviter.

J'ajouterai que, dans le sens de l'explication catholique qui fait peser sur l'homme seul, cause secondaire du mal, toute la punition (punition éternelle !) du mal, on me donne de Dieu une idée si fausse et si contraire, que je la repousse de toutes mes forces ; qu'elle me paraît l'impiété la plus monstrueuse, la négation la plus outrageante de la divinité. Car, comme l'a justement dit J.-J. Rousseau, de tous les attributs de Dieu, la Bonté est celui sans lequel on peut le moins concevoir.

Et, dans cette hypothèse, Dieu crée une malheureuse créature, de telle sorte qu'il la doue d'une terrible faculté, laquelle doit causer sa chute et son éternel châtiment. C'est en vain que vous crierez : Mystère ! pour

calmer la révolte et l'indignation de la conscience humaine, soulevée contre une pareille hypothèse. Un mot, quelque merveilleux qu'il soit, n'apaise pas une aussi grande tempête, et ne peut obscurcir dans notre âme la sainte lumière qu'y alluma le Tout-Puissant.

Quelle différence de cette explication avec la nôtre. Nous vous disons : Le Mal n'existe pas, le mal c'est le contraire de la vie, c'est la privation de l'être. Par cela seul que DIEU EST, qu'il y a vie, il n'y a donc pas de mal, *Satan n'est pas*. Mais par cela que Dieu seul a la souveraine vie, par cela que l'absolu jouit seul d'un bien infini, il est du caractère de tout ce qui est borné, de toutes les manifestations relatives de la vie, en leurs modes divers, d'être frappées de faiblesse, d'une privation de la vie. Voilà ce que vous qualifiez Mal et ce n'est qu'une condition naturelle du fini.

Voyez quelle distance énorme sépare nos deux explications : combien l'une est simple et religieuse, combien l'autre est fausse, ignorante et impie. Comme nous en dernière analyse vous faites remonter le Mal jusqu'à Dieu (il le permet). Mais vous dites : ce Mal est produit par une faculté (le libre arbitre), particulièrement départie à l'homme, qui lui donne le pouvoir de faire autre chose que ce que Dieu veut, et Dieu ne veut que le bien et l'intérêt de sa créature. En conséquence, cette pauvre créature qui a préféré son mal, sans doute parce qu'elle *n'a pas pu* comprendre son bien, elle sera éter-



nellement punie du mauvais usage qu'elle aura fait de cette terrible faculté.

Et cela est juste! et cela glorifie Dieu! et cela explique le monde et la vie!

§ 3.

Que le manque de cœur aveugle sur cette question du mal.

Si nous rapprochons de ces explications sur l'origine du Mal, qui n'ont pas non plus échappé à saint Augustin et à M. Gerbet, celle que nous trouvons dans M. de Maistre, le célèbre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, nous serons saisis de ce qui manquait à ce dernier pour comprendre cette question fondamentale. M. de Maistre est un homme d'un grand talent, d'une admirable logique dont je lui sais gré, mais c'est un homme sans cœur, et vous allez voir où cela conduit. Il est d'ailleurs heureux qu'une doctrine produise des hommes de la trempe de M. de Maistre; en logiciens inflexibles, ils vont courageusement jusqu'au bout et montrent au fond ce que sont les dogmes qu'ils prêchent. On sait que celui-ci est arrivé au Bourreau, à la guerre, à la peste et au despotisme, comme moyens d'expiation et d'ordre dans la société. Voici ce qu'il dit:

« Je crois de plus en mon âme et conscience que, si

« l'homme pouvait vivre dans ce monde, exempt de « toute espèce de malheur, il finirait par s'abrutir, au « point d'oublier complètement toutes les choses céles- « tes et Dieu même. Comment pourrait-il dans cette « supposition s'occuper d'un ordre supérieur, puisque, « dans celui même où nous vivons, les misères qui « nous accablent ne peuvent nous désenchanter des « charmes trompeurs de cette malheureuse vie. »

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, par DE MAISTRE.)

Eh bien ! en mon âme et conscience, vous êtes un cœur sec, une âme sans élévation, puisque vous ne sentez pas tout votre être s'épanouir d'amour et remonter, dans le triomphe de ses joies, jusqu'à Dieu, auquel un invincible besoin lui ferait reporter ses bénédictions et ses remerciements.

C'est bien vous l'homme de sang, qui vouez, avec une prétendue logique plus infernale et cruelle que ne serait celle de satan, la pauvre humanité à des souffrances et à des expiations sans terme, adoptant pour symbole la Croix du supplice, faisant de la terre un immense autel de sacrifices, qui doit être continuellement imbibée de Sang jusqu'à la fin des siècles.

Fénélon ne les eût pas dites ces paroles, car en son âme et conscience il comprenait qu'un concert de voix harmonisées par le bonheur, bénissant et exaltant l'Auteur de leur félicité, était une glorification bien plus di-

gne du *Deus optimus maximus*. C'était un homme d'amour, et vous, vous manquiez de cœur.

Mais revenons sur les paroles du docteur catholique. D'après ce que dit M. de Maistre, le mal est nécesaire pour que l'homme n'oublie pas Dieu. Sans ce cruel aiguillon de la douleur, sans ce vautour qui lui ronge continuellement le cœur, l'homme n'aurait plus conscience de l'auteur de sa vie; il l'oublierait.

Personne n'a été plus logique que M. de Maistre, personne n'a creusé plus avant le dogme catholique, personne n'en a plus complètement accepté les conséquences. D'après lui, voyons cependant quel rôle joue Dieu et quel est celui qu'il assigne à l'homme.

Dieu jette sa créature faible et misérable dans un monde de misères, où elle souffre cruellement, et toutefois ces misères ne sont pas telles qu'elle ne puisse se laisser aller à l'enchantement des charmes trompeurs de cette vie malheureuse. Mais cela c'est un grand crime, un crime irrémissible. Elle méritera un enfer éternel!.. si elle se laisse entraîner à ces perfides enchantements. Ne faut-il pas que Dieu ait bien tristement pourvu ce pauvre être, l'homme, pour qu'il ne puisse voir d'un côté le vide de ces prétendus enchantements d'un moment, et pour ne pas discerner de l'autre son incontestable intérêt, son seul avantage, qui est de vouloir la vie éternelle, pour quelques souffrances de plus. On ne saurait concevoir ni une créature si brute ni un Dieu si méchant.

Nous avons vu que la sensibilité et le besoin du bonheur de nos semblables pouvaient nous empêcher d'accepter la véritable explication du Mal, comme il est arrivé à saint Augustin, nous venons de voir que le manque de cœur a produit chez M. de Maistre le même effet par des motifs tout contraires. M. de Maistre voit le Mal, l'accepte très-bien et le croit nécessaire à l'homme pour le faire se souvenir de Dieu.

Quel lien entre Dieu et l'homme!... la Douleur. Quel être que ce dieu de M. de Maistre qui ne sait rien de meilleur pour s'unir à sa créature!...

III

DU TEMPS ET DE L'ÉTERNITÉ.

RAPPORT

DU FINI ET DE L'INFINI.

> Le moment où je parle est déjà loin de moi.
>
> ([illegible].)
>
> Si dans le temps tout était [illegible] rien ne s'y écoulait, il n'y aurait point de temps passé; si rien ne devait succéder à ce qui passe, il n'y aurait point de temps *futur*; si rien n'était actuellement, il n'y aurait point de temps *présent*; puis si le présent était toujours présent, ne tombait point dans le passé, ce ne serait plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il doit bientôt être passé, comment pouvons-nous attribuer une idée à une chose qui n'a d'autre cause de son être que cette nécessité où elle est de le perdre bientôt. (S. Augustin.)

Je suis frappé de la corrélation intime qui existe entre les termes suivants :

Éternité. = Vie absolue.

Temps. = Vie relative.

De même que le temps n'existe réellement pas par lui-même, qu'il est insaisissable et nous échappe, de même aussi disparaît et s'efface la vie Relative dans la vie absolue, l'être Fini dans l'être qui seul EST et VIT. Nous ne pouvons pas plus fixer et saisir par la pensée l'être Fini que le Temps, lorsque nous nous arrêtons à les considérer l'un et l'autre avec quelque

calme et persévérante réflexion. Le siècle présent, l'année présente, le jour présent, l'heure présente, mais rien de tout cela n'est présent à la fois. La minute présente elle-même, notre intelligence comprend bien qu'elle n'existe pas à la fois dans son intégrité, qu'il y a succession, la seconde présente, la fraction la plus minime, la plus infinitésimale de la seconde, rien n'est présent. Ce temps n'est pas encore ou n'est plus, le présent est semblable au point mathématique qui n'a pas d'étendue; c'est-à-dire qui n'est qu'une entité idéale, une abstraction, un rien fictif, un effort de notre pensée finie vers l'infini. Ainsi de la vie relative ou de tout être fini. Lorsque nous y songeons profondément, qu'est-ce qu'un être qui n'était pas il y a un siècle, un an, un jour, une heure, et qui ne sera plus dans un siècle, un jour, une heure : un être qui n'est pas un jour, une heure, une minute, une seconde, le même; qui va toujours changeant et se modifiant, n'ayant de persistance (*per stare*) que dans une instabilité continuelle qui est sa vie; auquel on ne peut pas dire deux fois : toi *le même*, que l'on ne peut voir *le même* deux fois? Est-ce là un être vivant, *Étant?* ou plutôt ne sent-on point qu'il n'y a pas d'être Fini, de vie particulière, comme il n'y a pas de Temps; l'un nous échappe aussi bien que l'autre, lorsque nous voulons les regarder.

La manifestation relative de la vie s'évanouit devant

l'œil de la raison aussi complètement que le Temps s'est anéanti, aussi entièrement que le point mathématique qui n'existe pas.

Eh! pourtant, il y a au fond de la nature humaine un sentiment indestructible qui dit à l'homme qu'il *est*, si peu qu'il soit, comme aussi que le Temps est, si peu que ce soit; enfin qu'il jouit d'un présent quelque peu qu'il soit. Et l'on peut prendre avec certitude la quantité que le temps *est présent* à une créature pour mesure de son importance dans l'ordre universel.

Après celui qui n'a pas de Temps, qui est Immuable et jouit d'un éternel présent; après celui qui seul véritablement EST, et seul absolument VIT, ceux-là, à divers degrés, possèdent une force vitale d'autant plus intense et moins incomplète, qu'ils ont plus de présent, qu'ils embrassent le plus de temps par l'intelligence et le sentiment.

Ainsi, l'être humain n'est pas tellement élevé dans la hiérarchie des êtres vivants qu'une analyse un peu réfléchie, un sentiment un peu profond ne lui fassent apercevoir et sentir bientôt la succession rapide de ses moments comptés, les pulsations fugitives de son existence éphémère. Toutefois son organisation est assez belle, sa force intellectuelle assez puissante, pour que l'action combinée de ses sens, de sa mémoire et de son imagination, agrandisse et fixe pour lui *un présent* d'une certaine étendue, en envahissant le passé

n'est-il pas plus juste de dire que l'homme, créé à l'image de Dieu, selon le livre antique, le révèle et le prophétise; que l'homme découvre, reconnaît et explique sa grandeur infinie, sa sagesse éternelle et sa souveraine bonté.

Quelques-uns ont voulu restreindre le rôle de prophètes et d'envoyés de Dieu à de grandes lumières humaines, de même qu'on a eu la prétention de renfermer toute idée religieuse dans le seul catholicisme; mais l'esprit fait bientôt justice de l'une et de l'autre de ces exagérations, pour peu qu'il s'y arrête.

Nous sommes tous des envoyés de Dieu, mais nous le sommes à des titres différents. Toutes les religions contiennent en elles-mêmes l'idée de Dieu et la reconnaissance d'une cause supérieure, mais elles le proclament d'une façon plus complète et plus élevée, à mesure qu'elles sont le résultat d'un plus grand développement de l'esprit de l'homme.

Dieu?... C'est ce que nous comprenons et sentons mieux qu'il ne nous est donné de l'exprimer, ou plutôt est-il vrai que nous ne l'exprimons si imparfaitement que parce que nous sommes nous-mêmes imparfaits et bornés. Il est manifeste que ce qui est fini ne peut expliquer l'infini, que la partie ne peut comprendre le tout, que le relatif ne peut embrasser l'absolu. Cependant, puisque tout est dans l'ordre et selon Dieu, puisque nous sommes doués d'une certaine intelligence,

et d'une certaine puissance d'aimer, nous avons donc aussi capacité pour connaître et aimer Dieu selon cette Mesure. Et encore nous ajouterons que, toute bornée et finie que soit cette connaissance, tout faible que soit cet Amour, ils nous sont suffisants, ils sont ce qu'ils doivent être, ils sont Proportionnés à nos forces et à ce que Dieu voulait de nous.

Disons donc en toute humilité, mais aussi avec une Religieuse confiance, ce qu'est Dieu, ce qu'il doit nous paraître.

Dieu est l'infini, l'éternel, l'absolu, Dieu est tout ce qui existe. Rien n'est en dehors de lui, et aucune des choses qui sont en lui n'est lui. C'est de lui seul qu'on peut dire, *son centre est partout et sa circonférence nulle part.*

Voici un beau sentiment de la divinité d'après Tertulien, et un autre plus remarquable, en ce qu'il tient à un temps plus éloigné :

« Il est invisible, quoiqu'il se montre partout; im-
« palpable, quoique nous nous en fassions une image;
« incompréhensible, quoiqu'appelé par toutes les lu-
« mières de la raison..... Rien ne fait mieux compren-
« dre le Souverain ÊTRE, que l'impossibilité de le
« concevoir : son immensité le cache et le découvre à
« la fois. (TERTULIEN.)

« Jupiter, le Dieu qui commande à la foudre, ré-
« unit en lui tous les dieux : Jupiter est le premier et

« le dernier, le commencement et le centre de tout, et « rien n'a été fait sans Jupiter. Jupiter est *le père et la « mère immortelle de la nature*. La terre et le ciel étoi« lé n'ont d'autre source et d'autre base que Jupiter.... « Jupiter est le Dieu souverain, le vrai père de tout ce « qui est; il est le seul fort, le seul Dieu, le grand prin« cipe de tout être, le SEUL être, être suprême en qui « tout est contenu, le feu comme l'eau, la terre comme « l'air, le jour comme la nuit et l'INTELLIGENCE *qui pré« céda toute chose* et L'AMOUR *qui charme tout*. Non, « rien n'est en dehors de l'être infini, de Jupiter. Vous « pouvez voir sa tête radieuse et la splendeur de sa « face : regardez l'éclat de ce ciel couronné d'une che« velure d'astres d'or, d'où ruisselle jusqu'à nous tant « de lumière, etc. »

(Vers d'ORPHÉE, cités en partie par Aristote et conservés par Stobée.)

Mais comment entendre que Dieu soit *tout* ce qui est et que rien de ce qui est ne soit lui *.

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, pour nous donner une idée de ce que peut être l'UNITÉ absolue, vivant dans la multiplicité de ses manifestations, je dirai qu'il en est de cette unité absolue ou Dieu à l'égard du fini, comme de la Lumière ou du

* Les Grecs disaient : Ζευς, Jupiter, το Ζην, la vie.
L'Écriture fait dire à Dieu : JE SUIS CELUI QUI EST, « comme si, dit « saint Augustin, étant muables, toutes les créatures n'existaient point « en comparaison de celui qui est vraiment, parce qu'il est immuable. »

blanc vis-à-vis des sept couleurs primitives que nous montre le spectre solaire. La Lumière n'est ni le rayon orangé, ni le rouge, ni le violet, elle est les sept rayons à la fois, ou mieux elle est la lumière ou le blanc, sans qu'aucun d'entre eux soit elle. De même de l'UNITÉ absolue en regard des unités relatives.

Ainsi, l'homme est un composé de plusieurs appareils qui ont tous leurs vies particulières et dont l'ensemble forme une organisation humaine; ainsi encore l'homme est un composé de plusieurs forces vitales (ou passions), dont aucune n'est lui, mais dont la réunion, la résultante forme son être. *Une* nation est un composé d'un certain nombre d'individualités, *une* Humanité de tous les individus de l'espèce. Nous comprenons par ces exemples que des Unités d'un ordre supérieur sont tout autres que les individualités fractionnaires dont elles se composent, et cela pourtant sans qu'aucune de ces individualités soient absorbées ni anéanties. Elles conservent leurs sphères propres de vie et sont seulement entraînées dans la sphère de vie d'un être supérieur. De même de l'infini vis-à-vis du fini, de l'absolu en regard du relatif. » Dieu comprend tous « les êtres, et Dieu et le monde constituent un seul « tout qui ne peut être décomposé que par la pensée. »

(MOSHEIM.)

§ 2.

Toute conception de Dieu, il faut la faire descendre dans la foule, la faire accepter par elle. Telle est l'obligation d'une religion envers les peuples.

Aussi le catholicisme ne s'est pas contenté de dire : Dieu est un pur esprit; définition qui ne se conçoit guère et dont on ne peut se former aucune idée. Il ajoute, il y a trois personnes en Dieu : le Père, qui est la puissance; le Fils, qui est l'intelligence; le Saint-Esprit, qui est l'amour. Il fait mieux, et lorsqu'il prie, il commence ainsi : Notre PÈRE qui êtes aux cieux;... voilà une définition que la foule saisit, parce qu'elle a très-bien l'idée d'un Père, et que par analogie et par extension elle peut étendre cette définition à la Toute-Puissance. Un Père, c'est un appui, un guide, un consolateur, une Providence qui veille sur nos pas avec amour, qui excuse nos fautes avec indulgence, toujours prêt à nous accueillir et à nous pardonner. C'est là quelque chose de compréhensible, de saisissant et de plus d'accord avec les idées de Toute-Puissance et de souveraine Bonté, qui sont les premières à illuminer la conception de Dieu.

Or il est remarquable qu'universellement, pour vulgariser l'Idée de Dieu et la faire entendre à la foule, on s'est toujours servi dans le passé d'analogies avec l'être Mâle, on a emprunté les attributs du sexe Fort.

On a dit partout : Notre Père qui êtes aux cieux, et nulle part notre Mère...

Et cependant la Mère était au moins une aussi belle, pour ne pas dire une plus parfaite analogie que le Père. La mère, c'est surtout elle qui est Créatrice par la gestation, par les soins de l'allaitement et de l'éducation ; sa sollicitude, sa tendresse sans bornes, son indulgence poussée jusqu'à la faiblesse, son dévouement allant jusqu'au Sacrifice de sa vie, tout cela beaucoup plus vif et plus senti que chez l'homme, ne lui mérite-il point à meilleur droit le nom de PROVIDENCE VISIBLE de l'homme. Pourquoi donc ne voyons-nous pas cette analogie moins imparfaite, employée à la vulgarisation de l'idée de Dieu? Pourquoi? C'est que pour tout le passé, pour le monde antique, la Femme n'existe pas, elle ne fait pas partie de l'humanité; c'est une chose, une créature utile à l'homme, mais elle n'est pas de l'humanité. Les Institutions sociales le font assez voir. La femme, c'est le Faible, c'est le sexe sans force physique, c'est la portion de l'humanité qui devait être exploitée dans les âges d'ignorance et de grossièreté de l'être humain.

Malgré cette ignorance et cette grossièreté, la valeur de la Femme n'a pas été niée complètement. Si partout la Femme a été infériorisée à l'homme, partout cependant on lui a fait une place, si petite qu'elle fût. Le paganisme a eu ses Déesses, et le catholicisme sa vierge

Marie. Après l'immense service qu'a rendu le Christianisme, en établissant pour toujours le dogme de l'Unité de Dieu, — ce qu'il ne put qu'en incarnant cette idée dans un homme, — je crois qu'un des premiers sans contredit, c'est d'avoir relevé la Femme par MARIE et par la MAGDELEINE (il ne faut pas oublier cette dernière, personnification de la triste condition où les circonstances réduisaient la femme) : — C'est d'avoir dit à l'homme de prier la Vierge-Mère, ce symbole chaste et touchant; c'est d'avoir placé son culte immédiatement après celui de Dieu; c'est d'avoir donné sa Madone à l'Italien, c'est d'avoir laissé se produire cette aspiration brûlante de la poitrine des âmes tendres : *Notre MÈRE, qui êtes aux cieux*, etc.; en un mot, c'est d'avoir rapproché du côté Mâle le côté Femelle de la vie ; c'est d'avoir commencé à compléter l'idée de Dieu et celle de l'homme. Cette double conception, de Dieu et de l'homme, demeure imparfaite, tant que le principe femelle ou la Femme est frappé d'exclusion ou d'infériorité.

V

DE LA PRIÈRE.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre règne arrive... Que votre volonté soit faite sur la terre...
(Jésus.)

La prière est l'expression de l'idée que l'homme se fait de Dieu ; elle est le lien religieux qui dérive de sa croyance. Aussi pourrons-nous lui trouver différents caractères nettement tranchés, selon les diverses phases que l'Idée de Dieu a subies dans la conception humaine.

Lorsque l'homme est fétichiste et ne croit guère qu'au Mal, l'expression de cette idée de Dieu revêt le caractère sanglant du Sacrifice. Il n'est pas besoin que j'énumère ici les sacrifices atroces usités dans l'enfance des peuples ; laissons ce sang et n'en souillons pas davantage l'Humanité. Il suffit de constater que presque partout le sang de l'animal fut regardé comme insuffisant ; celui de l'homme fut offert comme plus agréable, ayant plus de valeur, car on pensait qu'il devait mieux Apaiser la Divinité. A peine si l'homme balbutie quelques paroles et accompagne son action brutale de mots

bizarres, de cris et de hurlements pleins d'horreur et de mystère.

Le caractère de la prière, avec cette conception infime de Dieu, c'est *le sacrifice et la conjuration.*

Quand l'homme arrive au Polythéisme, quand sa conception partage à peu près également la toute-puissance entre le Bien et le Mal, sa Prière, tout en conservant sa forme expiatoire de *sacrifice et de conjuration*, est moins terrible et moins atroce. Le sang de l'homme ne coule pas dans les hécatombes, et des hymnes commencent à Bénir la Divinité, en la suppliant.

Avec le Monothéisme, la Prière de l'homme s'élève comme sa conception. Elle semble quitter tout à fait le caractère de conjuration expiatoire pour prendre celui d'une humble supplique et d'un Remerciement gracieux. La voix de l'homme exalte la Divinité, énumère ses perfections, lui expose ses besoins et ses infirmités pour en obtenir le soulagement. L'homme prie enfin, et dans sa reconnaissance Remercie le Créateur.

L'homme PRIE, et cependant sa Supplique porte encore l'empreinte du Passé. Comme sa croyance, elle est entachée d'une Crainte impie, qui lui rend une partie de son premier caractère. Ici le sacrifice reparaît encore. Et si le plus souvent il n'est conservé que symboliquement, si la pratique en est mystique et allégorique, toutefois le Sang de l'homme lui est encore nécessaire.

« *Tout supplice supplie*, dit de Maistre. Malheur donc « à la nation qui abolirait les supplices! Car la dette « de chaque coupable ne cessant de retomber sur la « nation, celle-ci serait forcée de payer sans miséri- « corde et pourrait même à la fin se voir traitée, comme « *insolvable*, selon toute la rigueur des lois. »

Le même docteur catholique ajoute encore : « Le ciel « ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent « peut payer pour le coupable. — L'effusion du sang « est expiatoire. — La croix atteste le salut par le sang. « — La terre, continuellement imbibée de sang, n'est « qu'un immense autel, où tout ce qui vit doit être im- « molé, jusqu'à l'extinction du mal. »

On le voit, jusqu'ici le lien de l'homme à Dieu est un lien de Sang; l'expression de la pensée de l'homme est grossière et cruelle. A peine y entrevoit-on quelque confiance. Ce ne sont pas les douces paroles d'un Fils à son Père, les aspirations et les élans d'une âme toute Religieuse, car Dieu est encore le Dieu jaloux, le Dieu des armées, le Dieu vengeur, le Dieu terrible.

Évidemment pour que la Prière change d'expression, il faut qu'elle corresponde à une conception supérieure de la Divinité.

Alors donc que Dieu ne sera plus pour l'homme que le Souverain-Être qui embrasse dans sa vie toutes les existences et toutes les créatures, le Souverain-Bien au-

quel tendent tous les êtres; alors que l'homme, débarrassé de ses obscurs voiles d'Ignorance et comprenant mieux les conditions de sa vie, aura réalisé une Organisation sociale meilleure, alors qu'il pourra ne plus croire au Mal, alors seulement la Prière existera comme elle doit exister.

L'homme unissant sa voix à celle de ses frères, formant avec eux un immense et sublime concert, une divine harmonie, exaltera la gloire de Dieu et de ses perfections infinies. Il célèbrera les merveilles dont le Tout-Puissant sème incessamment l'espace. Il racontera les biens sans nombre dont le Très-bon l'enrichit et le comble. Il admirera la sagesse immuable du Très-Haut. Les mille et mille voix de l'humanité entière ne faisant plus qu'UNE seule et magnifique voix harmonieuse, sonore et puissante, digne de Dieu et de l'homme, s'élèveront majestueusement vers le Ciel, éclatantes de joie dans ses enfants, pures et pleines d'espérance dans l'accent des jeunes filles, fortes et satisfaites avec l'homme mur, reconnaissantes et assurées avec les vieillards, toujours remerciant et bénissant, car Remercier, Bénir et Adorer, voilà toute la Prière de l'homme.

Plus de craintes viles, plus de sacrifices, plus de sang, plus de conjurations terribles, plus de suppliques tremblantes; mais joie, confiance et amour; amour à Dieu, amour aux hommes, amour à la création entière.

La prière est la respiration de l'être, et l'homme éprouvant le bonheur d'être au monde, la joie de vivre, il aimera à en bénir et remercier Dieu; car plus on ressent la vie avec puissance, plus on bénit et plus on adore; voilà pourquoi les sublimes et mélodieux concerts des anges. L'homme étant heureux, il ne respire que joie et amour, il épanche son cœur ivre de bonheur, il s'élance dans la nature entière, il aspire de toute la force du désir vers Dieu, le Souverain bien.

Voilà la Prière, la prière de l'homme; tous les autres caractères qu'elle a d'abord revêtus, c'étaient les vagissements, les cris aigus et discords du Nouveau-né, ce n'était pas l'harmonieuse mélodie de la voix de l'humanité, s'élevant vers Dieu. Ainsi entendue, la Prière est la manifestation de la nature entière, montant vers son créateur dans une Religieuse et universelle Harmonie.

VI

SAINT AUGUSTIN.

Je ne puis résister au plaisir de m'occuper ici avec quelque abandon de saint Augustin. Aussi bien, en voulant écarter cet épisode, j'eusse été obligé de charger mon texte de beaucoup de citations et de notes, pour ne point perdre le précieux enseignement de sa parole et de sa vie. De plus, ce sera sans doute avec autant de plaisir que moi qu'on lira les passages suivants des *Confessions*.

Saint Augustin est une des plus belles et des plus riches natures que l'humanité ait produites. C'est un grand et magnifique génie, doué d'une des plus complètes et des plus précieuses organisations passionnelles que l'on puisse citer. Sans contredit, cette étude psychologique présente un vif intérêt, et les *Confessions* donnent heureusement les moyens de la faire.

Saint Augustin, indépendamment de sa constitution physique, qui paraît avoir été très bonne, puisqu'il a vécu quatre-vingts ans tout en s'abîmant de travaux et plus tard de mortifications, saint Augustin, on le voit par sa vie, possédait à un haut degré les qualités les plus no-

bles et les plus aimables du cœur et de l'âme, aussi bien que les plus belles facultés de l'intelligence. L'Amitié et l'Amour se sont partagé presqu'exclusivement sa jeunesse, et la première de ces passions, qu'il se croyait encore permise après sa conversion, à continué de [illegible] vibrer son âme jusqu'à la fin. Les pleurs qu'il ver[illegible] mort de son fils Adéodatus, l'amour tendre et charmant qu'il avait voué à son excellente mère, nous montrent combien il était fait pour éprouver le sentiment de la famille. Il a suffisamment prouvé aussi qu'il était sensible aux charmes de la gloire et d'une noble ambition. Enfin toujours nous le voyons dominé par le besoin du vrai, l'amour de l'ordre, de la véritable et souveraine beauté— ou Dieu;—tellement qu'il sacrifia à ce premier comme à ce plus complet des sentiments tous les autres, ne croyant pouvoir les accorder avec lui. Toute sa vie n'a plus été qu'un long combat de cette passion sublime, de son Unithéisme, contre ses autres penchants si nobles et si délicieux, quoique d'un ordre inférieur sans doute. Il s'est presque continuellement employé à cette mutilation de lui-même, à arracher de son cœur et son amour et son amitié même qu'il craignait de trouver trop vive, ainsi que sa tendresse pour son fils et pour sa mère. Le milieu social où il vivait étant monstrueusement faux et contraire à la vie, son besoin d'ordre et de vérité l'a porté à s'immoler à ces circonstances mauvaises. Ne voyant plus le bien ni le vrai sur



la terre, il l'espéra au Ciel, il y attacha invariablement les yeux dans une contemplation que soutenaient la conscience d'avoir bien agi et l'espérance de se désaltérer enfin à la source divine de la vérité, de se perdre dans la lumière sans tache de la souveraine Beauté et de la Bonté parfaite *.

Et réellement, à l'époque d'Augustin, époque de désorganisation profonde et de crise fatale pour l'humanité, le vieux monde Romain tombe en poussière, les barbares l'inondent de leurs flots, le polythéisme décrépit s'abîme dans ses excès; quel autre rôle pouvait embrasser une nature élevée comme Augustin? Quelle autre action utile y avait-il à exercer sur les hommes que la régénération, à laquelle il s'associa si puissamment? Il se voua à universaliser une croyance Supérieure, une conception plus complète de Dieu et de la vie, il se sacrifia à répandre une religion noble et élevée, seule capable d'attacher encore l'homme à la terre désolée et sanglante, en lui faisant envisager son existence ici-bas comme devant lui mériter un bonheur éternel dans une vie ultérieure. Il contribua à répandre ce baume sacré, cette manne céleste de l'espérance

* En langage scientifique et en se servant de la terminologie passionnelle de Fourier, saint Augustin est un tétratone à cinq dominantes animiques bien caractérisées : amitié, ambition, amour, familisme et composite, avec prédominance de l'Unithéisme. On sait que les pivots ne se comptent point dans les gammes et séries. (*Voir plus loin l'analyse passionnelle.*)



qui bassine les plaies vives de l'homme, et lui redonne courage pour l'avenir. Car, sans l'espérance, il semblait qu'il n'eût plus qu'à se voiler de son manteau pour se laisser mourir.

Augustin s'est donc consacré tout entier à une mission providentielle, pleine de douleurs et de souffrances, mais aussi pleine d'utilité et de grandeur. Il n'a mutilé son être si noble et si élevé, il n'a détruit les passions (*ses penchants*) si délicieuses et si charmantes de son cœur aimant que pour concentrer toutes ses forces dans l'exercice de son amour de l'ordre et de Dieu (de *son unithéisme*), pour ne plus vivre que par le sentiment religieux, qui est la plus belle faculté de l'homme, et qu'il possédait à un si haut degré.

Saint Augustin a cru au mal et s'est donné pour le démontrer, pour y croire, toutes les peines imaginables; il a souffert pour cela horriblement dans son cœur et dans son intelligence. Mais comment n'y eût-il pas cru à cette époque de sang et de désordres funestes? Il le fallait pour se rattacher à la vie par l'Espérance. Il ne pouvait encore l'expliquer et le concevoir comme nous. Mais, s'il croit au mal, avec quel sentiment élevé de Dieu et de l'ordre! comme il proteste contre lui! comme il aime le bien!

Son sens si droit, son cœur si bon, lui font rejeter bien loin la contemporanéité de l'un et de l'autre. Dieu seul, le bien absolu, la vie, est à toujours. Le principe



du bien et de l'ordre soutient éternellement l'univers infini. Le mal, comme principe, n'est pas. Le mal, ce n'est que la *volonté déréglée de l'homme*. Voilà le péché.

Et il faut voir si son cœur et son intelligence ont de l'énergie et de l'indignation contre *ce péché*, contre cette cause du désordre qui offense si douloureusement son âme tendre et pleine d'amour. Il le poursuit partout où il croit le voir, où il le soupçonne, et l'accable de ses malédictions, entremêlées de prières et de larmes. Il maudit son enfance pétulante, sa jeunesse orageuse, son amour pour la femme, sa tendresse pour son fils, son amitié même, car tout cela c'est *le péché* (croit-il), tout cela détourne de Dieu, et alors il s'écrie, dans son abnégation profonde : « O mon Dieu ! tu me « commandes que je t'aime : donne-moi ce que tu me « commandes, et commande-moi ce que tu veux ; car « sans *ta grâce* je ne puis rien, je ne suis que misère « et péché. »

Et voilà cette admirable contradiction de ce grand homme. Il n'y a pas de mal, il n'y a que Dieu ou le bien. *Le mal c'est le péché*, qui ne provient que de la *volonté déréglée de l'homme*.

Et il a dit : La volonté de l'homme est dans la main de Dieu : c'est lui qui l'incline et la dirige !

Et c'est là le vrai, la volonté de l'homme, aussi bien que toute chose, est dans la main de Dieu : c'est-à-dire



que rien ne se fait, rien n'arrive que par lui. Tous les mouvements de la vie générale, comme de la vie de l'homme, ne s'accomplissent qu'en vertu d'une seule loi, la loi de Dieu, la loi de l'ordre universel. Et en pourrait-il être différemment? Y aurait-il dans le monde un brin d'herbe ou un atôme de poussière qui pût ne pas être soumis à la loi, qui pût être en-dehors du pouvoir de Dieu, c'est-à-dire en-dehors de Dieu lui-même?

Qui le sait mieux qu'Augustin? Ne dit-il pas : *La Providence qui gouverne tout, jusqu'à une feuille d'arbre qui est le jouet des vents?* Et ailleurs :

« Est-il une autre source d'où découle en nous l'être « et la vie, si ce n'est en vous, Seigneur, qui nous fai« tes ce que nous sommes, et en qui *être* et *vivre* sont « une même chose, parce que vous êtes par essence et « au souverain degré *l'être* et *la vie*, sans changement « ni altération? »

Il dit encore :

« Je considérai ensuite les choses qui sont au-des« sous de vous, et je reconnus qu'on ne saurait dire « qu'elles sont absolument ni qu'absolument elles ne « sont pas : elles sont à la vérité, puisque vous leur « avez donné l'être, et elles ne sont pas, parce qu'elles « ne sont pas ce que vous êtes, et que le seul *être* véri« table est celui qui subsiste à jamais *immuable*. Mon « unique bien est donc de m'attacher à Dieu, puisque,



« si je ne subsiste en lui, je ne puis subsister en moi.
« Pour lui, il demeure toujours le même, renouvelant
« sans cesse toutes choses, « *et il est mon Seigneur,*
« *parce qu'il n'a pas besoin des biens qui sont en*
« *moi.* »

N'est-ce pas là une notion belle et complète de la vie, une conception bien haute et bien *religieuse* de Dieu. Tout n'y est-il pas rattaché ? Y a-t-il quelque chose d'abandonné au hasard ? Non. Dieu est bien tout ; il est l'ordre absolu et universel, sans qu'aucun des êtres, qui découlent de lui et sont en lui, soient *lui* : comme la lumière, qui n'est aucun des sept rayons primitifs, mais qui est tous les rayons à la fois, qui est le blanc ou la lumière.

Oui, mais le Mal, ce terrible mal qui ronge la terre et dégrade l'homme, comment l'expliquer ? Il lui faut bien une cause. Si Augustin est trop élevé pour en accuser Dieu ou l'ordre absolu, il faut bien qu'il en accuse l'homme, car, je le répète, alors il y avait trop de mal sur la terre pour qu'on pût l'expliquer comme nous le faisons de notre temps. Et encore faut-il se détacher de la terre, lever les yeux vers le ciel et être philosophe, pour admettre notre religieuse explication, car le mal est encore bien grand aujourd'hui. Augustin ne le pouvait pas : il a donc accusé l'homme. Mais, comme la vérité le possédait trop fortement pour qu'il pût entièrement la perdre de vue, il inventa *la Grâce*, en

devint *le docteur*, et combattit les Pélasgiens, espèce de Catholiques stoïciens, qui venaient au nom d'une abstraction, du libre arbitre, résultat de la négation de l'unité de l'être humain, revendiquer la liberté d'être autres que ce que Dieu voudrait que nous fussions. Cette erreur d'hommes très nobles a été très utile pour soutenir la faiblesse et la dignité de l'homme, mais cette erreur n'allait à rien moins qu'au renversement de l'ordre universel et des *lois immuables* de la vie, puisqu'il eût dépendu de la volonté d'un être chétif et misérable, comme l'homme, d'y contrevenir.

Augustin, tout en ayant besoin de cette *volonté déréglée de l'homme* pour expliquer le mal, avait donc un sentiment trop juste du vrai pour ne la point combattre. Il le fit et tâcha de sauver son explication par la théorie de la Grâce. Le catholicisme a adopté cette théorie dans laquelle sont venues se perdre et s'embrouiller quantité de belles intelligences. Nous le verrons lorsque nous traiterons ce sujet.

Augustin, que la vue du mal effroyable répandu alors sur l'humanité préoccupait surtout en le navrant de douleur, Augustin, dominé par le besoin impérieux d'ordre et d'harmonie, répugnant à ce point au mal, ne pouvait pas rester à terre; il fallait de toute nécessité qu'il se réfugiât au ciel, au sein de Dieu, de l'ordre absolu et de la vérité. La force de son aspiration au vrai et au bien était trop puissante pour ne pas l'é-

lever au-dessus des misères de son siècle et le faire se perdre dans une Espérance divine, dans l'océan infini de bonheur que demandait sa nature.

Maintenant voyons par lui-même, dans les charmants et naïfs récits de ses confessions, la confirmation de tout ce que nous venons de dire.

Voici d'abord comment il raconte l'effet que fit sur lui un livre de Cicéron, qui était une exhortation à la philosophie :

« Cette lecture me donna des vues et pensées toutes « nouvelles, et fit que je commençai de vous adresser, « ô mon Dieu! des prières bien différentes de celles « que je vous faisais auparavant. Je me trouvai tout « d'un coup n'ayant plus que du mépris pour les vai- « nes espérances du siècle et embrâsé d'un amour in- « corruptible de la véritable sagesse. Enfin je commen- « çai à me lever pour retourner à vous; car ce n'était « plus pour apprendre à bien parler que je lisais cet « ouvrage. Le fonds des choses l'avait emporté sur le « style, et j'étais si occupé de l'un, que je ne regardais « plus à l'autre. J'étais alors dans ma dix-neuvième an- « née, et mon père était mort il y avait près de deux « ans. »

Ainsi, à peine à l'aurore de sa jeunesse, nous le voyons possédé d'une façon souveraine du sentiment supérieur de la nature humaine, de l'Unithéisme, et cela au point de lui faire regarder les autres satisfactions

de la vie comme bien moins belles et précieuses à son cœur.

Et cependant quel délicieux et noble sentiment des plus beaux dons de cette vie n'est point empreint dans les citations qui suivent ! quel cœur tendre et magnanime, fait pour éprouver et faire éprouver les plus douces et les plus saintes affections ! Quelle grande âme ! quoique bientôt troublée par la vue du mal, du *péché*.

« Cette vie mortelle a aussi ses charmes, elle plaît
« par elle-même et plaît encore par certaines conve-
« nances avec toutes les beautés d'ici-bas. L'amitié qui
« ne semble faire qu'une seule âme de plusieurs âmes
« est encore un lien dont les hommes goûtent la dou-
« ceur. Toutes ces choses néanmoins et autres encore
« sont la Cause du péché, lorsque le cœur de l'homme,
« *s'y portant avec une affection extrême et déréglée*,
« abandonne pour ces biens qui sont les derniers de
« tous, les biens les plus excellents et les plus subli-
« mes, c'est-à-dire vous, ô mon Dieu, votre loi et
« votre vérité.

S'y portant avec une affection extrême et déréglée ; toujours le sentiment de l'ordre, toujours ce besoin d'harmonie qui le possédait avant tout, et le portait à mutiler son être, à se priver des plus légitimes et des plus douces satisfactions de la vie humaine, parce qu'en ce temps elles ne s'obtenaient pas sans désordre.

« Aimer et être aimé, c'était là pour moi la plus « douce des jouissances. Toutefois, dans ces rapports « intimes, je ne recherchais point ces pures affections « de l'âme qui s'arrêtent aux chastes limites d'une in- « nocente amitié; mais, de ce fonds impur de concu- « piscence que j'avais en moi-même et que faisait « fermenter encore cette ardeur de l'âge où j'étais « parvenu, s'élevaient d'épaisses vapeurs qui obscur- « cissaient ma raison et m'empêchaient de distinguer « les paisibles douceurs d'une union légitime des « mouvements désordonnés d'une passion criminelle.

« Que n'écoutai-je avec attention le son retentissant « de vos célestes paroles.

« Les tribulations de la chair, dit saint Paul, atten- « dent ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, « je voudrais vous les épargner. — C'est un bien pour « l'homme de n'avoir pas de commerce avec une femme. « — Celui qui n'est point marié ne pense qu'aux cho- « ses qui sont de Dieu, ne cherche qu'à plaire à Dieu; « celui qui est marié pense aux choses du monde et « cherche à plaire à la femme avec laquelle il est en- « gagé. »

Aujourd'hui, ce n'est sans un sentiment de douleur que nous lisons cette mutilation si courageuse à la fois et si excessive d'un si grand et noble cœur, et ce n'est pas sans une protestation de notre sentiment intime que nous voyons s'élever toujours ce voile sombre du

Mal, cette terrible étoile de mort, projetant sa funèbre influence sur cette nature si naïve, si fraîche et si digne d'amour. Nous ne pouvons nous accoutumer à ce martyre, tout nécessaire qu'il soit pour Augustin, et nous dire : enfin il en devait être ainsi : c'est de cette façon qu'il lui a été donné de servir ses frères et d'accomplir sa mission d'homme.

Nous allons maintenant voir son accusation contre la Perversité humaine ; nous la reproduirons dans ses détails, admirables de simplicité et de franchise, et si propres à montrer la fausseté de cette dépravation native de l'homme, dont Augustin avait tant besoin pour s'expliquer la vie malheureuse de l'humanité. C'est long et on ne peut plus intéressant ; c'est une étude psychologique sur un noble cœur encore tout palpitant. Donc cela ne doit pas être long. « Qui me « rappellera les fautes de mon enfance ? car nul « homme n'est pur devant vous de tout péché, pas « même l'enfant qui n'a vu qu'un jour » (Job, xxv, 4.)

« En quoi donc ai-je pu pécher alors ? Était-ce quand « je demandais ardemment et avec larmes le sein de « ma nourrice ? Or, cette avidité que j'avais alors pour « son lait, si je l'eusse conservée pour la nourriture « propre à l'âge où je suis maintenant, il est certain « qu'elle me rendrait à la fois ridicule et justement « répréhensible. » Il oublie qu'il n'est plus enfant, mais homme, conséquemment que d'autres besoins sont

venus, aussi impérieux et plus importants pour lui ; la gourmandise de l'enfant disparaît devant l'amour de l'homme pour la femme, pour ses semblables, etc.
« Mais parce que je n'aurais pu comprendre les re-
« montrances, ni la raison ni la coutume ne permet-
« taient pas que l'on m'en fît. Toutefois, à mesure que
« l'enfant croît en âge, il se défait de ses habitudes,
« ce qui prouve qu'elles sont vicieuses. » Non, mais que les goûts et les besoins se sont modifiés avec l'âge.
« Car on ne voit point d'homme de jugement retran-
« cher d'une chose ce qui est bon pour la rendre moins
« défectueuse. Mais enfin pour un enfant, et même
« dans un âge aussi tendre, n'est-ce donc pas mal faire
« que de demander avec opiniâtreté ce qui peut lui
« être nuisible ; de se dépiter contre des personnes qui
« ne dépendent point de lui, contre ceux mêmes dont
« il a reçu la naissance, de s'emporter jusqu'à la co-
« lère, parce qu'ils ne s'empressent pas d'obéir à son
« premier signe ; de les frapper même, essayant au-
« tant qu'il est en lui de leur faire du mal, pour se
« venger de ce qu'ils lui résistent dans des occasions
« où pour son propre intérêt il serait dangereux qu'on
« lui cédât ?

« Ainsi l'enfant est innocent par la faiblesse de ses or-
« ganes ; il ne l'est pas par la disposition de son âme.

« J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a en-
« fanté dans le péché. (Job, I, 7.)

« On m'envoya aux écoles pour y apprendre les pre-« miers éléments des lettres. Malheureusement pour « moi, je ne comprenais pas de quelle utilité cela me « pouvait être ; ce qui n'empêchait pas que je ne fusse « châtié quand je n'apprenais pas bien. Les personnes « à qui leur âge avait donné de l'expérience approu-« vaient cette sévérité ; et en effet ceux qui ont vécu « avant nous nous ont ainsi frayé ces sentiers épineux « par lesquels on me contraignait de passer, et où se « multiplient les peines et les travaux auxquels les en-« fants d'Adam ont été condamnés.

« Et cependant, Seigneur mon Dieu, je péchais « contre vous, qui ordonnez admirablement toutes « les choses de ce monde que vous avez créées, et qui « faites entrer aussi dans l'ordre de vos desseins le « péché dont vous n'êtes point l'auteur ; je péchais en « manquant d'obéir à mes parents et à mes maîtres, « et quel que fût leur but en tout ceci, il était néan-« moins en mon pouvoir de faire par la suite un bon « usage de cette étude des lettres que l'on exigeait de « moi. Si je me montrais ainsi rebelle, ce n'était point « par quelque disposition qui me portât vers des « choses meilleures, mais par cette passion du jeu qui « me dominait ; c'est que je m'enivrais de ces jouis-« sances de l'orgueil que me donnaient les victoires « remportées sur mes compagnons. Les contes, les « récits fabuleux avaient aussi pour moi un attrait

« inexprimable; j'étais avide de les entendre, et de « mes oreilles enchantées l'attrait de ces récits passant « jusqu'à mes yeux, allumait en moi le désir violent « de voir les spectacles des théâtres, amusements que « se sont exclusivement réservés les hommes faits... « Cependant que désirent autre chose les magistrats « qui président à ces jeux, sinon de voir leurs enfants « les remplacer un jour dans toutes leurs dignités? « Ainsi donc, ils trouvent bon qu'on les châtie, lors- « que le goût qu'ils ont pour de tels amusements les « détourne de leurs études, et en même-temps ils ne « les forcent à étudier qu'afin qu'ils puissent parvenir « eux-mêmes un jour et par les mêmes honneurs à « présider ces mêmes jeux! Voyez ces misères hu- « maines, Seigneur, avec un œil de compassion, et « délivrez de cet esclavage ceux qui invoquent votre « nom, et ceux-là mêmes qui ne vous invoquent point, « afin qu'ils en viennent à vous invoquer et que vous « acheviez leur délivrance. . . . .

« Cependant, dans ce premier âge de la vie, que l'on « redoutait beaucoup moins pour moi que l'adoles- « cence, j'avais une aversion marquée pour l'étude; « sur ce point on n'obtenait rien de moi que par la « force, et mon esprit se révoltait contre cette vio- « lence. Je ne puis pas, même à présent, me rendre « compte de l'aversion que j'avais pour l'étude de la « langue grecque, à laquelle on ne cessait de m'exer-

« cer dès l'âge le plus tendre, car j'avais pris d'abord « un goût très vif pour le latin, non pas dans l'étude « de ses premiers éléments, mais dans l'étude plus « approfondie qu'en font faire ceux que l'on appelle « grammairiens. Car quant à ces leçons premières où « l'on apprend à lire, écrire et compter, elles m'a- « vaient été tout aussi pénibles et insupportables que « mes travaux sur la langue grecque.

« Cependant d'où pouvaient naître ces mauvaises « dispositions, si ce n'est de ce fonds de péché qui était « en moi, de cette vanité répandue dans une chair « mortelle, et d'un esprit qui se laissait aller et ne sa- « vait point revenir? Car sans contredit ces premiers « éléments des textes, au moyen desquels je pouvais et « puis encore lire tout ce qui s'offre à moi et écrire ce « qu'il me plaît, ont bien une autre solidité, sont bien « d'un autre avantage que ces secondes études, où il « me fallait occuper mon esprit des courses vagabon- « des de je ne sais quel Énée, tandis que j'oubliais mes « propres égarements; qui me faisaient m'attendrir « sur la mort d'une Didon qu'un transport d'amour « avait poussée à se tuer de sa propre main, moi qui « voyais d'un œil sec cette mort que je me donnais à « moi-même, en me remplissant de ces vaines imagi- « nations et m'éloignant de vous, ô mon Dieu, ô ma « véritable vie. Quelle plus grande misère en effet que « de n'être pas touché de ma propre misère et pleurant

« ainsi Didon, morte pour avoir trop aimé ce Troyen,
« de ne pas pleurer sur moi-même déjà mort, parce
« que je manquais d'amour pour vous, ô mon Dieu!
« lumière de mon esprit, nourriture mystérieuse de
« mon intelligence, l'époux et le soutien de mon âme?
« Cependant je ne vous aimais pas, je prostituais cette
« âme aux amours adultères du monde, et tout autour
« de moi on applaudissait à ces prostitutions. Courage,
« courage, me disait-on. Aimer le monde, Seigneur,
« c'est en effet être adultère et s'éloigner de vous; et
« cette voix perfide qui me crie *courage, courage*, ne
« retentit ainsi de toute part qu'afin que l'on ait une
« sorte de honte de ne pas se montrer homme comme
« un autre, en se livrant aux mêmes excès que tous
« les autres. Une si profonde misère, je ne la pleurais
« pas, mais j'avais des larmes pour cette Didon, éga-
« rée par sa passion jusqu'à se plonger une épée dans
« le sein, moi qui m'égarais jusqu'à vous quitter pour
« les plus viles de vos créatures, ne cherchant que la
« terre, terre et poussière que j'étais; et s'il arrivait
« qu'on me détournât de ces lectures, je m'affligeais
« d'être arraché à cette cause de mes larmes. Telles
« sont cependant les folies que l'on appelle *belles-lettres*,
« et que l'on mettait bien au-dessus de ces premières
« études où j'ai simplement appris à lire et à écrire...

« Je péchais donc dans mon enfance, lorsqu'em-
« porté par mon goût pour ces folles illusions, je les

« préférais à des choses bien plus utiles. Et même il « serait mieux de dire que j'aimais les unes et haïssais « les autres ; car rien ne m'était odieux comme d'en- « tendre ce triste chant frapper sans cesse mon oreille : « *un et un font deux, deux et deux font quatre;* et « mon imagination prenait un tout autre plaisir à se « repaître du vain plaisir d'un cheval de bois tout rem- « pli de gens armés, de l'embrâsement de Troie et de « l'ombre de Créuse apparaissant à son époux. »

La voilà donc dressée cette grande accusation contre la perversité native de l'espèce humaine, la voilà découverte cette lèpre héréditaire qui corrompt jusque dans leur germe les fils de l'homme ; en voilà donc les stigmates irrécusables, en voilà les plaies profondes mises à nu par l'un d'eux, des meilleurs, des plus grands et des plus nobles, et les voilà marquées sur lui ces taches ineffaçables !... les voilà ces traces hideuses, ce fer rouge du péché originel !...

Voyez quelle bassesse et quel avilissement ! Voyez quelle méchanceté !... Petit enfant, il ne songe qu'à se nourrir, il demande sans cesse le sein de sa nourrice, auquel il s'attache avidement. Est-il contrarié, souffrant, il crie, il se dépite sans raison, car il n'en a pas encore. Plus grand, et lorsqu'on veut lui mettre dans la tête, de force et d'une manière répugnante, des connaissances dont il n'apprécie aucunement le prix et l'utilité, il se montre nonchalant, paresseux, et tourne

ailleurs son activité, que l'on n'a pas su employer selon son âge et les goûts de cet âge. Au lieu des règles ennuyeuses et arides de la grammaire, il aime bien mieux le merveilleux de l'histoire de Didon et de Troie, les jeux du théâtre et tout ce qui pouvait avoir empire sur son esprit, l'intéresser et le satisfaire. Voyez-vous le coupable, le misérable être, entaché nativement à tout jamais!...

Pauvre et cher Augustin, que vous avez souffert! que vous avez souffert surtout en torturant votre esprit si juste et si élevé, pour lui imposer d'aussi ridicules et absurdes raisonnements. Combien vous étiez naïf et bon, plein d'une charmante pétulance et d'une activité chercheuse, ainsi que doit l'être l'homme alors qu'il s'éveille à la vie et qu'il a tant à connaître! Combien vous étiez noble et doué d'heureuses facultés, et combien les temps où vous avez vécu étaient mauvais pour l'humanité, puisqu'ils vous ont réduit à torturer ainsi votre droit sens, à mutiler votre cœur, et vous perdre enfin dans une existence extatique et contemplative, la seule où vous ayez pu donner le change à vos facultés vitales, si riches et si nombreuses.

Mais voyons comment Augustin va lui-même nous donner, en partie, l'explication et l'excuse de son éloignement pour l'étude; et de plus nous enseigner le moyen que l'acquisition des diverses connaissances nécessaires à l'homme lui soit un plaisir, une joie, un

véritable bonheur. D'un côté c'est la contrainte, la sottise, la brutalité et l'ignorance; de l'autre, l'attrait, l'enseignement naturel, la douceur : on comprend que l'enfant répugne à l'un et aime l'autre.

« Mais d'où vient donc cette aversion que j'avais pour « la langue grecque si remplie de semblables fictions? « Car, Homère excelle dans ces inventions fabuleuses, « et rien n'a plus de charmes que ses agréables men- « songes. Cependant il m'était insupportable dans mon « enfance; et je pense que Virgile ne l'est pas moins « aux enfants dont le grec est l'idiôme naturel, lors- « qu'on les force de l'étudier comme j'étais forcé d'étu- « dier Homère, et que cette étude ne leur est pas moins « pénible; c'est cette difficulté extrême d'apprendre « une langue étrangère qui répandait pour moi une si « grande amertume sur ces fables grecques, dont le « récit a tant de douceur et d'agrément : car je n'en- « tendais pas un mot de ce nouveau langage, et pour « m'obliger à l'apprendre, on n'épargnait ni menaces « ni châtiments.

« Dans un âge encore plus tendre j'avais été aussi « ignorant de la langue latine; mais je l'avais apprise « sans inquiétude ni tourment, insensiblement et par « une expérience de tous les moments, *au milieu des « caresses de mes nourrices*, des jeux qu'elles me fai- « saient, et du passe-temps qu'elles trouvaient elles- « mêmes à me faire jouer. Tout cela se faisait pour moi

« *sans peine et sans violence;* je n'étais pressé que par « mon propre cœur, avide d'enfanter en quelque sorte « ce qu'il avait conçu au-dedans de lui-même, ce qui « ne se pouvait faire sans que j'apprisse quelques mots « qui ne m'étaient point positivement enseignés, mais « que j'entendais nécessairement de ceux à qui j'étais « moi-même si empressé de me faire entendre; et ceci « fait bien voir que, pour apprendre de telles choses, « la curiosité naturelle à l'homme est bien autrement « efficace que la menace et la violence *. »

Mais, nous n'avions encore rien dit contre la méchanceté de l'homme; c'est ici qu'il faut frémir et trembler. Il s'agit du crime capital de l'enfance d'Augustin, sur lequel il revient sans cesse dans ses confessions; voici l'indice irrécusable de la perversité humaine, voici le fruit monstrueux du péché originel. Écoutez : il avait treize ans.

« Il y avait dans le voisinage de notre vigne un poi-« rier chargé de poires; elles n'étaient ni belles ni bon-« nes à manger : cependant, nous réunissant une

* « Mais cette curiosité elle-même a besoin d'être contenue, et votre « sagesse, ô mon Dieu, y a pourvu par des lois, lois puissantes et inévi-« tables, qui, depuis les verges de nos instituteurs jusqu'aux instruments « des supplices qui éprouvent nos martyrs, savent nous faire rentrer « dans vos voies, en mêlant des amertumes salutaires à *ces douceurs « empoisonnées de la vie*, qui tendent sans cesse à nous éloigner de « vous. » Voici de nouveau que le malheureux se débat sous cet horrible cauchemar du Mal, voici qu'il sort du vrai que son génie lui faisait pressentir, voici qu'il anathématise et maudit l'existence, malgré qu'il en éprouve avec tant de puissance les douceurs *empoisonnées!...*

« troupe d'enfants débauchés, nous fîmes le complot « d'aller secouer l'arbre et d'en emporter les fruits, et « nous l'exécutâmes dans une belle nuit, jusqu'au mi- « lieu de laquelle, selon notre coutume détestable, nous « avions poussé nos jeux et nos divertissements. Nous « revînmes tout chargés de ces fruits, non dans l'in- « tention d'en faire un régal : à peine voulûmes-nous « y goûter; mais, ayant même fini par les jeter aux « pourceaux, nous étions contents d'avoir fait ce « qu'il ne fallait pas faire, et il ne nous en fallait pas « davantage.

« Que mon cœur, ô mon Dieu, vous dise mainte- « nant ce qu'il voulait en faisant ainsi le mal pour le seul « plaisir de le faire, et ne cherchant dans la malice « que la malice elle-même. Elle était odieuse, et cepen- « dant je l'aimais, je me plaisais dans ce qui faisait ma « perte, et, je le répète, dans mon péché lui-même et « non dans le fruit de mon péché. Ame dégradée! ainsi « tu courais à ta ruine, repoussant ton unique appui, « avide de ton infamie plus que de tes plaisirs infâmes... « O prodige de corruption! ô vie, qui n'es qu'un « abîme de mort! Ainsi j'ai pu prendre plaisir à faire « ce qui était défendu par cela seul qu'il était défendu!

« Quelle était donc, je me le demande encore, cette « disposition d'esprit où je me trouvais alors? Il est hors « de doute qu'elle était honteuse, déréglée, et que « j'étais fort à plaindre de l'avoir. Mais enfin, qu'était-

« elle, cette disposition? *Qui peut comprendre tous les* « *égarements du cœur* (Ps. XVIII, 13).

« Mes complices et moi cherchions à rire; notre « cœur était comme chatouillé de cette pensée que ceux « que nous trompions ainsi ne s'attendaient à rien de « semblable de notre part, et qu'ils en concevraient un « grand dépit. Quel était encore ce plaisir que je trou- « vais à n'être point seul dans cette occasion? N'est-ce « point parce que l'on ne rit pas volontiers quand on « est seul?... Mais quoiqu'il en soit, il est certain que « seul je n'eusse pas commis ce larcin, je n'eusse même « pas été tenté de le faire.

« O liaisons funestes de l'enfance! source de séduc- « tions pour les âmes, ardeur de nuire aux autres, « qui naît de l'enivrement même de leurs jeux désor- « donnés! sans en tirer aucun profit, sans aucun motif « de vengeance. Il suffit que l'un d'entre eux dise aux « autres : *allons et faisons cela*; tous y vont et il n'en « est pas un seul alors qui n'eût honte de n'avoir pas « perdu toute honte. »

Ce qui a causé ce petit dégât (et il n'est pas un enfant un peu vif et entreprenant qui n'en ait commis un semblable dans l'ignorance où l'on est encore aujourd'hui sur la manière raisonnable et naturelle de conduire et de développer l'enfance), ce qui a causé ce petit dégât, ce sont tous les mobiles qui font vivre l'homme à cet âge. C'est d'abord le besoin d'une agréable camaraderie,

puis le sentiment de l'amitié, le désir d'agir et de lutter contre les obstacles, le plaisir attaché à l'émulation, à l'enthousiasme, toutes choses qui s'entretiennent et s'exaltent par une action quelconque à réaliser, un but commun à atteindre, surtout s'il est utile. Augustin le raconte d'une façon toute candide et charmante; mais pour se maudire et se condamner, comme s'il avait commis le plus atroce des crimes. Sans doute ce dégât d'enfant était fâcheux, mauvais en lui-même; et l'on comprend qu'une nature aussi Unitéiste, aussi noblement éprise de l'amour de l'ordre qu'Augustin, devait le sentir, surtout à l'époque où il s'en est accusé. Mais, en vérité, à qui la faute, si faute il y a? Était-ce aux enfants, qui s'étaient naturellement laissés aller à l'entraînement de leur âge, au mouvement de la vie? ou plutôt à l'ignorance générale et à la grossièreté de la société humaine, qui ne savait pas encore tirer parti de cette puissance de vie et utiliser ces forces vives de l'enfance?

Augustin! malheureux Augustin! combien vous vous donnez de mal pour avilir cette pauvre nature humaine, pour la rendre méprisable et odieuse; mais toujours sans y parvenir, d'autant que c'est vous qui êtes en cause, c'est-à-dire un des plus nobles et des plus dignes représentants de l'humanité.

Nous espérons que cette digression n'aura pas été inutile. L'effet que produisirent sur nous les Confes-

sions, en les lisant d'un certain point de vue, a été tel que nous avons voulu en ménager à d'autres l'utile enseignement. Que n'avons-nous des matériaux pour pénétrer ainsi dans la nature intime des hommes qui représentent à bon droit l'humanité. Nous aurions par ce moyen, sur les phases diverses de la vie de l'espèce, des personnifications très propres à nous faire apprécier ses progrès en même temps que sa dignité et sa bonté natives.

Erratum. — Partout où se trouve *unithéisme*, lisez unitéisme.

VII

DU PANTHÉISME ET DE L'ATHÉISME.

L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être. (MONTAIGNE.)

§ 1er.

Je ne conçois pas comment ceux qui ont avancé qu'Épicure, Spinosa, etc., croyaient à un principe aveugle de la vie, l'aient pu formuler sans être arrêtés par leur logique et leur bon sens, et dire, par exemple, pour exprimer la pensée de ces philosophes, qu'ils admettaient : *un agent universel qui ordonne nécessairement la matière sans dessein et sans intelligence.*

Que de contradictions ! que d'inconséquences dans ce peu de mots : qui ORDONNE, *sans intelligence*. Peut-il ne pas y avoir Intelligence là où il y a Ordre? Et du moment qu'il y a Ordre, n'y a-t-il pas Intelligence ? Et bien plus, du moment qu'il y a quelque chose, qu'il y a Existence, il faut qu'il y ait Ordre, car il n'y a pas de Vie sans Ordre. On ne comprend pas l'existence sans une loi qui l'ordonne. Ainsi donc il n'y a rien d'aveu-

gle. Si tout n'est pas découvert ni prouvé à notre intelligence finie, il ne faut pas pour cela être assez oublieux de la raison pour s'en rejeter stupidement sur le Hasard, qui n'est qu'une abstraction produite par l'ignorance des causes, ainsi que l'a dit Leibnitz. La Vie, le Monde, le Cosme sont sans doute *nécessairement*, mais point aveuglément ni sans Ordre, car dire qu'ils sont ainsi serait dire qu'ils ne sont pas.

Selon M. Maret, le Panthéisme consisterait essentiellement dans les deux erreurs suivantes : 1° l'affirmation qu'il n'y a qu'un principe ou substance, que les uns appellent l'absolu, l'unité, le tout, l'être, ou l'affirmation que l'Unité existe sans multiplicité ; 2° l'affirmation qu'un seul principe anime chacun des êtres finis, ou que l'Unité disparaît et se perd dans la multiplicité.

« C'est en vain, dit-il, que les Panthéistes mitigés « veulent accorder à Dieu une vie personnelle et propre, tout en admettant l'éternité du monde et sa « nécessité. Nous avons prouvé à M. P. Leroux que « dès qu'on reconnaît une vie propre en Dieu, il faut « la reconnaître infinie. Mais dès-lors Dieu se suffit et « le monde ne peut être ni nécessaire ni éternel. Si la « vie propre de Dieu n'est pas infinie, elle ne mérite « pas le nom de vie. Le monde seul est la vie divine, « mais alors la divinité rentre dans cette vague indé« termination où elle ne nous apparaît plus que comme

« la force cachée et aveugle qui produit tous les phé-
« nomènes, la personnalité divine s'efface.

(*Du Panthéisme dans les sociétés modernes.*)

J'accorde volontiers à M. Maret que la vie personnelle de Dieu ou l'absolu doit être infinie, et que l'autre face du dilemme est tout à fait hors de cause. Mais par cela que la vie propre de Dieu est infinie, s'ensuit-il, selon le désir de M. Maret, que la vie des êtres et des mondes que nous connaissons doive être rejetée de l'infini? Il me semblerait bien plutôt que rien ne peut se concevoir hors de l'infini. Et, pour que ce raisonnement de M. Maret eût quelque valeur, il faudrait qu'il démontrât que l'on peut concevoir quelque chose existant en dehors de l'infini. Tant qu'il ne nous aura pas apporté cette preuve (impossible à donner), nous serons en droit de lui dire : Oui, Dieu a une vie propre et une vie infinie comme lui; et tout ce qui est compose cette vie infinie, parce que rien ne peut se comprendre hors de l'infini. Mais pour cela Dieu ou l'Unité vivante ne se confond pas dans la multiplicité, ni aucune des manifestations de cette multiplicité ne se perd dans l'unité ou Dieu.

Comment? Là est le Mystère sans doute, c'est-à-dire là est une explication au-dessus de notre intelligence, et que Dieu seul peut donner, mais ce mystère est en parfaite concordance avec notre sentiment et notre raison, et s'il est *au-dessus*, il n'est pas en *contradiction*

avec eux. Par exemple, nous savons très bien que la lumière ne se compose que de sept rayons primitifs; nous savons qu'aucun de ces rayons ne se perd dans cette formation, à laquelle ils concourent tous. La lumière est l'ensemble de tous les rayons, — c'est l'Unité ou le blanc; et aucun des rayons n'est la Lumière ni ne s'y confond, c'est la Multiplicité conservant son titre relatif de vie. Voilà une comparaison qui peut aider, aux gens de bonne foi, à se tenir en repos sur ce mystère du fini et de l'infini, à accepter cet insondable phénomène du lien de l'absolu et du relatif, de l'unité et de la mutiplicité, de Dieu et des êtres les plus minimes *qui sont de lui sans être* LUI, pas plus que le rayon rouge n'est la lumière, quoiqu'il concourre à la former.

Parce que nous disons qu'il n'y a qu'un *être* (au point de vue absolu), parce que nous disons qu'il n'y a qu'une seule substance, il faut, selon M. Maret, qu'il y ait identité absolue entre toutes : ainsi plus de distinction entre Pierre Leroux et M. Maret, vous et moi, une pierre et un cheval.

Qui ne voit après ce que nous avons déjà dit sur ce mystère impénétrable de la multiplicité, dans l'Unité, dont le lien ne peut être saisi que par Dieu, et qui fait rayonner dans la lumière le rayon rouge sans qu'il s'y perde et sans qu'il soit la lumière elle-même; qui ne voit, dis-je, que toute cette guerre faite au Panthéisme porte à faux aujourd'hui (bien qu'elle ait pû être juste

jadis et contre quelques uns)*, que ce ne sont pas là de bonnes et valables raisons dignes du débat.

Après avoir ainsi fait au Panthéiste abîmer Dieu dans le vague de la multiplicité, rien de plus commode à M. Maret que de lui dire : point de vie propre à Dieu, donc pas de Dieu, pas de volonté, de liberté et de puissance, et aucune religion ; car la réligion exprimant le lien de l'homme à Dieu, et ayant perdu Dieu dans le fini, vous n'avez plus le second terme où attacher cette précieuse chaîne. Cela est aussi commode que puéril et de toute fausseté. Rien n'est plus facile que de pareilles réfutations, si on peut leur donner ce nom.

Vous prétendez que nous disons l'unité identique

* « Le Dieu de la Conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire « relégué par-delà la création sur le trône d'une éternité silencieuse et « d'une existence absolue qui ressemble au néant même de l'existence : « c'est un Dieu à la fois vrai et réel, à la fois substance et cause, tou- « jours substance et toujours cause, n'étant substance qu'en tant que « cause, et cause qu'en tant que substance, c'est-à-dire étant cause « absolue, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence « et vie, individualité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet de « l'être et à son plus humble degré, l'infini et fini tout ensemble, triple « enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature, humanité. » (COUSIN.)

Cette phrase a fait accuser M. Cousin de panthéisme, et il y a de quoi, car elle porte réellement le caractère de ce panthéisme absurde et confus où tout s'absorbe et rien ne se retrouve.

Par cela que l'Unité universelle possède une multiplicité infinie aussi bien qu'une unité absolue, il ne faut pas dire que Dieu est fini, qu'il est nature et humanité, car c'est ne pas comprendre la distinction fondamentale qui sépare ces deux termes : fini et infini, absolu et relatif, éternité et temps. Dieu n'est que dans le tout, il n'est pas chacune de ses manifestations partielles ; de même la lumière n'est que dans le blanc et n'est point le rayon orange ou tel autre qui concourt à la composer.

avec la multiplicité, la perfection avec l'imperfection, le fini avec l'infini. Nous vous répondons que vous nous prêtez des dires qui ne sont pas à nous, nous vous répétons qu'il n'y a pas pour nous plus d'Identité entre l'unité et la multiplicité, le fini et l'infini, qu'entre la lumière et l'un de ses rayons. Nous ajoutons que rien n'est Identique dans l'univers, que tout est ordonné dans une loi d'Analogie générale qui dérive naturellement de l'unité; *l'absolu seul est Identique à lui-même.*

M. Maret, faisant laborieusement l'histoire du Panthéisme, en trouve partout des traces. Il le voit dans l'Inde, en Égypte, en Grèce par Pythagore et les Eléates, à Alexandrie avec les Néoplatoniciens, jusque sur le trône de l'empire avec Julien, au moyen-âge avec Scot, enfin dans Spinosa et l'École Allemande, et même sur la terre de France où il prétend que le rationalisme de M. Cousin lui a donné naissance, aussi bien que la doctrine du progrès indéfini de M. Pierre Leroux.

Mais que prouvent ces faits si nombreux, qu'attestent ces travaux partout aperçus, jamais abandonnés, cette idée vivante sous tous les soleils, chez tous les peuples, dans toutes les philosophies, au sein de tous les cultes? Quoi? si ce n'est un fonds commun de vérité, une impérissable et par conséquent une véritable notion de la vie. Je sais bien qu'elle n'a pas, toujours et partout, été bien comprise ni bien formulée, et qu'à cet égard et

à cette cause de justes reproches lui ont été adressés. Mais aujourd'hui cette notion, telle qu'elle est entendue, respectant toutes les individualités, tout en les faisant éternellement embrasser par l'Individualité Absolue de Dieu, nous croyons qu'il n'y a plus lieu de lui jeter vainement les vieilles raisons par lesquelles on la combattait autrefois.

§ 2.

Qu'il n'y a point d'Athée.

Être athée, ce serait être intimement persuadé, profondément convaincu qu'il n'y a pas de Dieu, que tout se règle ici-bas sans lois aucunes et sans but, au Hasard : ce serait croire au Désordre, au Mal, à la Désharmonie de l'univers.

Un pareil homme peut-il exister? un homme qui ne s'appuie sur Rien, qui ne sait pas pourquoi il vit, non plus que ses semblables. Quel mobile à ses actions? Il voit tout avec indifférence, il n'y à a ses yeux ni bien ni mal. Il ne peut être accessible à la pitié, sensible aux peines et aux joies des hommes; il ne peut sentir palpiter son cœur, car si cela était il désirerait quelque chose, il voudrait; il sortirait de son indifférence, il y aurait pour lui du bien et du mal, et donc reconnaissance de l'Ordre et du désordre. Voilà Dieu qui rentrerait avec la Vie dans son être, le voilà qui croit et qui vit, le voilà ressuscité d'entre les morts; il n'est plus Athée.

Aussi, l'histoire nous montre bien des peuples avec des croyances ridicules et absurdes, des cultes monstrueux, où l'homme offrait l'homme en oblation à la Divinité, mais jamais il ne s'est rencontré une tribu, une peuplade sans une Croyance ou Affirmation quelconque, une famille Athée, car être Athée c'est ne rien croire, ne rien affirmer, et pour vivre il faut pourtant bien croire à quelque chose, fût-ce à une bête ou à une pierre. L'Athée n'est donc pas possible, pas plus que le néant.

Ce qui a pu faire croire qu'il y avait des Athées, ce qui a donné naissance à cette expression sans valeur réelle, c'est que de tout temps on a rencontré des hommes se refusant aux conceptions de Dieu, qui leur étaient proposées. Ils ne pouvaient accepter une croyance à laquelle leur esprit et leur cœur répugnaient. De là, la masse prenait droit de leur dire : Vous ne croyez pas à *nôtre* Dieu, à Dieu tel que nous le concevons, vous ne croyez donc pas du tout à Dieu. Vous êtes des Athées. Tout le monde voit la puérilité et le ridicule d'un pareil argument *.

* Ainsi, toutes les personnes superficielles ne manquent pas de trouver dans la chanson du *Bon Dieu*, de Béranger, un outrage à la Divinité, un acte flagrant d'athéisme ; tandis qu'au fond ces couplets accusent un sentiment religieux très élevé et très sincère. En effet, que dit le poète, dans ce badinage irrévérencieux seulement dans la forme ? C'est que Dieu n'est pas le Dieu des armées, c'est qu'il ne sanctionne pas toujours les actes de ceux qui se plaisent à dire qu'ils régnent par sa grâce ; c'est qu'il n'accepte pas tout ce que disent ceux qui parlent en son nom, etc. Mais évidemment rien n'est moins impie que cela et en même-

En réalité, l'Athéisme lui-même n'est qu'une réaction contre une vue sur Dieu qui blesse celui auquel on la présente et que par conséquent il nie, mais ce sentiment n'en accuse pas moins puissamment le besoin de croire, le besoin d'aspirer à Dieu. L'Athéisme, c'est une maladie provenant de l'impossibilité de croire à Dieu tel qu'on vous le fait, mais la maladie ne prouve pas le manque de vie; elle témoigne au contraire qu'elle existe. Ainsi, l'Athéisme *c'est le besoin de croire à l'état de souffrance*, besoin qui ne peut pas plus cesser que la vie elle-même.

Lorsqu'on ne peut s'expliquer la vie, lorsqu'on ne sait point la raison du Mal, alors des esprits fiers et raisonneurs, ou des cœurs sans amour, se perdent dans une sorte de dénégation incomplète qui se conçoit. Voilà de nos jours ceux qui mériteraient le nom d'Athées, et se rapprocheraient davantage de ce terme qui n'existe pas plus que le point mathématique. Quand on manque l'explication du mal, que d'ailleurs on ne se sent point au cœur d'amour ni de vive sympathie, on ne peut guère éviter cet écueil du *Quasi-athéisme*.

temps rien n'est plus sensé. Et cette chanson est en parfait accord avec celle où le poète dit :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content. . . . .
. . . .
Mais quelle erreur ! Non, Dieu n'est point colère,
S'il créa tout, à tout il sert d'appui, etc.

C'est toujours le même sentiment religieux, d'un côté protestant contre une conception grossière de Dieu, de l'autre s'inspirant d'une croyance religieuse plus noble et plus élevée.

Voilà où sont arrivés plusieurs philosophes de notre temps. Rejetant par leur raison le dogme catholique et ses conséquences ; n'ayant pas assez de logique pour repousser la croyance aux deux principes, Esprit et Matière, Bien et Mal ; acceptant la Dualité hostile du Catholicisme, l'Ame et le Corps ; n'ayant pas au cœur assez d'amour et de charité, force leur est de demeurer dans une sorte de froide négation à demi-sentie, à demi-formulée. Tel est M. Jouffroy.

« Si ce monde était l'harmonie de tous les êtres qui « le composent, si toutes ces forces, loin de se contra- « rier, se développaient harmoniquement, il leur suf- « firait de se développer pour arriver sans peine à leur « fin. » C'est là précisément ce que nous voyons, nous faibles qui ne vivons qu'un moment, dans les êtres peu élevés, dans les manifestations les moins complètes de la vie, un arbre, une fleur, et chez les êtres qui ont une sphère d'action moins grande que l'homme, une vie moins longue et moins belle que l'humanité. « Mais « telle n'est pas l'organisation de ce monde. On peut « au contraire le définir la mise en opposition de tou- « tes les destinations, et par conséquent de tous les « êtres qui le composent. » (T. Jouffroy.)

Quelle cause soutiendrait donc un pareil monde ? Pourquoi mettre le désordre à la place de l'ordre, l'impuissance au lieu de la toute-puissance, la mort pour la vie, le mauvais esprit, ou le diable des peuples en-

fants, à la place de Dieu? Ne pas voir plus loin c'est avoir la vue faible; ne pas découvrir et apercevoir l'harmonie, l'ordre et Dieu, à travers ces fluctuations de la vie, c'est dire que l'on a l'œil imbécile de l'enfant qui ne peut voir la lumière, et, fermant sa paupière vacillante à ses ondulations, n'aperçoit que ténèbres et nuit profonde. *La vie universelle est ordre ou désordre; elle ne saurait être l'un et l'autre à la fois* (Terson.). Tous ces maux, ces troubles ne sont donc que mal relatif, et n'attentent aucunement à l'ordre universel.

Il est à remarquer d'ailleurs que croire à l'ordre, à l'harmonie, à Dieu (je dis Dieu, car c'est alors seulement qu'on s'en fait l'idée comme d'un être souverainement bon aussi bien que tout-puissant), dans les phases difficiles, dans les époques critiques de la vie de l'espèce humaine que nous avons parcourues; croire à l'ordre, c'est plutôt un effet de sentiment que de raison. L'homme qui manque de cœur ne peut pas voir l'ordre et y croire. A travers ces ténèbres et ces orages, son intelligence n'est pas assez forte, il ne peut aller jusqu'à Dieu. Il demeure à une formule de vie fausse et incomplète; comme M. Jouffroy, il nie ou il blasphème d'une façon plus ou moins tranchée.

Les gens de cœur seuls puisent dans leur amour assez de foi et d'énergie, pour s'élever au-dessus de ce voile de ténèbres, et, par la force de leur aspiration, monter se reposer confiants dans le sein de la Divinité.

VIII

LÉGITIMATION DE DIVERS DOGMES RELIGIEUX

ET PARTICULIÈREMENT

DU CATHOLICISME.

> Jésus prêchant la résignation et le sacrifice pour les quatre âges de chaos social, émet la plus sensée des doctrines, c'est la seule impulsion sage qu'on puisse donner à des peuples chez qui l'immense majorité manquera constamment du nécessaire. (Fourier.)

§ 1er.

D'après ce que nous avons déjà dit, particulièrement sur le Bien et le Mal, d'après les lois de la Série et de l'Attraction, que l'on trouvera expliquées ultérieurement, on a pu conclure que nous acceptions pour vrai tout mouvement de la vie sociale, parce qu'il était œuvre de Dieu. Nous nous sommes donc engagés à expliquer chacune des phases de l'évolution humaine. Cette explication doit surtout porter sur les Croyances Religieuses, Croyances qui, nous le savons, résument toutes les autres.

C'est ce que nous allons essayer.

Pour bien apprécier la valeur d'une chose, il faut se demander ce qu'il serait arrivé si elle n'avait pas existé.

Or, que serait devenue l'humanité dépourvue de toute croyance, d'une foi quelconque, même d'un grossier Fétichisme? Pouvons-nous nous figurer la société sans une croyance, c'est-à-dire *sans foi ni loi?* Avec le meilleur vouloir, l'esprit ne peut se faire l'image d'hommes réunis sans un point de ralliement, sans un sentiment qui les rapproche, sans un fonds commun d'idées qui les Unissent les uns aux autres. N'ayant ni idée, ni sentiment communs, les hommes n'auraient pû former une famille, une tribu; c'est-à-dire l'homme n'aurait pas existé. C'est là ce qui légitime les croyances Fétichistes. Elles avaient le mérite d'être des croyances.

Le Polythéisme qui laissait moins bas la divinité, qui commençait à faire croire à sa bonté et à la possibilité du bonheur pour l'homme, le Polythéisme est une croyance qui, à travers ses ténèbres et ses mensonges, a donc été éminemment utile au génie humain.

Je me hâte d'arriver au dogme catholique, comme à celui dont l'importance est la plus manifeste pour tous. Le catholicisme croit à Satan et à l'enfer éternel; le catholicisme réprouve le monde et ses attraits perfides; le catholicisme maudit la chair et ses joies; le catholicisme pleure, se macère, lutte contre la vie et n'attend de bonheur, en sortant de ce monde d'épreuve, que dans une vie à venir, dans le ciel.

Maintenant pour comprendre que cette croyance

du catholicisme, toute extraordinaire qu'elle paraisse, ait été bonne et salutaire, il se faut souvenir de l'état de l'humanité, lorsque ce dogme lui fut enseigné. L'homme était alors plongé dans les excès d'un grossier sensualisme. Le travail commençait à produire, la terre à être féconde. Or, les richesses matérielles sont corruptrices et funestes pour l'homme, lorsqu'il n'est pas assez développé par son intelligence, assez ennobli dans son cœur pour comprendre et sentir la place qu'elles doivent occuper dans sa vie.

Rome Polythéiste et maîtresse du monde, ne tarda pas à devenir une honteuse bacchante, un cruel satyre, un ignoble bourreau. Il en fut ainsi de Babylone et de Persépolis. L'homme ne peut nager sans périls au milieu des jouissances de la vie corporelle, avant qu'une initiation douloureuse ne l'ait progressivement élevé et ennobli.

L'homme était donc couché à terre comme un sybarite (et c'était le petit nombre), ou se tenait courbé sur elle, attaché à la glèbe par le dur lien de l'esclavage. L'homme, presque uniquement sensuel, ne voyait que le corps dans la Femme, il la méprisait et ne la regardait guère que comme un animal, dont on trafique pour son utilité et son agrément. L'homme, surtout à l'époque de la décomposition du monde romain, souffrait des maux horribles, il souffrait profondément dans sa chair et sa vie matérielle. Cette dernière souffrance était si vive pour le très grand nom-

bre, qu'elle allait jusqu'à détacher d'une vie où le malheur était trop grand.

C'est dans ces circonstances que s'éleva à l'horizon l'étoile radieuse et consolante de Jésus; et cette *bonne parole* se répandit dans le monde : « La vie d'ici-bas n'est pas la véritable vie; elle est au ciel; vos souffrances vous seront comptées et vous seront un mérite, si vous croyez. Le bonheur, un bonheur éternel vous attend. Croyez, espérez et aimez-vous les uns les autres; vous êtes tous fils de Dieu et frères. »

Comment cette bonne nouvelle n'aurait-elle pas été accueillie? Comment l'homme n'aurait-il pas échangé, avec joie et empressement, ses précaires et misérables jouissances présentes contre une divine espérance d'éternelle félicité? D'un autre côté, combien ce nouveau dogme qui stigmatisait cette vie toute sensuelle et grossière de l'homme, qui le portait à mépriser ces langes où il se souillait en y croupissant, n'était-il pas merveilleusement propre à le tirer de cette funeste somnolence, à stimuler son activité, éveiller son cœur, aiguillonner son intelligence. Il fallait *damner le corps pour sauver l'âme*, pour faire surgir la vie morale et intellectuelle. C'est ce que fit le catholicisme. Autant on avait été lâche et sensuel, autant il se montra austère et spiritualiste.

Le catholicisme embrassa l'humanité d'une contrainte générale. Dans une société misérable et sans

ordre, dans une société mise en péril par les excès sensuels, que pouvait-il de mieux? Il se présenta comme un bon tuteur dans un moment de crise; il s'arma de sévérité contre l'entraînement fatal vers une satisfaction trop exclusive des sens. Le catholicisme fut le pivot tout-puissant d'une réaction nécessaire, le foyer vivifiant d'un antagonisme énergique, dont l'humanité régénérée devait sortir pour s'élever davantage dans la vie.

Telle fut donc la mission du christianisme; relever l'homme de terre; détruire l'esclavage qui l'y attachait, comme la bête de somme; mépriser une sensualité grossière où il se vautrait; à la place de cette misérable vie, offrir l'espérance d'une félicité parfaite, par le développement des qualités supérieures de l'humanité, le Sentiment et l'Intelligence. Cette belle et grande mission se traduisit dans les faits par l'institution de la Monogamie, l'abolition progressive de l'Esclavage, l'influence pacifique du pouvoir religieux entre les rois et les peuples, la diffusion et la vulgarisation des idées de Fraternité et d'Unité humaine.

Pour nous faire une idée des bienfaits du catholicisme, représentons-nous ce que devait éprouver l'homme grossier du moyen-âge, la nombreuse gent taillable et corvéable à merci, le serf dîmé et redîmé, lorsqu'ils se trouvaient dans la *maison de Dieu*.

L'homme sortait d'une triste chaumière, froide et noircie, d'une demeure basse et humide, et il était en

présence du majestueux et grandiose édifice, élevé avec les siècles par les mains empressées des populations, de l'église haute et imposante, magnifique et toute faite de *pierres parlantes*. Le chrétien entrait-il dans le temple, la merveille se continuait et se montrait plus puissante. Ce n'était plus seulement ses yeux qui étaient frappés de l'immensité des nefs, de la richesse des roses aux vitraux coloriés, des peintures et des splendides étoffes qui recouvraient les prêtres et l'autel, de l'or qui reluisait au sanctuaire. L'oreille à son tour, accueillait avec ravissement les chants graves des offices, entonnés par mille voix, la religieuse et puissante mélodie de l'orgue, la parole bienveillante et consolante du vicaire de Jésus.

Lui pauvre, honni, dépouillé, misérable de tous points, le voilà aujourd'hui l'égal du puissant et du fort; le voilà au sein du sanctuaire, dans la maison du Seigneur : c'est pour lui qu'on chante, que l'on allume des cierges, que l'encens brûle, que le temple se décore de ses plus riches étoffes; c'est pour qu'il communie avec tous par sa prière, et enfin, du haut de la chaire de vérité, le prêtre, le mettant sur le même rang que son maître, s'écrie : Mes frères, aimez-vous les uns les autres; il n'y a qu'un seul berger et un seul troupeau, vous êtes tous fils de Dieu. Ayez confiance en lui, offrez-lui vos peines, et par l'intercession de Jésus-Christ vous obtiendrez la rémission de vos péchés et le bonheur éternel.

La pompe, le luxe et la magnificence, que l'on a reprochés au culte catholique, lui ont été au contraire un merveilleux instrument. C'était bien la vie sensuelle qu'il venait condamner, mais il n'avait prise que par les sens sur l'homme de cette époque grossière. Le catholicisme frappait l'homme par son côté sensible, mais il le faisait dans un but élevé, pour reporter l'homme à Dieu, pour faire éclore sa vie morale et intellectuelle. Le Protestantisme, qui vit là un de ses plus grands griefs, ne se rendait pas compte de cette nécessité. Il est vrai qu'il attaqua avec raison l'abus du luxe dans le clergé lui-même; il est vrai encore que, lorsque le protestantisme se produisit, la vie morale et intellectuelle avait déjà fait des progrès (cette secte se recruta parmi les plus instruits). La nécessité d'agir surtout en impressionnant les sens commençait à n'être plus aussi réelle.

Voilà dans la pratique de la vie l'effet salutaire du catholicisme, et tel il est encore aujourd'hui. Cette croyance soutient, console, nourrit l'espérance, satisfait le cœur, élève l'esprit. Par elle on supporte une vie le plus souvent misérable. Tout a sa raison d'être : et si le Catholicisme existe encore puissant et répandu, surtout dans les nombreuses couches sociales dont la compression, la misère, la corruption et la pourriture laissent percer au-dessus quelques rares végétations, quelques fleurs qu'agitent les vents et que dorent

le soleil, c'est que le catholicisme est le *pain des forts*, la manne céleste de ces populations chétives et affamées. Retirez leur la croyance que leurs douleurs sont comptées et que Dieu leur réserve un meilleur avenir, et vous retirerez la vie à tous ceux qui ne sont pas assez abrutis pour être totalement insensibles.

Le Catholicisme c'est la MANNE céleste que Dieu avait destinée à l'homme pour le sustenter et le soutenir pendant la *traversée du désert*, ou des époques pénibles de son initiation à la vie.

On le voit, nous sommes loin du dix-huitième siècle, nous ne sommes plus à ce temps d'opposition acharnée contre l'église, où Voltaire, pour lui faire une guerre plus efficace, non-seulement répudiait le Christianisme, mais reniait toute idée religieuse. Il se fit impie et mécréant pour frapper plus fort. La réaction violente de Voltaire, celle des hérésiarques, la réforme de Luther, tous ces antagonismes religieux ont finalement servi la Religion et la sainte cause de la Vérité.

Aujourd'hui nous pouvons être justes, et, sans être Catholiques, proclamer les titres du Catholicisme, énumérer ses immenses bienfaits, légitimer son action à travers le monde. Nous pouvons, tout en annonçant l'avènement d'une Conception supérieure, plus digne de Dieu et de l'homme, prêcher l'utilité des doctrines catholiques.

Oui, nous ne sommes pas encore sortis des affreux

déserts où *le peuple de Dieu* souffre et vit dans la peine : oui, nous sommes encore sous la Loi dure du sacrifice ; oui, la Contrainte doit être Reine aujourd'hui ; il faut comprimer ses passions, arrêter les élans de son cœur, mutiler son corps, refréner sagement son activité. *Nous devons imiter Jésus*. La société est trop pauvre, la société est trop mal organisée pour que le développement entier de chacun y soit possible. Celui qui s'y étend à l'aise écrase ses semblables ; celui qui respire à pleine poitrine étouffe son voisin.

Il faut imiter Jésus. Il faut faire de la contrainte et de la répression sur soi-même par Amour de Dieu et de l'Ordre, tant que le milieu social n'étant pas élargi, conformément aux vastes proportions de la nature humaine, l'homme ne pourra s'y mouvoir en liberté. Et voilà ce que font toutes les natures d'élite, tous les types supérieurs, chez lesquels dominent l'Unitéisme, l'amour de l'ordre, sentiment le plus élevé de l'espèce humaine.

Mais, de ce que la nécessité des temps exige qu'on se conforme à la *Loi de Contrainte, découlant d'une Religion de rigueur et de mystère,* il ne faut pas cesser de montrer que cette loi n'est que transitoire, qu'elle n'est pas la destinée finale de l'homme ; il ne faut pas cesser surtout de montrer les moyens de modifier le milieu social et par conséquent de travailler à l'inauguration de la Loi de bonheur et de liberté, de paix et de joie,

où chaque être, en atteignant son développement intégral, sera d'autant plus utile au développement de ses frères.

Nous faisons la part large au Catholicisme. Nous lui disons : Vous êtes providentiellement la croyance religieuse la plus importante des temps malheureux de l'humanité. Vous avez eu pour mission de soutenir, de consoler l'homme, de le relever de terre, de lui imprimer un nouvel élan vers une vie supérieure, en développant son côté moral. Vous avez établi à toujours sur la terre les principes de l'Unité humaine, de la Fraternité et de la Réhabilitation de la Femme, comme partie de l'humanité. Toutes ces grandes choses, vous les avez accomplies au moyen d'un dogme terrible, celui du péché originel, de la perversité humaine, nécessitant la mutilation de l'homme ; au moyen de la croyance au mal et au mal éternel. Vous avez été jusqu'à anthropomorphiser la Divinité et à incarner d'une manière absolue le *Verbe éternel* dans l'homme, être fini.

Cela est faux, cela passe, cela est passé, cela passera.

Vos principes resteront dans le monde, vos dogmes cesseront de peser sur lui et de l'épouvanter. Toutefois, aujourd'hui encore, c'est avec juste raison que, du haut de la chaire, vous prêchez le Sacrifice et la Contrainte. C'est avec raison que vous criez contre les sens et la matière ; c'est encore un bien immense que vous parliez aux masses au nom de la foi, de l'espérance et de

la charité, et fassiez couler du pied du sanctuaire de divines consolations, de magnifiques espérances, et de saintes illusions. C'est un bien immense que vous soyez en chaire au nom de l'AMOUR INFINI *d'un Dieu crucifié pour l'homme* et montrant du doigt le ciel ouvert sur nos têtes. C'est un bien immense que vous y redisiez sans cesse : *Aimez-vous les uns les autres et Dieu par-dessus tout*. C'est un bien immense que vous y fassiez entendre que de la Femme est né le Sauveur du monde, le Verbe libérateur ; que Jésus a relevé la Magdeleine, (la femme, misérablement avilie par une Société monstrueuse); qu'il lui a dit : *il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé;* et aux hypocrites et aux méchants : *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre*. C'est un bien immense que votre drapeau s'élève, non pas au milieu d'un peuple, mais au milieu de tous les peuples et de toutes les nations; c'est un bien immense que la représentation vivante de l'Unité se retrouve en vous, puisque l'unité est le fondamental et premier caractère de l'Ordre, de la Vie et de l'Humanité.

En ai-je assez dit ? Non, car ce que vous avez fait, ce que vous faites encore est immense. Croyez donc que sincèrement et du fond du cœur j'ajoute sur ce sujet tout ce que le cœur catholique le plus pénétré, l'âme la mieux consolée, l'homme le plus convaincu pourraient trouver en eux-mêmes.

Mais maintenant qu'il me soit permis d'insister sur mes réserves.

Catholiques, apôtres de la parole libératrice de Jésus, vous qui communiez dans l'Unité, vous qui marchez au nom de l'amour, de la puissance et de l'intelligence suprêmes ; si vous n'êtes pas étroitement et égoïstement confinés dans votre doctrine, pour votre salut personnel, et sans être grandement en souci de celui de vos frères, catholiques, je vous adjure d'examiner si ce n'est point par le fait de circonstances matérielles *modifiables* que l'homme est *dans le péché*, dans la boue et l'abrutissement. Je vous adjure de scruter religieusement s'il n'y a pas au fond des choses une Fatalité terrible que l'homme peut détruire et remplacer par un milieu favorable ; fatalité qui génère le mal de source, corrompt l'homme et le ravale jusqu'à la bête, tandis qu'il doit regarder le ciel et s'élever jusqu'à Dieu.

Je vous adjure de considérer si Dieu, commandant aux hommes la Fraternité et la Paix, leur demandait une chose vaine et impossible ; ou bien, si ne les ayant pas trompés et leur ayant dit : *Cherchez et vous trouverez*, il ne serait pas à propos d'examiner les moyens nouveaux d'Association universelle, basée sur l'exercice intégral et le complet développement de la nature humaine.

Je vous adjure d'examiner si le milieu social étant changé et devenu favorable à la vie humaine, il serait

donc si funeste et si contraire à la gloire de Dieu que l'homme fût reconnu sain de corps et d'esprit, bon, sociable, dévoué et religieux au plus haut degré.

Si nous ne nous trompons grandement, les catholiques intelligents ne peuvent se contenter aujourd'hui de dire : *Espérez au ciel, n'attendez rien de la terre*, car plus on va et plus on s'aperçoit qu'ici-bas il existe pour l'homme des éléments de bonheur. Or, tous commencent plus ou moins à s'en rendre compte et on n'est plus satisfait de cette unique espérance de la vie à venir. Si vous voulez que votre parole soit écoutée, parlez donc un langage qui soit entendu. Consolez le monde, faites-le espérer; mais occupez-vous avec lui de réaliser des améliorations à son sort, possibles et présentes. Ces améliorations, en l'affranchissant de la misère, lui permettront de s'élever à la vie morale et intellectuelle, ces améliorations vont tout droit à la plus grande gloire de Dieu, tout en faisant le bien de l'humanité, deux choses qui ne peuvent jamais être séparées.

Nous finirons par un mot; catholiques, soyez du temps et comprenez que l'homme ne va vers Dieu qu'avec l'humanité.

Sans doute beaucoup de catholiques prendront mal ces paroles; mais elles seront mieux accueillies de quelques-uns, j'en ai pour garant ces lignes publiées dans l'*Université Catholique*.

« Lorsque la société sera régie par les *lois de l'har-*

monie, *lois vraies*, dont la source réside dans le saint esprit, comme les lois mathématiques, l'ordre social reposera d'autant moins sur le sacrifice individuel. La vertu ne sera point obligée de marcher couronnée d'épines, et la société sera constituée de manière à rattacher le droit au devoir. Tout ce qui vit veut être heureux; l'attrait qui attire l'être au bonheur est l'essence même de la vie... l'être n'est libre qu'en cédant à cet attrait sans empêchement. » (LOUIS ROUSSEAU).

§ 2.

De l'erreur des moralistes et du piège de la morale.

> Mais pour juger cette affaire, il faut un peu de force intellectuelle, de résistance aux préjugés; il faut oser employer LE DOUTE, l'appliquer aux sophistes, débrouiller enfin lequel a raison, ou de ces faux philantropes qui veulent régir les hommes par la pénitencerie, l'athéisme et les privations, ou de la nature qui veut régir par le plaisir, la foi et l'espérance en Dieu. (FOURIER.)
>
> *Naturam expellas furcâ tandem usquè recurret.* (HORACE.)
>
> Sous ce rapport il faut rendre justice à Fourier, il a fait bonne justice des gémissements stériles du *moralisme*, et en se proposant pour but de régulariser la satisfaction de nos penchants, il a plus fait pour la cause de la morale véritable que ceux qui prêchent une répression absolue, toujours impraticable pour le grand nombre, car la passion étant au fond de notre nature, elle peut se déguiser ou se détourner de la route, mais elle ne s'abdique jamais. (AD. GUÉROULT.)

Malgré ce que nous venons de dire sur la nécessité de la contrainte, le titre de ce paragraphe pourra bien effaroucher le lecteur. Il importe que nous nous expli-

quions. Nous avons dit qu'il fallait prêcher le sacrifice et la résignation, parce que dans une société mal faite et pauvre, le développement complet de l'être, la jouissance intégrale de la vie, ne sont pas possibles sans froissements, sans empiètements sur la part de ses semblables. Nous avons ajouté que le fait des natures d'élite, des organisations supérieures était de se soumettre plus entièrement à cette mutilation; et qu'elles se reconnaissent dans ces âges néfastes, à leurs blessures plus larges et plus profondes. Mais nous avons dit en même temps que cette loi de Contrainte et de Rigueur était Transitoire, et qu'elle ne pouvait être la loi finale de la destinée humaine. Ici commence l'*erreur des moralistes*. Ils font de cette nécessité une nécessité éternelle. Puis, comme conséquence, ils somment au nom de la Morale, tous les hommes grands et petits, nobles et pauvres de cœur, de jouer ce grand rôle de sacrifice, de dévouement et d'abnégation, accompli par les êtres privilégiés de l'espèce. Ils les adjurent de se montrer des Augustin, des Morus, des L'hospital, des Fénélon, des Vincent de Paule, etc.

Or, il ne faut pas une grande portée dans l'esprit pour comprendre qu'il y a plus de natures médiocres et ordinaires que de natures nobles et sublimes. Il n'en faut donc guère aussi pour juger que cette perfection à laquelle on convie la généralité des hommes, la plupart ne peuvent ni ne doivent l'atteindre. C'est prê

cher des gens inconvertissables; c'est dire au moral : vous qui ne pouvez porter que cent livres, ceignez vos reins et soutenez-en mille, comme cet Hercule.

N'y aurait-il donc pas quelque chose à la fois de puéril et de funeste à s'en tenir à ce pauvre moyen de remédier au mal et d'aider au progrès humain? Remarquez, je vous prie, que je suis loin de blâmer que l'on rappelle sans cesse à l'esprit des hommes, ces grands modèles, ces magnifiques figures qui honorent notre espèce. J'y vois toujours l'avantage d'entretenir l'amour de la Justice et de l'ordre dans la Société, d'en révérer les images et d'empêcher que le culte saint ne s'en affaiblisse; seulement, je tiens à constater que l'on ne va pas ainsi à la racine du mal, qu'on ne fait que le pallier et que ce n'est pas suffisant. Il ne faut donc pas que l'on se contente de dire aux hommes : soyez comme Fénélon, comme Morus; *Imitez Jésus*. C'est là le piège où la Morale peut faire tomber. Combien, après avoir dit et répété ces paroles, sans pouvoir eux-mêmes y faire honneur, combien s'imaginent être quittes envers l'humanité, et qu'il n'y a plus rien à faire qu'à se croiser les bras en s'arrangeant à cet effet le mieux possible? Combien demeurent à ces prédications inefficaces, à ces paroles vides et dignes d'être emportées par le vent du désert? Combien font de la Morale et se disent Moralistes à bon marché? C'est à faire tressaillir dans leur paix ces nobles ombres, que

nous avons invoquées ; c'est à faire rougir les gens de cœur et de dévouement. La Morale est un masque facilement applicable à tous les visages.

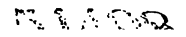
Pour nous, que l'on accusera peut-être d'immoralité, nous croyons fermement être dans une voie meilleure que ces Moralistes criards. Comprenant que tous les hommes ne peuvent être des Morus et des Vincent de Paule, (quoi qu'on leur dise) ; croyant d'ailleurs à la bonté Native de tous les hommes, croyant qu'ils ne deviennent vicieux et mauvais que par des circonstances contraires, nous venons dire au monde : par amour pour Dieu, par amour pour l'ordre et pour vos semblables, mutilez votre être, comprimez les saints élans de votre cœur, mortifiez vos passions, car la misère sociale s'oppose aux développements de votre être, et vous ne pourriez y jouir pleinement de la vie sans être nuisible. Mais cette Loi de Rigueur est Transitoire, joignez-vous à nous pour préparer l'avenir, pour édifier une société favorable à la vie humaine ; mettez, comme nous, tous vos efforts au service de cette sainte cause, la destruction du Mal et le Bonheur de l'humanité, pour la plus grande gloire de Dieu, notre Père céleste qui gouverne l'Univers.

Maintenant, que l'on juge entre nous et les Moralistes.

Nous n'avons parlé de la Morale que d'une manière générale. Nous n'avons ici ni le temps, ni le vouloir

de descendre à cet égard aux détails. On ne saurait croire combien cette nécessité de prêcher la compression d'un être que Dieu a fait tel, sans doute pour qu'il put vivre du plein exercice de ses facultés, on ne saurait croire combien cette nécessité, de prêcher contre nature, emporte avec elle de contradictions manifestes et risibles. La lecture d'une analyse de *Télémaque*, par Fourier, en peut donner une idée. Voyez le *Traité*, t. II, pag. 553 ; voyez encore l'*Analyse de l'homme des champs*, de Delille, page 618.





IX

DE LA CERTITUDE.

Vivre, c'est croire; croire, c'est vivre.

L'on a au moins autant divagué sur cette question que sur celle de l'Esprit et de la Matière, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit insoluble et doive rester éternellement un sujet de belles mais stériles disputes.

Pour arriver à sa solution, il fallait seulement se souvenir que l'on était homme, c'est-à-dire fini et que l'on se mettait en présence de la vérité absolue, c'est-à-dire de l'infini ou de Dieu. Or, l'homme étant un être fini et incomplet, sa science ne peut non plus être que finie et incomplète; son intelligence ne peut égaler l'intelligence souveraine, son cœur ressentir l'amour infini de Dieu. Et, en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, on conçoit qu'un cerveau humain éclaterait sous la puissance d'une pensée infinie. C'est plus que si l'on voulait enserrer notre globe ou le soleil dans une bulle d'air.

Il n'est donc pas étonnant que ceux qui ont voulu pour l'homme la certitude absolue, se soient abîmés

comme Pline dans un scepticisme mortel, disant : *rien de certain, sinon que rien n'est certain,* ou, comme Pascal, ne se soient livrés pieds et mains liés à une affirmation quelconque, soit le Catholicisme, qui se prétendît souveraine et absolue. Ces deux résultats extrêmes, qui nient la virtualité humaine, devaient naturellement se produire dès que l'on voulait sortir des conditions de notre nature finie et bornée. Cela étant ainsi, que l'homme ne peut avoir que des idées compatibles avec sa nature finie, il faut bien toutefois qu'il puisse connaître le vrai, atteindre à la certitude selon la mesure suffisante à sa manifestation particulière dans l'ordre des êtres — puisqu'il ne saurait y avoir de vie sans un degré de vérité, — mesure toute proportionnée à son être et à la mission qu'il doit accomplir. S'il en était autrement, cela impliquerait contradiction de la part de Dieu. Il voudrait et ne voudrait pas à la fois, en dotant un être de certaines facultés et le laissant manquer de ce qui constitue essentiellement sa virtualité, je veux dire de la propriété d'avoir conscience de lui-même et de son rang dans l'échelle de la vie. Car si je n'ai point capacité de connaître autant que ma nature en comporte le besoin, évidemment je ne suis pas, et manque de ce qui constitue fondamentalement un être. L'homme est donc doué du pouvoir d'être certain, comme il est doué d'intelligence, comme il est doué d'amour, toujours dans des limites finies, toujours

selon la mesure compatible avec son organisation, mais toujours aussi selon une proportion suffisante à sa vie.

Ce qui a beaucoup contribué à mettre du vide dans ces interminables disputes à l'occasion de la Certitude, c'est aussi le désordre et la précipitation avec laquelle on y a procédé. Sans bien comprendre l'importance de la division de cette question, on s'est borné à la traiter dans tout le vague de sa généralité : quel est le fondement de la Certitude? On se serait épargné bien des peines et des pages si l'on avait procédé comme l'ont fait de nos jours les directeurs de l'*Encyclopédie nouvelle*, et si l'on avait remarqué qu'il en doit être tout autrement de la source de la Certitude dans la vie du monde extérieur, qui manifestement repose sur l'observation et l'évidence, ou dans la vie humaine individuelle et collective, laquelle a pour principal fondement la Conscience d'une part et le Consentement universel de l'autre.

Descartes et avec lui les Rationalistes purs, n'auraient voulu voir le principe de toute Certitude que dans la seule Évidence fondée sur la raison. C'est l'esprit géomètre, lequel est réellement un principe très juste de Certitude appliqué aux choses de l'ordre exact et géométrique, mais très faux appliqué aux vérités de sentiments. Bacon et avec lui les Expérimentatistes, ne voulaient voir le principe de toute Certitude que dans l'Expérience et l'Observation. C'est l'esprit Naturaliste

lequel appliqué à l'étude et à la connaissance du monde extérieur et de la nature est évidemment une source très pure de Certitude, mais très fausse appliquée aux vérités de sentiments et même insuffisante pour l'étude des sciences exactes si on n'y ajoute le Raisonnement.

Ces deux principes de Certitude se partagèrent la philosophie, après que la réaction protestante eut définitivement porté une atteinte mortelle à la monstrueuse tyrannie qu'avait exercé sur l'esprit humain la Tradition ou l'Autorité comme principe exclusif de Certitude. Ces deux nouveaux despotismes, nés de cette réaction légitime et qui se firent non moins exclusifs que le despotisme de la Tradition : les Rationalistes, d'une part, et les Naturalistes de l'autre, régnèrent conjointement sur le XVIII[e] siècle. Lorsqu'ils appliquèrent leur critérium à la vie humaine, n'y apercevant qu'un chaos d'individualités se choquant mutuellement, les partisans de la Raison pure furent naturellement conduits, pour faire règner l'ordre dans les sociétés, à proclamer l'asservissement de l'individu au corps social. Ils érigèrent sur les ruines de l'individualité humaine, qu'ils ne savaient pas conserver, une prétendue société souveraine, maîtresse de la vie de ses membres.

Toutefois il est vrai de dire qu'ils s'aperçurent bien que, ne sachant pas conserver la liberté de l'individu, ils aboutissaient à l'impossible, à une société morte,

puisqu'elle ne vivait pas dans chacun des membres, tous atteints plus ou moins dans leur individualité. Car en définitive, la vie du corps social ne se conçoit pas si on ne la retrouve dans tous ceux qui le composent. Aussi Rousseau termine-t-il son *Contrat social*, le plus grand effort du Rationalisme appliqué à l'humanité, par dire, dans une note dernière, que la république (ou un gouvernement parfait) ne pouvait exister dans les sociétés modernes, parce que, où il n'y a pas d'Esclaves, la Liberté et l'Égalité sont impossibles. En effet faire des Esclaves était le seul moyen de rejeter toutes les charges de la société sur le grand nombre privé du nom d'homme, et d'affranchir quelques individus qui n'auraient pu, sans cela, être libres et débarrassés du poids des nécessités sociales. Rousseau sentait trop juste et trop vivement, pour n'avoir pas été amené à protester ainsi contre la destruction de l'individu, qu'il avait été contraint de décréter afin de réaliser l'Ordre dans la société. Seulement il démontrait par là la fausseté de son point de départ, et l'impuissance du principe Rationaliste appliqué à la connaissance de la vie humaine.

Les sectateurs de l'Expérience et de l'observation, lorsqu'ils appliquèrent leur critérium à l'humanité, ne furent pas moins embarrassés, et ne tombèrent pas moins dans le faux. N'observant dans l'homme qu'un être sensitif, occupé à satisfaire ses besoins, ils proclamèrent tout d'abord la légitimité de cette satisfaction de

l'individu. Ils décrétèrent l'individualisme, ou l'égoïsme isolé et monstrueux; car l'homme ainsi fait n'est plus propre à s'unir et à s'associer fraternellement avec ses semblables. Aussi cette philosophie sensualiste, qui produisit comme législateurs Hobbes et Bentham, arriva-t-elle, comme la philosophie rationaliste, à un système social moins réalisable, plus faux et plus répugnant encore s'il est possible. Au moins dans le *Contrat social*, l'Humanité est reconnue, elle est supérieure à l'individu. Chez Hobbes et Bentham, l'Humanité ne se trouve nulle part; plus de vie collective, il n'y a que des individus, tristement et égoïstement occupés d'eux-mêmes. Aussi Hobbes conclut-il au Despotisme et à toutes ses dures nécessités. On le comprend, c'est le seul moyen d'avoir encore une espèce d'ordre, qui ressemble beaucoup, il est vrai, à l'ordre règnant sur un champ de bataille où la force triomphe.

Nécessairement il devait se produire contre ces deux méthodes, au nom desquelles on avait ruiné la tradition comme principe exclusif de certitude, une réaction du principe abandonné et triomphalement foulé aux pieds. Car toutes deux avaient abouti dans leur propre exclusivisme : l'une, à consacrer un grossier Individualisme; l'autre, un sauvage Socialisme, digne de Procuste. M. de Lamennais fut de nos jours l'Achille de cette nouvelle guerre. Il se présenta fièrement et franchement dans la lice, et se posa en face du Ratio-

nalisme et du Naturalisme, au nom du principe de l'Autorité, ou de la Tradition. Et, sans nul doute, il combattit avec avantage ces deux principes qui étaient sortis de leur domaine naturel, pour usurper imprudemment celui de la vie humaine et de la sentimentalité. Il les força à abandonner ce champ de bataille, mais sans pouvoir à son tour planter son drapeau — l'Autorité — sur toutes les régions qui sont du ressort de l'intelligence humaine. Il montra de nouveau la valeur de la tradition comme principe de certitude, mais il ne put forcer à renier celle de l'Observation et de l'Évidence, comme conduisant également l'homme à la connaissance des choses qui sont de leur domaine particulier.

Au reste, pour résumer clairement ce que je viens de dire, je ne puis mieux faire que de citer ce remarquable passage de l'art. *Certitude*, *de* P. Leroux, *dans l'Encyclopédie nouvelle.*

« Il nous paraît évident qu'un seul principe ne convient pas et ne suffit pas pour nous conduire dans les trois voies diverses que nous avons distinguées. Et si l'on cherche quel est le principe qui convient à chacune d'elles, il nous paraît encore évident que l'on trouvera : — pour la vie du monde extérieur à l'humanité, l'Expérience ; — pour la vie humaine individuelle, la Conscience ; — pour la vie humaine collective, le Consentement.

« Nous n'avons que l'expérience pour pénétrer et nous diriger dans la vie des êtres d'une nature aussi étrangère à la nôtre que le sont les plantes, les astres ou les animaux.

« Avec nos semblables au contraire, nous avons en commun une vie collective. Entre eux et nous, le consentement devient donc une nécessité et un principe d'action. Quand donc, sortant de la relation avec la nature, nous entrons dans la relation avec les hommes, la principale règle que nous ayons pour nous diriger dans ce mode nouveau de la vie, est le Consentement. Toutefois, la Conscience reste comme arbitre Souverain de la vie humaine individuelle.

« Mais ces trois clefs des trois aspects de la vie, ne s'exercent qu'à l'aide de principes supérieurs et tout à *fait impersonnels*, dont nous avons la faculté d'emprunter la lumière. Ces principes supérieurs sont la Raison et la Tradition.

« L'expérience emploie secondairement pour se diriger la faculté de raisonner qui est en nous. Le Consentement se nourrit à son tour et se forme par l'évidence et la tradition. Enfin la conscience trouve son appui dans l'évidence, dans la tradition et dans le consentement. »

Ces derniers mots nous amènent à faire une observation importante.

L'Expérience a besoin du concours de la Raison ; la

Raison ou l'Évidence a besoin, à son tour, de l'Observation ; le Consentement, qui se compose de la Tradition et la représente, a besoin de s'appuyer sur notre faculté de raisonner ou l'Évidence ; enfin la Conscience se fonde à la fois sur le Consentement ou tradition, et sur l'Évidence. Ceci ne dit-il pas clairement qu'en résumé, ces distinctions très utiles, ne sont aucunement absolues ? Ceci ne montre-t-il pas invinciblement combien l'homme est une unité indécomposable ? combien il est véritablement tout entier dans chacun de ses actes, et comment toutes les facultés qui le composent participent toujours, plus ou moins, à toutes les actions de l'individu ?

Concluons :

Si l'homme ne peut pas tout connaître, parce qu'il est fini, il peut connaître selon une certaine mesure, qui est celle de ses forces. Cette mesure est suffisante puisque c'est Dieu qui l'a calculée et proportionnée à notre besoin de connaître. Maintenant, dans les divers ordres de connaissances qui sont du domaine de l'homme, il doit plus particulièrement employer telle ou telle de ses facultés, selon l'objet à connaître.

Enfin, c'est une grave erreur de prendre comme principe absolu de certitude l'une de ces puissances, au mépris des autres, que cette puissance soit la Tradition ou l'Évidence, ou l'Observation ou la Conscience.

X

DE L'ESPRIT ET DE LA MATIÈRE.

Il n'y a ni matière ni esprit... Il y a la vie en ses mode infiniment variés. (E. DE POMPERY.)

Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que l'esprit? Si vous soulevez les milliers de volumes entassés dans les bibliothèques depuis des milliers d'années, si vous vous perdez dans les explications des philosophes sur ces questions, si vous usez votre vie et vos jours dans ce labeur ingrat, après qu'on vous aura dit : la Matière, c'est ce qui est passif, divisible, périssable, c'est ce qui tombe sous les sens ; l'Esprit, c'est ce qui est actif, ce qui pense, ce qui n'est pas soumis à la mort, vous n'en sortirez pas plus avancé, vous aurez toujours devant les yeux un funeste voile d'obscurité et d'airain.

Ces mots Matière et Esprit, aussi bien que les idées diverses qu'ils représentent, sont de pures et vaines Abstractions dans le domaine de l'infini, que l'homme a dû faire pour s'expliquer la vie, y chercher une raison et y voir sa place. C'est une première analyse de l'Unité par laquelle l'intelligence humaine a dû d'abord

procéder*. Ce n'était pas de prime saut qu'elle pouvait avoir une formule suffisamment éclairée de la vie. Mais ces mots ne sont que de pures abstractions.

La Matière, ce qui tombe sous les sens. Mais que de choses qui ne le sont plus depuis l'invention du télescope et du microscope; et bientôt que seront ces fluides, l'électricité, la lumière, et que nous appelons corps inpondérables; et que seraient, je vous prie, tout l'univers, si nous avions des sens plus parfaits?.. On le voit, ce n'est qu'une question du plus au moins. La Matière, ce qui est divisible, périssable. Mais comprend-on qu'une molécule quelconque, suivie dans ses divisions les plus extrêmes avec le plus merveilleux microscope, comprend-on qu'une dernière division l'anéantisse? Comprend-on que *ce qui est*, si peu qu'il nous paraisse, devienne Rien? Évidemment non, cela choque le droit sens, l'esprit ne peut concevoir que ce qui est ne soit plus. *Rien ne sort du néant et rien n'y rentre*. L'intelligence humaine qui trouve bien la conception de Dieu ou de l'absolu au-dessus de sa compréhension n'y répugne pas, au contraire, elle s'y sent naturellement attirée, mais elle répugne invinciblement à croire au Néant : c'est qu'il n'EST pas.

* Ce n'est pas la seule, il s'en est produit mille autres. Que de tâtonnements et d'erreurs ! que de recherches et de travaux ! Les uns, avec Thalès, ont regardé l'Eau comme le principe de la vie; selon Anaximène de Milet, c'est l'Air infini, car tout en sort et tout y rentre; pour Héraclite le Feu est le principe des choses.

La Matière, ce qui est passif. Aujourd'hui l'ignorance seule ou l'aveuglement pourrait dire ainsi. En effet, y a-t-il au monde quelque chose qui ne soit à la fois passif et actif, depuis l'être fini le plus élevé jusqu'au minéral le plus rudimentaire? La force de cohésion et d'agrégat qui convertit des terres en corps pierreux, est-ce une activité? Prétendrez-vous que cette force est en dehors de ces molécules, et ne leur appartient point; mais alors vous allez promptement arriver à ôter à tous les êtres, excepté à Dieu, l'Activité; vous allez confondre la vie des êtres finis dans la vie absolue, la multiplicité dans l'unité. Vous allez exprimer d'une manière confuse ce que l'homme a toujours instinctivement pressenti : c'est Dieu qui vit en nous, qui pense et agit en nous, Dieu est tout*. Sans doute il en est ainsi, mais pour que cette affirmation soit complète et rationnelle, il faut la faire suivre de notre explication des manifestations relatives et individuelles rentrant dans la vie absolue sans s'y confondre : en un mot, ne pas perdre et anéantir la multiplicité dans l'Unité. Tous les êtres, animaux, végétaux et minéraux, sont donc doués d'une activité qu'il faut regarder comme propre à chacun d'eux, bien qu'elle rentre dans l'immortelle et absolue Activité de Dieu.

* Il y a diversité d'opérations mais il y a un même Dieu qui opère toutes choses en nous. (*Saint Paul aux Corinth.*, XII, 6.)

C'est Dieu qui produit en vous et le vouloir et le parfaire selon son bon plaisir. (*Saint Paul aux Ph.*, II, 13.)

On sait que Berkeley, partant du point de vue de l'Esprit, est arrivé à dire qu'il n'y avait pas de Matière. Hobbes, partant du point de vue dit Matérialisme, est arrivé à proclamer qu'il n'y avait pas d'Esprit. Chacun de ces penseurs voyait l'infini dans une de ses manifestations ; chacun d'eux s'attaquant à l'infini par un bout, se trouvait avoir tout pris et ne rien laisser à ses adversaires. Tout ceci ne prouve qu'une chose : combien la Vie est Une, combien la Vérité est Une, combien Dieu est Un et indivisible : puis, si l'on veut, la courte vue de l'humanité, à qui il a fallu tant de travaux pour voir simplement un chose si simple.

Ce que nous venons de dire pour la Matière, nous le dirions de l'Esprit, avec des variantes qui nous démontreraient toujours le vague et la puérilité de cette distinction, de cette division dans l'Unité universelle. Aujourd'hui, on commence très bien à sentir que, diviser, abstraire, couper, disséquer, analyser, tout cela est très utile pour reconnaître et fonder les bases d'une synthèse, mais tout cela n'est pas comprendre et sentir la vie vivante et se mettre en communion avec elle. Envisager ainsi ce qui est, ou la Vie, appeler une portion de ce tout, en le séparant tant bien que mal, du nom d'Esprit, de Matière, ou de Mouvement, c'est faire un acte semblable à celui de l'anatomiste qui, tranchant un bras à un cadavre, prétendrait, d'après sa seule analyse, connaître l'ensemble de l'homme et son en-

semble vivant. C'est bien plus, car l'abstraction de l'anatomiste s'exerce dans une sphère déterminée, circonscrite, et celle du psycologue dans une sphère infinie, à jamais insondable et mystérieuse pour un être borné et fini. Ces abstractions tranchantes, ces lignes infinies que l'homme tire d'une main de pygmée dans le domaine de l'absolu, ne conviennent pas à sa nature. L'homme n'est pas de taille à cela. Voyez-vous un ciron entreprenant de mesurer une pyramide d'Égypte ou un vaisseau de ligne. La comparaison est trop faible, mais où en trouver une assez forte?

Concluons donc que l'Esprit et la Matière sont des Abstractions dans la Vie absolue, qui ont été utiles et que l'homme a dû faire pour chercher à se rendre compte des choses; mais qu'elles sont fausses de toute fausseté, parce que la Vie est Une et que la multiplicité ou les individualisations de la vie n'attentent aucunement à cette Unité, tout en constituant certains modes spéciaux et bornés de vivre. Tout se tient dans la vie, et chaque individualité, de quelque ordre qu'elle soit, participe à l'UNITÉ de la vie absolue, *qui n'est ni matière ni esprit, mais qui est la vie.*

On conçoit encore que l'intelligence de l'homme ait d'abord appelé du nom d'Esprit, des phénomènes vitaux d'un ordre si élevé, qu'ils paraissaient à son ignorance sans aucun rapport avec un ordre de faits, relativement inférieurs, désignés sous le nom de Ma-

tière. Mais au point où en est aujourd'hui la science humaine, on voit à chaque moment ces délimitations grossières s'effacer de plus en plus, et ces deux mondes, que l'on avait cru à jamais séparés, se rapprocher pour rentrer dans l'Unité universelle, où il y a des différences et des inégalités, mais point de *contraires* : dans l'unité point de luttes, de duel incessant, d'antagonisme éternel, entre l'Esprit et la Matière, l'Ame et le Corps; mais toujours contrastes et différences, harmonie et mesure, ordre et équilibre à



tous les degrés, dans la partie comme dans l'ensemble, soumis à la loi de polarité universelle. Toutes les définitions qu'on a données de la matière, de l'esprit, et autres abstractions, ressemblent parfaitement à celle du point mathématique et ne s'appuient pas sur une réalité plus substantielle. C'est une convention utile pour se rendre compte des choses, mais en soi ce n'est rien.

Le point est ce qui n'a pas d'étendue.

La matière est ce qui est passif et périssable.

L'esprit est ce qui est actif et immortel.

Ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni hauteur, de toute évidence cela n'est pas. Le point mathématique est une abstraction.

Il n'y a rien au monde qui ne soit, à la fois, *actif* et *passif*, à différents degrés et selon différents modes. Rien ne périt, rien ne sort du néant et rien n'y rentre.

Comment comprendre que quelque chose qui est ne soit plus? c'est là une idée qui répugne à notre raison aussi bien qu'à notre sentiment.

Encore une fois, il faut bien se garder d'élever d'ingénieuses ou d'utiles abstractions au rang des réalités*.

* Pour ce qui est de ces mots Essence et Substance, qui ont tant servi à embrouiller et embarrasser les meilleures têtes, il est temps que l'intelligence de l'humanité en fasse justice. S'il faut entendre par ces mots *ce qui constitue la nature intime d'une chose*, et je ne conçois pas d'autre manière de l'entendre raisonnablement, je dois proclamer que je ne connais qu'une seule Essence ou Substance, laquelle est Dieu ou la vie absolue : lui seul est simple tout en étant — comme la lumière — le plus composé des êtres. Maintenant, sans nous perdre dans des nuages métaphysiques qui n'ont que trop long-temps obscurci le cerveau de l'homme, nous comprenons très bien que si nous sommes de Dieu, que si nous vivons en lui — comme dit saint Paul : *in eo vivimus*, *movemur et sumus* — que si nous participons de la vie absolue ou de l'essencc de Dieu; ce n'est que d'une manière finie : nous ne vivons pas de la vie absolue, nous ne sommes pas Dieu, pas plus qu'un appareil de l'organisme humain n'est l'homme tout entier, pas plus qu'un homme n'est *une nation*, ni une nation l'humanité. Ces questions d'Essence et de substance sont donc tout à fait oiseuses et embarrassantes, comme des ronces qu'il faut couper.

XI

DU LIBRE-ARBITRE.

Je ne nie pas la spontanéité et la virtualité de l'homme, non plus que celles d'aucun être : mais je dis qu'elles ont été calculées par Dieu, *qui a tout fait avec nombre et mesure*, et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de les changer. (E. DE POMPÉRY.)

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Unité humaine. — Conscience. — Volonté.

Je suis libre de vouloir. — Sans doute, vous êtes libre de vouloir ce que Dieu a voulu que vous vouliez ; mais non pas au-dessus ou au-dessous, mais non pas autrement.

Depuis le Végétal qui pousse sur place, depuis le Mollusque qui vit attaché au rocher où il naquit, depuis le Quadrupède qui sent, qui se meut et gouverne instinctivement sa machine dans le but de se conserver, jusqu'à l'homme chez lequel l'Intelligence et la Sentimentalité viennent s'UNIR à l'Instinct pour le guider d'une manière plus haute et plus noble, en harmonie avec la grandeur de ses fonctions dans l'Ordre universel,

partout se montre la liberté de l'être s'élevant progressivement avec l'être lui-même.

La liberté ou le pouvoir d'agir est en proportion avec le titre de vie dont un être est frappé. Plus vous pouvez, plus vous êtes vivant : le Tout-Puissant à donc seul la souveraine Vie et la souveraine Liberté. Mais l'homme est libre comme il est vivant, c'est-à-dire d'une manière finie et limitée. Expliquons-nous : je vais entrer franchement dans la question et la débarrasser des difficultés sophistiques, aussi bien que des spécieuses finesses dont on l'a généralement embrouillée.

L'homme est un être, il existe, il a une individualité un caractère à lui ; il est enfin, autant que peut exister un être fini. Si l'homme est UN, on ne peut en aucune façon toucher à sa vie, en détacher une faculté, sans attenter à son intégralité, sans le détruire. De même si l'on supprimait un des sept rayons primitifs qui constituent la lumière, on n'aurait plus la Lumière. Toutes les abstractions qu'on a donc commises sur l'homme, abstractions plus ou moins folles, mais qui [illegible] nécessaires sans doute, afin de mieux connaître sa nature, de la pénétrer plus profondément ; toutes ces abstractions dis-je, dont les psycologues se sont rendus coupables n'ont en elles-mêmes aucune valeur, n'accusent que la faiblesse de notre esprit et doivent aujourd'hui être reléguées comme un vieil instrument inutile, com-

me un scalpel sans force pour entamer l'Unité indécomposable de l'être humain.

D'ailleurs, si nous avions besoin d'être soutenus dans cette affirmation, si simple qu'elle doit paraître juste du premier coup, nous ne manquerions pas d'excellents et rudes défenseurs. Et d'abord Bossuet.

« Nous pouvons définir l'âme raisonnable : *Subs-*
« *tance intelligente née pour vivre dans un corps et lui*
« *être intimement unie.* L'homme tout entier est com-
« pris dans cette définition qui commence par ce qu'il
« a de meilleur, sans oublier ce qu'il a de moindre et
« fait voir l'union de l'un et de l'autre.

« Le corps n'est pas un simple instrument appliqué
« par le dehors, ni un vaisseau que l'âme gouverne à
« la manière d'un pilote... L'âme et le corps ne font
« ensemble qu'UN *tout naturel*... aussi trouve-t-on
« dans toutes nos opérations *quelque chose de l'âme et*
« *quelque chose du corps ;* de sorte que pour se connaî-
« tre soi-même, il ne faut pas seulement savoir distin-
« guer dans chaque acte ce qui appartient à l'une d'a-
« voir ce qui appartient à l'autre ; mais encore remar-
« quer tout ensemble comment deux parties de si
« différente nature s'entr'aident mutuellement... Sans
« doute l'*entendement* n'est pas attaché à un organe
« corporel dont il *suit* le mouvement; mais il faut
« pourtant connaître qu'on *n'entend* point sans imagi-
« ner ni avoir senti ; car il est vrai que, par un certain

« accord entre toutes les parties qui composent l'hom-
« me, l'*âme n'agit pas sans le corps, ni la partie intel-*
« *lectuelle sans la partie sensitive.*

(*Connaissance de Dieu et de soi-même.* Bossuet.)

On a dit peu de paroles plus claires et en même temps plus concluantes en un pareil sujet. L'homme est un tout naturel, il n'est pas une âme et un corps séparément, il y a union complète entre ces deux aspects de l'être, sans quoi il n'y aurait pas un être. L'homme n'est ni Ange ni Bête, avait encore dit Pascal : c'est Un homme. Combien ces génies supérieurs ne sont-ils pas plus sensés et plus simplement vrais que le philosophe, chrétiennement alambiqué, qui a ressuscité cette spécieuse fausseté : *l'homme est une intelligence servie par des organes* (Bonald). L'intelligence voilà le maître, les organes, voilà les esclaves, mais l'Unité indécomposable de la vie a disparu, il n'y a plus d'homme; il ne reste que la puérile abstraction du psycologue.

Pour en finir avec ces abstractions, et surtout avec une des plus communes, celle de l'Esprit et de la Matière ou de l'âme et du corps, citons encore ces quelques mots si lucides de Gassendi.

Descartes dans une réponse qu'il avait faite à Gassendi l'avait appelé Chair. Gassendi termina sa réplique par ces paroles remarquables : « En m'appelant Chair
« vous ne m'ôtez pas l'esprit. Vous vous appelez esprit
« mais vous ne quittez pas votre corps. Il faut vous per-

« mettre de parler selon votre génie. Il suffit qu'avec « l'aide de Dieu je ne sois pas tellement Chair, que je « ne sois encore Esprit, et que vous ne soyez pas telle- « ment Esprit, que vous ne soyez aussi Chair. De sorte « que ni vous, ni moi, nous ne sommes ni au-dessus « ni au-dessous de la nature humaine. Si vous rougis- « sez de la nature humaine je n'en rougis pas. »

Et maintenant constatons, pour la dernière fois, ce fait bien évident, c'est que l'homme est Un; c'est qu'il n'accomplit aucun acte d'activité quelconque que tout son être n'y participe; le contraire impliquerait manifestement la dissolution de l'individu.

L'homme est un, et qu'est-ce donc que la *volonté* dans l'homme, qu'est-ce que la *conscience?* que sont dans cette unité indécomposable ces deux facultés, que nous sentons si bien y être.

Qu'est-ce qu'avoir conscience de soi, sinon se connaître et connaître quelle est sa mission dans la vie? Donc la conscience n'est pas, dans l'homme, une faculté à part, en dehors des autres, qui se tienne au-dessus de l'homme pour le dominer et le juger; puisque pour avoir conscience de soi, il faut se juger (intelligence), se sentir (sentiment), voire se palper, se toucher (sensation). La conscience au contraire, provient de l'ensemble des facultés qui composent l'être, elle est leur Résultante, le signe et le caractère de l'être: elle lui donne son titre dans l'échelle de la vie. La con-

science tient essentiellement à l'Unité de l'être humain. C'est sa manifestation la plus concrète et la plus absolue. Comment a-t-on pu s'imaginer, aussi long-temps qu'on l'a fait, que c'était une sorte de lumière à part, une espèce d'intuition intérieure fort au-dessus des facultés de l'homme et sans lien avec elles? C'était supposer un homme dans l'homme, ou pour parler en langage psycologique, un homme dans l'animal, un esprit dans un corps. Toujours de la division, de l'abstraction, jamais de la vérité et du sens.

Qu'est-ce que vouloir? c'est manifester l'impulsion et l'attrait de son être vers tel ou tel objet. La volonté ne saurait être autre chose que l'expression de cette aspiration de l'homme. La Volonté est encore une force qui tient essentiellement à l'Unité de l'être; c'est une Résultante de toutes celles qui le composent. Et le vouloir pourrait-il être autre chose que l'aspiration native de l'être? Que serait-il donc? Où puiserait-il sa raison d'être?...

N'augurons rien encore de ce que le plus souvent notre Volonté semble être partagée; de ce que nous voulons et ne voulons pas à la fois; de ce que nous agissons même contre notre vouloir. Nous aurons plus tard l'explication bien claire de ce phénomène.

Maintenant que nous avons établi l'Unité indécomposable de l'être humain, que nous savons ce qu'il faut entendre par Conscience et Volonté. Revenons à

notre point de départ, le Libre arbitre, et voyons d'abord comment on l'a entendu le plus généralement, dans le sens faux qui a cours encore aujourd'hui et sur lequel repose la théorie Catholique.

D'après le Catholicisme, la Liberté est *le pouvoir actif qu'a la volonté raisonnable de vouloir ou de ne pas vouloir, de se déterminer à des choses opposées;* « potentia rationalis ad opposita, » disent les théologiens. Une volonté Raisonnable... Voici donc qui suppose que la volonté puise dans la raison les motifs de sa détermination. Mais s'il en est ainsi, la raison et le jugement de l'homme seront réellement les Causes de son vouloir, et l'on sait que la raison et le jugement, indépendamment de ce qu'ils constituent une des facultés princières de l'homme, tiennent aussi à ses autres facultés, à la perfection de ses organes sensuels, à sa Mémoire, à sa droiture et à sa justesse de sentiment, etc. Mais, s'il en est ainsi, il est impossible que vous cherchiez d'autres fondements à la Liberté humaine que ceux qui résultent des facultés qui composent l'homme. Vous tuez ainsi votre fantastique Idole de libre-arbitre.

Examinons encore. Le Catholicisme, comme toutes les théories morales reconnues, dit à ses sectaires : vous êtes libres et vous pouvez mériter ou démériter; donc vous êtes responsables de vos actes, et vous devez être punis ou récompensés d'après eux. A cette première affirmation, il en ajoute une seconde qui ne laisse pas que

de l'obscurcir et de l'embarrasser. Il dit : *depuis la chute d'Adam, vous êtes plus portés au mal;* — c'est-à-dire, sans doute vous n'êtes plus aussi Libres de faire le bien qu'auparavant. La balance de votre Liberté incline à gauche. Mais le Catholicisme ajoute encore : *par les mérites et la grâce de J.-C. qui est mort pour vous, vous pouvez faire le bien et vous sauver;* — c'est-à-dire, si je ne me trompe, que, par la grâce, Dieu rétablit l'équilibre premier de la balance et la repousse à droite. De cette façon, pour ceux que Dieu favorise de sa grâce, pour ceux-là seulement, le Libre-arbitre existerait pleinement, la balance serait dans un juste équilibre.

Toutefois la théologie établit que *l'homme conserve le pouvoir de ne pas vouloir ce que Dieu par sa grâce lui fait vouloir.* Mais si l'on se demandait quelle raison ce pauvre homme, heureusement débarrassé de l'influence du Péché originel, inspiré par Dieu et porté à vouloir sans doute son bien le plus grand, quelle raison aurait-il de ne pas suivre cette inspiration divine, conforme à sa nature, et allant droit à sa félicité? pour mon compte, je ne vois aucune bonne réponse à cette question. Le Catholicisme, lui, en trouve et dit : *l'orgueil, l'orgueil.* Mais qu'est-ce donc que l'Orgueil? C'est un sentiment exagéré et aveugle de la dignité de son être, de sa valeur et de son rang; c'est une fausse appréciation de soi-même. Mais pourquoi Dieu, qui a fait l'homme, l'aurait-il fait si imparfaite-

ment qu'il dut se juger si mal, et ne pût avoir une idée saine de lui-même? Cela ne se comprend guère. Ou bien si Dieu a permis que l'homme se connut d'abord imparfaitement, il ne peut méchamment le lui imputer à crime.

Cette réponse, l'Orgueil, n'en est pas une *. Si donc ce n'est pas par Orgueil que l'homme a failli, si de plus il n'a aucun motif pour ne pas écouter les inspirations de Dieu, il y a donc une autre explication que celle du Libre-arbitre au Mal que nous voyons et qui nous peine si cruellement.

Remarquons encore, à l'occasion de cet oracle de la théologie, si commode pour l'intacte conservation de ce Fantôme, appelé libre-arbitre, que l'on peut également, grâce à lui, satisfaire tout le monde à la fois. En effet, les uns peuvent dire avec les Stoïciens, les Pélasgiens et les Jansénistes, et ceux qui se posent comme les défenseurs de la dignité humaine, — prétendant que son pouvoir et sa liberté permettent à l'homme de s'opposer même à Dieu! — j'ai mérité, j'ai vaincu par

* A-propos de l'orgueil, il n'est pas inutile de faire observer, que cette croyance du mérite et du démérite est très propre à le faire naître. Il en est tout autrement pour ceux qui croient simplement qu'ils font selon ce qu'ils peuvent, selon le vouloir de Dieu, ni plus ni moins. Ils ne se relèvent pas avec insolence et ne rabaissent personne avec dédain. Chacun faisant selon la mesure de ses forces, si l'un fait plus, c'est qu'il était mieux doué, si l'autre fait moins c'est qu'il avait été moins bien partagé; mais tous ont servi à l'œuvre de Dieu. Nous avons donc encore trouvé l'ordre, le bon sens et la bienveillance, qui doit ici avant tout animer les hommes pour leurs frères.

ma Volonté, je suis sorti triomphant de la lutte par ma seule vertu ; j'ai donc gagné moi-même la récompense. Les autres de leur côté peuvent dire avec les hommes d'amour, avec Augustin, Fénélon et les Molinistes : si j'ai bien fait, c'est par la grâce de Dieu, à lui Seul en est la gloire et le mérite ; je ne suis qu'un humble pécheur ; Dieu seul a tout fait ; *sans la grâce je ne puis rien.*

Quoique ces derniers soient certainement moins en accord avec l'oracle théologique, et ne paraissent guère se souvenir que du sacrifice de J.-C., qui est venu les sauver, au fond, on sent bien qu'ils sont plus dans le vrai ; que Dieu fait tout, comme il a fait l'homme, que tout vient de lui, et que ce n'est pas une misérable créature, telle qu'un Stoïcien, qui pourrait aller contre le vouloir Tout-Puissant de la Sagesse éternelle. Mais constatons la contradiction. Ou le mérite est à Dieu, ou il est à l'homme. Lorsque le Catholicisme veut insister sur la responsabilité humaine et son prétendu Libre-arbitre, il dit : le mérite est à l'homme, et lui Seul peut se sauver. Lorsqu'il veut mettre en relief le sacrifice de J.-C. et l'expliquer, lorsqu'il veut établir la théorie de la Grâce, il dit le mérite, c'est celui de N.-S. J.-C. lui seul ; l'homme ne peut rien sans la Grâce. Ceci peut être très commode, je n'en disconviens pas, mais pour très logique, je le laisse à juger.

Examinons enfin par nous-mêmes ce phénomène de

la Liberté humaine; et pour le faire plus nettement, entrons dans les faits et dans la réalité de la vie.

Je vous suppose amoureux et aimé de la femme de votre prochain, lequel est indigne d'elle et se trouve pourtant son mari par le fait de la force majeure, qui chaque jour produit de telles unions. Quel va être l'état de votre âme? Qu'allez-vous vouloir? En vertu de cette belle faculté d'aimer, dont Dieu vous a doté et qui trouve en cette occasion à se satisfaire, vous allez Vouloir vous abandonner à cet amour charmant. Puis, en vertu de cet autre sentiment que Dieu a placé en votre âme, comme son Soleil intérieur, en vertu de ce sentiment de l'Ordre, de ce besoin de Justice et d'Harmonie, en vertu de votre Unitéisme, vous allez vouloir vous en abstenir, par la vue des malheurs et des désordres que la satisfaction de votre amour occasionnera.

Quelque chose qui advienne, évidemment vous vous sentez tiré de deux côtés opposés, votre âme est déchirée, votre Volonté partagée. Pourquoi? Est-ce à cause de votre Libre-arbitre? Non sans doute. Mais bien parce qu'aujourd'hui la société humaine est faite de telle façon, qu'il y a lutte non-seulement entre les peuples, entre les villes et les provinces d'une même nation, entre les familles d'une même cité, entre les membres les plus intimes d'une même famille, le frère et la sœur, le père et le fils; mais encore lutte cruelle au sein de l'homme lui-même, conséquence fatale-

ment liée aux premières; Lutte intérieure où se débattent les divers penchants naturels de l'homme, et dans laquelle plusieurs succombent et sont tués, comme dans les Luttes entre nations, entre cités, entre familles.

Voilà la raison de votre hésitation, du partage de votre Volonté, c'est que vous n'êtes pas dans un milieu social où il vous soit possible de satisfaire votre Amour sans choquer votre sentiment d'Ordre et de Justice; et réciproquement où vous puissiez contenter votre sentiment d'Ordre et de Justice, sans blesser votre Amour. Et toujours, il en est ainsi aujourd'hui. Il est infiniment rare que l'homme rencontre une occasion où il puisse se laisser aller à l'exercice des belles facultés dont Dieu l'a doué sans froisser l'une et l'autre, ou plusieurs d'entr'elles. Je demande seulement au lecteur d'y réfléchir un instant et de se placer dans les réalités de la vie pour qu'il en soit aussi convaincu que je le suis.

Maintenant retournons à notre exemple. Dans ce déchirement qui vous fait vouloir et ne pas vouloir, et agir contre votre volonté, dites-vous; dans ce partage qui trouble votre être, manifestement vous finirez par incliner du côté où vous êtes le plus entraîné. Vous vous déterminerez selon la Prédominance en vous de l'une ou l'autre de ces facultés qui sont en opposition. Si vous avez plus d'Ordre que d'Amour, vous vous

éloignerez, gémissant et blessé, de l'objet de votre amour. Si vous avez plus d'Amour que d'Ordre, vous vous abandonnerez à votre passion la plus forte. Mais non pas, sans qu'il y ait protestation en vous de la faculté que vous aurez blessée; mais non pas sans que votre sentiment de l'ordre, offensé, ne proteste sans cesse en vous et ne produise LE REMORDS; mais non pas aussi sans que votre cœur saignant ne vous reproche sans cesse votre barbarie, ne s'accuse lui-même, n'accuse les hommes et le ciel; car on ne mutile pas impunément l'œuvre du Créateur, on ne taille pas dans le vif la nature essentielle de l'homme sans qu'il crie ou qu'il se révolte.

En définitive, nous le voyons donc, en présence d'un acte ou d'un fait quelconque, la Volonté de l'homme peut être incertaine, troublée, déchirée; c'est là même le cas le plus ordinaire, dans un milieu social mauvais comme le nôtre; mais toujours est-il, que l'homme se déterminera, que son Vouloir se manifestera selon la Prédominance de telles ou telles facultés qui constituent sa nature. Il voudra parce que son être, dans son essence intime, est fait pour vouloir ainsi, avec les circonstances données *.

* « Mais peut-on jamais se résoudre sans délibérer, ni juger, ni préférer, ou tout au moins sans connaître? non. Alors, qu'est-ce que la liberté de la résolution? Est-ce la faculté de vouloir arbitrairement le pour ou le contre. Une pareille liberté est aussi absurde à concevoir que ridicule à énoncer; elle ressemble à celle de cracher à droite et à gauche

L'homme est UN être MULTIPLE ; placé dans certaines circonstances où il faut qu'il agisse, inévitablement il agira, il se déterminera d'après la Résultante des forces qui le constituent. Cette Résultante différera selon que l'une ou l'autre de ces forces sera prédominante. Ainsi, deux hommes placés dans une situation analogue agiront, Voudront différemment; et chez le même homme, placé dans une situation autre que la première, on verra également se modifier sa Résultante.

Voilà qui me paraît bien clair et bien simple, voilà une explication qui a au moins le mérite de n'être pas embrouillée de grands mots. On dira : mais vous faites de l'homme une Machine; ce n'est plus qu'un mécanisme régulier et fonctionnant d'après une loi Mathématique. Il est vrai, l'homme, comme tout ce qui existe, est appelé à concourir à l'Ordre et à l'Harmonie

en pleine campagne ; elle n'est pas celle d'un être intelligent et pour être libre ainsi, il n'est pas besoin d'une connaissance préalable, moins encore d'une délibération.

« Ce qui donne un air d'indépendance à la volonté, c'est de se dire : je veux ainsi et il ne tient qu'à moi de vouloir autrement. Mais excepté dans les choses indifférentes, ces mots sont menteurs; tout en les prononçant on incline à vouloir comme on veut effectivement ; et celui qui s'arrête devant une résolution de quelque importance, pour se proclamer libre de vouloir ou de ne pas vouloir, se livre à un jeu puéril, et sera pourtant déterminé à l'un ou à l'autre, par un motif quelconque, sorti de l'acte intellectuel. Car, si pour donner la preuve d'une volonté arbitraire, on veut contre le motif qu'on a de vouloir autrement, c'est parce qu'un autre motif, celui de se montrer libre, vient de déterminer la volonté, et ce nouveau motif est précisément la preuve que la volonté n'est pas arbitraire. » (*De la Pensée*, par Toussaint).

9

du monde, et pour cela Dieu l'a fait, comme tout ce qui est, avec *nombre et mesure*, afin qu'il put agir également avec Ordre. Je trouve cela assez naturel, je ne concevrais même pas qu'il en fut autrement; et je crois qu'il est assez glorieux pour l'homme que Dieu l'ait ainsi associé à son éternelle Harmonie, et lui ait donné place dans son concert infini. Oui, sans doute, il serait bien qu'il en fût ainsi, mais la liberté humaine, le libre-arbitre qu'en faites-vous?

Nous avons démontré combien ce prétendu libre-arbitre est un mot vide de sens, en tant qu'exprimant la possibilité de faire autre chose que ce que Dieu a voulu que nous fassions, en tant que signifiant que l'homme pourrait Vouloir contrairement au vœu intime de son être; et pourtant c'est pour sauver cette Abstraction sans réalité, cette idole fantastique, qu'on craindrait de se croire lié à l'Ordre éternellement voulu par Dieu, qu'on redouterait de se regarder comme une note de son religieux concert. On a peur que Dieu nous ait naturellement nécessités au bien, contraints à l'harmonie. Quelle crainte et pour quel sujet!...

MUNDUM REGUNT NUMERI : LES NOMBRES GOUVERNENT L'UNIVERS ; L'HARMONIE DE LA MUSIQUE ET CELLE DES MONDES NE DIFFÈRENT PAS, a dit ce grand et mystérieux génie, qui a nom Pythagore. O Pythagore, que vous étiez poétiquement et magnifiquement Religieux! Ainsi l'étaient encore Jérémie et Saint-Paul, le grand apôtre.

« Éternel, je connais que la voie de l'homme ne dépend pas de lui, et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche de diriger ses pas. » (x, 23, Jérémie.)

« Il y a diversité d'opérations, mais il y a un même Dieu qui opère toutes choses en nous. » (Saint Paul, *Corinth.*, xii, 6.)

« C'est Dieu qui produit en vous et le vouloir et le parfaire, selon son bon plaisir. » (*Philippe*, ii, 13. Saint Paul.)

Dieu m'a créé et organisé pour l'aimer; je l'aime en vertu de cette organisation et je l'aime librement puisque j'accomplis la loi de ma nature, puisque je ne suis pas contraint. Car celui-là seul est libre qui agit et vit comme Dieu a voulu qu'il agit et qu'il vécut. Aimer par devoir n'est pas aimer*. Aussi Leibnitz dit excellemment : « Celui qui ne peut manquer de choisir le meilleur n'est point libre? Bien plutôt, c'est la Vraie

* Que répondrait une femme à un Stoïcien qui lui dirait : Je t'aime parce que c'est mon devoir; j'ai promis de t'aimer et je dois t'aimer?

Si vous m'aimez parce qu'il le faut, ce n'est pas moi que vous aimez c'est votre devoir. C'est très bien, mais l'amour ne se paie que par l'amour; je ne puis en avoir pour vous qui ne m'aimez pas, je profanerais le sanctuaire de mon âme en acceptant un amour qui ne s'adresse pas à moi, mais à votre devoir. Ce serait une souillure et un adultère; aimer par devoir n'est pas aimer.

Évidemment, c'est tout ce que pourrait répondre une femme, dont le cœur et l'intelligence seraient développés, et que rien ne contraindrait à répondre contre son sentiment; et fasse Dieu qu'il n'y en ait bientôt plus que de pareilles!

Liberté et la plus parfaite, de pouvoir user le mieux de son franc arbitre et d'exercer toujours ce pouvoir... Il n'y a rien de moins servile que d'être toujours mené au bien par sa propre inclination et sans aucune contrainte ni déplaisir. »

L'homme est libre dans la sphère d'activité que Dieu l'a destiné à embrasser, comme les mondes qui roulent et se croisent harmoniquement dans l'espace, échangeant entr'eux de mystérieuses influences. Il est libre comme chaque être, quel qu'il soit, plante, animal ou globe, libre d'être ce que Dieu l'a fait, libre d'agir dans la sphère d'action que Dieu lui a départie.

Et cette liberté dont je parle, et que plus d'un fier psycologue dédaignera, est pourtant en parfaite analogie avec la liberté de Dieu. *Nous sommes faits à l'image de Dieu*, autant qu'il est possible de comparer le fini à l'infini. De même, autant que notre intelligence peut juger l'intelligence suprême, nous concevons, par exemple, que Dieu ne peut ne pas être Très bon, Tout-Puissant, Parfait, Éternel; en un mot que Dieu n'est pas Libre de n'être pas Dieu, ou de manquer des attributs qui le constituent essentiellement. Ceci me paraît de toute évidence : Dieu *n'est pas libre* de n'être pas Dieu. L'homme n'est pas libre de n'être pas homme, de ne pas agir en vertu des puissances et des facultés natives dont il a été pourvu.

Mais *la liberté consisterait donc à agir conformément*

à la nature de son être? Précisément, voilà la seule et vraie liberté. Toute autre conception de la liberté ne saurait être qu'un jeu de l'imagination, une pure et vaine Abstraction; insaisissable fantôme qui s'évanouit entre la Grâce et la Loi éternelle de Dieu. Et en effet, comprendrait-on pour l'homme une liberté en vertu de laquelle il pourrait être tout autre que ce que Dieu l'a fait et donc troubler pour sa part la Souveraine Harmonie des mondes. On le comprendrait moins encore pour Dieu. De toute évidence, cette façon d'entendre la liberté dans les êtres implique contradiction; elle nie les êtres et les détruit. Du moment que les êtres existent, ils existent pour vivre et agir dans le sens que Dieu leur a prescrit en les créant.

Je me résume et je dis : L'homme est une Unité indécomposable; aucun de ses actes, aucune de ses pensées ne se produisent sans que tout son être n'y participe.

Avoir Conscience de soi, se connaître, se sentir, apprécier sa place dans la vie, est un acte qui tient essentiellement à l'Unité de l'être. Vouloir, c'est-à-dire manifester son aspiration native, exprimer le vœu de son être est encore un attribut essentiel de l'Unité de l'être. Vouloir et choisir, se déterminer ont même racine, partant le même caractère. L'homme veut, l'homme se détermine, l'homme agit, en vertu des facultés qui le composent, des virtualités qui le constituent Un être vivant. Voilà sa Liberté. Elle est la Résultante des fa-

cultés au moyen desquelles il perçoit les choses, de celles avec le secours desquelles il les juge, les apprécie, et de celles qui lui servent à sentir. Elle s'appuie sur l'Intelligence, le Sentiment, le Raisonnement, sur tous les éléments qui le font Un homme.

On veut parce qu'on connaît, parce qu'on sent, parce qu'on juge, parce qu'on est irrésistiblement entraîné; se déterminer est la conséquence de connaître, de sentir, etc.; c'est enfin la Résultante de l'être.

§ 2.

Cette explication de la liberté humaine détruit la responsabilité de l'homme. N'y a-t-il pas là de graves inconvénients?

Je sais bien que les rigueurs qui sanctionnent la loi, je sais bien que le fondement de la justice sociale aujourd'hui ne se légitiment et ne s'expliquent qu'en disant: l'homme est Libre, il dépend de lui d'observer ou de ne pas observer la Loi, donc on est Juste lorsqu'on le Punit pour y avoir contrevenu*.

Quoiqu'il puisse paraître cruel et ridicule à la fois

* Je sais fort bien qu'il y a des gens qui se laissent mourir sur le pavé plutôt que de prendre un morceau de pain, et d'autres qui font acte de voleur pour aller se faire nourrir en prison; je sais fort bien que les nécessités extrêmes produisent chez les uns une atonie et une résignation entière, chez les autres un morne ou furieux désespoir; mais tout cela prouve la diversité des natures, (ce que je ne nie pas), et point le libre-arbitre, ou l'absurde privilége d'être autre que ce que Dieu nous fit, de ne pas ressentir la faim avec un estomac, l'amour avec un cœur et conséquemment de ne pas être portés aux résultats extrêmes que ces facultés peuvent provoquer en nous, d'après les obstacles qui s'opposent à leur satisfaction, obstacles résultant de la Mauvaise Organisation de la Société.

de dire à un meurt-de-faim qui a volé le boulanger : *Tu étais libre de ne pas voler*, ce qui revient à peu près à : *Tu étais libre de ne pas avoir faim !!!* Eh bien ! avec cette façon d'envisager la liberté qui dégage l'homme de toute responsabilité à mes yeux, si j'étais appelé à prononcer juridiquement sur les crimes et les forfaits qui jaillissent de source dans notre société mauvaise ; comme un autre, lorsque je serais convaincu qu'il y aurait péril à laisser incliner ma verge de juge du côté de la générosité, je frapperais, je frapperais même mortellement, car peut-être il est des cas où il ne saurait y avoir d'autre parti possible.

Voici la raison de cette conduite en apparence si contraire à mes principes. SALUS POPULI SUPREMA LEX : le salut de la société est la première des lois. Devant l'incontestable vérité de cet axiôme, quel homme de sens reculerait pour emprisonner, pour frapper d'infamie, pour tuer même, lorsque la conservation de l'Ordre en dépend ? Voilà pourquoi je condamnerais comme un autre, ayant autrement raisonné les motifs de mon action. Je tue, j'emprisonne, comme je séquestre le pestiféré, comme je coupe mon bras atteint de la grangrène, comme je brûle ma chair en contact avec un virus morbifique, comme j'enferme un fou, comme j'enchaîne un enragé. Je gémis profondément de l'extrémité où les circonstances me poussent, j'en gémis d'autant plus que je suis convaincu que les circonstan-

ces devenant favorables l'homme serait sain et bon, au lieu d'être vicié et mauvais; mais devant la dure nécessité, je n'écoute qu'une voix, le *salut du peuple*, et laisse tomber le couteau.

Mais pourquoi l'introduction des *circonstances atténuantes* dans notre code pénal? Pourquoi ce penchant du jury à une indulgence qui lui est reprochée chaque jour? Où trouver une autre explication de ce fait que dans ce sentiment (non raisonné encore, si l'on veut, et pour ma part je le crois), de l'irresponsabilité de l'homme et de la culpabilité des circonstances? Dire que les circonstances sont telles qu'elles emportent une part de la faute de l'homme, n'est-ce pas proclamer qu'il n'a pas été Libre et qu'il n'est pas responsable? Et peut-on croire que ce premier pas vers cette idée, de rejeter la faute sur les circonstances, n'en entraînera forcément point un nouveau?

Comment n'en aurait-il pas été ainsi en présence des faits que la statistique confirme chaque année. Les compte-rendus de la Justice Criminelle proclament tous les ans que la matière tuable et emprisonnable se trouve toujours dans les mêmes circonstances de misère, de pénurie matérielle, aussi bien que d'ignorance et de misère morale. De telle sorte qu'on a pû dire avec vérité : « Il y a un budjet que la France acquitte plus exactement que celui des impôts, c'est celui des prisons et des bagnes. » (QUETELET.) Les crimes apparaissent

dans notre société aussi naturellement et aussi fatalement que l'écume s'élève sur la surface des mers.

Il n'y a donc aucun inconvénient à ce qu'un homme croie que ses semblables seraient tous bons, si les circonstances ne leur étaient pas mauvaises ; et en conséquence qu'il ne les juge jamais coupables en eux-mêmes et par leur seul fait. Car cet homme, ayant eu assez de sens et de logique pour comprendre cette vérité démontrée par les réalités de chaque jour, en aura encore pour agir à leur égard comme vis-à-vis de pestiférés, et accepter la vérité de l'axiôme :

« LE SALUT DU PEUPLE EST LA SUPRÊME LOI*. »

* Je crois utile d'ajouter en note à ce paragraphe sur la justice un passage remarquable de l'article inséré à ce sujet dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Ce morceau me paraît très propre à faire sentir l'imperfection et la brutalité de notre justice sociale, bien en rapport d'ailleurs avec le reste. C'est une critique d'une grande justesse. On juge pour punir, et non pour absoudre et relever l'homme qui a failli.

La société arrive bien avec ses fers et ses instruments de torture, lorsque le mal s'est produit, mais elle ne prévient pas par sa sollicitude et sa tendresse maternelle ces cruelles nécessités, ces horribles difformités ; elle ne sait que les trancher brutalement. Mais incontestablement cela est moins fâcheux que de les laisser subsister, *salus populi suprema lex*.

« Qu'est-ce qu'un jugement? Je vois un accusé, un accusateur, un juge du fait, un applicateur de la peine, et à la porte du tribunal, le geôlier et le bourreau. Mais je ne vois pas le juge de la conscience, le juge moral, le juge de la vraie criminalité ; je ne vois pas non plus le juge du repentir.

« Qu'arrive-t-il donc? à qui voulez-vous donc que ce coupable amené devant vous ait recours? Ce n'est pas sans doute à l'accusateur public, car le rôle de celui-ci est de le faire condamner. Il se tourne vers les juges, mais ceux-là ne sont que des applicateurs de la peine ; ils ont

devant eux un Code écrit et inflexible, dont ils vont tout à l'heure prononcer la sentence; ce n'est pas à eux qu'il peut dire : « Je me repens, absolvez moi. » Ce serait se condamner; vers qui, encore une fois, voulez-vous donc qu'il se tourne : jurés et juges, ne voyez-vous pas que s'il vous ouvre sa conscience il est perdu. Que fait-il? il la ferme; car il a affaire non pas à vous, mais par vous, à vos geôliers et à vos bourreaux. Alors s'engage entre le coupable et ses juges une lutte qui déshonore la justice. Le coupable ment, et il a derrière lui un avocat qui ment pour lui et avec lui : l'art de la parole cesse d'être un art salutaire pour devenir une arme de mensonge. Puis si cet homme a des amis, ses amis n'apercevant aucun refuge pour lui dans l'aveu de son crime, viennent mentir aussi pour lui. Voilà déjà la tâche qui du coupable s'étend à tous ceux qui s'intéressent à son sort; maintenant voici le supplice des jurés qui commence : ils ont démêlé dans cet homme des traces de repentir; ils ont compris comment il avait été conduit, peut-être irrésistiblement, à son crime; ils ont senti dans la faiblesse humaine l'excuse de son action : et ils voient avec douleur qu'ils n'ont à juger que le fait, et que de leur verdict il ne sortira que du mal : ils sentent que leur justice tue et ne guérit pas. Que font-ils donc souvent? ils mentent à leur tour, ils mentent à la justice, ils mentent à l'évidence. Ils prononcent contre leur conscience que l'accusé n'a pas commis l'action dont on l'accuse, parce qu'ils savent que leur déclaration ne profiterait moralement à personne et ne profiterait qu'au bourreau. Et tout cela enfin se passe devant le juge légal, le représentant de la loi, qui à son tour se voit condamné à mentir; car lui, qui devait être impartial, il cherche dans l'arsenal des lois et la partialité de ses questions, tous les moyens possibles de trouver à la justice une satisfaction pénale.

O justice ! toi qui devrais n'être revêtue que d'une robe éclatante et sans tache, pour commander en reine au milieu des hommes, je ne vois que souillure sur ta tunique, que scandale dans tes palais, que ruse et combat dans tes triomphes; tu es violente comme le crime et comme lui tu as un masque sur la figure.

Cependant le droit de grâce reste inscrit dans nos institutions, mais tel qu'il est exercé ce n'est qu'une pierre d'attente pour l'avenir. Tant que nos sociétés ne comprendront pas que juger n'est pas punir, mais absoudre, c'est-à-dire que la peine n'a d'autre but que la satisfaction et l'absolution — ou la purification du coupable et la destruction du mal moral, — la justice se trouve avoir pour but non l'absolution mais la peine. La notion de la peine ne deviendra salutaire que lorsque le pouvoir judiciaire sera complété par une fonction qui est vraiment la plus capitale de ce pouvoir, la fonction chargée de diriger la peine vers l'absolution, non-seulement en vue du coupable, mais en vue de la société.

XII

DU GOUVERNEMENT DE LA PROVIDENCE.

Et la courbe décrite par l'atôme léger, que les vents semblent emporter au hasard, est réglée d'une manière aussi certaine que les orbes planétaires. (LAPLACE.)

La Providence qui gouverne tout, jusqu'à une feuille d'arbre que le vent emporte. (SAINT AUGUSTIN.)

Fatalisme. — Hasard.

N'est-il pas temps que l'on soit enfin fixé sur le sens de ces mots? D'un côté nous entendons dire : rien n'arrive sans la permission de Dieu, Providence; de l'autre : Allah est grand! il a tout prévu, c'était écrit, Fatalisme. On dit encore : c'est le Destin, le Hasard.

Allons au fond des choses, et voyons si tous ces mots ne recouvrent pas en réalité la même idée. Peut-être que notre recherche va nous le confirmer complètement.

L'homme s'agite et Dieu le mène. Voilà quel a toujours été le sentiment profond de l'humanité collective et des hommes qui, dans leur individualité ont pû

la mieux représenter. Dieu gouverne le monde et toute chose; rien n'arrive que par son Ordre, parce qu'effectivement une chose qui ne serait pas selon l'ordre de Dieu n'estpas possible, ne peut exister. Dieu nous mène, Dieu tient en ses mains le Gouvernail de nos cœurs et de nos âmes. Dieu est tout, et nous ne sommes rien, au point de vue de l'absolu. Mais cette croyance invincible et permanente, en la Toute-puissance divine, cet assentiment donné par le faible au fort, cette reconnaissance qu'un principe d'Ordre, qu'un pouvoir intelligent conduit l'univers, par cela seul que l'univers est, (car encore une fois l'existence sans ordre ne se comprend point), cette croyance, dis-je, a affecté diverses formes, s'est manifestée tout autrement dans la pensée humaine et a subi dans son expression différentes phases, selon les temps et l'ignorance.

D'abord, dans l'enfance de l'humanité le pouvoir de Dieu paraissait aveugle ou mauvais, comme si le mal n'est pas l'attribut exclusif de la faiblesse. Qui dit puissant dit bienfaisant : mais l'humanité balbutiait ainsi, parce qu'elle souffrait, parce qu'elle accomplissait les âges pénibles qui signalent tout commencement. Conséquemment, on appela Fatal ce pouvoir de Dieu, c'est-à-dire funeste à l'homme. De là il est arrivé que ces mots Fatalité, Destin, tout en signifiant la puissance inéluctable de l'Éternel, ont emporté avec eux l'idée de Mal. Naturellement lorsque l'ignorance

et la misère diminuèrent, beaucoup sont venus qui ont fait la guerre au Fatalisme, ont proscrit ce verbe comme impie et lui ont substitué celui de PROVIDENCE. La Providence est également un pouvoir présidant aux mouvements des vies, non plus entaché de l'idée de Mal, mais au contraire vivifié et illuminé par l'idée de Bien.

C'est pourquoi, *Dieu nous mène*, doit-il s'entendre aujourd'hui dans un sens favorable et non plus Fatal, car cela serait impie et croire aux principes du mal régissant l'univers. On le voit, la Fatalité et la Providence représentent la même idée au fond, l'ordre suprême et inéluctable de Dieu; seulement les hommes y ont accessoirement attaché l'idée de Mal ou de Bien, selon qu'ils étaient plus ou moins faibles et ignorants, et sous l'empire des conséquences plus ou moins funestes de cette faiblesse et de cette ignorance.

Ainsi donc, si les hommes ont pu diversement qualifier la loi qui gouvernait les événements de leur vie, s'ils l'ont appelé Fatale et mauvaise, si aujourd'hui que ces premières difficultés de la vie se font moins sentir, que cette ignorance ne voile pas aussi lugubrement leur avenir, ils éprouvent le besoin de repousser cette qualification de funeste et mauvaise attribuée à la loi; toujours est-il constant qu'il a généralement été cru, accepté et établi que la loi existait, qu'une main toute-puissante dirigeait éternellement toute chose, que rien

ne se pouvait faire en dehors de cet ordre souverain, au sein duquel tout se déroulait et qui embrassait tout dans son cercle infini.

Cette vérité a pour elle un assentiment universel.

« L'homme s'agite et Dieu le mène. » (BOSSUET.)

« Rien n'arrive que ce qui doit arriver. » (DIDEROT.)

« Éternel, je connais que la voie de l'homme ne dépend pas de lui, et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche de diriger ses pas. » (ch. X, v. 23, JÉRÉMIE.)

« Il ne faut pas s'imaginer qu'aucun événement, quelque petit qu'il soit, puisse être conçu comme indifférent par rapport à la sagesse et à la bonté de Dieu. Jésus-Christ a dit divinement bien que tout est compté jusqu'aux cheveux de notre tête. Ainsi la sagesse de Dieu ne permettait pas que tel événement arrivât autrement qu'il n'est arrivé; non pas comme si par lui-même il eut mérité davantage d'être choisi, mais à cause de sa liaison avec cette suite entière de l'univers qui a mérité d'être préférée. » (LEIBNITZ, *Théodicée.*)

Le Hasard, lui-même, cette puissance si souvent invoquée, n'est qu'un mot vide de sens, qui tient toujours la place de cette Loi éternelle dont nous parlons; car, ainsi que le dit très bien Leibnitz : « tous les sages conviennent que le Hasard n'est qu'une chose apparente, comme la Fortune; c'est l'ignorance des

causes qui le produit. » Le même Leibnitz ajoute excellemment : « il est faux que l'événement arrive quoiqu'on fasse, il arrive parce qu'on fait ce qui y mène ; et si l'événement est écrit, la cause qui le fera arriver est écrite aussi. » Voici donc le Hasard mis hors de cause, aussi bien que le Sort ou le Destin. Les adorateurs de ce fantôme, sont reconnus pour proclamer comme Leibnitz lui-même, l'inéluctabilité de la Loi, l'Ordre souverain de Dieu.

Nous trouvons également cette reconnaissance dans les philosophes les plus accrédités de nos jours.

« Dieu n'intervient pas plus immédiatement dans le développement de l'humanité que dans la marche du système solaire ; et cependant il en est l'auteur. En donnant des lois à l'intelligence humaine, comme il en a donné aux astres, il a déterminé à l'avance la marche de l'humanité, comme il a fixé celle des planètes. Voilà sa providence et cette *providence* est fatale pour l'humanité comme elle l'est pour les corps célestes. »

(Jouffroy).

M. Pierre Leroux fait justement remarquer que cette détermination *à l'avance*, attribuée à Dieu par M. Jouffroy, équivaudrait à une intervention actuelle et continue de la divinité. En effet, il n'y a ni passé ni avenir pour Dieu ; tout lui est toujours présent. On ne peut donc pas dire qu'*il a fait*, pas plus qu'*il a été* ; il Fait, il Est.

Mais voilà qui est suffisamment établi. Dieu gouverne tout. Sa providence s'étend au loin sur le monde, rien ne saurait exister en dehors de cet ordre souverain et immuable. Cela étant, diront quelques-uns, nous n'avons qu'à nous coucher et attendre l'œuvre de la Providence. Il ne nous reste plus qu'à dormir ou nous croiser les jambes à l'orientale, en fumant éternellement, puisque nous ne pouvons rien par nous-mêmes et que c'est Dieu qui fait tout.

Pour montrer combien peu sensée et peu logique serait cette boutade, suscitée par le vieux fantôme dit Libre-arbitre, je suppose le plus Fataliste des hommes à quelques cents pas d'un canon chargé, qui va être tiré sur le point où il se trouve. Pourquoi ne pas vous éloigner, vous pouvez être atteint? — Allah est grand! tout est écrit, si je dois être atteint, je le serai, sinon point, je ne bouge. — Là-dessus mon raisonneur croira être parfaitement logique et inébranlable dans sa position. Essayons.

Mais, monsieur, sans doute Dieu est grand et tout est écrit. Il est écrit qu'un canon placé dans telle direction portera son coup avec la force voulue par la charge. Il est écrit que si vous restez dans cette direction, vous serez inévitablement atteint. De même il est écrit encore que si vous n'êtes pas dans cette direction, vous serez sain et sauf; et dans la circonstance présente Dieu vous a doué de sens et de raison pour que vous puissiez

faire ce raisonnement et user du pouvoir que vous possédez de vous mettre à couvert, si vous le trouvez bon. Par cela que Dieu gouverne tout et a tout disposé et ordonné, il vous a pareillement octroyé les facultés nécessaires pour pourvoir à votre conservation; il vous a doué d'organes pour apercevoir le danger, de jugement et de raison pour l'éviter.

En légitimant toutes les causes d'action et toutes les virtualités qui s'agitent dans l'univers, vous ne devez pas penser que votre Virtualité seule fasse exception et qu'elle ne soit pas légitime. Ainsi donc, en vertu de votre pouvoir de comprendre le danger d'être ainsi placé devant un canon et de celui que vous avez de l'éviter, il est raisonnable de penser que, si vous n'êtes pas fou, vous changerez de position.

Il me paraît effectivement qu'à moins que la tête ne soit pas saine, le raisonnement devra sembler juste à notre Fataliste, et que toujours, dans toutes les occasions de sa vie, il agira selon sa virtualité propre; croyant bien qu'elle est aussi légitime qu'aucune autre, parce que la raison de cette légitimation se montre aussi bien à son égard qu'à l'égard de quelqu'autre être que ce soit.

Dieu meut les anges et les hommes, les plantes et les animaux (DE MAISTRE); il le fait selon une Loi, laquelle ne peut être que juste et parfaite. Cette loi, loin qu'on en puisse induire qu'elle enchaîne notre virtualité, c'est

elle qui la constitue et la légitime. Chacun de nous est créé avec poids et mesure, et doué de forces vitales en rapport avec sa mission dans l'ordre universel.

En avant! en avant! Ce n'est pas pour l'enchaîner que Dieu vous a donné un bras; ce n'est pas pour ne point courir qu'il vous a départi des jambes; ce n'est pas pour ne point aimer qu'il fait battre un cœur dans votre poitrine; ce n'est pas pour ne point penser qu'il a merveilleusement enrichi votre tête; ce n'est pas pour ne point agir, en un mot, qu'il vous a créé plein de vie, de sève et de désirs insatiables. En avant! en avant!

La croyance que *Dieu mène les hommes,* la foi à la Providence universelle est aussi vraie qu'elle est consolante. Elle ne dit pas à l'homme, ainsi que de mauvais raisonneurs l'ont cru, cet absurde non-sens : ne bouge, n'agis point, toi que j'ai créé pour vivre et agir, je vais agir et vivre pour toi. Au contraire, elle crie à l'homme : Marche dans la voie que je t'ai ouverte, riche des trésors d'activité qui forment ton être; cueille les fleurs de la route et choisis-les selon ton odorat; avance, confiant dans tes forces et dans la main qui veille sur toi, comme une mère sur son fils; poursuis ta course et tes ébats naïfs, livre-toi à la spontanéité de ta nature et va selon tes forces sans peur et sans regrets, car tu es sous l'œil de Dieu qui t'a créé et qui gouverne toute chose, *jusqu'à une feuille d'arbre que le vent emporte.*

En avant! en avant! DIEU LE VEUT! DIEU LE VEUT!...

XIII

DE LA LOI D'UNITÉ ET DE VARIÉTÉ

DANS L'ORDRE UNIVERSEL.

> Mon Père, je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité.
>
> (*Evangile*, SAINT JEAN, XVII, 23.)
>
> L'idée de la vie n'est autre chose que l'idée d'une manifestation éternelle de l'essence divine.
>
> Nous devons reconnaître que l'essence de la nature est l'*unité des lois éternelles révélées dans l'infinie diversité de la manifestation.*
>
> (CARUS, *Anatomie comparée.*)

Dualité. — Trinité.

Si vous prenez le spectre solaire, vous trouvez sept couleurs primitives bien distinctes, avec leurs nuances ou demi-tons. Leur ensemble compose, comme l'on sait, LE BLANC, qui est bien aussi une couleur particulière, et de plus le résultat de l'alliance harmonique des autres couleurs.

Voilà bien la variété dans l'unité et l'unité dans la variété; l'Unité ayant sa manière d'être à elle, bien distincte et pourtant embrassant toutes les spécialités. Chaque variété ayant sa vie individuelle, son mode spécial de manifestation et pourtant aussi concourant à former l'Unité.

Si au lieu du spectre solaire vous prenez la Série des sons produits par un instrument quelconque, par exemple le clavier d'un piano, chaque note vous présente une Unité musicale complète; mais si vous frappez un accord vous produisez une UNITÉ musicale, d'un ordre plus élevé, qui est bien toujours Une, qui a bien son mode particulier d'être aussi bien que la note simple, et qui pourtant est une Unité se composant de plusieurs variétés. Et il en est toujours ainsi en s'élevant davantage ou en puissancialisant, jusqu'à l'UNITÉ supérieure du clavier entier.

Si vous examinez encore les force vitales de l'être humain, ses passions, vous voyez toujours se manifester le phénomène de l'Unité dans la Variété et de la Variété dans l'Unité. Chacune des sensitives, chacune des affectives, chacune des régulatrices a bien son domaine particulier, sa sphère d'action, stimule et pousse l'être dans sa voie propre; et puis toutes ces voies diverses, tous ces domaines spéciaux rentrent et se réunissent dans le grand et universel domaine de l'Unitéisme, qui les embrasse tous et qui est distinct d'eux quoique formé par eux, comme le Blanc est distinct des autres couleurs quoique composé par elles.

Donc partout se manifeste cette grande et universelle loi de l'Unité embrassant la Variété et de chaque variété concourant à l'unité, en faisant partie, sans s'y confondre et gardant son caractère propre. C'est ainsi

que l'on conçoit que Dieu soit l'ensemble de toutes choses, de tout ce qui est et soit pourtant un *être-lui*, un être *sui generis*.

La force Centripète, l'ATTRACTION, qui tend toujours à unifier, centraliser, à associer, à faire converger tous les éléments, cette puissance de relien éternel et infini, représente l'Unité. La force Centrifuge, répulsion, qui tend à dissiper, détacher, spécialiser, individualiser, me paraît être en analogie avec la Multiplicité. Toutefois, la loi est si bien Une, la multiplicité et l'unité sont si bien les faces d'un même tout, la Vie, qu'il faut se garder d'accepter cette analogie comme absolue. En effet, l'Attraction ou la force *centripète* tend précisément par cette intime cohésion, à constituer des individualités, des centres égoïstes; et la force *centrifuge* à rapprocher et combiner de nouveaux éléments, de nouveaux êtres, puisqu'il n'y a pas de vide, de néant : aucune force ne pouvant rejeter en dehors de la vie. Je dirai donc que la force Centripète représente plus spécialement le pôle de l'Unité vivante, la force Centrifuge plus spécialement le pôle de la Multiplicité.

Il est naturel qu'après m'être occupé de l'Unité et de la Variété, ces deux termes qui embrassent la vie tout entière, le fini et l'infini, l'homme et Dieu, je dise un mot de la Dualité et de la Trinité.

Ce que l'on a pu lire jusqu'ici a déjà montré comment la Dualité tient essentiellement aux idées gros-

sières et incomplètes de l'humanité à son origine sur Dieu ; cette croyance irréligieuse à deux principes, le Bien et le Mal, régissant le monde dans une lutte éternelle. De cette conception découlait nécessairement cette autre division de la vie ou de l'Unité, en Esprit et Matière. L'unité universelle étant méconnue et détruite par la division binaire, il en devait être de même de toute autre unité relative. Ainsi, dans l'homme, il y avait la vie spirituelle et la vie matérielle. Ce n'était plus UN homme, c'était un esprit et un corps, une bête et un ange, quelque chose de divin et de fangeux à la fois.

Il était logique, disons-nous, qu'étant possédé de cette idée ignorante de la Dualité, on arrivât à concevoir l'homme comme un composé bizarre et anormal, formé d'éléments hétérogènes toujours en guerre. En présence d'un être aussi multiple que l'homme, composé de facultés si variées, si nombreuses et toutefois s'associant intimement et mystérieusement pour former UN être, on comprend que la première classification, la première analyse ait été la plus grossière : une section en deux parties. Si l'idée de la multiplicité rentrant dans l'unité était trop simple pour être vraie d'abord et trouvée de prime-saut, indépendamment de cette première cause génératrice de la Dualité (la croyance au bien et au mal), il en est une seconde que je ne dois pas omettre. Je la trouve dans la Loi de Polarité, qui est universelle.

Sans doute la vue confuse de ce phénomène a dû contribuer beaucoup aux abstractions binaires (esprit et matière, âme et corps). Mais la Polarité, loin d'impliquer l'idée d'une Dualité hostile (qui est le caractère fondamental que lui attribuent les psycologues), la Polarité ressort manifestement de l'Unité, et l'établit avec une souveraine puissance. En effet, partout nous voyons l'unité vivante (les êtres), manifester ses évolutions par le phénomène de la polarité : en tout s'observe l'action et la réaction, l'alternance de l'actif et du passif. Dans l'ordre physique, nous trouvons pour pôles de l'Attraction :

La force centripète, — et la force centrifuge.

Dans les phénomènes électriques, ceux de l'aimant et sans doute ceux du magnétisme animal, nous observons également :

Un pôle positif, — un pôle négatif.

La chimie nous offre :

Ses alcalis, — ses acides.

La loi de polarité se retrouve encore dans la vie végétale. Le phénomène de la régénération tant de l'individu (conservation par la nourriture) que de l'espèce (perpétuation), s'opère au moyen d'un Antagonisme d'autant plus marqué que la Plante est plus élevée dans l'ordre; ce degré s'élève jusqu'à manifester l'antago nisme sexuel en des êtres distincts :

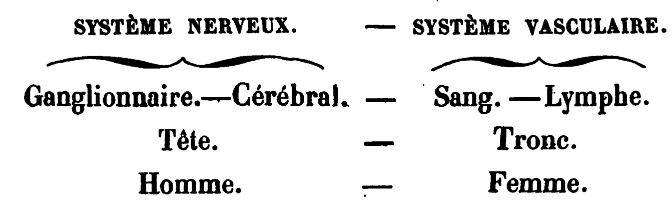
Air. — Eau.

Trachée. — Conduit intercellulaire.
Grains polléniques. — Ovules de l'ovaire.
(Anthère.) — (Germe.)

Également dans le règne animal :

Système nerveux. — Système vasculaire.
Sperme. — Jaune de l'œuf.
(Testicule.) — (Ovaire.)

Enfin, dans l'homme, qui résume par sa perfection la création terrestre et représente les caractères des différents êtres, élevés à une plus haute puissance, dans l'homme, la loi de Polarité se manifeste d'une manière supérieure par un antagonisme bi-composé.



SYSTÈME NERVEUX.		SYSTÈME VASCULAIRE.
Ganglionnaire.—Cérébral.	—	Sang. —Lymphe.
Tête.	—	Tronc.
Homme.	—	Femme.

La vie ne se développe que par Antagonisme ; le mouvement ne s'entretient que par l'action et la réaction ; l'accord ne naît que du discord. La loi de Polarité est universelle, elle se manifeste partout et en tout. Mais, on le voit, elle n'implique pas Dualité hostile, lutte incessante, mais accord, harmonie, Unité.

Le phénomène de la vie, tranché et mutilé par la Dualité et non expliqué, reste aujourd'hui dans son Unité vivante, tandis que sa primitive et vieille analyse est chaque jour plus délaissée et plus oubliée. Je ne

crois pas qu'il soit nécessaire de nous en embarrasser davantage.

L'explication Ternaire a eu le privilège de préoccuper long-temps et plus spécieusement l'esprit humain. Cela devait être, elle est moins étroite que la Binaire; elle ne tend plus comme elle à établir la lutte et un faux antagonisme, elle veut l'équilibre, la Balance, dont elle est l'image; elle a la prétention d'accorder les deux termes de la Dualité au moyen d'un troisième. La Trinité nous donne la paix et l'ordre, au lieu de la guerre et du désordre universels. Évidemment cette explication est supérieure. En un sens elle est même vraie, puisqu'elle implique la croyance à l'ordre et à l'harmonie des choses et du monde. Avant la trinité catholique, nous avons eu la trinité Indoue, la trinité Égyptienne, la trinité Chinoise, la trinité Grecque, etc., car partout se retrouve cette conception de la vie aussi bien que celle des deux principes du Bien et du Mal. Ces diverses conceptions Trinaires ont les plus grandes analogies entre elles. La trinité chrétienne, le père, le fils et le saint-esprit, ou, symboliquement, la Puissance, l'Intelligence et l'Amour, ressemble beaucoup à la sainte et indécomposable Triade de Platon et de Pythagore.

L'homme aussi, a-t-on dit, est une trinité, car vous trouvez en lui le Moi — sa propre volonté, — le Non-moi — c'est-à-dire le monde extérieur — et leur Rap-

port. L'homme, dans tous ses actes, est à la fois *sensation, sentiment et connaissance*. Il vit par les Sens, par le Cœur et par l'Intelligence. On a également trouvé encore la trinité dans l'*homme*, la *femme* et leur *rapport*.

Dès que vous avez deux termes, évidemment de leur contact il en surgit un troisième, qui est leur rapport; de sorte que la Dualité devait engendrer la Trinité. Aussi, malgré la supériorité que nous ne lui contestons point sur cette première analyse, nous ne lui voyons pas plus de réalité et de vérité : c'était un pas vers la Multiplicité et l'harmonie des choses, voilà tout.

Fourier admet également trois principes éternels et incréés :

L'esprit, principe actif et moteur (ou Dieu);

La matière, principe passif et mu;

Les mathématiques, principe neutre et régulateur.

Je ne conteste pas la valeur de cette abstraction pour pénétrer l'Unité vivante; sans doute elle embrasse bien le Tout : *activité, manifestation, ordre* ou intelligence, mais c'est encore une Abstraction, c'est-à-dire une pure spéculation qui n'a rien de vivant. Au lieu de cette formule abstraite de la vie, si je dis : tout est UN et MULTIPLE, qui ne sent que j'exprime en réalité le phénomène de la vie absolue comme de la vie relative. L'absolu est Un et Multiple dans ses modes infinis de manifestation : chaque manifestation partielle de l'ab-

solu est analogiquement Une et Multiple d'une manière finie.

On m'objectera : avec cette formule de la vie, qui n'admet qu'un Être ou qu'une Substance, comment différencier les êtres et les hiérarchiser? N'est-ce pas toujours la goutte d'eau et l'Océan, c'est-à-dire toujours la même vie sans différence?

Je réponds : par cela que la vie est Une, rien ne peut faire inférer qu'il n'y ait pas inégalité, hiérarchie entre les divers êtres. En effet, je citerai encore cette analogie du spectre solaire : un de ses rayons fait bien partie de la lumière, mais de la composition harmonique de tous les rayons résulte seule le Blanc ou la Lumière, et l'on ne peut dire qu'il y a identité entre un rayon et la lumière? De même aucune manifestation de la vie n'est la vie absolue; la vie absolue résultant de la composition harmonique de toutes ces manifestations infinies. Rien n'est pareil dans la vie, tout est inégal; l'absolu est seul identique à lui-même.

D'ailleurs, dans cet exemple même de l'Océan et de la goutte d'eau, le psycologue croit-il donc que la différence de quantité ne constitue pas une véritable distinction. La goutte d'eau, microcosme, recèle de petits habitants aquatiques. L'Océan ouvre son vaste sein aux immenses baleines et à l'innombrable variété du genre poisson; les vents l'agitent dans ses profondeurs, ils enflent la voile du vaisseau qui sillonne sa surface; ses

côtes se garnissent de madrépores, ses fonds se tapissent de végétaux dont la variété nous échappe, enfin il nourrit, il enfante, il fait vivre tout une classe particulière d'animaux, végétaux, minéraux; c'est tout un empire qui embrasse les deux tiers de la planète. La goutte d'eau, c'est une province, une cité, moins que cela, un petit monde dans le grand monde: Microcosme et Macrocosme, l'univers n'est que cela.

Je dirai plus. Tous ceux qui admettent l'Unité de l'être, et pour peu que l'on raisonne il est impossible de ne pas le faire, à quoi leur sert leur Trinité? me répondront-ils, à affirmer qu'il y a dans le végétal moins d'Esprit et plus de Matière que dans l'animal, que l'homme se distingue de tous par sa plus haute dose d'Esprit? D'accord, mais n'en sais-je pas autant en disant que le végétal manifeste la vie d'une manière inférieure à l'animal, que l'animal possède beaucoup moins d'intensité vitale que l'homme. Ces partisans de la Trinité pourront-ils me dire où l'Esprit cesse d'animer la Matière, où est la Matière pure, c'est-à-dire une chose purement passive, sans mouvement, partant sans vie par elle-même. Non, sans doute, car tout ce que nous percevons, voyons, palpons, tout ce qui est, Vit apparemment. Ils se trouvent donc réduits à chercher d'impossibles définitions de ces abstractions de l'unité qui d'un bout s'appellent Matière, de l'autre Esprit. Ils sont rejetés dans les vaines et creuses dis-

putes de la vieille école, et cela pour n'en pas sortir tant qu'ils ne changeront pas de terrain, c'est-à-dire tant qu'ils demeureront dans le domaine stérile de l'abstraction et ne se rallieront pas sous le soleil de l'Unité.

Et qu'est-ce que cette abstraction Trinaire au moyen de laquelle on prétend mieux peser les êtres? Vous vous montrez bien libéral de votre plus ou moins d'Esprit ou de Matière; c'est une mesure que vous octroyez à votre bon plaisir à tels ou tels; pour ce qui est des Mathématiques, vous ne les refusez à personne, car vous sentez que tout est dans l'Ordre. Concluez de même que tout est Esprit et Matière, actif et passif, c'est-à-dire que tout est dans la vie et dans l'Unité. Il faudrait y rester définitivement et ne p[illegible]ner de l'importance à des abstractions qui peuvent avoir eu leur utilité, comme moyens d'analyse, mais qui ne peuvent servir de conception finale et absolue de la vie.

Tout est Un et Tripl[illegible], je veux bien que cette analyse ou décompositi[illegible]t quelque mérite et quelque vérité; mais je dis avec bien plus d'assurance et de vérité, tout est UN et MULTIPLE : ce qui doit s'entendre, comme nous avons déjà dit, aussi bien de l'absolu que de chacune de ses manifestations. Et cette affirmation de la vie est bien plus complète, bien plus compréhensive : elle s'applique à chaque être, à chaque acte vivant avec une parfaite justesse. Rien n'est en-dehors de cette formule. Elle saisit et embrasse l'objet d'une façon sou-



veraine. Le verbe vulgaire dont nous nous servons pour désigner le monde, le Cosme, le proclame encore d'une manière très remarquable : UNIVERS, Un et Divers.

XIV

DE L'IMMORTALITÉ

Homme, roi de cet univers,
Crois-tu que ma raison sommeille ?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois :
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes lois.
Marche au flambeau de l'Espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma Providence
Ne tend point de piége à tes pas.

(LAMARTINE.)

Vous *êtes*, donc vous *serez*; car, étant, vous participez de l'*Être*, c'est-à-dire de l'être éternel [illegible] et infini. (P. L[illegible].)

Il faut s'entendre : qui dit immortalité [illegible] tance du même être, continuité d'exis[illegible] dans [illegible] être, égale puissance de [illegible] mot dit éternité. Or, en ce sens, l'Éternel seul [illegible]mortel, se[illegible] est immuable; seul, son être, toujours le même, toujours vivant d'une vie complète et éternelle, d'une vie absolue, seul, son être a ce qui constitue l'Immortalité.

Mais l'immortalité de l'homme, ce senti[illegible] d'infini qui le possède, quel est-il donc? ser[illegible] une vaine apparence, une puérile et présomptueuse [illegible]sion ?

Il en est de l'immortalité humaine, comme de sa

vie, comme de la nature de son être. Voulez-vous avoir la mesure de l'immortalité humaine, prenez la mesure de sa vie. La corrélation est intime et complète. Et donc, qu'est-ce que l'homme, sinon un être fini et borné, un être sans cesse modifié, jamais deux instants le même; toujours livré, comme tout ce qui est fini et borné, à un mouvement incessant qui change son être, y ajoute ou y retranche? Le moi de l'enfant (pour parler le langage psycologique), est tout autre que celui du jeune homme, celui du jeune homme tout autre que celui du vieillard. Sans doute le jeune homme, le vieillard, se souvient bien — et encore!... — des impressions de l'enfant, du jeune homme; mais les juge-t-il de même, mais peut-il les éprouver encore? Non; ce qui fut pour lui plaisir et joie ne l'est plus, n'a plus prise sur lui. IL est changé, il n'est plus ce qu'il était, il n'est plus *lui*. L'immortalité de l'homme participe donc également de cette infirmité.

Tout ce qui a commencement et fin, c'est-à-dire transformation, progresse et décline. Tout ce qui vit a mouvement et tout ce qui a mouvement change sans cesse, excepté Dieu, qui, ayant la vie absolue, est Immuable dans son mouvement Immortel.

Celui-là donc qui est immuable dans sa vie est aussi immortel. L'immortalité aussi bien que l'éternité, aussi bien que la vie et le bonheur absolus sont à Dieu. L'homme n'a rien de tout cela, ou plutôt l'homme participe

à tout cela, comme le fini participe de l'infini, le relatif de l'absolu. Ainsi donc l'Immortalité du moi humain n'a pas plus de racine que son infinité.

Nous savons bien que rien ne sort du néant et que rien n'y rentre, que ce qui est ne saurait pas ne plus être ; nous savons donc que nous sommes infinis et éternels, — et ce sentiment est invinciblement rivé à notre cœur, — mais non à la manière de Dieu.

Faibles, quoique indispensables notes (par cela que nous sommes), dans le concert infini et immortel que compose l'Unité universelle, nous varions, nous changeons de place, nous sommes transposés, jamais anéantis, selon une loi infaillible Harmonie. A peine nous croyons-nous brisés que nous retombons dans le sein de Dieu, que nous passons par le foyer de l'éternelle lumière, que nous allons de par le SUPRÊME SYMPHONISTE, nous mêler autrement à l'immortelle mélodie, y concourir et nous enivrer du sublime cantique qui se chante toujours, nous asseoir au grand banquet qui ne finit jamais et Communier à la table sainte de la Vie Éternelle !

Voilà notre immortalité, qui n'est point telle qu'on l'entend généralement.

XV

DE L'ÉGOÏSME.

« Les moralistes se mettent en contradiction quand ils défendent à l'homme l'Egoïsme, et qu'ils approuvent le Patriotisme. Car le Patriotisme n'est pas autre chose que l'Egoïsme national; et cet Egoïsme fait commettre, de nation à nation, les mêmes injustices que l'Egoïsme personnel entre les individus.

« Les opinions sont encore partagées sur la question de l'Egoïsme, quoique la discussion soit ouverte à ce sujet et suivie avec chaleur depuis le commencement du monde : *la solution du problème consiste à ouvrir une route qui soit commune à l'intérêt particulier et à l'intérêt général.*

« La [illegible]tion des corps organisés tient à l'Egoïsme; [illegible] efforts pour *combiner* les Intérêts des hommes sont des tentatives faites dans une bonne direction; toute la partie des raisonnements des Moralistes qui dépasse la combinaison des intérêts et qui tend à détruire l'Egoïsme, présente une série d'erreurs dont il est facile de reconnaître la cause. *Les Moralistes prennent souvent les mots pour les choses.*

« La première génération de l'humanité a *été* celle dans laquelle il y a eu le plus d'Egoïsme personnel, puisque les individus ne *combinaient* point leurs Intérêts *. »

(SAINT-SIMON.)

Aimer, aimer, c'est être utile à soi,
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

(BÉRANGER.)

Rien de plus terrible que de discuter sur des mots dont le sens n'a pas d'abord été bien fixé.

En général on est fort prodigue de cette expression, Egoïste, et on l'applique volontiers à presque tout le

* Remarque aussi juste que profonde d'un homme bien remarquable lui-même. Un des grands titres de Saint-Simon, si je ne me trompe, et qui prouverait [illegible] haute intelligence, c'est, qu'ayant âge d'homme lors

monde, hors à Soi. Effectivement, l'on a raison en ce sens que tout le monde est Egoïste, mais on a tort en cet autre qu'on n'a pas droit de s'excepter de cette règle générale. Toutefois le mot a aujourd'hui fort mauvais renom et chacun le tient pour offense très cruelle. Cela s'explique par cette considération que la vie, telle qu'elle est faite aujourd'hui, est une Lutte et une guerre continuelle. La satisfaction de nos besoins est presque toujours difficile : ce n'est qu'après des peines et des soucis nombreux que l'on parvient à se satisfaire incomplètement. Quoi d'étonnant à ce que chacun, préoccupé de cette satisfaction si difficile de besoins qui sont la conséquence même de [illegible]tre Nature, ne songe guère à son semblable et, le trouvant sans cesse sur le chemin de ce qu'il cherche, ne lui en veuille pas et ne l'appelle tout au moins *égoïste,* attendu qu'il est lui-même uniquement occupé de sa personne. *Chacun pour soi et Dieu pour tous*.

Malheureusement il n'est que trop manifeste que la

de la tourmente sociale de 89, il se soit abstenu d'y prendre part. Avoir jugé insuffisante une pareille régénération, avoir tenu pour incomplet un mouvement social assez puissant pour entraîner des hommes comme Mirabeau et Napoléon, et cela afin de connaître, par l'état présent des sciences fixes, l'organisation que l'on en pourrait induire, eu égard à la société ; voilà qui me semble accuser un génie des plus élevés, un coup-d'œil des plus perçants, et placer très haut Saint-Simon.

Certes, c'est un fait assez caractéristique, que M. le marquis de Saint-Simon, jeune colonel ayant fait la guerre d'Amérique, laissât comme peu importante cette tempête qui emportait sa caste et devait fonder une ère nouvelle, et pourquoi ? pour rechercher, au moyen de l'étude des sciences fixes, la base d'un ordre social supérieur [illegible] conforme à la nature des choses.

société actuelle est Pauvre et que les Intérêts des hommes, loin d'y être Unis et associés, y sont diamétralement opposés et Contraires. Dans ce chaos de besoins et d'intérêts divers qui se choquent, se disputant une proie insuffisante à leurs exigences, il est impossible que les hommes soient animés les uns à l'égard des autres de sentiments Fraternels et humains.

Maintenant il est de fait qu'il y a divers degrés dans la nature humaine. Il y a les grands et les petits, et un beaucoup plus grand nombre composant la partie moyenne. Il y a des hommes qui n'ont guère que des Sens; hélas! et c'est la plus forte part aujourd'hui, à cause du peu de développement possible pour le cœur et l'intelligence. Il y en a d'autres qui joignent aux sens un peu de Cœur et de besoin d'aimer. Enfin il s'en trouve qui ont réellement de la tendresse dans l'Ame et une belle Intelligence pour l'exercer avec grandeur et noblesse. On conçoit que ces hommes si différents, en présence des difficultés de vivre que nous avons constatées, on conçoit, disons-nous, qu'ils agissent aussi très diversement.

Celui qui n'a guère que des Sens, n'éprouvant pas le besoin de vivre dans les autres par l'Affection et par l'Esprit, se concentrera presque exclusivement dans la satisfaction Corporelle de son individu. Par cela qu'il manque de cœur et d'esprit, il se montrera dans cette occupation unique très rude et très grossier, in-

capable d'aucune espèce de lien ou de communication sympathique, sinon lorsqu'il sera repu. La race Anglaise a beaucoup de ce type, lequel, tout repoussant qu'il soit, se distingue par un certain Mérite, tant il est vrai qu'il ne faut rien mépriser dans l'œuvre de Dieu. Voyez l'Amérique du Nord, colonisée par la race Sensuelle d'Albion, voyez ces infatigables pionniers, ces hardis défricheurs de déserts. Qu'ont fait les Espagnols, nation à laquelle on ne peut refuser de la grandeur dans son Ambition, de l'Intelligence et du courage? Qu'est-ce que leurs misérables colonies de l'Amérique du Sud, comparées à leurs florissantes rivales?

Pour l'homme qui joint à des sens le besoin d'Aimer et d'être aimé, une sphère plus étendue s'ouvre devant lui. Il lui faut une Famille et des Amis, et quelquefois hors de ce cercle il communiquera affectueusement avec ses semblables. Celui-ci est déjà plus Homme, il vit dans les autres, on peut donc attendre de lui qu'il Sacrifiera aux besoins de son cœur ceux qui ne regardent que son individu. Il ne craindra pas de compromettre sa vie Matérielle par amour, par amitié, par tendresse paternelle. C'est un Égoïste infiniment plus humain que le premier, précisément parce que les besoins de son être s'étendent, en dehors de lui, dans ses semblables.

Celui qui relève ces qualités du cœur par une noble Intelligence, celui qui embrasse dans sa pensée les mille liens qui le rattachent à ses semblables, un Mo-

rus, un Fénélon, un Vincent de Paule, un L'hospital, cet homme, on sait que non-seulement il sera prêt à sacrifier les jouissances de son Corps, mais encore les satisfactions délicieuses de son Cœur aimant à des passions plus hautes et plus nobles encore, à l'Ordre des sociétés, à la divine Justice, au bien de tous ses Frères dont le bonheur est nécessaire au sien. Il vit en eux, il attache ses joies les plus grandes aux leurs, il les porte en son âme comme une mère tendre. Pour que son être soit content, pour que son Égoïsme soit satisfait, il lui faut la Félicité de ses semblables.

Il résulte de ce que nous venons de dire que tout le monde est Égoïste, c'est-à-dire que chacun de nous recherche la satisfaction de son être, puisque c'est là ce qui constitue proprement l'exercice de sa vie. Il en résulte encore que cet Égoïsme est très différent, parce que la nature humaine est très variée, parce qu'il y a de bas, de moyens et de nobles types. Nous en pouvons également conclure que cette sorte de flétrissure qu'emporte le mot Égoïsme, appliquée à presque tout le monde, est juste et salutaire en ce qu'elle est une incessante protestation contre ce triste Individualisme, ce grossier et sauvage isolement, cette vie animale où nous réduisent aujourd'hui le manque de développements intellectuels et moraux, et le défaut d'une Organisation sociale convenable. Ce stygmate, Égoïste, que nous portons presque tous sur le front, a le mérite de nous

rappeler que la vie digne de l'homme, c'est la vie Fraternelle où chacun épanche la sienne dans le sein de ses semblables, se sent vivre dans l'âme de ses frères, y élance les rameaux bienfaisants de son amour. Ce stygmate nous empêche de croire que nous vivions aujourd'hui d'une vie d'homme.

Tels sont les motifs de la réprobation qui s'attache à ce mot Égoïsme, réprobation qui est légitime, mais qu'il fallait expliquer.

Examinons encore d'une vue plus générale et plus profonde le droit que tous les hommes ont d'être Égoïstes.

Par cela que Dieu touche une créature du doigt et lui dit d'Être, il lui impose en même temps, la loi de se conserver, la loi d'Attirer à elle autant qu'il est nécessaire, la loi de vivre pour elle, en un mot il lui donne droit d'Égotisme, pour ne pas me servir du mot Égoïsme, pris en mauvaise part. Un être qui n'aurait pas d'Égotisme ou d'égoïsme, c'est-à-dire qui ne ferait rien pour se conserver, se défendre, se développer et vivre selon sa loi en attirant, en assimilant à soi ce qui l'entoure, ne serait bientôt plus; il s'envolerait, il se diviserait, il s'anéantirait en se donnant à tous.

Mais, direz-vous, un être ne peut pas se préférer à tout, ne vivre que pour Lui et se poser comme centre de vie dans le milieu qui l'enveloppe. Sans doute, ce rôle n'est pas celui du fini, il ne convient qu'à l'absolu, à Dieu. Quelle sera donc la mesure de cet égo

tisme ou de cette préférence? L'Évangile l'a posé avec une simplicité admirable : *Aimez votre prochain comme vous-même et aimez Dieu par-dessus tout. Voilà la loi et les prophètes.* Voilà aussi la mesure exacte de l'égotisme, voilà comment nous pouvons être NOUS, sans nous arroger plus qu'il ne nous est dû.

Nous allons citer un aperçu très ingénieux et très juste, propre à faire sentir ce que nous essayons d'expliquer.

« Dieu nous a dit : aimez votre prochain comme vous-même. C'est beaucoup, ce n'est pas trop; mais s'il nous eût dit : aimez-le davantage, mon Dieu! qu'il eût été peu aimable le prochain qui aurait obéi à vos commandements.

« Que ferai-je d'un ami qui m'aimerait tant, qui me préférerait tellement à lui-même, qu'incapable de goûter aucun plaisir personnel, il ne pourrait recevoir d'autres jouissances que celles que lui procureraient mes propres jouissances; qui n'aurait jamais besoin de rien pour lui-même, et n'aurait par conséquent jamais besoin de moi; à qui mon bonheur suffirait si bien qu'il ne songerait à me rien demander pour le sien? Loin de moi il ne sentirait donc aucune privation, s'il me savait content et amusé. Près de moi son plus grand bien serait celui que me donne sa présence, car il m'aimerait plus que lui et sentirait plus mes joies que les siennes.



« Je veux qu'il sente des joies qui soient à lui, uniquement à lui et dont il soit forcé de m'avoir obligation; je veux qu'il ait des peines dont moi seul puisse le soulager et qui l'obligent d'avoir recours à moi; je veux qu'il ait des services à exiger de moi; enfin qu'il s'aime quelquefois plus que moi, pour que je puisse aussi en quelques instants l'aimer plus que moi-même, je veux qu'il pense quelquefois à lui pour ne pas me réduire à ne penser jamais qu'à moi. »

(Me Guizot.)

S'il en était autrement il y aurait Absorption d'un individu au profit d'un autre, destruction du moi de cet ami, le premier se trouverait donc seul comme auparavant. Évidemment il faut que l'individualité, l'Égoïsme, se conserve des deux côtés, ne fut-ce que pour pouvoir se sacrifier l'un à l'autre.

Ces quelques lignes de Me Guizot, pleines de finesse, de sens et de vérité, sont d'ailleurs mille fois justifiées sous nos yeux pour qui sait voir. N'observons-nous pas que les femmes, qui inspirent les plus vifs et les plus constants attachements, au milieu de leurs charmantes et délicieuses qualités, laissent tout naïvement percer une individualité, une volonté, un Égoïsme très net et très caractérisé; bien que cependant nous ne fassions pas de doute que, le cas échéant, elles ne se sacrifiassent sans hésiter pour nous, leurs très humbles Esclaves. Ainsi donc, dans l'amour le plus pur et le plus

vrai, si l'on désire vivement le bonheur de l'objet aimé, on est encore Égoïste ; c'est parce qu'on jouit de cette joie. Et, lorsque chacun est pour son partenaire sa plus douce joie, sa félicité la plus vive, il se regarde comme parfaitement aimé et heureux.

Oui, tous nous sommes Égoïstes, tous nous voulons le développement et l'exercice de notre être, car l'Égoïsme n'est pas autre chose que le complet exercice de la vie selon la nature de l'être. Oui, tous, nous sommes égoïstes; mais les uns pour vivre ont besoin de l'amour d'une femme (et vous savez qu'on a appelé cette passion de l'Égoïsme à deux); les autres du bonheur de ceux qui sortent d'eux-mêmes et de leur famille; celui-ci du bonheur de sa ville, de sa patrie; cet autre enfin du bonheur de tous les hommes, car il les porte tous dans son cœur, et le mal-être d'un seul est supplice pour lui, et la souffrance d'un seul empoisonne sa félicité; à ce point souvent qu'il s'exposera à mourir pour sauver ce frère de la souffrance et aimera mieux perdre la vie que de la conserver, en voyant ses semblables malheureux autour de lui. Oui, celui-là encore est un héroïque et sublime Égoïste, mais un Égoïste, car nous le sommes tous; et Dieu lui-même n'est qu'un Égoïste incommensurable, éternel, infini, qui a besoin du bonheur de toute la création et de tous les univers!

Un dernier mot qui résume ce que je viens de dire, au point de vue de la pratique sociale.

L'*égoïsme*, c'est l'exercice de notre vie et la satisfaction de notre être. Rien de plus légitime. Aujourd'hui cet exercice de notre vie est très circonscrit et le plus souvent corporel, faute de développements; c'est pourquoi l'Égoïsme est réellement monstrueux et regardé comme infâme, indigne de l'homme. C'est une incessante protestation contre la vie incomplète de l'humanité aujourd'hui. Le vrai moyen, le seul moyen de détruire l'égoïsme en ce qu'il a de monstrueux, comme concentration exclusive de l'individu en lui-même; ce moyen, ainsi que l'a judicieusement énoncé Saint-Simon, *consiste à ouvrir une route qui soit commune à l'intérêt particulier et à l'intérêt général.* Ce sera par le ralliement des intérêts de tous les hommes en Un seul Intérêt humain; ce sera en faisant un faisceau de tous, en réunissant dans un ensemble harmonieux chacun de nous, que cet Égoïsme s'effacera, comme l'ombre disparaît devant le soleil, la maladie devant la santé. L'Association normale des hommes entr'eux ou la constitution définitive de l'Unité Humaine sera la mort de l'Égoïsme, tel que nous l'attaquons aujourd'hui.

XVI

DES LOIS DE LA VIE UNIVERSELLE.

L'ATTRACTION.

> Dieu meut les anges, les hommes, les animaux, la matière brute, tous les êtres enfin; mais chacun suivant sa nature, et l'homme ayant été créé libre, il est mu librement. Cette loi est véritablement la loi éternelle, et c'est à elle qu'il faut croire.
>
> (*Soirées de Saint-Pétersbourg.* De Maistre.)
>
> *Trahit sua quemque Voluptas.* (Virgile.)

§ 1er.

La première loi de la vie universelle qui se manifeste à nous, c'est cette force en vertu de laquelle les parties d'un corps se tiennent, cette puissance par laquelle les choses et les êtres sont, se différencient et se spécialisent. Sans cette loi il n'y aurait d'existence possible pour aucun être. Si rien ne liait, si rien n'enchaînait entr'elles les molécules des corps; si chaque être n'était pas un centre particulier de vie, s'il ne vivait pas pour lui, évidemment il ne se produirait aucune individualisation au sein de la vie universelle : il n'existerait que L'Unité absolue sans Multiplicité. Et, puisque nous ne pouvons douter que la multiplicité existe, cet état de

l'unité co-existant avec la multiplicité est le meilleur, le parfait; et cet état, comme nous le disons, implique la nécessité d'une force, d'une puissance de cohésion constitutive des êtres.

Cette première loi de la vie universelle, cette puissance, manifestation essentielle des êtres, c'est L'ATTRACTION *.

Il est facile de reconnaître que l'Attraction est la loi fondamentale de tout ce qui est. En effet, pour le monde extérieur, nous voyons d'abord l'attraction, pressentie par Pythagore, devinée par Hooke, annoncée par Pascal et Roberval, par d'autres encore, être définitivement démontrée et établie par Newton. Considérée par rapport aux corps célestes, cette force a été appelée Gravitation par les astronomes. Elle prend le nom de Pesanteur pour les physiciens qui observent son action sur les corps placés à la surface du globe. Les chimistes la nomment Attraction Moléculaire, lors-

* Nous avons entendu un homme de beaucoup de savoir, mais selon nous beaucoup moins savant qu'artiste (dans l'acception large de ce mot), combattre vivement l'*attraction* et prendre Newton lui-même à l'appui de son attaque. En y réfléchissant, cette guerre nous a paru purement une querelle de mots. Appeler *attraction* ou *expansion* le phénomène qui caractérise la vie, cela est peu important. Et toutefois je préférerais le mot de Newton à celui de M. Azaïs.

Ce verbe *attraction* exprime également qu'un objet attire et qu'il est attiré, il exprime donc, aussi brièvement que possible, le lien de l'unité vitale qui enchaîne tous les êtres. Tandis que ce mot *expansion* ne nous montre que l'action particulière à l'objet, et il faut que nous nous disions que l'action sollicite toujours une réaction, pour comprendre qu'il exprime aussi l'enchaînement des êtres. Le premier verbe est donc plus vivant, plus complet et plus connu, ce qui est encore quelque chose.

qu'ils entendent parler de la Cohésion qui lie entre elles les molécules des corps, et encore Affinité, lorsqu'ils expriment l'attraction des molécules des différents corps entr'elles. L'attraction pour le naturaliste, à mesure qu'il s'élève de la nature minérale et végétale, au règne animal se particularise sous le nom d'Instinct. Enfin pour l'homme lui-même, dont elle est également la loi, nous la connaissons sous le nom de Passion, Penchant, instinct, etc *.

C'est donc avec grande raison que M. de Maistre dit que Dieu Meut les anges, les hommes, les animaux, les plantes et la matière brute, car, nous le voyons, partout se montre, partout se découvre cette grande et universelle loi : l'Attraction.

Voici la manière simple et puissante à la fois, dont Fourier l'établit à son tour.

« L'attraction est entre les mains de Dieu une baguette enchantée, qui lui fait obtenir par amorce d'a-

* Il pourra paraître curieux de soutenir les idées émises ici par l'opinion d'un homme qui a ému ce siècle au retentissement de son nom et de sa pensée, pensée grande et généreuse, l'*amélioration physique et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

« J'ajouterai que les mathématiques contiennent les seuls matériaux qu'on puisse employer à la construction d'un système général, et que, si le calcul est impossible à appliquer aux phénomènes qu'on ne peut pas ramener à des considérations très simples, il ne me paraît pas par cette raison qu'on doive renoncer à l'espoir de rattacher, par des aperçus satisfaisants, les idées qui servent de bases aux théories des différentes branches de la physique, à l'idée de la Pesanteur universelle (l'attraction)

. . . .

« Le Conseil dirigera les travaux, il fera ses efforts pour bien comprendre les effets de la pesanteur universelle : *elle est la loi unique à laquelle j'ai* (Dieu) *soumis l'univers.* » (SAINT-SIMON.)

mour et de plaisir, ce que l'homme ne sait obtenir que par violence. Elle transforme en jouissances les fonctions les plus répugnantes par elles-mêmes. Quoi de plus rebutant que le soin d'un enfant nouveau-né, toujours criant, hébété et souillé de déjections? Que fait Dieu pour transformer en plaisir un soin si déplaisant? Il donne à la mère *attraction passionnée* pour ces travaux immondes; il ne fait qu'user de sa prérogative magique, IMPRIMER ATTRACTION. Dès-lors les dégoûts les plus motivés disparaissent et sont changés en plaisirs.

« Pour estimer le prix de cette faculté, exclusive à Dieu, supposons qu'elle fut attribuée à quelque monarque bien ambitieux. Ce prince, une fois investi du pouvoir de DISTRIBUER ATTRACTION, n'aurait plus besoin de tribunaux ni d'armées pour faire exécuter ses décrets et soumettre le monde entier à son empire : il lui suffirait de donner à tous les peuples ATTRACTION pour tel régime voulu par lui. Par exemple, pour la civilisation perfectible, qui consiste à piller tout l'argent et faire tuer tous les hommes : aussitôt qu'il aurait imprimé attraction pour ce fortuné régime, les peuples se hâteraient de porter toutes leurs épargnes au percepteur, les jeunes gens rivaliseraient d'ardeur pour se rendre à la conscription; les sauvages adopteraient avec bonheur l'industrie qu'ils repoussent; les barbares donneraient la volée à leurs sérails, etc., etc.

« En outre, le susdit prince donnerait, à tous les monarques voisins ou éloignés, *attraction pour reconnaître sa suprématie*; tous à l'envi lui enverraient des ambassades pour faire acte de soumission et le proclamer Omniarque du globe.

« Et, puisque chaque peuple, chaque souverain trouverait son bonheur dans ces démarches que le prince aurait frappées du charme attractionnel, convenons que ledit prince, possesseur exclusif de ce talisman, serai bien insensé de mettre en jeu d'autres moyens, comme la contrainte, les supplices, les guerres : ce serait à lui méchanceté gratuite et duperie insigne, car tout en faisant le malheur de ses sujets il échouerait dans son plan de monarchie universelle par la résistance et le désespoir des peuples ; tandis qu'en se servant du levier magique de l'*attraction*, il serait, au bout de trois ans, paisible possesseur du globe entier, sans avoir fait aucun frais, couru aucun risque, ni mécontenté aucun individu.

« Telle est la situation de Dieu à l'égard des créatures. Possesseur exclusif du plus puissant des ressorts, du talisman de l'Attraction, Dieu ne serait-il pas persécuteur et dupe, si, négligeant une si belle chance, il recourait à d'autres leviers que l'attraction pour régir l'univers, et coordonner à un plan d'unité toutes les branches de mouvements? »

Sans doute, pourquoi Dieu recourrait-il à un autre

levier que l'attraction? pourquoi rechercherait-il un autre ressort, puisque nous expérimentons nous-mêmes la Toute-puissance de celui-là? Pourquoi Dieu, le Souverain être, abandonnerait-il l'unité du système, qui est le cachet de la Toute-puissance? Pourquoi ???

Il n'y a aucune réponse négative à ces questions, et de toute évidence Dieu n'agit pas autrement; Dieu n'emploie que le seul et tout-puissant levier de l'Attraction pour mouvoir les anges, les hommes, les animaux, les plantes et les mondes lumineux. Mais alors pourquoi les philosophes, qui se sont chargés d'expliquer la vie, de faire comprendre le vouloir de Dieu, pourquoi ne nous ont-ils pas dit ce que la nature et le monde extérieur proclament magnifiquement à nos yeux? pourquoi n'ont-ils pas uni leurs voix à celle de l'univers? pourquoi ne se sont-ils pas ralliés à ce concert unique qui célèbre la sagesse du Très-Haut se manifestant dans sa grande et universelle loi? Pourquoi?...

Ici il y a réponse, il y a explication.

Les philosophes, qui se sont péniblement chargés d'expliquer la vie aux hommes, ont naturellement dû, dans leur science, participer de la faiblesse et de la misère des premiers âges de la vie de l'espèce. C'est par manque de savoir, par faute de confiance en Dieu, et par étroitesse de sentiment religieux, qu'ils ont naturellement dû se tromper et juger incomplètement de la vie. C'est par une ignorance inhérente à l'origine du

développement de l'humanité qu'ils ont cru à deux principes contraires régissant le monde, — le Bien et le Mal, — et conséquemment à deux principes contraires animant l'homme, l'esprit et la matière, l'âme et le corps. Avec cette explication de la vie générale et de la vie humaine en particulier, comment croire à l'Unité de la loi? comment ne pas refuser à la Toute-Puissance l'unité de système, puisque d'ailleurs, à bien examiner, on la niait elle-même, en supposant en face d'elle l'existence d'une autre cause?

Cette explication incomplète de la vie est encore celle qui domine aujourd'hui; et, si visiblement la croyance à un mauvais principe, co-existant avec le bon, cesse chaque jour de peser sur l'esprit humain, il n'en est pas encore ainsi de cette autre, la Dualité hostile de la nature de l'homme. C'est donc chose aisée que de comprendre l'impossibilité, où se trouvent la plupart des esprits, d'accepter l'Unité de la loi. Il leur en faut au moins deux, même aux plus grands, même à ceux qui sentent et acceptent le mieux la puissance de l'Attraction.

Je citerai encore M. de Maistre, le plus ferme comme le plus illustre champion de la Dualité humaine, le combattant le plus logique qu'ait eu le catholicisme, Doctrine dont le dogme repose sur cette fatale conception.

« *Le désir n'est qu'un mouvement de l'âme* (plus généralement de l'être) *vers un objet qui l'attire.* Ce

mouvement est un fait du monde moral, aussi certain, aussi palpable que le magnétisme, et de plus aussi général que la gravitation universelle dans le monde physique; mais l'homme étant continuellement agité par *deux forces contraires*, l'examen de cette loi terrible doit être le commencement de toute étude de l'homme.

« Maintenant, si vous considérez que Dieu même ne saurait forcer la volonté, puisqu'une volonté forcée est une contradiction dans les termes, vous sentirez que la volonté ne peut être agitée et conduite que par l'ATTRAIT (mot admirable que tous les philosophes ensemble n'auraient pas su inventer). Or, l'attrait ne peut avoir d'autre effet sur la volonté que celui d'en augmenter l'énergie en la faisant vouloir davantage, de manière que l'attrait ne saurait pas plus nuire à la liberté ou à la volonté que l'enseignement, de quelqu'ordre qu'on le suppose, ne saurait nuire à l'entendement.

« L'anathème qui pèse sur la malheureuse nature humaine, c'est *le double attrait.* »

Examinons précieusement ces paroles de l'auteur du *Livre du Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Et d'abord remarquons cette reconnaissance, aussi entière que profondément sentie, du principe de l'Attraction qui éclate dans tout le passage.

Le désir, — ou le mouvement vers un objet qui l'attire, — est un fait aussi palpable que le magnétisme, aussi général que la gravitation universelle.

Le désir, c'est bien là, en effet, l'expression des Attractions Multiples de l'homme, c'est la pulsation de l'être vivant, c'est le signe de la vie dans un être; et l'on peut dire de celui qui ne désire plus comme de celui dont le pouls a cessé de battre, qu'il est mort. Donc, d'après M. de Maistre aussi, l'homme est conduit par l'attraction *.

Il ajoute : *La volonté ne peut être agitée et conduite que par l'attrait*. Voyez ici combien le sentiment profond de l'auteur sur la Toute-puissance du levier de l'Attraction (pour l'homme) le rapproche de nous, qui ne croyons qu'à l'Unité de l'être humain, répudions une Dualité hostile, et professons que la volonté doit s'entendre comme étant la *résultante* des forces motrices ou des attractions de l'homme. Un pas de plus et il entrait dans l'Unité; car pour M. de Maistre aussi, la volonté c'est l'attraction, et on n'en peut douter après la confirmation qu'il donne de cette assertion. « L'attrait ne peut avoir d'autre effet sur la volonté que celui d'en augmenter l'énergie en la faisant vouloir davantage, de manière que l'attrait ne saurait pas plus nuire à la liberté ou à la volonté que l'enseignement,

* Gardons-nous donc de nous plaindre de ce que nous sommes incessamment destinés à désirer, de ce que la vie ne soit qu'un long désir, car c'est par le désir seul que nous vivons. Et, nous ne souffrons réellement par notre désir que lorsqu'il n'y a pas harmonie entre lui et le milieu où il se produit, c'est-à dire les moyens de le satisfaire. Mais la vie heureuse de l'homme ne peut se comprendre que par une succession de désirs, incessamment renouvelés et satisfaits.

de quelqu'ordre qu'on le suppose, ne saurait nuire à l'entendement. »

L'attrait ne différant pas de la volonté, c'est la volonté même avec plus d'intensité, c'est l'aspiration, la manifestation de l'être. Et cet *attrait ne nuit pas à la liberté,* parce que la liberté, c'est encore l'Attrait pouvant prendre essor, c'est-à-dire, c'est l'Attrait même. N'ai-je pas eu raison de dire que la vraie liberté consiste à se mouvoir dans la sphère que Dieu nous a donnée, à agir selon l'inspiration spontanée dont il a doué notre être, c'est-à-dire selon notre Attrait? Et Fourier, n'a-t-il pas eu raison de dire que l'*attraction est une boussole permanente de révélation?*

En un mot, comme nous, M. de Maistre sent merveilleusement bien que l'Attrait, le Désir, la Volonté ou la Liberté, c'est tout un, c'est la manifestation de l'être, c'est l'expression de la vie de l'homme, c'est l'homme même. Mais comme M. de Maistre est sous l'empire d'une fausse conception de la nature humaine, comme il faut qu'il retrouve cette Dualité hostile de deux principes luttant éternellement ensemble, — l'âme et le corps, — il ajoute cette explication : « L'anathème qui pèse sur la malheureuse nature humaine, c'est le DOUBLE *attrait;* l'homme étant agité par DEUX *forces* CONTRAIRES, c'est l'examen de cette loi terrible qui doit être le commencement de toute étude de l'homme. »

Ainsi donc M. de Maistre ne nie aucunement la puis-

sance souveraine du levier universel, même pour retrouver sa déplorale erreur, cette terrible Dualité, mais il nous dira : l'*attrait est* DOUBLE.

Et que serait-ce cependant que ce double attrait, lorsqu'on y réfléchit? c'est Dieu disant à l'homme : Voilà ta voie, marche, je t'ai créé pour elle; puis ajoutant, voici une autre voie tout autre, toute contraire, dans un sens opposé, marche, je t'ai également créé pour elle. Toutefois tu es le même être, tu es Un homme et je t'impose un double destin contraire. Mais agir ainsi n'est-ce pas vouloir et ne pas vouloir à la fois? Car enfin, voilà l'homme, il existe avec les forces vitales qui le constituent, avec le but que cet être ainsi formé doit atteindre; puis soudain voilà qu'un autre but diamétralement opposé lui est montré par le Créateur, et non pas un but substitué à un autre, ce qui serait déjà un non-sens assez fort, mais un but qui doit être atteint comme le premier, et qui en est, pour ainsi dire, la négation?

Où est ici l'Unité de l'être? où est l'homme? Ne semble-t-il pas voir, si cela pouvait être, l'âme s'élançant d'un côté et le corps cheminant de l'autre? Où serait la Sagesse divine et sa Toute-puissance créatrice?

Dieu créant Un être, sollicité par deux attraits différents vers deux destinées contraires; Un être, capable par nature d'atteindre tel résultat qui lui est imposé, et qui sera capable encore d'un autre résultat tout-à-fait

contraire? N'est-ce pas là une contradiction dans les termes? Où en sommes-nous? ne sommes-nous point plongés dans les ténèbres et le dédale d'une fausse logique? C'est là où l'on arrive dès que l'on sort de cette vérité simple et claire : l'être est Un, il ne peut être qu'Un par cela même qu'il est. L'être étant Un n'a qu'un attrait, quelque multiple qu'il soit dans son unité; il n'a qu'une volonté, qu'un but.

Il n'y a pas de vie pour l'être sans Unité. Au reste, M. de Maistre le sait bien, si bien qu'il paraît ne pas regarder la vie présente comme une vie, parce qu'il ne voit d'ordre et d'harmonie que dans l'unité. En effet, voici comme il continue :

« Lorsque la double loi de l'homme sera effacée et que ses deux centres se seront confondus, il sera Un : car n'y ayant plus de combat en lui, où prendrait-il l'idée de la Duité? Mais si nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, lorsque, le mal anéanti, il n'y aura plus de passions ni d'intérêt personnel? Que deviendra le monde lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem Céleste, où tous les habitants pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur? »

Ainsi donc, pour M. de Maistre, l'homme n'est pas Un, c'est dire qu'il n'existe pas, il n'est pas encore;

car, il faut le redire, dès l'instant qu'il n'y a pas unité, dans un être, on ne peut plus le concevoir. Comment s'imaginer en effet un seul acte, une seule pensée, produite sans la participation d'une partie quelconque de l'individu ? comment se faire l'idée d'un être partagé dans sa vie, dans ses actions, dans ses pensées? où le prendre? où s'adresser A LUI? comment répondra-t-il? Évidemment il n'y a pas là de vie, mais une simple abstraction, car la première condition de la vie, c'est l'Unité; unité dans les fonctions, unité dans les appareils organiques, unité dans l'organisme entier, unité dans les actes, unité dans la pensée, unité en tout et partout : Unité pour Être.

M. de Maistre ne peut se figurer l'homme Un, par ce motif que nous avons expliqué en parlant du Libre-arbitre, parce que de même qu'il y a désunion, guerre et lutte entre les peuples, entre les familles et les membres de la famille, il y a également lutte et discorde entre les divers éléments qui composent l'homme. Mais cette lutte et cette guerre intérieure qui a fait prendre le change au philosophe catholique, n'accuse-t-elle pas plutôt l'union intime qui devrait exister entre ces facultés? S'il ne devait pas y avoir union, si chacune pouvait vivre isolée et à part, il n'y aurait pas de guerre. C'est parce qu'elles sont appelées à vivre unies qu'elles luttent, en tendant sans cesse à ce rapprochement, *dont la loi n'est pas connue*. C'est ce dernier motif, l'igno-

rance de la loi qui permettrait à l'homme d'être Un avec lui-même, un avec sa famille, un avec ses concitoyens, un avec l'humanité, au sein de laquelle il est créé pour s'harmoniser religieusement, pour en être soutenu et pour lui venir en aide : c'est l'ignorance de cette loi d'accord, d'ordre et de vérité, qui tient dans la dissolution et la guerre tous ces éléments faits pour s'Associer dans une commune destinée, une commune harmonie; c'est cette ignorance qui a trompé le philosophe catholique, et lui a fait proclamer une Dualité hostile dans l'homme, dualité qui rendrait impossible son existence.

Ne connaissant pas la loi d'association de la vie universelle, non plus que son application à l'humanité, en présence des faits douloureux qui nous assiègent de toutes parts, la raison de ce mal lui échappant, il s'est jeté dans une explication mensongère, comme il arrive souvent; il a cru à la Dualité des principes dans l'homme, il a proclamé le duel de l'âme et du corps, le double attrait, le double vouloir, la division dans l'Unité humaine, c'est-à-dire en bonne logique la destruction de l'homme.

Mais, pour nous, qui connaissons la loi organisatrice de la société humaine, nous qui voyons l'Association imminente, qui en percevons partout les germes, qui en avons une conscience aussi vive que claire, nous, qui sommes certains de l'Unité de l'homme, de l'har-

monie qui existe entre les facultés qui le composent, aussi bien que de l'harmonie religieuse qui doit exister entre lui et ses semblables ; nous pouvons dire à M. de Maistre, que le jour viendra où il n'y aura plus de lutte intestine dans l'homme, plus de guerre entre les hommes, et par conséquent où l'Unité sera visible pour tous ; où le Mal sera anéanti, non pas parce qu'il n'y aura plus de passions ni d'intérêt personnel, mais parce que ces passions pourront prendre un harmonieux essor, mais parce que ces intérêts individuels se relieront en faisceau dans l'intérêt collectif, parce qu'en un mot tous les hommes communieront dans un fraternel embrassement. C'est alors que toutes les pensées seront communes comme tous les désirs, qu'un même esprit, l'esprit de justice, de vérité et d'amour, animera tous les hommes, qu'ils seront mutuellement pénétrés du même bonheur et le réfléchiront; c'est alors que les splendeurs de la Jérusalem céleste, éclatant sur la terre régénérée, elles la pareront de l'immortelle auréole que Dieu lui a destinée.

§ 2.

Attraction humaine. — Passions.

> Otons de nos misérables vertus ce que nous devons au tempérament, à l'honneur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances ; que nous restera-t-il ?
>
> Que faisons-nous pendant toute notre vie ? *Ce qui nous plaît.* (De Maistre.)

> Toutes les fois qu'on défend une chose naturellement permise et nécessaire, on n'arrive qu'à rendre malhonnêtes gens ceux qui la font. (Montesquieu.)

> C'est le comble de la folie que de proposer la ruine des passions : le beau projet que celui d'un forcené qui se tourmente pour ne rien désirer, ne rien aimer, et qui, s'il réussissait, serait un monstre. (Diderot.)

Ce qu'il nous importe surtout de montrer, comme étant sans contredit du plus haut intérêt pour l'homme, c'est d'abord la vérité, puis la nature de l'Attraction, en tant qu'elle s'applique à l'humanité !

Nous laissons donc la loi irréfutable de Newton, les lois magnifiques et lumineuses de Képpler, nous laissons tout ce qui prouve et établit l'universalité comme la vérité de ce grand et unique levier de la vie, de ce souffle animateur de l'infini, aussi multiple et divers dans ses aspects qu'il est Un dans son essence ; nous le laissons pour ne nous occuper spécialement que de son application à l'humanité.

L'homme est Un dans sa vie et l'homme est soumis à l'Attraction ; il puise en elle le mobile impulsif de tous ses actes. Mais il importe que nous disions quel est cet

attrait, que nous l'analysions dans ses diverses branches, que nous déployions théoriquement le faisceau vivant de l'unité humaine.

Il faut, avant tout, s'entendre sur ce mot *passion*. Il vient du latin *pati*, qui veut dire souffrir; et effectivement, dans le passé comme aujourd'hui encore, la passion est une souffrance. L'homme ne peut pas satisfaire à tous les besoins de son corps, il ne peut vivre par tous les nobles et délicieux sentiments de son cœur. La vie est une souffrance le plus souvent. Ce mot *passion* exprime donc parfaitement aujourd'hui les besoins essentiels, les facultés vitales de l'homme; et nous leur avons donné le nom qui convient aux effets résultant de leur exercice.

Pour ne pas sortir du vocabulaire usuel, nous continuerons donc à appeler *passions*, les puissances ou attractions particulières propres à la nature humaine; mais nous le ferons sans y attacher à l'avance aucune idée fâcheuse, relative à leur effet bon ou mauvais, ce qui est juste et logique.

L'homme est tout entier dans ses passions. La passion est le mobile de la vie, un homme sans passion est un homme dont le cœur a cessé de battre, c'est un mort.

Avez-vous jamais rencontré un homme qui pensât pour penser, qui se ressouvînt uniquement pour se ressouvenir, qui imaginât pour imaginer? cela vous est-il

jamais arrivé à vous-même?... non, évidemment non. L'homme a un but lorsqu'il pense, lorsqu'il imagine, lorsqu'il se met en mouvement, il ne va pas au-devant de lui pour mettre stupidement un pied devant l'autre. Ce but, c'est ou sa patrie, ou sa famille, ou les intérêts de sa gloire et de sa fortune, ou enfin les besoins de son corps; ce but, c'est la satisfaction de ses passions.

Répétons-le donc : si l'homme a d'autres facultés que ses passions, telles que la mémoire, l'entendement, l'aptitude aux sciences et aux arts, etc.; jamais l'homme ne fait usage de ses facultés que pour servir ses passions : elles seules demeurent toujours les mobiles de toutes ses pensées et de tous ses actes.

Pourquoi ce dicton vulgaire : *Qui veut, peut?* c'est parce qu'il exprime ce fait, que la passion est toute-puissante et peut plus pour faire arriver l'homme à son but, que les plus brillantes facultés, dépourvues d'une impulsion passionnelle aussi intense.

Puisque nous savons qu'il faut entendre par passion les forces vives, les attractions naturelles qui composent l'homme et sont sa vie, nous comprenons aussi parfaitement que les passions sont légitimes, bonnes en soi; car elles viennent de Dieu, et dire autrement serait le blasphémer en l'insultant dans son œuvre. Nous dirons encore que, si la passion produit le mal, soit pour celui qui l'éprouve, soit pour la sphère où elle se développe, ce n'est pas qu'elle soit nativement mauvaise, c'est que

le milieu funeste dans lequel elle se trouve emprisonnée, aura vicié son essor, faussé son jeu naturel et d'une bonne cause fait sortir un effet déplorable *.

Une comparaison, quoique d'un ordre inférieur, va nous le rendre plus sensible ; nous connaissons tous les admirables effets de la force d'expansion de la vapeur, lorsqu'elle est contenue dans un mécanisme régulier, calculé selon les lois mathématiques, c'est-à-dire selon l'ordre. Mais nous connaissons aussi par d'affreux événements, les effets funestes de cette même force de la vapeur, lorsqu'au lieu d'un mécanisme en rapport avec sa puissance, on l'appelle à jouer dans un mécanisme usé ou mal calculé, qui n'est plus en harmonie avec cette force **.

Les passions, indéfectibles mobiles de la nature humaine, sont également une force, d'un autre ordre sans doute, bien plus composé et bien plus élevé ; mais ce sont des forces bonnes en elles-mêmes, comme tout ce

* Telle est la véritable cause du mal, l'impossibilité pour l'homme avec son ignorance originelle de créer d'abord un milieu favorable à l'exercice de sa vie, et point cette vacuité appelée *libre-arbitre*, ainsi que je l'ai démontré. A mesure que l'humanité grandit et se développe, elle constitue un milieu plus favorable et le mal disparaît proportionnellement : cela est visible. Bien entendu qu'il faut toujours faire la part de la vie finie et de la vie infinie.

** La vapeur d'eau se présente encore à nous comme un terrible moyen de destruction. Des esprits éminents ne s'arrêtèrent pas à cette réflexion chagrine ; ils conçurent que les *forces mécaniques* doivent devenir, ainsi que les *passions humaines*, *utiles* ou *nuisibles*, suivant qu'elles sont bien ou mal dirigées. (ARAGO, *Éloge de Watt*.)

que Dieu fait, et qui ne sont jamais mauvaises essentiellement, quoique (nous ne le voyons que trop!) on en puisse faire sortir d'horribles et monstrueux effets; et cela par un mécanisme social, pour suivre la comparaison, par un milieu constitué sur des bases fausses, par un mécanisme non conforme à la nature de la force qu'il doit contenir, non convenable à la nature humaine.

En résumé, ou il faut blâmer Dieu d'avoir créé parce qu'il a créé mal et insuffisamment, ou plus religieusement, il faut croire qu'il fait bien tout ce qu'il fait, c'est-à-dire que Dieu est Dieu; donc que l'homme ou ses passions sont bonnes, car c'est tout un, puisque les passions sont les forces qui le constituent, les racines de son être, les indéfectibles mobiles de ses actes et de ses pensées.

Reconnaître la bonté native de l'homme et la légitimité de ses passions!... Oui, et je crois que, lorsque j'aurai dit quelles sont ses passions, on trouvera la chose toute naturelle, malgré les préjugés qui nous obsèdent, malgré les funestes effets que la passion produit aujourd'hui.

De ce que nous légitimons les passions, il n'en faudrait pas conclure à l'étourdie, que nous légitimons leurs excès et que nous ne reconnaissons pas la nécessité *présente* de la contrainte physique, de la contrainte morale et de la contrainte religieuse. Mieux vaut un ordre basé sur la violence, que l'anarchie. Qu'on le

retienne bien; si nous glorifions la passion, comme l'œuvre sainte de Dieu, nous maudissons ses excès et voulons leur répression, tant qu'une organisation supérieure de la société, à laquelle nous travaillons de tous nos efforts, n'en permettra pas l'essor juste et complet, normal et équilibré. C'est alors seulement que l'homme sera LIBRE et franc de tous liens.

Les passions sont loin d'être aussi nombreuses qu'on le pense généralement. Il en est de leurs effets comme de ceux des douze notes musicales, qui suffisent, dans leurs combinaisons infinies, pour réaliser tout un opéra, tout une symphonie, etc.

Commençons par ce qui est saillant et saisissable pour tous; nous avons les *cinq sens*. L'homme vit d'abord par ses sens, et s'il y avait besoin de preuves, on les trouverait dans le développement graduel de l'enfant. Comment l'attirer? comment l'intéresser? comment le faire obéir? comment l'amuser? En frappant ses sens, en faisant appel à sa vue par des objets brillants, par une lumière; en flattant son goût par des comestibles qu'il aime. Tout petits, on en voit qui cessent leurs cris, demeurent comme stupéfaits, si soudain les sons d'un instrument viennent à frapper leur oreille. Ce que nous disons ici est tellement simple, que nous n'y insisterons pas davantage.

Ces cinq passions *sensitives,* quoiqu'indispensables à notre existence, ne sont pas cependant d'un ordre élevé

et ne nous stimulent guère qu'à la satisfaction égoïste de notre individu.

Elles tendent à la santé et à la richesse, en termes plus justes, au luxe interne et externe.

L'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Évangile ; l'homme a besoin d'aimer et d'être aimé.

Au premier rang de ces passions de l'âme, nous trouvons l'*amour*, cette douce et irrésistible puissance qui unit les sexes et accomplit le grand œuvre de la reproduction de l'espèce. Cette passion, qui est la source de la vie, est aussi une des plus universelles et des plus puissantes. Si nous nous sentons attirés vers le sexe dont nous ne sommes pas, nous éprouvons aussi le besoin d'aimer des individus de notre sexe que l'analogie de nos goûts, de nos travaux, de nos caractères rend nos sœurs ou nos frères. De là, l'*amitié* ou la passion unisexuelle.

Puis, vient le sentiment conservateur de l'espèce, le plaisir et la joie que nous ressentons à transmettre notre sang, notre fortune, notre œuvre et, nous l'espérons, nos goûts, à des êtres qui sortent de nous. L'ordre social actuel reposant presqu'exclusivement sur la *famille*, nos préjugés et nos habitudes encouragent et favorisent les excès de cette passion. J'ajoute que cette passion étant généralement plus forte chez la femme que chez l'homme, elle s'y livre avec d'autant plus d'ex-

cès, qu'elle lui permet d'épancher sa tendresse, souvent froissée d'ailleurs, et de donner un aliment à son activité généralement enchaînée ou sans but.

Lorsque nous sommes en présence d'une œuvre à entreprendre, aussitôt nous voyons les uns avoir besoin de diriger et de conduire, les autres de se laisser entraîner. Et cela est simple ; sans cette disposition naturelle qui nous met chacun à notre place, il n'y aurait ni ordre ni hiérarchie. Cette impulsion, c'est l'*ambition* ou désir naturel d'aller aussi haut qu'on se sent la puissance d'aller.

La sphère des passions *animiques* se compose donc de l'*amour*, l'*amitié*, la *famille* et l'*ambition*.

Ces passions animiques, qui se combinent à l'infini dans leurs essors divers et que tous les hommes ressentent à un plus ou moindre degré, manifestent leurs dominances respectives, selon les phases diverses de la vie humaine.

De même, les physiologistes ont généralement reconnu que l'homme passe successivement par les divers tempéraments qui se font remarquer dans l'espèce, et que chacun de ces tempéraments, lymphatique, sanguin, bilieux ou nerveux, prédomine tour-à-tour en nous, selon que nous parcourons telle ou telle partie de l'échelle des âges.

C'est ainsi que l'*amitié* ou l'affection uni-sexuelle pré-

domine dans l'enfance ; l'*amour* dans la jeunesse ; l'*amour* et l'*ambition* dans l'*âge viril* ; l'*ambition* dans l'âge mûr ; et la *famille* dans la vieillesse. Cette prédominance successive des passions est en parfaite analogie avec le développement vital des végétaux. La vie de l'homme, c'est le *bouton* entr'ouvert par l'haleine amicale du zéphyre; c'est la *fleur* épanouie aux doux feux de l'amour; c'est le *fruit* que l'ambition dore et recueille, c'est la *graine* qui sème autour de sa tige une famille nouvelle.

Ces passions qui, à la différence des *sensitives*, ne peuvent être satisfaites qu'au milieu de nos semblables, sont bien plus nobles, plus belles et d'un ordre fort supérieur aux premières; car elles poussent l'homme à se lier à l'homme ; *elles tendent aux groupes*.

Il n'échappera à personne que l'homme, étant un être multiple, c'est-à-dire composé de plusieurs facultés, il doit éprouver le besoin de varier l'usage de chacune d'entr'elles ; d'alterner des unes aux autres et de ne pas demeurer dans l'exercice exclusif de l'une d'entr'elles. C'est pour cela qu'une action, même qualifiée de plaisir, si elle se prolonge, ne tarde pas à amener l'ennui, la lassitude, enfin la douleur. Cette passion, aujourd'hui si méconnue, ne produit le plus souvent que des effets fâcheux ; elle fait accuser celui qui la possède à un haut degré, d'être brouillon, lé-

ger, inconstant, de tout commencer et de ne rien finir. Cette passion, qui manifeste ses exigences par le besoin de contrastes, de changements, de nouveautés, cette passion de la variété, Fourier l'a gracieusement dépeinte en la nommant du nom d'un de ses plus élégants symboles, au vol saccadé et rapide, c'est la *papillonne*.

Si nous éprouvons le besoin d'alterner l'usage de nos facultés, nous ne sommes pas moins pressés du désir de vivre par plusieurs de ces facultés à la fois, d'élever une jouissance simple, par exemple, celle de satisfaire notre appétit, à un degré composé, comme de dîner avec un ami. Ce besoin de vivre par plusieurs de nos facultés à la fois, qui double notre activité, nous exalte, nous enthousiasme, est surtout visible dans l'amour, lorsque ce lien satisfait et le cœur et les sens. Fourier l'a appelé *composite*, du latin *componere*, réunir.

Il n'est personne qui ne sente en soi le besoin de rivalité, d'une noble émulation. Il y a surtout des personnes chez qui la lutte et le besoin d'obstacles à vaincre est une des plus grandes nécessités de la vie. Lorsqu'elles ont triomphé de tout, on les voit tomber dans l'inertie, le *spleen*, et quelquefois mourir. Cette passion, dont les effets sont presque toujours si désastreux aujourd'hui, qui engendre les intrigues, les luttes de toute espèce, les cabales, Fourier l'a nommée de ce

nom dont notre époque lui fait le plus souvent revêtir le caractère, c'est la *cabaliste*.

Ces trois passions, papillonne, composite, cabaliste ou le besoin de variété, d'accord et de discord, jouent, pour ainsi dire, sur les cinq sensitives et les quatre animiques : elles les alternent, les combinent et les opposent : elles modulent sur ces touches simples. Aussi les a-t-on appelées *modulatrices* et encore *distributives*, parce qu'elles règlent le jeu des premières. On les a dites encore *mécanisantes*, parce qu'elles sont les plus grands leviers du mécanisme social ou de l'enchaînement humain ; ou bien *socialisantes*, dénomination qui exprime leur fonction de relier entre eux tous les membres du corps social.

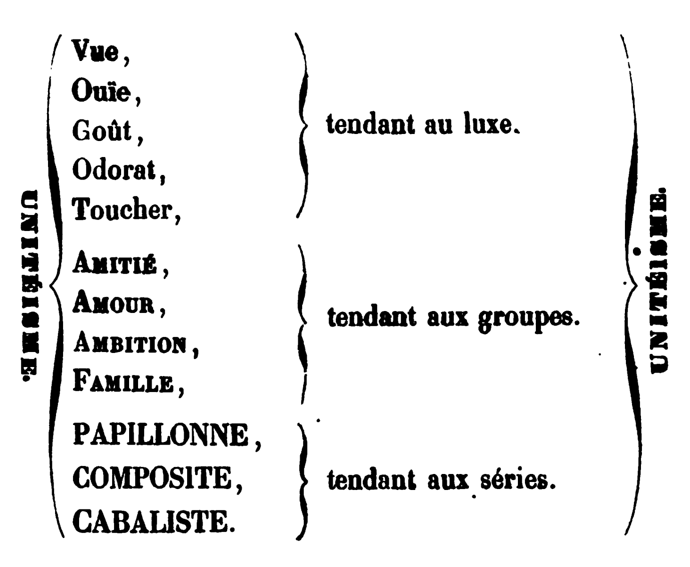
Ces trois passions ne trouvant pas suffisamment à s'étendre dans la sphère qui suffit aux animiques, elles impulsent plus vivement l'homme, par le besoin de se sentir vivre dans un plus grand nombre de ses semblables, *elles tendent aux séries* de groupes.

Voici maintenant la passion supérieure, la passion la plus grande qui puisse animer l'homme. C'est celle qui réunit toutes les autres, celle qui les résume et en est la synthèse ; celle d'où elles partent et rayonnent, comme celle où elles convergent et s'unissent sans se confondre. Cette passion, c'est le besoin d'ordre, le désir de la justice et de la vérité, le sentiment supérieur

et religieux qui nous fait justement apprécier nos rapports avec Dieu, avec nos semblables et l'univers. Nous la connaissons sous le nom de ***Bienveillance***, de ***Religion***, etc. ; Fourier l'a justement frappée de son cachet de mathématicien ; il l'a appelée UNITÉISME, amour et sentiment de toutes les unités.

L'unitéisme est aux autres passions ce que la lumière ou couleur blanche est aux autres couleurs primitives : elle est tout sans pourtant rien effacer ni absorber.

ANALYSE PASSIONNELLE DE L'HOMME.



Voilà donc toutes les cordes qui vibrent dans l'âme humaine, et de ces cordes il n'en faut couper aucune, mais les accorder toutes. Maintenant, nous pouvons re-

connaître que nos douze passions peuvent produire les effets multiples qui se manifestent sous nos yeux, aussi bien qu'un musicien ne voit dans toutes les diverses combinaisons mélodiques d'une symphonie que les douze notes fondamentales, dont sept pleines et cinq demi-tons.

Comme on a dû le remarquer, pour nous les passions *sensuelles* ne sont légitimes et dignes de l'homme, que lorsque, sous l'inspiration supérieure de l'*unitéisme*, elles sont réglées pour les *affectives* par les *distributives*.

Et cependant, voilà la doctrine que l'on a accusée de matérialisme, que l'on a dit ravaler l'homme jusqu'à la brute! Et cela parce qu'elle seule avait été assez intelligente de la nature des choses pour comprendre le vieux proverbe : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles;* pour savoir que l'homme abruti par la misère n'est plus un homme, quelque beau discours qu'on lui adresse; pour savoir, enfin, que le seul moyen d'élever l'homme, c'est de l'affranchir des nécessités de la vie matérielle en créant l'abondance et la créant par l'essor normal de l'activité humaine!

J'ai dit quelles sont les passions, et je défie qu'on cite un autre mobile des actions de l'homme. Eh bien! maintenant se trouvera-t-il quelqu'un pour les proclamer *essentiellement* et *nativement* mauvaises? Est-ce

un mal pour l'homme d'avoir besoin d'aimer et d'être aimé, de vivre par l'amitié, par la famille, par une noble ambition? Est-ce un mal que l'homme aime Dieu et l'ordre par-dessus tout? Alors; si tout cela est mauvais, s'il faut comprimer ces nobles sentiments, demandez donc aussi un voile funèbre pour voiler la vue trop étendue de l'homme, un tampon pour assourdir son oreille; demandez encore pour dégrader son tact, son goût et son odorat, et vous aurez au moins le mérite d'être logique.

Nous avons montré l'homme avec toute sa beauté native, avec ses douze passions rayonnantes de lumière, riche d'harmonie, digne de son Créateur et de lui-même. C'est là l'*homme*, non pas l'homme de Lycurgue ou de Platon, mais l'*homme de Dieu*, de qui tout bien émane!

L'HARMONIE DU MONDE ET CELLE DE LA MUSIQUE NE DIFFÈRENT PAS!

ANALYSE PASSIONNELLE DE BOSSUET.

Il pourra paraître assez curieux, et sans doute ce ne sera ni sans intérêt ni sans importance, de connaître une analyse passionnelle, faite empiriquement et par un homme d'une haute intelligence, par Bossuet. Cet

exemple me semble très propre à rehausser la valeur de l'analyse scientifique de Fourier. La voici :

« [1] L'amour — ou passion de s'unir à quelque chose, nourriture ou autre; — [2] la haine; — [3] le désir; — [4] l'aversion; — [5] la joie; — [6] la tristesse.

« [1] L'audace, ou la hardiesse, ou le courage; — la [2] crainte; — [3] l'espérance; [4] le désespoir; — [5] la colère.

« Les six premières passions, qui ne présupposent dans leurs objets que l'absence ou la présence des choses, sont rapportées par les anciens philosophes à l'appétit, qu'ils appellent *concupiscible* (où domine le désir). Pour les cinq dernières, qui ajoutent la difficulté à l'absence ou à la présence de l'objet, ils les rapportent à l'appétit, qu'ils nomment *irascible* (c'est-à-dire où domine la colère).

« Outre ces onze passions, il y en a bien quelques autres, la honte, l'étonnement, l'envie, l'admiration, l'émulation et quelques autres semblables, mais elles se rapportent à celles-ci. »

(BOSSUET. *Connaissance de Dieu et de soi-même*).

Ce qui ressort d'une manière frappante de cet exposé des mobiles qui font agir l'homme, c'est qu'il est faux et incomplet, puisque, d'après l'auteur lui-même, il resterait en dehors de son analyse d'autres passions; mais, dit-il, elles rentrent dans les premières.

Évidemment, procéder ainsi n'est pas procéder logiquement et scientifiquement. Que dirions-nous d'un chimiste qui, venant nous soumettre l'analyse d'un corps, nous dirait, ce corps contient de l'oxygène, de l'azote, du carbone; c'est tout. Il contient bien encore d'autres principes, tels que du nickel, de l'or, etc.; mais tous ces principes rentrent dans le premier? Eh bien! Bossuet n'a pas fait différemment. Lorsqu'on analyse un corps et qu'on en exprime sa valeur, on le fait nettement. Les principes essentiels et constitutifs d'un être ne sont pas d'ailleurs en si grand nombre, et tous doivent être rigoureusement indiqués de façon à donner complète satisfaction; sinon, on n'a pas une analyse de cet être, mais un aperçu, un roman.

Telle est cette analyse de Bossuet, et, en examinant brièvement quelques-uns de ses termes, je vais le faire toucher au doigt.

Et d'abord l'*amour*. Comme ce mot est vague! car nous avons l'*amour* des sexes ou l'amour proprement dit; l'*amour des enfants*, philogéniture; l'amour entre individus de même sexe, ou mieux, l'*amitié*, etc. Mais tous ces sentiments sont tous parfaitement distincts. On peut connaître l'un sans connaître l'autre. Évidemment, énoncer ce mot, sans rien dire de plus, ni spécifier, c'est ne rien dire du tout.

La haine n'est pas un sentiment primitif, c'est l'effet

d'un sentiment naturel d'un besoin auquel on porte obstacle. C'est un RESSENTIMENT ou *récurrence de sentiment*, car l'expression est ici on ne peut plus juste.

Le désir. Bossuet est ici aussi vague qu'avec son mot amour. Le désir, c'est le signe général de la vie, et l'élan spontané de chacun de nos sentiments; c'est le propre de toute faculté vitale; désirer, c'est vivre. Mais ce n'est pas un mobile spécial et particulier, à moins qu'on ne spécialise.

L'aversion. Ceci touche beaucoup à la haine, ou ne fait que caractériser les différences qui individualisent chacun de nous et génèrent des sympathies et antipathies naturelles et utiles.

La joie. C'est encore l'expression générale de la satisfaction de chacun de nos sentiments et besoins; mais ce n'est pas un sentiment particulier.

Il en est ainsi de la *tristesse*.

Je crois inutile de poursuivre davantage; on voit le cas qu'il faut faire de ces autres indications : le *courage*, la *crainte*, l'*espérance*, le *désespoir*, la *colère*.

Voilà pourtant comment on peut analyser l'homme, lorsqu'on le fait, sans être muni du flambeau de la science; lorsqu'on se livre à son imagination ou qu'on se laisse guider par les idées communes et vulgaires qui courent le monde. Et c'est Bossuet qui a fait ce tableau!

Combien il est propre à relever le mérite de celui de Fourier.

Oui, il fallait toute la puissance de ce génie élevé, toute la lucidité mathématique de sa profonde pensée, pour avoir découvert une analyse aussi simple, quoique complète, de ces forces, qui aujourd'hui sont faussées, répercutées et brisées en mille façons dans notre chaos anarchique.

Un génie moins scientifique et moins puissamment trempé y aurait inévitablement échoué. Tel a été le sort de Bossuet.

XVII

DES LOIS DE LA VIE UNIVERSELLE.

LOI SÉRIAIRE.

Alors il songea, et il vit une échelle qui était appuyée sur la terre, et dont le haut touchait jusqu'aux cieux, et les anges de Dieu MONTAIENT ET DESCENDAIENT par cette échelle.
Il vit aussi l'Eternel qui se tenait sur l'échelle.

(*Genèse*, v. 12, 13, chap. XXVIII.)

Mais le passé nous dévoile un mystère;
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nations il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue, une autre RECOMMENCE,
Dieu nous a dit : peuples, je vous attends.

(BÉRANGER.)

Lorsque vous considérez attentivement un être quelconque (plante, animal ou homme), vous vous apercevez bientôt que l'état, dans lequel il vous apparaît, procède d'une succession graduée d'autres états et qu'il est en voie incessante de modifications analogues.

Je suppose que votre examen se prolonge et que vos réflexions se fassent plus profondes. D'abord vous re-

connaîtrez à cet être une origine (*naissance*), à la suite de laquelle sa vie se développe progressivement jusqu'à une phase culminante (MATURITÉ) ; puis vous constaterez que par un mouvement décroissant, analogue au premier, son existence redescend à un autre terme extrême (*déclin*), vulgairement la mort. Ce n'est pas tout, en envisageant l'ensemble de la vie de cet être, en comparant les périodes ou âges divers qui la composent, vous remarquerez sans doute que les âges moyens de la Maturité, pendant lesquels la vie de l'individu s'est produite avec le plus d'intensité, équilibrent et balancent par leur poids et leur valeur, par leur somme d'activité, les âges extrêmes voisins de la Naissance et de la Mort.

Maintenant, si vous considérez cet être (plante, animal ou homme), non plus seul et en lui-même, mais relativement à ce qui l'environne, naturellement vous serez amené à le voir se rattachant, se liant, se groupant intimement à des êtres semblables, avec lesquels il a des signes et des caractères de commune origine. Ainsi un chêne vert se groupe avec les chênes de son espèce; un épagneul avec les chiens de son espèce.

Pour peu, dis-je, que vous poursuiviez votre investigation, après avoir reconnu entre cet être et les autres qui lui ressemblent, le lien d'une union, d'une fraternité commune, vous proclamez que cette association,

ce Groupe compose lui-même une Unité collective, distincte par ses caractères propres des autres êtres, qui en sont les plus rapprochés. Ainsi, la famille des chênes verts se spécialise des autres variétés du genre, et les chênes en général des autres essences de bois; la famille des épagneuls des autres variétés de chiens, et les chiens des autres espèces de quadrupèdes.

En examinant de plus près ce Groupe, cette unité composée, nous nous rendons compte que la succession entière des âges divers par lesquels passe l'individu, nous est représentée ici d'un seul trait et dans tout son ensemble. Nous y voyons à la fois la *naissance* avec ses périodes intermédiaires jusqu'à la MATURITÉ et le *déclin* extrême. Nous embrassons d'un coup-d'œil tout l'ensemble de la vie d'un de ces êtres. Conséquemment il ne peut pas non plus nous échapper que les individus de ce groupe qui sont dans les phases de maturité, équivalent par l'intensité de leur vie, par la puissance de leur activité, aux êtres qui sont dans leurs périodes de premier développement et de déclin. Les âges Moyens équilibrent et balancent les âges Extrêmes. Les individus qui touchent à l'apogée de la vie, jouissent à un plus haut degré des caractères qui spécialisent et distinguent leur espèce; c'est l'époque où ils les réunissent tous; ceux qui parcourent les âges extrêmes n'en possèdent qu'une portion.

Pour rendre plus frappant ce que je dis ici, nous allons sortir du domaine du raisonnement et entrer dans la réalité, dans le fait vivant. Prenons l'homme, prenons le tableau mouvant de la société. Que nous offre-t-elle? des Enfants depuis le plus bas âge, des Hommes et des Vieillards. Voyons à les Classer d'après cette diversité établie naturellement entre eux.

Que quelques mots pris au *Vocabulaire des Mères et des Nourrices* ne nous arrêtent pas, car enfin, il faut des mots pour désigner les choses; là est leur grande utilité : se contenter de rire, pour un mot inaccoutumé et ne pas voir plus loin, serait la preuve d'un esprit faible.

Complém. ascendans.	Nourrissons	0 à 1 an
	Poupons	1 à 2
	Lutins	2 à 3
	TRIBUS ET CHOEURS *.	
Transit. ascendante..	1 Bambins et bambines	3 à 4 1/2
Aileron ascendant....	2 Chérubins et chérubines	4 à 6 1/2
	3 Séraphins et séraphines	6 1/2 à 9
Aile ascendante.......	4 Lycéens et lycéennes	9 à 12
	5 Gymnasiens et gymnasiennes	12 à 15 1/2
	6 Jouvenceaux et jouvencelles	15 1/2 à 20
	7 Adolescents et adolescentes.	
	8 Formés et formées.	
CENTRE.........	RÉGENCE OU GOUVERNEMENT **.	
	9 Athlétiques et athlétiques.	
	10 Virils et viriles.	
Aile descendante....	11 Raffinés et raffinées.	
	12 Tempérés et tempérées.	
	13 Prudents et prudentes.	
Aileron descendant...	14 Révérends et révérendes.	
	15 Vénérables et vénérables.	
Transition descend...	16 Patriarches et patriarches.	
Compl. descendants.	Malades.	
	Infirmes.	
	Absents.	

Telle est la succession des âges que chacun de nous parcourt; tel est le tableau vivant que nous présente l'humanité. C'est l'image de la vie de l'individu et de celle de l'espèce. C'est une merveilleuse échelle de Jacob, que les humains montent et descendent sans cesse.

* Chaque catégorie d'individus de même âge forme une *tribu*, chaque tribu se divise en deux chœurs, masculin et féminin.

** C'est toujours la portion la plus influente, la plus virile, qui a le pouvoir; on a donc raison de la placer dans la phase d'apogée.

En présence de ce tableau il nous est facile de vérifier combien nous disions vrai, en affirmant que les âges Moyens équilibrent par la réunion complète de toutes les facultés vitales, départies à l'homme, par la façon plus active dont ils s'entremettent à la vie, les âges Extrêmes qui se rapprochent de l'enfance et de la caducité. Nous pouvons nous convaincre en outre, que l'Analogie la plus grande existe entre les êtres placés aux extrémités de l'échelle ou aux points extrêmes de l'Unité collective. Physiquement, le vieillard arrive peu à peu à l'état d'enfant; il perd ses forces, ses dents, ses cheveux; ses facultés s'obscurcissent et le délaissent insensiblement. Moralement, le rapport n'est pas moins manifeste : l'aïeul a une bien plus grande sympathie pour le petit enfant que le père, le frère ou une personne d'un âge moyen; en sorte qu'on peut très bien se représenter cette affinité des âges, qui croît en raison de leur éloignement de la façon suivante :

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8,

16, 15, 14, 13, 12, 11, 10, 9.

La tribu 16 (les patriarches ou grands-pères) a plus de sympathie pour la tribu 1 (les nourrissons) que toute autre tribu. Les tribus sur lesquelles le seul lien des âges a

le moins d'empire sont les tribus 8 et 9 (les formés et les athlétiques). Le lien des générations va croissant en force des extrémités au sommet de l'angle.

Les extrêmes se touchent, tout le monde vous dit cela. Cette loi du contact des extrêmes se montre partout, dans l'humanité, comme dans la pile Voltaïque. La plus grande affinité se manifeste entre les Pôles opposés de la pile, le point indifférent du système existe à la région Moyenne.

Remarquons également que cette autre loi de l'équilibre du Centre avec les extrêmes se manifeste dans la mécanique, comme dans les proportions mathématiques. Le *produit des moyens égale le produit des extrêmes*. La Balance est un accord de deux forces extrêmes faisant équilibre à une double force moyenne. Si chacune des balances doit porter un quintal, il faut que le fléau puisse porter deux quintaux.

Revenant à notre point de départ, où nous avons observé le développement progressif de l'être et le lien naturel qui l'enchaîne, en le Groupant avec ses semblables par des points de contact gradués dans leur intimité, nous en pouvons conclure combien est universelle cette Loi de suite, de continuité, d'enchaînement, de succession graduée, qui a mérité pour cela le nom de LOI SÉRIAIRE. Loi de nombre et de proportion, loi d'équilibre et de mesure, loi d'ordre et de justice, sou-

veraine dispensatrice de la vie, nous allons essayer de la définir.

La Loi sériaire est cette loi en vertu de laquelle tous les êtres *, aussi bien que les phénomènes de la vie de chacun d'eux, s'enchaînent et se lient par une incessante continuité : de telle sorte que chaque être se groupe par ses caractères de famille avec ceux de son genre pour former avec eux une *unité collective*, de même que dans la suite des phases vitales d'un être, chacune d'elles se groupe avec les plus voisines pour former dans leur ensemble *un âge :* de telle sorte encore que dans ces unités nouvelles le centre BALANCE les extrêmes inégaux. Une suite de termes de ces Unités-Groupes compose elle-même une autre Unité puissantielle qui rentre dans une quatrième supérieure, et toujours ainsi jusqu'au classement hiérarchique de toutes les unités inférieures dans l'Unité universelle,

* Les êtres les plus simples comme les plus élevés. Il faut d'ailleurs observer qu'aucune unité (aucun être), quelque simple qu'elle nous paraisse, n'est réellement telle. Cette simplicité n'existe que relativement à nous : ainsi les corps simples de la chimie n'en sont manifestement pas pour des êtres supérieurs à nous; de même l'or, qui nous paraît si dense, est un crible pour le calorique et le fluide électrique, etc.; Dieu seul, unité absolue et parfaite (aussi bien que la multiplicité infinie et incessamment immortelle), *Dieu seul est simple.* Donc, et pour conclure, l'unité qui nous paraît la plus simple est elle-même composée, partant, ordonnée selon la loi sériaire. C'est pourquoi cette formule embrasse tout; — l'infiniment petit et l'infiniment grand, — et se trouve complète.

jusqu'au classement de toutes les manifestations particulières de la vie au sein de la suprême UNITÉ *vivante*.

Une série est donc une suite graduée de termes, disposés de façon qu'ils vont en croissant vers le centre et en décroissant à partir du centre vers l'autre extrémité; et cela de telle sorte que le centre BALANCE les extrêmes inégaux, et que l'ensemble compose une harmonieuse Unité, riche de proportion, de nombre et de mesure.

La Loi Sériaire, ce lien qui relie tous les êtres et les rapproche par des analogies de plus en plus intimes, cet enchaînement de nos heures, de nos jours, qui en compose Une vie et nous fait Un être; la Loi Sériaire est si bien la loi selon laquelle se déroule l'existence que nous allons la rencontrer partout et la voir au fond de toute chose. Il n'est rien qui ne soit organisé d'après elle; c'est la loi régulatrice de la vie. En effet, si j'ouvre un traité d'histoire naturelle, aux premières feuilles, lorsque l'auteur fait ses dispositions pour cet immense parcours, lorsqu'il cherche le fil d'Ariane qui doit le guider dans ce dédale de vies et de créatures si diverses, voici ce que j'y vois :

« Pour parvenir à reconnaître sûrement les êtres in-
« nombrables qui peuplent l'univers, il faut, de toute
« nécessité, suivre un certain ordre, un certain arran-
« gement dans leur étude; en d'autres termes, adopter
« une méthode qui nous fournisse les moyens de CLAS-

« SER ces êtres d'après leurs points de *ressemblance* et « de *différence*. De là, la nécessité d'établir, dans toute « classification, une SÉRIE de divisions et de subdivi-« sions subordonnées les unes aux autres. Ces divi-« sions prennent le nom de variétés, espèces, genres, « ordres, classes. »

Pourquoi cette nécessité de suivre un ordre, un arrangement dans l'étude des êtres? Apparemment parce que Dieu les a disposés avec ordre, et que le seul moyen de les connaître, c'est de se rallier à cet ordre divin.

« Cette méthode est dite NATURELLE quand elle classe « les corps sur l'ensemble de tous les caractères qui « leur sont propres, ayant pour but de nous faire con-« naître, non-seulement leurs noms, mais encore leurs « analogies, leurs rapports entre eux et la place qu'ils « occupent dans la *série* des êtres. »

(SAUCEROTE, *Eléments d'histoire naturelle.*)

Ainsi, voyez vos classifications des trois règnes; voyez les travaux des Linné, des Cuvier, des Lavoisier : tous établissent un ordre; tous constituent des classes, des ordres, des genres, des espèces, des familles et des variétés, et tous y rapportent les divers individus de chaque règne, qui rentrent tous et s'enchaînent dans une vaste unité ou SÉRIE. Ils ont appelé leur méthode *méthode naturelle*, et cela avec raison, car c'était la nature



qui la leur indiquait, qui les y attirait nécessairement.

Eh bien! si tout dans la nature est disposé avec ordre, classé, hiérarchisé méthodiquement, si rien n'existe isolément, si tout rentre dans un sous-groupe, groupe, famille, espèce, genre, ordre, classe; si tout, minéraux, végétaux, animaux, est disposé selon la *loi sériaire*, il serait bien étrange et bien contraire à l'ordre que l'homme seul, fait pour agir sur ces choses et sur ce monde ordonnés sériairement, ne fût pas lui-même soumis à cette loi sériaire, et par ses facultés et par ses besoins naturels?

Ou plus clairement encore, ne serait-il pas singulier que l'homme, seul, fût excepté de l'ordre universel; puisque nous voyons que cet ordre, c'est la série qui l'établit?

Mais il en est tout différemment, la Série des âges dans l'individu, la suite des générations dans l'espèce, deux phénomènes du même ordre, nous ont montré l'union progressive et solidaire, la combinaison et l'équilibre des périodes vitales et des individus contemporains.

Cette loi des âges et des générations est encore celle des modes de l'activité humaine; car, si nous portons notre attention sur l'un des premiers et des plus nécessaires usages que l'homme ait fait de ses forces, pressé par le besoin de se défendre; si nous examinons notre



Organisation militaire, nous allons y voir une image assez parfaite de la Loi Sériaire. En effet, l'armée nous présente d'abord une Unité : elle se personnifie dans son général, qui en est pour ainsi dire la tête, tandis que tous lui font office de bras. Elle nous offre, comme l'histoire naturelle, des divisions en classes, ordres, genres, espèces, variétés et groupes. L'armée n'est pas un assemblage confus de cent mille hommes, c'est une admirable Série, parfaitement organisée, où chacun est à sa place de bataille, où préside l'ordre le plus grand, où la hiérarchie marque les rangs et soude les individus les uns aux autres, de façon à ne former qu'un tout qui se personnifie dans le chef. On dit indifféremment : *Napoléon, ou l'armée, partit pour l'Egypte.*

Dans cette Série, nous trouvons d'abord une première et vaste division,

Cavalerie. — INFANTERIE. — *Artillerie.*

Dans la cavalerie nous avons :

La légère. — LA MOYENNE. — *La grosse.*
Hussards. Dragons. Cuirassiers.

L'armée se divise toujours en :

Aile gauche. — CENTRE. — *Aile droite.*

Si nous descendons dans les détails, nous trouvons que l'armée se décompose en divisions, brigades, régiments, bataillons, compagnies, pelotons, escouades,



et se fractionne enfin en soldats de toutes sortes. Mais chacun de ces soldats fait partie d'un groupe, chaque groupe rentre dans une variété, chaque variété dans une espèce, chaque espèce dans un genre, chaque genre dans un ordre, chaque ordre dans une classe, chaque classe dans l'armée, et c'est ainsi que se reforme l'Unité supérieure et composée.

Dans chaque Bataillon, comme dans chaque régiment, etc., nous voyons, ainsi que dans l'ensemble, deux ailes et le centre,

Grenadiers, FUSILIERS, *voltigeurs*.

Une compagnie est une petite armée qui a son chef et son organisation intime, de même un peloton, voire une escouade, dont le Caporal est le généralissime. Chacune de ces divisions et subdivisions d'une armée qui rentrent l'une dans l'autre, chacune d'elles est un corps organisé, une unité très forte, qui est à différents degrés, une parfaite image de la grande Unité. L'armée nous présente donc non pas seulement une Série simple, mais une Série d'un ordre élevé, ou une Série *puissancielle*, puisqu'elle se compose d'unités, qui elles-mêmes se forment d'unités inférieures, à plusieurs degrés. La Loi Sériaire est donc vivante dans l'armée; ses trois conditions fondamentales s'y retrouvent partout :

1° Unités inférieures rentrant dans une Unité supérieure;



2° Équilibre du centre et des extrêmes inégaux;

3° Analogie et accord des extrêmes.

Il est visible que l'artillerie, par exemple, participe de la cavalerie.

Et pour que rien ne manque à cette organisation, on y a joint la musique. C'est aux sons de belliqueuses fanfares, c'est avec le roulement du tambour, c'est avec l'action de l'Harmonie musicale qu'on se précipite en ordre pour ravager et détruire, pour tuer son semblable.

Il nous paraît qu'il est difficile de ne pas être vivement impressionné par la vue d'un régiment en manœuvre. Cet ensemble harmonieux de costumes pareils, de pas et de mouvements mesurés, cet ordre admirable qui éclate partout et fait marcher ces milliers d'hommes à la voix d'un seul et comme un seul homme, doué d'un corps géant et multiple; c'est là un beau spectacle, c'est là une magnifique et glorieuse image de l'Unité humaine. C'est un spectacle qui fait frémir et pleurer à la fois : frémir, puisque ces hommes ce sont des bourreaux enrégimentés; pleurer, car ce spectacle d'unité, de puissance et de force saisit l'âme et fait rêver au ciel et à l'harmonie.

On a réussi à passionner l'homme pour la guerre et la destruction, à le pousser l'épée à la main contre son frère ; et l'on ne pourrait pas le passionner pour le tra-

vail utile, pour l'industrie féconde et bienfaisante, pour le bonheur de ses semblables???

Il n'en a pas toujours été ainsi, l'Organisation de la guerre n'a pas été d'abord aussi parfaite. C'est graduellement et instinctivement qu'on en est arrivé par l'expérience à cet ordre admirable qui centuple la force de la défense.

Lorsque l'homme est encore nomade, lorsqu'il vit en hordes, de même qu'il y a peu d'association entre les membres de la tribu, de même aussi leur attaque et leur défense manquent de force et d'unité, car l'*union fait la force*. Telles sont les peuplades de l'Amérique et les Arabes que nous combattons aujourd'hui en Afrique. Chez tous ces peuples, pas d'Organisation, pas d'hiérarchie, pas d'ensemble; chacun se bat un peu à sa fantaisie. Qu'en arrive-t-il? En Égypte, nous avons vu ces beaux et redoutables cavaliers, les Mamelucks, venir se briser et mordre la poussière devant nos carrés d'infanterie, dont ils ne pouvaient briser l'Unité qui centuplait nos forces. En Algérie, chaque jour nos soldats se battent héroïquement un contre dix, contre vingt, contre cent. Pourquoi? sans diminuer en rien la gloire de nos armes, on peut affirmer que ces prodiges ne sont pas dus à notre seule valeur; car les Arabes sont également très braves, comme tous les peuples barbares et guerriers; ces prodiges, il faut

surtout les rapporter à notre Organisation conforme à la Loi Sériaire, laquelle unie, associe, combine les efforts et les hommes pour en former un Faisceau, indestructible aux forces éparpillées qui les combattent.

Nos soldats se présentent devant l'Arabe, unis dans une compagnie, ordonnés dans un bataillon, classés dans un régiment, associés dans une brigade, ralliés dans une division, enfin ils se présentent rangés en bataille comme Un seul homme, compacts comme un mur d'airain hérissé de baïonnettes. Ce sont cent mille bras et Une seule tête. Ils réalisent les fabuleux exploits de Briarée et des géants.

Aussi, Abd-el-Kader s'est-il efforcé d'organiser son armée selon la Loi Sériaire. Car, comment ne pas rester saisi de la supériorité que cette organisation *naturelle* * donne nécessairement à ceux qui l'emploient.

On ne s'est encore avisé de se servir de la loi Sériaire que pour se défendre; on n'y a pas songé pour produire. C'est là le mal, tout le mal; et le seul remède aux maux de notre société, c'est qu'on le comprenne. Comment l'homme peut-il ne pas s'apercevoir que de-

* Je dis *naturelle*, quoiqu'elle ait été inventée ailleurs que dans les bois et après bien des expériences; c'est que l'état naturel, par lequel on entend trop souvent un état de société sauvage ou bucolique purement spéculatif, n'est rien moins que cela. L'état naturel pour l'homme, être éminemment sociable, c'est l'état d'association le plus complet, l'*association intégrale*.

vant la nature, qu'il doit vaincre et rendre féconde, il est aussi impuissant que l'Arabe devant l'Unité compacte de nos armes? Comment après avoir été conduit par la nécessité à l'organisation de la guerre, n'avoir pas été saisi de cette idée que, pour que la terre soit fertile, pour que le travail soit productif, il faut également avoir recours à la Loi Sériaire? La loi Sériaire est la loi du mouvement et de la vie, elle est la loi de l'exercice de l'activité humaine. L'armée et la guerre le démontrent. Et cependant nos champs demeurent improductifs, les bras de nos travailleurs se lèvent isolément et sans force; l'ordre de la société est tous les jours mis en question, à cause de notre misère et de notre pénurie!...

Avant de quitter cet exemple d'Organisation, il est utile de dire que si l'armée est une image palpable de la Loi Sériaire, elle n'en est qu'une image *renversée*, attendu que la contrainte en est le ciment et que la destruction est le but de son activité. Or, l'homme n'est pas un Forçat, il ne doit pas être Contraint, mais attiré naturellement à faire une chose; et surtout il ne doit pas détruire, mais créer.

La loi Sériaire étant la loi de la vie universelle, la règle selon laquelle tout se produit et se développe, c'est elle aussi qui doit présider à l'harmonie des sons, comme à l'harmonie des couleurs. En parlant de l'at-

traction, nous avons analysé la gamme passionnelle de l'homme; nous l'avons trouvée composée de sept notes pleines (les animiques), et de cinq demi-tons (les Sensuelles); comme la gamme musicale, avec laquelle elle nous offre la plus complète analogie.

si, UT, ut^{D}, RÉ, ré^{D}, MI, FA, fa^{D}, SOL, sol^{D}, LA, la^{D}.

Voilà le fondement de toute harmonie des sons : c'est avec ces éléments, que Beethoven, Mozart et Rossini ont composé tant de chefs-d'œuvre si variés. De même, c'est avec les douze notes passionnelles, si diversement réparties sur chacun de nous, que Dieu a préparé l'harmonie sociale, le sublime et religieux concert de l'Unité Humaine. La gamme musicale nous présente deux modes, le Majeur et le Mineur : de même, la gamme passionnelle de l'humanité, selon les individus où prédominent les passions affectives d'une sphère plus ou moins large. L'Ambition et l'Amitié sont de nature à nous relier à un beaucoup plus grand nombre de nos semblables que ne le sont l'Amour et le Famillisme. Comme ces deux dernières passions affectives sont généralement en prédominance chez la femme, la Femme joue dans l'harmonie humaine le rôle de ton Mineur.

Telle est la *distinction*, je ne dirai pas l'inégalité, qui la différencie de l'homme; car, personne n'oserait se prononcer sur la supériorité du mode majeur ou mi-

neur en musique. Chacun d'eux a sa valeur spéciale et peut être préféré, mais il n'y a pas de motifs pour inférioriser l'un ou l'autre. Il en est ainsi pour l'homme et la femme.

Les gammes sont les sources et les bases de l'harmonie, mais elles ne sont pas composées d'une suffisante quantité de sons pour former de hauts accords et des séries mesurées. Dans ces séries surtout peuvent facilement se vérifier les conditions de la loi. Toutefois il est à remarquer qu'il faut en général, pour passer d'un accord à l'autre, revenir à la dominante (le *sol* dans la gamme d'*ut*), c'est-à-dire passer par le centre sériaire. C'est un hommage rendu à la Loi de l'équilibre et de la mesure. Pour passer d'un ton dans un autre il faut encore toucher la *sensible*, c'est-à-dire la *transition*. Il y aurait à s'étendre beaucoup sur ce sujet de l'harmonie musicale, la seule dont on se soit suffisamment occupé. Malheureusement nous ne savons que sentir et aimer la musique et ne pouvons, à notre regret, en parler *ex professo*. Nous en disons autant de la gamme des couleurs que nous révèle le spectre solaire ; toujours sept tons pleins, en analogie avec les sept affectives, et cinq nuances, demi-tons, en rapport avec les cinq sensuelles. Le Blanc ou la lumière est le faisceau harmonique de toutes les couleurs, en analogie avec l'Unitéisme composé harmonique de toutes les passions.

La Loi Sériaire n'éclate pas moins dans les formes et les lignes que partout ailleurs*. Elle est également ici la base de l'harmonie et la condition de la beauté. L'aspect d'un édifice nous satisfait par son ensemble, en proportion de l'équilibre qui existe entre ses ailes et le centre. C'est pourquoi Versailles et le Luxembourg, du côté des jardins, reposent agréablement la vue. On est charmé de l'équilibre des deux ailes avec les masses qui composent le centre. Si nous parlions uniquement à des peintres, nous entrerions dans quelques détails, capables de leur faire apprécier combien la beauté des formes est en proportion de leur rapport avec la loi sériaire. Un verre, qui n'offre aux yeux qu'une forme cylindrique, satisfait bien moins le regard qu'un de ces élégants vases antiques à pieds, dont le corps se détache par une coupe gracieuse et se termine par un long col étroit, qu'accompagne un manche d'une légèreté capricieuse. C'est qu'ici nous voyons encore cette variété de lignes, avec cette inégalité des deux extrêmes, équilibrés par le centre. La forme Ovoïde, est une fidèle image de la loi et se trouve abondamment répandue : l'ovale des yeux, celui de la tête, celui de la forme humaine, prise dans son ensemble des pieds à la tête, etc. Que ne nous est-il possible de poursuivre ici

* Voir l'appendice sur la *dignité des lignes.*

ces développements, avec tout l'intérêt qu'ils méritent ; mais il faut s'arrêter. Nous ne devons spécialiser qu'autant qu'il est nécessaire pour faire entrevoir la généralité de la loi.

Pour compléter autant qu'il est en nous cette étude de la Loi Sériaire, insistons en terminant sur la vérité de cet apologue du songe de Jacob. Il est aussi simple dans son expression que magnifique et sublime par l'étendue des pensées qu'il recouvre.

« Alors il songea, et il vit une échelle qui était ap-
« puyée sur la terre et dont le haut touchait jusqu'aux
« Cieux ; et les Anges de Dieu MONTAIENT ET DES-
« CENDAIENT par cette échelle.

« Il vit aussi l'Éternel qui se tenait sur l'échelle... »

(*Genèse*, V. 12, 13, chap. XXVIII.)

Une échelle qui était appuyée sur la terre et dont le haut touchait aux cieux. La terre touchant aux cieux, l'homme en alliance directe avec Dieu, n'est-ce pas là une notion aussi juste que complète de la vérité ? Le Ciel partout, la vie partout ; point de néant, point de mort, ni de mal, point de damnés, point de maudits.

Et les anges de Dieu MONTAIENT ET DESCENDAIENT *par cette échelle* de vie, cette voie insensible de succession ascendante et descendante, ce chemin aux as-

pects toujours nouveaux, mais dont le but ne varie pas; c'est toujours la lumière vivante et féconde, le soleil de vérité et de justice, c'est toujours Dieu, le Très-Haut et la félicité parfaite.

Peut-on, en moins de mots, donner une idée plus nette des conditions de la vie? Peut-on en moins de mots proclamer la souveraineté de la Loi Sériaire et la faire apprécier par une analogie plus claire. *Monter et descendre* sans cesse, voilà la vie et le mouvement; c'est toute la Loi Sériaire.

Et pour que rien ne manque à ce majestueux tableau, unique de vérité, Moïse ajoute : *Et il vit l'Eternel qui se tenait sur l'échelle*.

C'est-à-dire, Dieu est dans la vie, *sur l'échelle*, comme tous, mais il y est immuable et immortel dans son mouvement incessant; il occupe toute l'échelle. Il vit de la vie souveraine et parfaite. Il est l'*échelle* tout entière, il est la Série éternellement vivante.

Si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit au chapitre qui traite de l'unité et de la variété dans l'ordre universel, on se convaincra, d'après ce qu'on vient de lire, qu'il est impossible d'accepter et de comprendre complètement cette conception de l'Unité, si l'on ne connaît pas la Loi Sériaire. Elle seule nous montre comment les diverses unités se lient et s'enchaînent, composant des unités supérieures, qui ren-

trent à leur tour dans des unités puissancielles, et cela à l'infini, jusqu'au classement hiérarchique de tous les êtres dans l'être suprême. Ainsi plus de confusion ; chacun est à sa place, partout éclate l'ordre, et c'est la série qui l'établit.

Voilà une idée bien faible et bien imparfaite de cette grande Loi Sériaire, de cette loi qui frappe de son éternel balancier, qui marque de sa divine empreinte tout ce que nous voyons, tout ce qui est produit, tout ce qui vit, depuis la plus humble feuille jusqu'aux plus sublimes harmonies sidérales et passionnelles. Loi Sériaire, loi d'ordre, loi de mesure, loi de proportion, loi d'équilibre et de justice souveraine, loi qui grave au cœur de l'homme ses passions saintes, comme elle écrit dans l'espace, en lettres lumineuses et gigantesques, les accords infinis des mondes et des univers !... *

* *Multa renascentur quæ jam cecidere cadent que.* (HORACE.)

Ces générations et corruptions, dont les mondes deviennent le théâtre perpétuel, ce flux intarissable de toutes choses dans le temps et dans l'espace, peuvent n'être nullement des productions nouvelles. Comme il n'existe en chaque sphère qu'une certaine quantité de matériaux organiques ou transformables, il s'établit nécessairement une rotation faisant circuler ces substances à plusieurs reprises, dans les mêmes moules d'organisation ; le végétal dans l'animal, et réciproquement les uns dans les autres.

Donc il se coordonne une SÉRIE préconçue dans les destinées des créatures, une rénovation préméditée de la même chaîne d'événements sur cette roue infinie du Temps qui l'entraîne. Ainsi nous reproduisons nos pères, comme nous serons engendrés de nouveau par nos descendants : les éléments vivants de nos organes assujettis à des métamorphoses incessantes, par le développement continuel de cette grande

trame de la vie, renouvellent forcément toutes les chances possibles, selon les voies impénétrables de la toute-puissance qui régit l'univers.

(*Philosophie de l'Hist. naturelle*, Virey.)

Quelques vagues et parfois quelque peu conformes à la science que puissent être certains passages de ces citations, je crois cependant ne pas devoir les négliger, lorsque dans leur caractère général, elles sont d'accord avec la loi sériaire. Ce genre de confirmation, quoique incomplet, est d'autant plus précieux qu'il vient d'auteurs n'offrant le plus souvent aucune affirmation positive d'une loi mathématique, souverainement régulatrice de la vie. De plus, ces citations montrent combien sont vraies les lois que nous avons exposées, puisqu'on y est amené soit instinctivement, soit à la suite de recherches scientifiques partielles.

(Voir à la fin du volume l'appendice intitulé : *Confirmation de la Théorie de Charles Fourier*, par Carus.)

XVIII

CONSÉQUENCES
DES LOIS DE LA VIE UNIVERSELLE.

Les attractions sont proportionnelles aux destinées.
La série distribue les harmonies. (Fourier.)

Analogie. — Unité de système. — Il n'y a point de duplicité d'essor.

L'attraction étant le fondement de la vie, *la baguette enchantée* qui anime toute chose et tout être, Fourier en a naturellement conclu, que cette attraction devait exister chez toutes les créatures en proportion du rôle qu'elles doivent remplir dans l'ordre universel : c'est pourquoi il a religieusement posé cet axiôme :

Les attractions sont proportionnelles aux destinées,

Axiôme bien simple et bien saisissable pour l'intelligence, clair, en un mot, comme une vérité, évident comme doivent l'être les principes éternels de la vie. Et réellement pourrait-il exister un être dont les facultés vitales ne fussent pas en rapport avec la mission que

Dieu a voulu qu'il remplît? Car cet axiôme ne signifie pas autre chose : tout être, homme, plante, animal ou globe, a reçu une somme de forces en rapport avec sa mission dans l'ordre universel ; ou les attractions sont proportionnelles aux destinées.

Sans doute qu'avant d'arriver à proclamer cet axiôme si simple, qui n'est si simple que parce qu'il est vrai, il a fallu que l'humanité accomplît d'ailleurs d'immenses travaux, parce que, comme le dit Fourier avec son sens profond des choses : *Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles et d'en pressentir le système.* Pour que Fourier vint établir cette loi si claire, il a fallu qu'apparussent Pythagore et Archimède, Copernic et Keppler, Galilée, Newton et mille autres dont je ne cite que les plus illustres. Quoiqu'il en soit, cet axiôme est aujourd'hui aussi manifeste que de facile démonstration.

Et maintenant de ce que l'attraction est le fondement universel de la vie, de ce que cette attraction est proportionnée dans chaque être à sa mission providentielle, enfin de ce qu'il y a ordre dans l'univers, de ce que cet ordre s'entretient et se manifeste par la succession graduée, par la variété, par l'accord contrasté et composé, Fourier a dû magnifiquement élever la se-

conde de ses lois, comme le phare lumineux de la vie :

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES DANS L'UNIVERS.

La force vitale, la puissance si variée et si multiple des différents êtres qui composent l'univers : voilà l'Attraction. La mesure, l'ordre selon lequel tous ces êtres vivent et s'unissent dans une immortelle unité, voilà la Série. Ces deux lois se complètent l'une l'autre, ou plutôt elles ne sont que les faces différentes d'un même objet : la Vie.

Par cela que l'idée de Dieu implique la toute-puissance, il faut qu'il y ait Unité dans le système du monde; mais, de plus, nous avons vérifié cette unité, nous l'avons trouvé dans l'attraction, que nous avons vue, sous un nom ou sous un autre, selon l'objet spécial dont il s'agissait, être le véritable fondement de la vie universelle. Nous l'avons constaté également dans la Série qui dispense et proportionne les développements et les caractères d'unités aux êtres, toujours avec succession et mesure. Il y a donc Unité de système dans l'univers. Le principe de la vie, multiple et indéfiniment varié dans ses manifestations, ne perd jamais son Unité qui est son premier et fondamental caractère.

Puisqu'il y a unité de système dans le monde, puisque tout se tient, s'enchaîne, se relie et s'embrasse par nuances, degrés et transitions de caractères intimes, il y a conséquemment Analogie Universelle entre les di-

verses manifestations de la vie. Toutes, quelles qu'elles soient, se rapprochent de près ou de loin. D'un minéral à un végétal quelconque, il n'y a jamais que la distance qui le sépare en remontant au dernier individu de l'échelle végétale pour arriver jusqu'à lui. De même d'un végétal à un animal, de même de tout être, et c'est pourquoi Schelling a dit avec une grande vérité : *l'analogie de chaque partie de l'univers est telle, que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie et de chaque partie dans le tout*. Tout est miroir de Dieu, une simple fleur comme l'immense Océan, comme la terre, comme l'homme enfin, *fait à l'image de Dieu*. Il n'y a que du plus ou du moins dans la manière dont chaque être particulier reflète et révèle l'être éternel et immuable.

De l'unité de système et de l'analogie universelle découle la nécessité des Transitions. Quoique nous ne les connaissions pas toutes, elles sont nombreuses dans la nature, et nous en avons plusieurs à citer : le *poisson volant*, transition du genre poisson au genre volatile; l'*amphibie*, transition du genre poisson au genre animal terrestre; la *chauve-souris*, transition des mammifères aux volatiles; la *nèfle*, transition entre la poire et la pomme, fruit ambigu comme le *coing*, etc. Les trois règnes se rapprochent encore par des degrés insensibles, mais la science naturalogique a beaucoup à faire

pour nous montrer sans interruption les précieux anneaux de cet enchaînement des êtres *.

« La nature est Une; elle n'admet point d'interrup-
« tion dans la Série de ses œuvres; toutes se tiennent
« par des *nuances successives* : l'homme tient au règne
« animal, celui-ci au règne végétal, qui se rattache à
« son tour aux minéraux, bases et fondements de la
« terre, notre mère. »

(*Philosophie de l'histoire naturelle,* VIREY.)

Voilà ce que la force des choses, l'étude et la contemplation de la nature font dire à un savant, qui ne connaît pas sans doute le nom de Fourier, non plus que la généralité de la *Loi Sériaire* et ses premières conditions.

J'arrive à un point sur lequel il est important que j'insiste; je veux parler de la *dualité d'essor,* ou de la prétendue faculté départie aux êtres de se jeter à droite ou à gauche de leur destinée. Et d'abord que je fasse ici une réserve. Fourier ne voulait point qu'il y eut de *Fouriéristes,* et il avait raison, parce que la science est plus grande que Fourier et qu'il faut avant d'être pour

* On conçoit que les transitions en général et, en particulier, que les liens de transition d'un régne à un autre ne peuvent résider dans un seul individu. Les transitions doivent se composer de plusieurs groupes d'individus, la nature ne pouvant étendre en simple ligne droite les ramifications et les entre-lacs de ses membres infinis. Ainsi les Poissons se relient aux Mammifères par la Chauve-Souris et les Cétacés, etc.

Fourier être pour la science, à moins de passer pour un fanatique ou pour un sot; toutes choses qui ont bien leur excuse, mais qui n'en sont pas moins des aberrations qu'on ne peut accepter.

Dans tout homme, et principalement dans les grands hommes, qui sont venus consacrer de grandes vérités au milieu de grandes tortures et de grandes fatalités, il y a deux êtres qu'il faut soigneusement distinguer. Il y a le Savant, il y a l'homme. Chez Newton, il y a le savant qui a définitivement démontré l'Attraction matérielle et l'homme qui a commenté l'Apocalypse. Dans Rousseau, il y a Jean-Jacques, qui à force d'amertume, de tourments et de misères de toute sorte, était devenu monomane et fou; et il y a le philosophe qui avait cru à Dieu Très Bon et Tout-puissant, aussi bien qu'à la bonté *naturelle* de l'homme. Dans Fourier, il y a le Génie qui a découvert les deux théorèmes lumineux et transcendants :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES;

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES.

Il y a le savant qui a donné tant d'analyses nettes, justes et ingénieuses, le logicien rude et inflexible, l'homme de foi profonde et intégrale. Puis, de l'autre côté, il y a l'homme qui a souffert de n'être pas compris, d'être oublié, calomnié, dédaigné; l'homme qui

a vécu en lui-même, n'ayant pu rencontrer d'âmes pareilles avec qui s'épancher et communier de sentiments et de pensées. Dans Fourier il y a enfin l'homme qui a dit que, depuis le siècle de Périclès, l'humanité aurait dû faire ce qu'elle ne peut faire encore aujourd'hui, *fonder l'harmonie sur le globe;* qui a dit que les philosophes devaient être accusés de ce crime; qu'il faudrait à peine deux ans pour organiser une phalange et six ans pour que le globe entier imitât cet exemple, etc. Rien de plus concevable que Fourier le méconnu, le crucifié, par un besoin d'autant plus fort de croire à la science qu'elle était plus niée, ait affirmé de telles hardiesses, aussi étranges que fausses. En renfermant Salomon de Cauz on l'a rendu fou. En tenant sous le boisseau la lumière que, fier et confiant, Fourier découvrait au monde, on lui a fait dire ce qu'il n'aurait pas dit autrement; ce dire étant en contradiction avec les Lois qu'il avait constituées.

En effet, puisque tout être a reçu une somme d'Attraction ou de force vitale, proportionnée à sa mission providentielle, nul ne peut manquer d'accomplir cette mission. Chacun fait ce qu'il doit, ni plus ni moins. Comment ferait-il plus, s'il n'a pas reçu une force supérieure? comment ferait-il moins? Il n'aurait donc pas une puissance proportionnelle à sa mission. De toute évidence, aucun être ne peut faire au-delà ou en-

deçà de son attraction : naturellement et nécessairement il agit en proportion de sa puissance d'agir, jamais au-dessus, jamais au-dessous. Car, si les attractions sont proportionnelles aux destinées, la réciproque existe, et *les destinées sont* également *proportionnelles aux attractions*. Mais cela étant ainsi, tout dans le monde et la vie se produit et se développe conformément aux lois de Dieu, sans que personne y puisse rien changer. L'humanité au siècle de Périclès a donc fait ce qu'elle a pu, ni plus ni moins ; les philosophes ont également fait selon leur force, et s'ils n'ont pas plutôt conduit à l'harmonie, c'est que les pauvres gens n'ont pu faire mieux ; car, comme Fourier le leur prouve, cela eût été bien meilleur pour eux et pour tous.

Ainsi donc ceux qui, sous prétexte de la *dualité d'essor*, se sont laissés prendre à cette boutade de Fourier, et, à son exemple, ont crié après les philosophes, ceux-là sont tout simplement tombés dans un piège qui n'a rien de scientifique. L'homme seul l'a tendu, point le Savant; l'homme, dont le calice d'amertume bu jusqu'à la lie, avait troublé la raison sur ce point.

Ceci va se trouver confirmé par Fourier lui-même.

« Le parallèle de ces huit sociétés, dont quatre heu-
« reuses, *garantisme, assoc. hongrée, séries composées*
« *diverg., séries composées converg.* — et quatre mal-

« heureuses, *sauvagerie, patriarchat, barbarie et ci-*
« *vilisation*, donne lieu à poser ce principe de la *Dua-*
« *lité d'essor* dans le système du mouvement. Distin-
« guons ici l'essor harmonique ou heureux et vrai, dis-
« tribué par séries, et l'essor subversif ou malheureux
« et faux, distribué par familles. » (*Traité* I, 27.)

D'après ce passage, il est manifeste que Fourier se sert de cette expression, *dualité d'essor*, pour désigner à la fois le développement originel et pénible de l'être (c'est l'*essor subversif*), puis le développement viril ou de maturité (c'est l'*essor harmonique* ou *destinée essentielle*, ainsi qu'il l'appelle encore). Mais cette qualification est vicieuse, pour vouloir être trop forte; car ces commencements pénibles, cette enfance, *cette dentition*, l'être doit passer par toutes ces phases. Ces phases font donc partie de sa destinée, aussi bien que celles où son existence est plus complète. Ces phases ne sont donc pas *fausses*, en ce sens qu'elles n'auraient pas dû exister. Aussi, dans la pensée de Fourier, cette locution équivaut-elle simplement à *malheureuses*. Voilà l'histoire de la *Dualité d'essor*, sur laquelle on a échafaudé cette monstrueuse erreur de l'homme se jetant en dehors de sa vie, se perdant dans la subversion ou, si l'on veut, y croupissant plus long-temps qu'il ne l'aurait dû *.

* « L'humanité se développe en *essor harmonique* et en *essor subver-*

Voici encore un passage de Fourier, relatif au même sujet, et qui témoigne de l'aberration de son esprit sur ce point.

« Il est difficile à un globe de s'élever d'emblée à la « découverte du mode sociétaire ou série passionnelle : « si je l'ai déterminé en plein, *c'est que le hasard m'a « bien servi dès le début*. Mais peu de globes y arrivent

« *sif*, selon qu'elle s'abandonne ou résiste à la volonté divine manifestée « par l'attraction. L'unité de système avec dualité d'essor est une des « lois principales du mouvement. Par ces considérations, Fourier échappe « aux difficultés que rencontrent les partisans de la doctrine du *Progrès « absolu*. Ceux-ci, en effet, sont obligés de s'évertuer à montrer la bonté « et la sagesse infinie de la Providence dans les grandes catastrophes « qui ont désolé le genre humain. M. Fourier croirait faire injure à la « Providence s'il lui attribuait l'emploi de pareils moyens de progrès. « Selon lui, toutes les calamités dont l'histoire a gardé le souvenir, toutes « les calamités qui nous affligent encore, sont la punition (*indirecte*, « car l'esprit de vengeance ne peut s'allier avec les notions sur la divi- « nité) d'une créature qui résiste à sa propre loi, à sa loi qui lui est in- « cessamment révélée par l'attraction, et qui porte cette créature à l'as- « sociation et non au morcellement. Cette explication me paraît très « belle et très satisfaisante. » (TRANSON.)

Cette explication n'est ni belle ni juste, comme nous l'avons vu ; elle prouve seulement que M. Transon n'avait pas compris, dans leur plénitude, les lois posées par Fourier. Fourier savait très bien qu'il ne faisait pas injure à la Providence en reconnaissant qu'elle avait soumis la vie de tous les êtres à la loi sériaire, loi qui implique origine, commencement, initiation douloureuse, etc... Fourier savait très bien aussi que c'était stimulé par des désirs nouveaux et le besoin de quitter un état pour un autre supérieur, que l'humanité gravitait vers sa maturité, et il le disait. Ce qu'il a dit de plus, ce n'était pas comme savant, mais comme homme ayant souffert. Dans la vie des êtres, le mouvement, l'essor vital est *composé*, ascendant et descendant, mais il n'est jamais *faux*.



« directement sans passer par les tâtonnements, par « les procédés mixtes, dont l'épreuve successive pou- « vait consumer des siècles. » (FOURIER.)

Il est effectivement si difficile à un globe de s'élever d'emblée à la découverte du mode sociétaire, que cela ne s'est jamais vu, parce que jamais la Loi Sériaire n'a été violée, parce que jamais rien ne se produit en dehors de cette Loi de Dieu. Or, c'est ce qui serait arrivé dans ce cas, et cela eut été aussi monstrueux que de voir un enfant venir au monde avec de la barbe et tout ce qui constitue la virilité. *C'est que le hasard m'a favorisé dès le début.* Quelle modestie et quelle naïve affectation d'ignorance! Le hasard! Est-ce qu'il y a un hasard? *C'est l'ignorance des causes,* dit Leibnitz, car la Providence gouverne tout, *jusqu'à une feuille, qui est le jouet des vents.* (SAINT AUGUSTIN.) Ce qui vous a favorisé, c'est d'être né après Newton et Galilée, après Colomb et Keppler; c'est d'avoir été bercé sur les genoux d'une mère Catholique, c'est d'avoir lu ces maudits philosophes sceptiques, vis-à-vis d'une société mauvaise, comme nous la présentait le XVIIIe siècle : ce qui vous a favorisé, c'est d'être né dans ces circonstances heureuses et avec les hautes facultés dont Dieu vous avait pourvu. Mais tous les globes passent par les tâtonnements, par les procédés mixtes dont vous avez



parlé, attendu qu'ils sont soumis à la Loi que vous avez formulée :

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES.

Telle est la condition du génie dans les époques d'initiations vitales; tels sont les écarts où peuvent tomber les intelligences les plus élevées et les plus droites.

Nous résumant, nous voyons que d'après les lois de l'Attraction et de la Série, il y a Unité dans le système du monde, et Analogie universelle entre les êtres qui le composent. La Série et l'Attraction qui gouvernent l'homme individu, président également au gouvernement de la société humaine. La série qui lie et enchaîne les êtres les uns aux autres, unit pareillement l'homme à son semblable; c'est par elle que se forme l'Association et se constitue l'Unité Humaine.



XIX

DÉVELOPPEMENTS

DE L'HUMANITÉ ET DE LA VÉRITÉ

D'APRÈS LES LOIS DE LA SÉRIE ET DE L'ATTRACTION.

> Les plus hautes conceptions des sages, qui pour y parvenir ont eu besoin de vivre de longs jours, sont devenues le lait des enfants. (BALLANCHE.)
>
> D'heure en heure Dieu améliore.
> (*Proverbe espagnol.*)

Destinée humaine.

« La suite des hommes pendant tant de siècles peut « être considérée comme Un seul homme qui toujours « subsiste et toujours apprend (PASCAL); » et développe les vérités immuables, éternelles, les lois de justice et de conservation que Dieu avait déposées en l'humanité avec la vie.

Combien sont belles et vraies ces simples paroles de ce beau génie. D'un seul trait elles établissent les lois de la nature humaine, qui est un développement progressif de l'être, soumis à toutes les modifications incessantes de la Loi Sériaire. Elles sont si justes qu'en

se pénétrant de leur sens, qui est susceptible d'une large application, il se trouve posséder la clef et la raison des choses. Tout va se développant graduellement, selon une loi de continuité manifeste; rien ne se produit instantanément et par interruption. Tout est lié, tout suit un merveilleux enchaînement aussi immuable en lui-même que varié et multiple dans ses manifestations : l'humanité, comme l'homme individu, la vérité comme l'intelligence.

Et réellement ne serait-ce pas se tromper étrangement de croire qu'un grand homme qui donne force et puissance à une vérité, l'a tout à coup et spontanément découverte, que nul avant lui n'en avait eu conscience, que sans lui l'humanité en eût été privée. Bien loin de là, les faits attentivement observés montrent qu'il n'est pas une seule vérité, à laquelle le génie d'un homme a donné cours, qui n'eût été bien long-temps avant et plusieurs fois plus ou moins complètement pressentie, développée, écrite même; en un mot qui ne fut à l'état latent, pour m'exprimer ainsi, dans les entrailles de l'Humanité. De là la justesse de la maxime de Salomon : *Nihil sub sole novum*. Et, en effet, comment pourrait-il en être différemment? L'humanité, dont les générations successives se tiennent et ne forment qu'Un seul être, qui va toujours se développant, il est vrai, mais qui pourtant est le même, doit néces-

sairement avoir conscience des Vérités essentielles à sa vie. Je veux bien que cette conscience soit moins forte et moins parfaite à l'origine, mais elle existe, il n'en saurait être autrement. De même, l'enfant contient en germe l'homme et a le pressentiment des forces et passions viriles qu'il aperçoit graduellement se développer en lui.

Donc *nihil sub sole novum,* car toute vérité était déjà plus ou moins découverte, lorsqu'un grand homme est venu lui servir de parrain, lui imprimer un cachet, qui lui donnât cours dans la foule et la rendît palpable pour tous.

Les exemples ne manquent pas à l'appui de ces considérations. La poudre, la boussole et d'autres inventions étaient connues des Chinois, lorsque nous nous sommes mis en relation avec eux. Les Romains avaient des lettres de bois pour signer d'une manière plus expéditive, avant que Guttemberg s'avisât d'employer ces lettres d'une façon plus composée.

Avant que Bacon vint mériter le nom de *Restaurateur des sciences,* en prescrivant l'analyse et la méthode expérimentale. Hippocrate l'avait appliquée dans ses travaux, et Montaigne avait dit : « Il faut tout passer par « l'estamine et ne loger rien en nostre teste par auto- « rité ny à crédit. » Newton n'a pas découvert l'attraction, il l'a prouvée. Indépendamment de Bacon, qui l'a

assez nettement formulée, Copernic, en démontrant le véritable système du monde, avait dit : « La pesanteur « est une tendance que l'auteur de la nature a impri- « mée à toutes les parties de la matière pour s'unir et « former des masses. Cette propriété appartient égale- « ment à la lune, aux planètes et au soleil : c'est elle « qui a réuni et arrondi en globe les molécules qui les « composent, et qui maintient leurs formes sphéri- « ques. Tous les corps placés à leur surface pèsent éga- « lement vers leurs centres sans jamais entraver leur « circulation dans leurs orbites. »

Képpler aussi avait avancé que la force motrice du soleil s'affaiblissait par la distance et agissait en ligne droite comme la lumière.

Il est donc de toute évidence que les progrès scientifiques de l'humanité sont plus ou moins aperçus et pressentis par elle avant d'être réalisés ; et cela, parce qu'il n'y a point de rupture dans le lien qui en unit les générations, mais, au contraire, intime solidarité. Ce qui se produit présentement était déjà en germe dans le passé. Mais si rien n'est plus vrai que cette solidarité qui unit l'espèce humaine et se transmet aussi bien que la vie physique, elle n'ôte aucun mérite aux grands génies, qui ont fait prendre date à ces diverses vérités et les ont inscrites d'une manière indélébile sur l'oriflamme sacré de l'humanité, cet infatigable pèlerin vers une terre

promise de lumière et de bonheur. Parce qu'avant lui plusieurs géographes avaient affirmé l'existence d'un Nouveau monde vers l'ouest, parce qu'il s'est appuyé sur l'autorité de ces savants pour obtenir une caravelle, la gloire de Christophe Colomb en est-elle moins grande et ne demeure-t-il pas toujours l'Inventeur de l'Amérique !

Au moral comme au physique, l'homme ne vit que par assimilation. Si l'homme apprend, connaît et agrandit sa science, c'est parce qu'il absorbe, assimile ce que l'esprit humain a déjà produit, créé autour de lui et pour lui ; c'est en faisant *siens*, en incorporant à soi, si je puis me servir de cette expression qui fait image, les idées, les sentiments et les connaissances qui sont le résultat du travail antérieur de l'humanité.

Donc l'homme, éternellement guidé par les lois souveraines de L'ATTRACTION et de la SÉRIE, progresse et s'avance dans une voie toute grande et toujours nouvelle, quoique toujours la même. Il marche, plus fort chaque jour des pas de ses devanciers, il gravite, incessamment attiré vers l'apogée de sa vie comme l'aimant vers le pôle, passant par tous les repos, tous les ombrages, toutes les sinuosités capricieuses que déroule devant lui la Loi Sériaire. Il marche et sa foi augmente, et sa confiance se fait plus grande en proportion de ce qu'il a déjà accompli. Plus il approche du

but, plus il croit pouvoir l'atteindre. Nous doutons moins de l'avenir aujourd'hui qu'on n'en doutait au moyen-âge, où la fin du monde était devenue une croyance générale. Nous doutons moins, parce que nous vivons plus, parce que la destinée humaine est plus éclaircie, parce que ce qu'il a déjà accompli inspire à l'homme une conscience plus entière de ce qui doit s'accomplir encore.

Mais il y aura toujours du mystère pour l'homme, parce que l'homme n'est pas Dieu, et qu'il n'y a que Dieu pour qui rien n'est voilé, rien n'étant trop grand pour lui.

On n'aura jamais une raison absolue des choses, pas plus de la destinée humaine que de la fin d'aucun être. Si l'homme, intelligence finie, pouvait avoir le dernier mot d'une partie quelconque de l'univers, fut-ce d'un atôme, il aurait la clef de tout, c'est-à-dire qu'il ne serait plus homme, il serait Dieu. Le fini ne peut pas posséder l'infini par quelque point que ce soit, car ce point, quelque peu important qu'il paraisse d'abord, c'est toujours l'infini. Nous ne pouvons donc avoir qu'une conception relative de notre destinée, comme de celle de notre globe, comme de tout ce que nous percevons. Nous sentons, nous comprenons que notre destinée est liée intimement à celle de nos semblables, que nous ne formons qu'Un avec eux, aussi bien ceux

qui nous apparaissent plongés dans la nuit du passé, que ceux que nous pressentons devoir être dans un avenir lointain. Nous voyons que notre destinée, comme Unité Humaine, est d'arriver successivement, comme tout ce qui a vie, à une époque d'apogée, de Maturité où nous serons en pleine possession de notre planète et son véritable Roi. Nous sentons que la vie nous entraîne dans son mouvement incessant; nous sentons bien les buts prochains de notre existence, mais la raison dernière de cette existence, mais sa connaissance absolue, aussi bien que de toute autre, sera toujours une énigme pour un être fini.

Il faut savoir demeurer à sa place, et ne pas se précipiter dans l'abîme sans fond de l'infini pour ne pas vouloir rester sur la terre, qui est aussi du ciel.

XX

LOI DE L'UNION DES SEXES.

> Dieu nous donna deux ailes pour nous élever jusqu'à lui, deux flambeaux pour nous guider vers le vrai, la raison et le sentiment. Chez l'homme le raisonnement domine, chez la femme c'est le sentiment.
>
> Dans l'harmonie musicale il y a le mode majeur et le mode mineur; dans l'harmonie humaine, il y a l'homme et la femme. (E. de Pompery.)

Ce sujet est si important par lui-même; on a d'ailleurs prêté sur ce point des idées si fausses au créateur de l'unité sociale, lorsqu'on ne s'est pas contenté de mal interpréter ses paroles, que je crois utile d'en parler ici, bien que cette question méritât d'être l'objet d'un livre spécial.

Que j'insiste d'abord sur l'importance fondamentale du mode de relation des sexes. En consultant l'histoire, nous voyons que dans l'état sauvage, où rien n'est fixé, ni lois, ni mœurs, où règne un usage variable, dans lequel *la force fait le droit*, la femme, l'être faible, est réduite au rôle secondaire de bête de somme du fort. Une sorte de polygamie désordonnée y est le cas le plus ordinaire. Dans l'état patriarchal et nomade, lors-

que l'homme vit du produit de ses troupeaux errants, et que le chef de famille se fait *la loi vivante*, la polygamie commence à se régulariser au profit du puissant. Dans l'état barbare, la polygamie est la loi dominante, mais elle n'est guère possible pour le pauvre. La femme généralement est vendue et séquestrée pour les plaisirs de l'homme. Alors la Polygamie est complètement organisée; l'esclavage et l'abaissement de la femme sont complets, avec une vie matérielle déjà meilleure. Lorsque la société s'élève au caractère civilisé, nous la voyons, à l'aide du Christianisme, substituer à ce mode de relation des sexes, dans lequel la Femme est tout à fait privée de liberté, la Monogamie.

Par la monogamie, ou Mariage, la femme est bien encore infériorisée à l'homme; elle est toujours en tutelle, *traitée en mineure pour ses biens, en majeure pour ses fautes* (Beaumarchais). Cependant sa volonté est comptée pour quelque chose. D'après la loi civile et la loi religieuse, il faut son consentement exprès pour que l'union ait lieu. Il est vrai que la Femme ne pouvant par son Travail se conquérir une position, se créer une existence, la main dure de la nécessité la conduit le plus souvent à se Sacrifier sur l'autel de l'hymen. Mais le principe de la Liberté de la femme, du droit de donner gracieusement son cœur et sa main n'en est pas moins posé. Et par cela seul, il tra-

vaille sourdement la société et prépare des temps meilleurs, au travers de grandes souffrances *.

Comme nous le voyons, les divers états de société, que parcourt la nature humaine, ont un mode de relation des sexes qui les distingue spécialement et qui tient à leur organisation. Personne ne peut douter que si l'Orient, ce beau pays berceau de l'humanité, cette société immobile et passivement assise à l'ombre des palmiers, que si l'Orient adoptait demain la monogamie imparfaite de l'Europe, demain sa constitution politique serait profondément modifiée. Cette aurore de liberté, luisant au front de la femme, aurait d'immenses résultats. Le régime des castes devient impossible avec la Monogamie.

De ceci on peut conclure que le mode de relations des sexes, établi chez un peuple, est en proportion du degré de civilisation de ce peuple. Avec la Polygamie

* Il existe une curieuse analogie entre la condition de la femme et le sort du prolétaire, ces deux faibles des sociétés d'exploitation humaine.

De même que le Christianisme a sonné l'heure de l'Affranchissement pour la Femme, par l'institution du Mariage; de même il a mis la main sur la chaîne de l'Esclave pour le transformer graduellement en Prolétaire. Les droits de la Femme, comme ceux du Prolétaire, sont avoués manifestement, ils sont en texte formel dans les livres de nos lois. Mais le droit précède le fait, la Théorie, la Pratique. La Liberté de la femme n'existe qu'en droit, de fait elle est l'Esclave des circonstances qui la laissent ignorante et sans une vie matérielle indépendante. La Liberté du Prolétaire n'a pas plus de réalité. Sa liberté est soumise à son besoin de manger, soumise à son besoin de trouver du Travail, et ce travail dépend du *maître*, de son caprice et des vicissitudes du commerce.

(esclavage plus ou moins complet de la femme), état sauvage, patriarcal, barbare; avec la Monogamie (aurore de la liberté de la femme), commencement de sa participation indirecte au mouvement social, première civilisation.

Tel l'histoire nous montre qu'a été le passé; tel notre propre expérience nous montre qu'existe le présent.

Aujourd'hui en Europe, dans les pays les plus avancés, là où le Christianisme a porté ses meilleurs fruits, où le mariage existe, l'état de la Femme est celui que nous avons dépeint : commencement d'émancipation entravée par le manque de Travail et d'Éducation, et cela sous le principe de la Liberté proclamé par la loi religieuse et civile. Le principe seul est entier, la liberté existe à peine. La femme est traitée en mineure pour ses biens, en majeure pour ses fautes, dans toute la vérité du mot, par la loi comme par les préjugés et les mœurs *. L'époque porte encore ici le cachet des âges

* Chez ces mêmes peuples où règnent ces lois, où dominent ces préjugés, dans un salon, dans un lieu public, tous les honneurs, toutes les déférences, toutes les politesses sont pour la femme. Ne serait-ce qu'un jeu, une hypocrite démonstration de bienveillance? Non, sans doute; cette déférence du fort pour le faible est vraie comme elle est naturelle. Ceci n'est pas joué, pas plus que la protection accordée partout à l'enfant, au vieillard, au faible en général.

Comment donc s'expliquer cette sorte de contradiction entre les coutumes et les lois?

Supposez que ce salon se transforme tout-à-coup en un vaisseau affamé par le manque de vivres; supposez que la ville polie soit une ville

d'ignorance et de grossièreté, où la Force est le Droit et le Juste. L'homme est le fort, il a fait la loi. Elle lui est favorable et opprime le faible.

Le mari peut avoir des concubines, pourvu qu'il ne les tienne point dans la maison commune. Il gère et administre les biens de la femme. L'homme n'est pas perdu dans l'opinion, ni stigmatisé par le préjugé, s'il se livre à des amours illégitimes : au contraire, on l'en félicite, on en rit le plus souvent. Il est excusé s'il tue sa femme en flagrant délit d'adultère. La femme est punie pour adultère beaucoup plus sévèrement que son mari, quelque part qu'il se soit consommé. Elle ne peut disposer de sa propre dot; elle ne peut aliéner un bijou, la moindre chose sans le consentement de son mari. Elle est obligée de le suivre partout où il lui plaît d'aller; elle est contrainte *légalement* de cohabiter avec lui.

assiégée non plus seulement par les ennemis, mais par la faim et la peste. Alors que devient le faible? Comment se comporte le fort? Qui mange-t-on le premier à bord du navire? le mousse, l'enfant, la femme.

Manifestement le faible n'a sa place que lorsque le fort a premièrement la sienne. Le fort commence par arranger la société pour lui, et c'est lorsqu'il y respire à l'aise qu'il prend garde au faible. Il n'y a qu'à se souvenir de l'horrible état de la femme nomade et barbare.

Nous pouvons donc conclure avec certitude que ces lois et ces préjugés, qui compriment le sexe faible dans les sociétés civilisées, proviennent naturellement de la grossièreté et du malheur de ces mêmes sociétés. Nous pouvons dire que ces lois et ces mêmes préjugés attestent l'ignorance et le mal-être des hommes; enfin, que l'affranchissement du faible n'aura lieu que par l'avènement d'une société supérieure, l'association intégrale.

Le préjugé frappe impitoyablement la femme, si elle est faible : jeune fille ou en puissance de mari, l'opinion est la même, rigoureuse, inflexible. Elle la condamne avec plus de cruauté qu'elle ne met de faiblesse à donner à l'homme un bill d'impunité. Voilà l'état des choses, il n'y a pas à le nier. Il est visible, palpable *. C'est en ces termes que nous trouvons la question posée maintenant.

A première vue, il est évident qu'il y a quelque chose à faire, qu'il faut continuer le mouvement libérateur dont la Monogamie a été le signal. Mais il faut remarquer qu'il sert peu ici de proclamer bien haut la Liberté de la Femme. Ces paroles en elles-mêmes sont vaines et sans valeur, si elles ne répondent à des moyens pratiques, capables de Réaliser ce qu'elles annoncent. Or, c'est ce qui est arrivé à plusieurs.

Le sentiment de la Liberté de la femme est au fond du cœur de tous les hommes droits et désireux du bien : c'est là une simple question de justice et de bon sens.

* *L'émancipation de la femme ! N'est-ce pas là une insulte pour nos lois, qui ne font point d'acception de sexes, et pour nos mœurs, qui sont plus généreuses encore !*

(Études sur les Réformateurs contemporains. LOUIS REYBAUD.)

On ne conçoit guère ces paroles sous la plume d'un homme de travail et de talent, et en présence de vérités contraires qui crèvent les yeux. Il faut que la position particulière de M. Reybaud soit bien heureuse et l'aveugle beaucoup. Sans cela comment s'expliquer ces assertions manifestement fausses.

Mais jusqu'ici personne, que je sache, n'a trouvé à côté du principe les moyens de le mettre en pratique.

Fourier seul l'a fait, parce que Fourier est allé droit au fond des choses, à la base de la société : *l'organisation du travail en rapport avec la nature humaine.* Ayant donné les règles certaines de cette Organisation, la femme, comme l'homme et même l'enfant, y trouve sa place. La femme dans cette société normale (*association de tous les intérêts et de toutes les forces*), par l'exercice naturel de son activité, se crée une existence convenable. Elle peut vivre de son Travail. Il ne lui est plus nécessaire de se vendre ou de mendier pour vivre. Elle existe par elle-même.

On m'avouera que telle doit être la première condition d'affranchissement de la femme, sa Liberté doit se fonder sur son Indépendance matérielle effective. Secondement, dans cette société la femme, comme l'homme, reçoit tous les développements que réclame son être. Son intelligence et son cœur s'élèvent et s'ennoblissent par une instruction et une éducation prodiguées à tous, et qui n'a pour limite que la limite même de l'aptitude de chacun. Cela étant : la femme faite ce qu'elle doit être, une créature humaine dans toute son intégrité, dirigée et conduite par l'inspiration d'un noble cœur et d'une intelligence divine au sein d'une société véritablement Providence de ses membres, ne

voit-on pas tout aussitôt la différence qui existe entre la Femme, placée dans ces circonstances favorables, et la femme, plongée dans l'effroyable et tyrannique situation d'aujourd'hui ?

Ne voyez-vous pas que nous venons réellement d'affranchir la femme et de lui donner la Liberté? Elle a *son pain quotidien* et sa vie matérielle assurée, en proportion avec ses besoins. On a pris soin de former son cœur ou plutôt de laisser épanouir, selon le vœu du Créateur, ce pur et chaste trésor d'ineffables amours; son intelligence s'est élancée vers la Vérité et la Vie de toute sa vigueur native. Si son corps est sain, robuste et beau de forme, son esprit et son cœur sont également riches de leurs dons naturels. Comment ne point désirer qu'une semblable créature n'aille pas libre et naïve au-devant de la vie, ne suive d'une allure vive et charmante les sentiers qui s'offrent à elle, que redouter? pourquoi craindre? Elle vit au sein d'une société qui ne lui tend point de piéges ni d'embûches fardées de Morales; elle est au sein d'une société dont la vérité, la franchise, la sécurité et l'ordre sont les fondements. Elle retrouve toujours et partout la même Providence sociale qui a tendrement veillé sur ses premiers pas.

Si l'on a tenu compte de ce que je viens d'exposer, on comprendra aussitôt que l'affranchissement de la

femme n'est pas possible dans notre société telle qu'elle est faite.

La liberté de la femme n'est pas possible matériellement, parce qu'elle n'a pas une existence indépendante, assurée par son travail. Elle ne l'est pas moralement, parce que la femme, fût-elle maîtresse de son cœur et de sa main, est aujourd'hui trop ignorante (en général) pour ne pas se tromper, être trompée et faire mauvais usage de ces dons précieux. J'ajoute qu'elle aurait affaire à des hommes également ignorants et grossiers, et non suffisamment développés au moral, (pour la plupart).

La Liberté de la femme ferait éclater la société, comme un cordial trop énergique tue un malade. La Liberté de la femme n'est pas plus praticable que la Vérité dans les relations industrielles, commerciales, etc., pas plus praticable que la Liberté du Travail. Si la crainte de mourir de Faim n'attachait pas l'ouvrier à la glèbe, tout le monde sait que demain l'humanité manquerait du nécessaire.

Toutes les Libertés, comme toutes les Vérités, se tiennent et se donnent la main. La main-levée de la Contrainte, dans la relation des sexes, n'engendrerait aujourd'hui que la Licence. Or, la licence des mœurs est ce qu'il y a de plus opposé à l'Affranchissement de la femme. La licence est oppressive de la femme, parce

que l'ordre n'existant pas, le Faible est nécessairement l'opprimé, et partant l'avili et le corrompu.

Mais Fourier abolit le Mariage, il fait des *Bacchantes et des Bayadères, des Géniteurs et des Génitrices*, ceci touche fort à la promiscuité, et l'on conçoit qu'on accuse Fourier d'y conduire. Quelle est donc la loi normale des relations des sexes?

Je vais répondre avec bonne foi : je prie qu'on lise de même et sérieusement. Fourier n'a point été marié, Fourier, ayant perdu ses parents de bonne heure, n'a pas vécu de la vie de famille; enfin Fourier est né, comme chacun de nous, dans un milieu faux et de désordre. Comme nous, il ne lui a pas été possible d'échapper complètement à cette pernicieuse et fatale influence. Fourier, je le crois, n'a pas été à même de juger sainement de la Femme par les réalités de sa vie. Il n'en parle pas avec assez de délicatesse. Donc, Fourier a pu errer lorsqu'il est descendu dans le détail des relations des sexes pour l'avenir. Fourier les a peut-être conçus sous l'impression mauvaise du milieu où il vivait. Telle est mon opinion. Mais je dois rappeler que, si l'on ne manque jamais de citer les Bayadères et les Bacchantes, on oublie presque toujours les Vestales et même les Vestels : cette corporation précieuse, gardienne de la pureté des impubères, et qui les rattache, sans péril pour leur innocence, à

ceux qui vivent de la vie sexuelle. Aujourd'hui, où les éléments d'ordre sont si peu développés, n'est-il pas visible que la précocité anormale de la puberté, et mille autres dépravations, viennent de ce pêle-mêle des pubères et des impubères, qui fait que ces derniers se trouvent initiés à une vie qu'ils ne sont pas encore aptes à partager *? On n'est jamais assez juste pour dire que Fourier a formellement déclaré, que la Liberté des relations des sexes ne pourrait être réalisée qu'après plusieurs générations d'harmonie, lorsque les équilibres et les contrepoids, nécessaires pour empêcher les excès de cette passion importante, seraient convenablement établis; lorsqu'enfin le consentement et l'approbation des prêtres, des pères, des maris et des épouses aurait sanctionné ces nouvelles mœurs. Il ne faut pas oublier d'être juste, même envers un grand génie.

* Personne n'ignore où vont se perdre ces belles illusions de la jeunesse, où vont se flétrir ces premières fleurs d'amour écloses au cœur de l'homme. Tendres désirs, vives aspirations, exquises délicatesses, mystérieuse pudeur, naïve confiance, nobles élans de l'âme, dans quels abîmes de souillure et de fange allez-vous sombrer pour toujours !... Aujourd'hui le jeune homme, après cette horrible expérience, désenchanté, déchu, véritablement maudit, ne croit plus à rien; incapable d'aimer la femme, quoique attiré vers elle, il n'en respecte plus une seule, hors sa mère, et parfois une sœur.

Alors le prisme est brisé, la lumière ne lui apparaît plus dans sa pureté première. Une ombre fatale se place pour jamais entre lui et la vie. Il ne peut désormais la juger sainement, car son cœur est perdu; il ne sent plus juste et voit faux. Telle est dans ses résultats une des conséquences les plus funestes de l'état de nos mœurs. Les autres sont connues et non moins tristes dans leurs détails.

Pour moi, après m'être exprimé aussi franchement sur l'opinion de Fourier, si l'on me demande la mienne, je la dirai sans crainte, d'autant plus qu'elle est le résultat d'une conviction profonde.

Je crois, j'ai la conscience intime que la Loi qui présidera à l'union des sexes dans l'avenir, la seule qui puisse être juste et morale ; c'est que jamais un homme et une femme ne s'appartiendront que lorsque cette intimité sera légitimée par le vœu de leur être, leur Mutuelle Aspiration. C'est que toutes les fois que le désir réciproque de deux êtres les fera aspirer à s'unir intimement, cette union sera belle, morale, saine et dans les vues de la Providence. Je ne conçois pas une autre Loi régissant l'union des sexes que celle-là ; car, sur quel fondement, sur quel motif baser la raison de ce mystérieux et intime rapprochement, d'où ressort l'œuvre la plus solennelle et la plus importante que le Créateur ait départie à la créature? Comment légitimer la possession, si ce n'est par le désir réciproque et complet de la possession? Comment comprendre sans cette condition essentielle la sainteté, la pureté de cet acte souverain, aussi bien que le charme tout-puissant que l'Éternel y a attaché?

Quelle peut être (et peut-on y penser sans horreur ni dégoût)! quelle peut être une Union qui en est dépourvue? Peut-on s'imaginer quelque chose de plus

odieux, de plus grossier, de plus vil et de plus fangeux? Ne serait-ce pas là une monstruosité horrible, une atroce et poignante torture? Dans tous les pays, chez tous les peuples, *celui qui viole est un monstre*, disait Napoléon à ses soldats débarquant en Égypte.

Aussi à quelles extrémités funestes les faits, connus seulement, ne nous apprennent-ils pas que d'innocentes jeunes Filles, de pauvres Femmes (chez qui le sentiment de la chasteté était très vif) ont été réduites par la brutalité sauvage d'un homme, bien qu'il eût parfois dans sa poche un parchemin en bonne forme? Combien de purs sanctuaires outrageusement violés? combien d'angéliques beautés mortellement atteintes, profondément froissées, ou misérablement perverties? Quel homme, digne de ce nom et de sang-froid, oserait avouer un autre mobile, oserait toucher la main d'une femme avec un autre sentiment au cœur que celui de leur sympathie mutuelle, de leur parité d'âme et de désirs?

Oui, la loi d'Union de l'homme et de la femme, dans une société normale, au sein d'un milieu d'ordre et de justice, doit être :

Qu'un homme et une femme seront joints par leur Aspiration mutuelle, par leur sympathie commune, par leur Parité d'âme.

Telle est la seule Légitimité possible d'une union, digne de l'homme. La question du moyen selon lequel

cette union sera constatée aux yeux de tous est une question secondaire, facile à résoudre dans une société véridique.

Pour demeurer à la fois dans les bornes de la prudence, et vis-à-vis des éventualités à venir, et vis-à-vis des préjugés de nos jours, il nous semble que c'est là tout ce qu'on peut dire : Énoncer quel sera le principe de la loi. Ce principe, en lui-même, nous sommes en état aujourd'hui de juger de sa valeur et de sa justesse. Quant à ses applications, quant aux résultats qui en découleront, comment les redouter lorsqu'on a confiance dans la sagesse divine, et qu'on croit *bonne* la nature humaine, œuvre de Dieu, créée à son image.

Modifier les circonstances sociales qui maintiennent les deux sexes dans l'abrutissement, faute du développement intégral de leur être ; mettre la Femme dans une situation matérielle indépendante par l'exercice de son activité (ou son Travail) ; puis, dans ce milieu favorable, laisser se produire la nature de l'homme, telle que Dieu l'a faite ; enfin inscrire dans le livre des lois ce seul axiôme :

L'union des sexes n'est légitime que par l'amour mutuel des contractants.

Évidemment les actes qui seront la conséquence de ce nouvel ordre ne pourront être que nobles, moraux, dignes de l'homme et de Dieu.

Mais il ne plaît pas à l'impatience et à la témérité du grand nombre que nous demeurions dans ces sages limites. On veut interroger l'avenir; on prétend deviner par avance ces heureuses relations et les juger d'après notre grossièreté et notre misère présentes. La curiosité entraîne et l'on demande : si, un homme et une femme après s'être aimés, déclarent ne plus vouloir de leur mutuelle intimité, l'union devra donc être rompue? N'est-ce pas là retomber dans de graves inconvénients?

La première réponse que le cœur fait à cette question, c'est de déclarer qu'il y a un Inconvénient Monstrueux à ce que deux êtres, qui ne le veulent ni ne le désirent, soient contraints de vivre de la vie intime de deux créatures qui se désirent, s'appellent et aspirent l'une vers l'autre de tout l'élan de leur âme. Rien ne saurait pallier cette hideuse situation, ni le besoin de l'ordre social, ni celui de la fortune des enfants. C'est toujours une odieuse et révoltante abomination, à laquelle on ne peut songer sans frémir. Je sais qu'aujourd'hui *la Contrainte étant la loi générale et dominatrice de la société*, je sais qu'il est nécessaire que l'union des sexes supporte cet horrible joug. Les enfants seraient atteints dans leur existence et la grossièreté de nos mœurs, qui base la plupart des relations sur des convenances purement corporelles ou de for-



tune, rendrait des unions formées sur de pareils fondements trop peu durables. La société marcherait au cynisme et à la dépopulation.

Il ne faut jamais perdre de vue que quand nous parlons d'un ordre nouveau dans les relations des sexes, c'est après l'avoir basé sur un ordre social nouveau, propice à l'homme. Ce n'est qu'après avoir changé l'édifice social, que nous annonçons la possibilité d'élever progressivement dans son sein le drapeau saint de la Liberté des unions sexuelles; car alors seulement deviendra possible cette tant souhaitable Liberté, noble apanage de l'homme et la seule condition de moralité, de dignité, aussi bien que de bonheur dans l'amour. Manifestement les mœurs ne peuvent trouver de dignité que dans la Liberté. Tout le monde sent cela.

Mais il ne s'agit point d'éluder la question, laquelle revient à demander si la monogamie, ou Mariage, sera l'unique loi de l'avenir. Autant que les conjectures sont permises, je crois qu'on pourrait en douter. Il me semble qu'il y a dans la nature humaine un fond de saint et véritable amour, trop grand pour qu'il en doive être ainsi. Il me paraît encore qu'il y a dans l'humanité une variété trop grande de caractères et d'organisations pour que la même loi puisse être suivie par tous. Je ne pense donc pas que tous les hommes ne soient liés d'amour qu'avec une femme dans toute leur vie.



Je m'attends que beaucoup vont se récrier sur ce seul doute que j'énonce; mais je les prie de considérer qu'aujourd'hui nous sommes peu aptes à bien juger des mœurs les plus dignes de régir l'Amour *. En effet, par le fait du peu de développement moral et intellec-

* A notre avis, aujourd'hui on a sur ce sujet délicat, celui des rapports des sexes et de la passion qui en est la cause, les idées les plus étranges et les plus grossières, les plus étroites et les plus sales. La virginité, par exemple, pour quelques-uns est simplement matérielle, elle réside dans une pellicule ou de difficiles approches; d'autres la voient dans une ignorance complète de la vie du sexe, etc. Constatons sur ce point notre brutale sottise.

La virginité dans la femme, c'est le parfum dans la fleur. Pour respirer une fleur vous ne lui enlevez pas son arôme. Une autre abeille, un nouveau papillon pourra encore puiser dans son calice odorant le miel et la vie. L'amour de la femme pourra également être respiré, sans que pour cela sa virginité soit plus en péril que le parfum de la fleur. Toutes les fois que l'aspiration des cœurs, la parité des âmes sanctionnent une mystérieuse intimité, la virginité se conserve et demeure, car elle est le parfum de l'amour vrai. De même qu'il ne saurait y avoir de fleur sans parfum, il ne saurait y avoir de femme sans amour ni d'amour sans virginité.

S'il y a trouble et orages, si la triste fleur a été souillée, si la pauvre femme a été profanée: eh bien! revienne le soleil, la fleur doucement réchauffée par sa vivifiante haleine pourra renaître à la véritable vie, le céleste parfum viendra de nouveau embaumer son calice, et la virginité fera refleurir au feu d'un pur amour le cœur de la femme. La Magdelaine, après avoir été pardonnée par Jésus, croyez-vous donc qu'elle n'aimât point d'un amour de vierge. Il y a long-temps qu'on l'a senti: l'*amour purifie tout*. Il y a toujours virginité là où il y a amour.

Dès qu'une femme aime, elle est chaste ou le devient. La pudeur et la pureté sont inséparables d'un amour vrai. La femme infortunée des rues n'est si impudique et si éhontée que parce qu'elle n'a pas d'amour. *Les extrêmes se touchent*. L'impudeur du vice est une preuve violente du besoin de pudeur et de vertu ou d'un véritable amour. C'est une *récurrence* passionnelle.



tuel de l'humanité, par le fait des circonstances de pénurie matérielle, les relations des sexes étant universellement fondées sur des convenances sensuelles, nous attribuons à ce charme des sens une puissance et une valeur bien au-dessus de son mérite. Naturellement la Femme a dû penser que ce don gracieux était le plus important de ceux qu'elle pouvait faire. De là l'erreur générale et l'estime où l'on tient la possession matérielle. La loi ne connaît et ne punit que ce qui touche à celle-là.

Et cependant n'est-ce pas bien peu, *humainement* parlant, que la possession seulement corporelle de quelqu'un? Mais, ayant fait déchoir ainsi cette belle et noble passion de l'Amour, on ne peut s'étonner aucunement de l'importance attachée de part et d'autre au changement de possession corporelle. L'importance de ce changement a dû être proportionnée à l'estime de la possession. Tout l'amour s'est trouvé renfermé en ce point. N'est-il pas curieux et remarquable que la tendre aspiration d'un cœur tout à vous, le vif et irrésistible Attrait qui enchaîne votre sympathie, le dévouement sans bornes, l'adoration respectueuse et le culte saint, tout cela ait été placé au-dessous des sens, tenu pour bribes amoureuses et presque de nulle considération? La loi n'en fait cas; il est vrai qu'elle ne le pouvait. L'amour est trop saint et trop élevé pour que



la main d'un commissaire ou d'un gendarme le puisse profaner.

Mais, si l'on restituait les choses à leur véritable rang, si l'on concevait l'Amour tel qu'il doit être pour une créature douée de cœur et d'intelligence ! (et voilà ce que fera l'avenir), alors la possession corporelle, estimée ce qu'elle vaut et placée par son rang au plus bas de l'échelle, après le Cœur, après l'union des âmes, s'embarrasserait-on autant de ce changement possible? y verrait-on les inconvénients que nous voyons avec nos yeux d'aujourd'hui? La possession corporelle n'est-elle pas bien plutôt le signe et la preuve physique de l'amour que l'Amour lui-même? Ceux que vous gratifiez d'une poignée de main, ou même d'une accolade, sont-ils toujours ceux que vous portez le plus au fond de votre cœur? Non, sans doute, le signe s'accorde souvent bien plus que la chose. Il est certaines personnes qui n'y attachent pas d'importance. D'après Jean-Jacques, madame de Warens était une femme peu sensuelle et faisant peu de cas de sa possession. Elle tenait en plus haute estime sa tendresse et son amitié, et paraissait regarder son corps comme leur très humble serviteur. Je m'imagine qu'il en était ainsi de Ninon de Lenclos, dont l'esprit, la noble franchise, l'amitié sûre et la haute probité sont hors de conteste.

Je comprends parfaitement que l'on préfère que le

signe et le sentiment marchent toujours de pair, mais l'on doit concevoir aussi que des natures comme Ninon et madame de Warens sont possibles, et qu'elles sont assez belles et assez grandes pour qu'on les apprécie, les excuse et les accepte.

La seule chose qui ne puisse faire doute c'est le haut prix ridicule que, dans notre grossièreté, nous avons attaché aux sens dans l'amour.

Voilà ce que je puis dire à l'égard du Mariage dans l'avenir, en ajoutant encore que je crois sincèrement à des affections constantes et perdurables, comme je crois à des Ninon et à des Warens.

Il y a dans la nature humaine, en fait d'Amour, comme de toute autre passion, beaucoup plus d'éléments de constance et de durée que bien des gens superficiels ne se l'imagineraient. D'abord que l'on aime, on s'imagine, et l'on croit avec sincérité, que c'est pour toujours. Et ne serait-ce pas témérité et sottise que de ne pas attacher d'importance à ce sentiment si général, de n'y voir qu'une pure illusion sans aucun fondement? Pour moi, je pense tout le contraire et crois qu'un véritable amour doit, s'il ne dure pas toujours, laisser des traces profondes et de solides liens d'affection.

Je sais que la Rochefoucauld, analysant les amours de son époque, a dit : *Il n'y a guère de gens qui ne*

soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus. Tout cela peut être fort spirituel, fort bien tourné et même vrai relativement à son époque. Car l'amour alors, si l'on peut lui donner ce nom, ne consistait que dans un rapport des sens ou d'intrigues. Aussi, madame de Sévigné, femme d'un esprit élevé, d'un cœur sensible et délicat, passionnée pour les grands coups d'épée et les grandes passions de la Calprenède, ne voulut-elle pas accepter de pareils amours. Son noble instinct et son bon goût l'en préservèrent.

Je sais aussi que la maxime de la Rochefoucauld, relativement vraie, est de toute fausseté si elle s'applique à un véritable amour, fondé sur une sympathie réelle de caractère et de sentiments, sur une parité d'âme, seule digne de le légitimer. Je dirai bien plutôt : *l'amour de ceux qui se méprisent, après avoir rompu leur lien, n'est qu'une honte qui atteste leur grossièreté.*

Indépendamment de ce premier élan qui nous porte à désirer un éternel Amour et à y croire, ne voyons-nous pas persister l'amour maternel, la tendresse filiale, l'amitié, la reconnaissance. De plus, ne faut-il tenir aucun compte de la puissance de l'habitude. Henri II n'a-t-il pas aimé uniquement Diane de Poitiers? N'y a-t-il pas plusieurs exemples de rois de l'Orient qui, au milieu de leurs sérails et sous l'empire des

mœurs Polygames, se sont consacrés à l'Amour d'une seule femme?

Par tous ces motifs, je pense qu'une union, résultat d'un amour complet, peut être unique et satisfaire entièrement le cœur. Cet amour sera d'ailleurs favorisé dans ses chances de durée par l'organisation sociale.

Car, est-il besoin de rappeler encore que ce qui permettra, sans trouble et sans désordre, un mode plus étendu et plus complet de relations sexuelles, c'est l'organisation préalable de la société. Chacun de ses membres, recevant un développement entier de ses facultés, leur jeu équilibré, leur essor naturel et libre, enlèveront toute possibilité de dégradation et de funestes excès. L'excès résulte toujours d'une privation antérieure. C'est une réaction violente contre une action qui ne l'était pas moins.

Finalement, il ne faut pas oublier que la Femme est moins sensuelle que l'homme. La physiologie et les faits le constatent. La femme nous Attire, l'homme la recherche. Il faut donc croire avec toute raison que, lorsque la Femme sera plus développée au moral qu'elle ne l'est aujourd'hui, lorsqu'étant à l'abri du besoin elle sera maîtresse d'elle-même, son influence tendra à Moraliser et Ennoblir les relations des sexes.

On doit le comprendre, la Liberté de la Femme tend à purifier l'Amour, à le rendre digne de l'homme

Et en effet, Vérité, Ordre et Justice ne sauraient se trouver qu'au sein de la Liberté. De la liberté de la femme sortiront la liberté et la moralité des unions sexuelles.

Je me résume sur cette question :

Le mode de relation des sexes a la plus grande influence sur la société humaine. Les faits le démontrent.

Aujourd'hui la femme n'est pas libre, malgré ce qui est écrit dans la loi, parce que son indépendance matérielle fondée sur son travail n'existe point; parce qu'elle ne peut acquérir tout son développement moral, parce qu'elle vit dans un monde faux et vicié.

Il y a donc nécessité que la Loi dure de la Monogamie chrétienne régisse l'union des sexes.

Dans l'Avenir la femme, placée dans une condition tout autre, ayant indépendance matérielle, développement intégral de son être, société véridique et providentielle, la femme alors sera libre et l'amour sera élevé à toute sa dignité, comme à tout le bonheur qu'il comporte. Alors seulement, au lieu de la loi dure du mariage chrétien, pourra être écrite sur les tables de la loi, cette seule règle normale de l'union des sexes :

L'aspiration mutuelle de deux êtres forme et légitime leur union.

Et je le redis, nous n'avons pas à nous inquiéter, s'il

n'y aura que des monogames ou si, dans le cours de sa vie, on pourra vivre de plusieurs amours. Ceci nous importe peu, ce sera le fait de la nature de l'homme, telle que Dieu l'a formée. Et jamais rien ne pourra blesser la pudeur, attenter à ses saintes lois; car nous en avons pour garant l'amour que Dieu a déposé au fond de nos cœurs; amour que la société laissera épanouir dans toute sa pure et naïve beauté.

XXI

DE L'UNITÉ SOCIALE DU GENRE HUMAIN

Association.

Humanité ! règne, voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

(*Les quatre âges historiques*, BÉRANGER.)

FOURIER nous dit : sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions,
Travaille, groupé par phalanges,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

(*Les Fous*, BÉRANGER.)

§ 1er.

Dieu gouverne l'univers, Dieu dispense la vie et la conserve par l'Attraction et la Série. La vie de l'homme individu, aussi bien que la vie collective de l'espèce, y sont également subordonnées. Tout a été créé avec poids et mesure. Les Nombres gouvernent l'univers. Toujours l'Ordre éclate, partout se manifeste la Loi. Les Harmonies diverses et infinies du monde se résol-

vent en une seule, l'Harmonie Universelle. La chaîne merveilleuse et indissoluble de l'Analogie les rapproche et les unit : elle scelle leur intime fraternité sur l'immuable et éternel fondement de l'UNITÉ DE SYSTÈME.

Nous avons à nous occuper présentement de l'Attraction et de la Série, dans leur rapport avec l'homme et l'organisation de la société.

Tous les attraits, toutes les forces vives, toutes les facultés, tous les besoins de l'homme le poussent invinciblement à s'associer avec son semblable. Mais cette Association ne peut se réaliser, ses éléments divers ne peuvent se combiner que selon la Loi, distributrice de l'ordre, la Série.

Nous l'avons déjà vu, l'homme étant contraint de se défendre et de le faire énergiquement, il a eu recours à la Loi Sériaire. L'armée nous est apparue comme une image renversée de la Série.

La première chose qui frappe et arrête, lorsque l'on réfléchit à la vie d'une Société, c'est la nécessité du TRAVAIL. Sans Travail, point de vie possible. Il faut d'abord assurer à l'homme son pain; le reste suit et ne peut être obtenu avant ce premier point.

Tous les réformateurs, tous les Utopistes, tous les philosophes, qui n'ont pas entrevu que l'*Organisation du Travail* est la pierre angulaire de la Société humaine, ont tous fait une œuvre incomplète et péchant

par la base, quelque belle qu'elle fût d'ailleurs. Rien sans Travail, tout avec le Travail, le véritable Travail, tel qu'il doit être entendu. C'est là ce qui distingue nettement Fourier de tous ses devanciers et contemporains. Lui seul a posé et résolu le problème. Et il nous semble qu'on n'y a pas assez fait attention.

L'Organisation du Travail est donc la première condition de la vie normale d'une société. Il s'agit ici de faire connaître comment doivent être appliquées à la production, d'après la Série, les forces actives de l'homme, distribuées elles-mêmes selon cette souveraine Loi de l'Ordre. Car, il est bon de le remarquer encore, comment ne serait-il pas nécessaire que l'homme, destiné à agir sur des objets et un monde ordonné sériairement, eût recours lui-même à cette méthode et à cette Loi? Sans cela, il se constituerait dans une lutte éternelle avec le monde extérieur. Il se poserait devant l'œuvre de Dieu comme un rebelle et un maudit. De toute évidence son travail serait vain, son labeur ingrat, car l'homme n'a de force et de puissance qu'en obéissant aux vues de Dieu et en accomplissant sa loi.

C'est là ce qui va nous expliquer l'énigme du passé, et nous donner le mot de la souffrance et du désordre qui ont jusqu'ici régné sur le monde.

Travail aujourd'hui n'est-il pas synonyme de *peine?*

L'*homme a été condamné au travail,* dit le livre antique; *il gagnera son pain à la sueur de son front.* Voilà quel est le sentiment général, voilà en fait ce qu'a été le travail jusqu'à nos jours. Aussi comment le travail a-t-il été obtenu? Comment l'homme s'est-il courbé vers la terre pour lui demander sa nourriture? Comment s'est produit le pain quotidien de l'humanité? Il ne faut pas d'érudition pour répondre. Le Travail s'est d'abord obtenu par l'Esclavage homicide, par le Servage cruel; il s'obtient aujourd'hui par la *crainte de mourir de Faim* (le salaire), chez les peuples les plus avancés; et par le fouet du contremaître et l'extorsion du seigneur dans la plus grande partie du monde. Le travail ne s'est obtenu que par la main de fer de la Contrainte, d'un impitoyable bourreau, la Force.

Pourquoi? parce que *le travail est une peine,* on vous l'a dit, parce que le travail est une torture, un supplice, et que l'homme ne se soumet à un tourment que pour en éviter un autre plus atroce. Effectivement, le travail dégrade l'homme et l'abrutit. Il le lèse et le mutile corporellement, il l'atrophie dans son cœur, il le ravale et l'anéantit dans son intelligence. Les faits sont là, nombreux, patents; on ne peut les nier *.

* Et l'on s'étonne après cela que l'homme soit brute, grossier, igno-

Mais est-ce donc travailler cela? mais peut-on donner ce nom à un emploi destructeur de l'être qui l'accomplit? Il est bien temps d'éclairer les esprits sur ce point, et de faire comprendre ce qu'il y a sous ce mot : *travail.*

Lorsqu'un cheval traîne un poids proportionné à ses forces, lorsqu'il court selon sa vigueur naturelle, on dit que ce cheval travaille; mais si, par de mauvais traitements, on contraint le pauvre animal à porter un fardeau supérieur à ses forces, à galoper outrageusement, ou s'il ne reçoit pas une nourriture mesurée sur la dé

rant, dur, cruel, *insociable*, qu'il commette des crimes cet être dégradé, corrompu et plus rapproché, à force de misères, de l'animal que de l'homme?

Cet être dont vous avez broyé le cœur, écrasé et perverti l'intelligence, cet être dont le corps est mutilé par l'exercice journalier et exclusif de quelques-uns de ses membres.

Et alors encore on crie à la perversité humaine, à son abjection, et l'on nous jette le sarcasme et le rire dédaigneux, à nous autres, lorsque, confiants dans le Très-Bon, nous croyons à la bonté de son œuvre et le proclamons!

Il y a bien de la folie et de la misère dans tout ceci, mais de quel côté se trouve-t-elle?

Certes, si quelque chose doit frapper d'étonnement, ce n'est pas de voir l'homme répugner au travail, ce n'est pas de voir ce travail abrutir et dégrader l'homme. Mais ce qui doit frapper profondément, c'est que cet homme, si dégradé qu'il soit, cet homme affamé et sans lendemain, demeure résigné, inoffensif dans sa misère effrayante.

Comment expliquer cette énigme terrible? Comment si ce n'est cette inépuisable source de bienveillance et de sociabilité, que Dieu déposé en nos âmes et que le travail le plus odieux et le plus destructeur ne peut jamais tarir.

pense de forces qu'il a faite ; alors on ne dira plus que ce cheval *travaille*, mais bien qu'on le ruine, qu'on l'épuise, qu'on le tue. Et ce sera justice de dire ainsi.

Eh bien ! l'homme serait-il moins précieux que le cheval ? mériterait-il moins votre sollicitude et la justice des forts et des puissants ? Enfin, le travail ne doit-il pas être pour l'homme comme pour le cheval : *l'exercice normal et naturel de ses forces ?* Peut-il y avoir une autre définition du Travail que celle-là pour une créature, quelle qu'elle soit ? Je ne poursuis pas plus loin * ces simples raisonnements ; je croirais faire injure au droit sens du lecteur.

Le travail étant l'exercice normal des facultés de l'homme et ne pouvant être que cela, il fallait d'abord rechercher les causes de son activité et non pas lui équarrir, à la façon de Procuste, un bagne industriel où il devait s'emboîter sous peine de torture.

C'est ce qui devait enfin avoir lieu, c'est ce que Fourier a compris, c'est ce qu'il a fait. On ne doit pas l'avoir oublié.

Maintenant que nous connaissons l'homme et les irrésistibles *Attraits* ** qui l'unissent à la vie de ses sem-

* J'ai traité plus au long et d'une manière spéciale cette question de l'organisation du travail, dans la *France Littéraire*, numéros de novembre 1840.

** Chapitre de l'Attraction, voir l'analyse passionnelle.

blables et du monde extérieur, maintenant nous sommes aptes à lui donner des institutions, à lui préparer un milieu social en rapport avec son organisation. Maintenant nous pouvons lui constituer un monde, où il puisse *faire un exercice normal de ses facultés*, c'est-à-dire *travailler par plaisir*. Car c'est Plaisir que de jouir des facultés de son être dans leur plénitude. L'homme ne peut vivre sans travail par ce double motif, qu'il périrait de faim et succomberait au spleen et à l'inertie.

Puisque nous avons constaté en l'homme des *sens*, le milieu social convenable à sa nature devra donc ne point le blesser dans ses organes corporels, ne point l'atteindre dans sa santé, ne pas le faire souffrir par la privation et la pénurie des objets matériels nécessaires à leur satisfaction. C'est là la première condition. Le travail devra lui être salutaire et agréable, tout autant et plus que ne le serait aujourd'hui une leçon de gymnastique, car il y ajoutera le sentiment ineffable d'avoir créé et produit. Il ne devra être pour son corps qu'un exercice normal, juste et équilibré.

Ayant ensuite constaté des passions affectives qui, pour être satisfaites, exigent impérieusement que l'homme vive, agisse et produise, non pas seul, mais *groupé* avec ses semblables, travaille, non pas solitaire et morose, mais joyeux et doucement réuni à ses amis,

à ses parents, homme, femme, enfants; il faudra donc encore que l'exercice de son activité (son travail), pour qu'il soit normal, s'effectue dans ce milieu, *dans les groupes*.

Enfin ce besoin de varier et d'alterner l'usage de ses facultés, qui est si vif et si puissant dans l'homme, cet autre besoin de grands accords, d'exaltation et d'enthousiasme; puis celui de grandes rivalités, d'émulation, d'actives et puissantes luttes industrielles et scientifiques, impulsent l'homme trop vivement pour que la sphère du groupe ne leur soit pas trop restreinte : il leur faut un champ plus large, plus d'air et de soleil; ils ne peuvent se développer et se satisfaire que dans *les séries* de groupes.

Le sentiment supérieur, l'unitéisme, qui veut notre relien avec tous nos semblables, l'accord de notre intérêt avec l'intérêt général, se contenterait encore moins de la réunion des groupes, même de celle des séries, si les séries ne rattachaient pas naturellement l'homme à l'ensemble et à l'association entière.

Mais cela étant ainsi, notre milieu étant favorable à la santé et vigueur corporelle de l'homme, à l'extension de ses puissances affectives, à celle de ses facultés d'alternance, d'accord et de discord, à son sentiment d'ordre et d'unité, ce milieu sera agréable pour l'homme; et l'homme, être actif, sera naturellement attiré à

l'exercice normal de cette activité et s'en trouvera heureux, parce que, faisant ainsi, il accomplira sa loi.

§ 2.

Voyons à expliquer maintenant quel sera ce NOUVEAU MONDE, propice et favorable. Initions, au moins par la pensée, le lecteur à la vie de cet Eldorado, véritable patrie de l'homme. D'abord, il importe de définir ce qu'il faut entendre par l'*Association*.

Il y a association là où tous les individus, qui composent cette association, sont tellement *solidaires* que l'intérêt privé de chacun fait partie intégrante de l'intérêt public, sans pourtant s'y confondre, et où chacun est rétribué proportionnellement à son concours, — soit travail, capital ou talent; — c'est donc dire inégalement, puisque Dieu a doué les hommes de facultés diverses et inégales précisément pour qu'ils eussent besoin les uns des autres, et pussent se lier, ne former qu'une seule famille, un seul être, l'humanité.

On voit que *l'association* est le contraire absolu de la *communauté*, où le régime est rigoureusement égal pour tous, travail, peines, récompenses, droits, devoirs, où, en un mot, l'on ne tient aucun compte des inégalités d'intelligence, de moralité et de puissance physique, départies sans doute avec cette proportion (sé-

riaire), pour une raison souveraine de la part de Dieu. Et c'est, parce que la Communauté viole cette loi, qu'elle n'a jamais pu rien réaliser de durable, si ce n'est avec l'auxiliaire d'un vœu religieux et d'une Contrainte morale, par lesquels l'homme s'abdiquait et renonçait à lui-même. Toutefois, c'est une méprise que le plus grand nombre ne manque jamais de commettre lorsqu'il veut parler des idées qui se rattachent à l'*Association*. Il dit indifféremment : Communauté ou Association, l'un pour l'autre; c'est mettre sans façon le Carré à la place du Cercle.

Pour procéder à l'Association des hommes entr'eux, on comprend que l'on ne doit pas s'en prendre pêle-mêle à l'humanité en masse. Ainsi, pour organiser une armée, on commence d'abord par former des escouades et des compagnies, puis des bataillons, des régiments, etc.

J'insiste sur ce point, qu'il est très important de faire apprécier à sa valeur. La France, divisée en plusieurs circonscriptions, administratives, se compose réellement de 37,000 communes. Dans ces communes, toutes choses étant bien régies, bien ordonnées, travaux d'art, de science et d'industrie, en un mot, chaque commune étant organisée, la France entière le serait elle-même. La commune est donc l'élément *alvéolaire*, le rudiment primitif de la société. C'est dans

la Commune que vit l'homme, et c'est par elle qu'il se rattache à un ensemble plus considérable.

Pour me servir d'une comparaison, les Communes sont les pierres de l'édifice social ; l'administration qui les relie entre elles en est le ciment. Si vos pierres sont brutes et informes, évidemment il vous faut une quantité beaucoup plus forte de ciment, et encore n'avez-vous jamais un édifice solide. Au contraire, chaque pierre étant taillée mathématiquement, rien de plus facile que de les relier entre elles, et d'obtenir un édifice bien et régulièrement assis.

Pour organiser la société, il faut donc trouver l'organisation normale de la commune. C'est là tout le problème.

Par des calculs que je ne puis rapporter ici, Fourier estime de 1,800 à 2,000 personnes, environ 400 familles, le nombre des habitants d'une commune modèle ou *phalange*. Sans doute Fourier emploie ce mot pour signifier *commune organisée,* attendu qu'il rappelle une des plus célèbres organisations destructives dont l'histoire fasse mention. Ici ce n'est plus la phalange guerrière d'Alexandre, c'est la phalange pacifique et glorieusement productive de Fourier.

Il est tout simple que la première condition d'une association, c'est *une* demeure unique : une association étant une agglomération d'individus, qui composent *un*

nouvel individu, il ne lui faut qu'UNE demeure. De toute évidence encore, elle ne peut avoir qu'UN domaine, non pas des particules de domaines hachées et morcelées.

Cette commune vit sur une lieue carrée de terrain, et habite un seul grand édifice unitaire, ou pour mieux dire, un seul palais, digne demeure de l'homme, roi de la création terrestre. Ce palais, dont je regrette de ne pouvoir retracer la forme au lecteur (forme qui d'ailleurs n'a rien d'inflexible et se prête à toutes les nécessités), présente, d'après le plan de Fourier, un corps central, accompagné de deux ailes et de deux ailerons repliés sur lui. Le château de Versailles, du côté des jardins, en peut donner une idée. Le but de cette disposition est de concentrer le plus possible la population, et l'on voit qu'elle satisfait, en outre, à l'idée que nous avons présentée de la loi sériaire. Cet édifice est muni de deux cours principales : l'une du côté des bâtiments de service et de la grande route qui les sépare, sert surtout aux besoins industriels de la phalange ; c'est de là que partent les groupes de travailleurs ; l'autre, appelée cour d'hiver, entourée complètement par l'édifice, soigneusement pourvue de fleurs et de gazon, plantée d'arbres verts, a principalement pour objet de servir de promenade aux vieillards et aux enfants. Au milieu de la cour industrielle s'élève la *tour d'ordre*, où se trouvent

les signaux et télégraphes, pour communiquer avec les phalanges voisines et les travailleurs répandus dans la plaine. Une des dispositions les plus remarquables de cet édifice, c'est la *rue-galerie*, dont celles du Palais-Royal peuvent donner une faible idée, laquelle court et se ploie aux flancs du palais sociétaire, ainsi qu'une élégante ceinture. Cette rue-galerie, qui est chauffée et ventilée selon les exigences de la température, indépendamment de ses avantages incalculables et de tous moments, pour multiplier et faciliter les relations des *phalanstériens*, présente encore aux yeux un ravissant spectacle par les fleurs et les arbustes dont elle est ornée, aussi bien qu'un utile et commode enseignement par les tableaux et les sculptures qui l'enrichissent et en font un véritable musée, agréablement parfumé et embelli par une magnifique serre.

Là, chacun se loge à sa guise et selon ses moyens. Les appartements somptueux et modestes sont inégalement répartis, afin de ne point faire de quartiers spéciaux. Les salles de réunions publiques sont naturellement placées au centre. L'une des ailes extrêmes est occupée par les métiers bruyants, qui y sont tous concentrés; l'autre sert de caravansérai pour les étrangers. On voit le but de ces deux dispositions.

On n'a pas bâti un édifice unitaire pour ne pas jouir des avantages et des économies sans nombre qu'il réa-

lise. Ainsi donc, de vastes calorifères répandent partout une température douce et égale, des tuyaux de gaz, une clarté luxueuse et à bon marché; des ramifications de grands réservoirs distribuent en tous lieux de l'eau chaude ou froide à volonté. En un mot, ici, l'air, l'eau, la chaleur et la lumière, intelligemment maîtrisés par l'homme, lui sont aussi abondamment prodigués.

Les travaux domestiques, nourriture, lingerie, caves, greniers, soins des habits et des appartements, étant organisés, c'est-à-dire accomplis unitairement et sur une grande échelle, — ainsi que cela a été déjà réalisé partiellement par des entreprises publiques, blanchisseries, frottage, etc, — chaque phalanstérien est abonné, comme on l'est avec un restaurateur où l'on trouverait compagnie choisie, service exeellent, table exquise et peu coûteuse. Donc, plus d'embarras, ni d'ennuis, ni de ruines en fait de travaux de ménage; et au contraire, toutes les douces joies de l'amour et de la famille, sans ces tribulations journalières qui les empoisonnent.

On comprend tout ce qu'a d'économique et de confortable la disposition que nous venons d'esquisser à peine. Qu'on se représente, au lieu de cela, une de nos bourgades de 2,000 âmes avec ses 400 maisons séparées, disgracieusement jetées le long d'une rue sale et boueuse, ses 400 cuisines, ses 400 caves et greniers; où tant

de choses se gâtent et se perdent faute de soins. Que l'on se rappelle tout ce qui est, et que l'on compare avec le faible aperçu que nous venons de donner.

La commune est *une*, il lui faut donc un édifice et non des centaines de misérables et tristes demeures sans air, sans chaleur, sans lumière, sans eau, sans propreté ni *comfort*.

Maintenant ne perdons pas de vue que nos phalanstériens sont associés, plus seulement contre l'incendie, la grêle ou les chances de mort, ou même pour la défense commune de leurs propriétés, avec l'aide du Code pénal et de tout ce qui en ressort naturellement,—gendarmes, police, prisons, bagnes, échafauds, — nos phalanstériens sont, je le répète, associés intégralement pour tout ce qui fait l'objet de la vie humaine. Mais cette association, il faut le redire aussi, est bien telle que tous sont unis par la solidarité la plus entière, sans pourtant qu'aucun intérêt individuel soit confondu ni absorbé dans l'intérêt collectif. Cette association est aussi praticable et bien plus praticable qu'une association commerciale, parce qu'ici il ne reste aucune espèce d'intérêt en dehors, propre à miner sourdement cette union partielle. Tous concourent à la production, puis chacun est rétribué selon son concours, résultant de ses trois facultés productives :

Le capital, ou la terre, des instruments de travail,

des écus, qui représentent les denrées nécessaires à la vie.

Le travail, ou l'exercice de l'activité humaine sur le capital; lequel sans lui n'aurait pas de valeur.

Le talent, ou un exercice plus habile et partant plus productif de son activité ou travail.

Nous verrons plus bas, à *la répartition*, comment cette rétribution juste et équitable est possible d'après le mode d'organisation du travail convenant à la nature de l'homme; concluons pour le moment que, de cette association intégrale, il résulte que notre lieue carrée de terrain, au milieu de laquelle le palais sociétaire est assis, sera exploitée unitairement, comme le domaine d'un seul homme. Et donc, plus de fossés, de barrières, de terrains perdus en clôtures, plus de procès sur le mur mitoyen; toutes ces choses hideuses, chicanes et morcellement des terres, ont disparu pour faire place à de belles et grandes plaines cultivées selon leur nature, à des côteaux riches d'une récolte appropriée à leur exposition et au terrain, etc., etc. Là, point de bois où il faudrait du blé, point de blé où il faudrait des vignes, chaque terre produit selon sa nature, parce qu'il y a association et que chaque phalanstérien n'est pas obligé de produire sur sa part *un peu de tout*. On comprend l'immense économie de ce résultat *; mais

* La subdivision des terres est un des principaux obstacles qui s'op-

nous n'avons pas le temps de nous y arrêter, nous avons trop à dire. La campagne est donc belle, riche de ses magnifiques récoltes, dont les masses compactes, les capricieuses sinuosités et les contrastes brusques et heurtés, artistement découpés selon les convenances des terrains et les indications de la science agronomique, flattent les regards en réunissant l'utile à l'agréable.

Avant de montrer comment le travail s'opère sur ce beau domaine, insistons sur ce point, que tant que les intérêts individuels des hommes seront séparés, il y aura toujours entre eux lutte, antagonisme, guerre, et les effets déplorables qui en découlent nécessairement : envie, jalousie, haine, fourberie, vol et fraude, surtout en présence d'une misère relative ou privation de ce qui serait nécessaire à la complète satisfaction de leur être; et c'est pour cela que la religion prêche vainement la charité, la concorde et la fraternité. L'égoïsme aujourd'hui, semblable à une lèpre maudite, gangrène la société et l'atteint jusqu'au cœur, et tout cela a cause de

posent en France aux progrés de l'agriculture: le plus grand service qu'on puisse rendre au premier des arts, serait le moyen de lever cet obstacle ou d'en atténuer l'effet.

Par un meilleur arrangement de la surface des fermes, on peut doubler, en quelque sorte, la surface de l'empire, et en spéculant sur la facilité de culture, résultant d'une meilleure disposition des terrains cultivés, nous pouvons QUADRUPLER le produit de nos terres. (FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, ministre de l'empire. *Voyage agronomique.*)

la lutte forcée des intérêts individuels et de la misère relative qui en découle.

La lutte des intérêts est le mal de nos sociétés. Sans elle, il y a long-temps qu'on l'a chanté, tout irait bien :

Tous les hommes sont
Bons,
A leur intérêt
Près. (SEDAINE.)

Disons donc, proclamons hautement que la convergence des intérêts, l'union solidaire de chacun de nous avec tous nos semblables, ou l'association intégrale, est le seul, *l'unique* moyen de faire l'homme sociable, humain, frère de l'homme et non plus son ennemi, parce que son intérêt, c'est-à-dire *la satisfaction de sa vie,* est en opposition avec celle de son semblable. Cette position affreuse change la plupart d'entre nous en bêtes féroces ou en impitoyables et insensibles calculateurs, et fait des autres des victimes et des martyrs de leur droiture et bonté de cœur.

Tout est donc là, dans l'union des intérêts, union possible et que Dieu a voulue, puisqu'il a fait à l'homme une nécessité de vivre en société : et on ne peut appeler de ce nom une sorte de champ-clos industriel où l'on se dispute et s'arrache de misérables dépouilles, insuffisantes encore aux exigences de notre vie.

N'oublions pas non plus que les capitaux, terres ou

autres immeubles, sont convertis en actions portant intérêt, et hypothéquées sur le domaine et tout ce qui en dépend. La propriété ici est donc complètement *mobilisée*, tout en présentant les garanties les plus certaines. La propriété actionnaire est commode comme *les rentes sur l'état*.

Nous avons suffisamment expliqué quelles sont ces attractions (ou passions), suffisamment dit qu'elles sont distribuées selon la loi sériaire, aussi bien que tout le monde extérieur sur lequel elles doivent agir : nous n'avons plus qu'à en montrer l'application.

L'homme vit et agit dans le *groupe* et les *séries de groupes*.

Le groupe se compose d'un certain nombre d'individus (au moins 3 et mieux 7, 9, ou plus), ligués par identité de goût, pour exercer une fonction ou travail quelconque. Ces nouvelles unités (les groupes) composent les séries. Une série doit contenir au moins 3 groupes, par la raison que le groupe le plus minime est de 3, et que la loi veut toujours un centre qui BALANCE deux extrêmes inégaux.

La série elle-même s'élève de la variété à l'espèce, de l'espèce au genre, du genre à l'ordre, de l'ordre à la classe.

Ainsi, je suppose que les grandes séries de classe de notre phalange se divisent de cette manière :

SÉRIES DE CLASSE.

PHALANGE ou commune organisée, ou association intégrale.	Culture, Industries, Éducation, Ménage, Sciences, Beaux-Arts, etc.

Chacune de ces séries de classe se divisera naturellement en séries d'ordres; par exemple :

SÉRIES D'ORDRE.

La culture.	Vergers, Prairies, Champs, Forêts, Potager, Parterre, Animaux.

La série d'ordre se subdivise en séries de genres; par exemple :

SÉRIES DE GENRE.

Vergers.	Poiriers, Pommiers, Cerisiers, Pêchers, Abricotiers, Pruniers, etc.

La série de genre se divisera elle-même en séries d'espèce ; par exemple : celle des poiriers, la voici d'après Fourier * :

Coings et sortes bâtardes dures,	Formant 32 groupes.	2 transition.
Poires dures à cuire,		4 aileron ascendant.
Poires cassantes,		6 aile ascendante.
Poires fondantes,		8 Centre.
Poires compactes,		6 aile descendante.
Poires farineuses,		4 aileron ascendant.
Nèfles et sortes bâtardes molles.		2 transition.

La loi sériaire veut que le centre équilibre deux extrêmes inégaux. Ici, nous voyons les groupes qui s'occupent de la culture des poires fondantes, plus nombreux que leurs voisins, et cela bien naturellement, car l'on conçoit que ces sortes de poires, — mouille-bouche, beurré, etc., — soient préférées par le plus grand

* Je donne à regret cette série sur une des branches de travaux les moins importants; j'eusse bien préféré pouvoir exposer celle des céréales, du soin des animaux, ou d'une des grandes industries qui s'occupent du bois ou de la pierre; malheureusement l'état actuel de ces industries n'est pas assez avancé pour que l'on puisse établir des divisions et gradations suffisantes, et arriver au point important — *la division extrême du travail*; — division que je dois surtout faire servir, afin de démontrer la possibilité d'organiser le travail d'une manière conforme à la nature de l'homme. Au reste, les gens sérieux comprendront facilement, à l'aide de cet exemple, quelque frivole qu'il paraisse, les autres....

nombre, et exercent, par conséquent, une plus forte dose d'attraction. Si les groupes ascendants et descendants sont égaux, ils ne le sont pas en même nombre de sectaires. Puis l'aile ascendante exerce sur les genres les plus mâles.

Suivons maintenant notre déduction première. Prenons un des groupes de cette série, afin de poursuivre plus loin la division du travail. La culture d'un arbre à fruit entraîne plusieurs variétés d'occupation ; la greffe, l'échenillage, l'émonde des branches parasites, la cueillette, le soin des fruits, des graines, l'abri, la culture, etc. Donc, chacun des individus de ce groupe s'occupera d'une de ces *parcelles* de travail. Nous arriverons ainsi à une division extrême du travail, division indispensable pour sa perfection, la promptitude de son exécution et le charme industriel.

Cette division *parcellaire* du travail nous permet de comprendre comment l'homme, ayant des facultés multiples, éprouvant le besoin *de papillonner*, pourra s'entremettre à une multitude de groupes et de séries diverses, dans lesquelles l'exercice de sa *passion* n'aura pour limite que son intensité même. Car, si une besogne *compliquée* exige un apprentissage long et continu, un travail *simple* ne demande qu'une occupation momentanée et renouvelée périodiquement.

Ce besoin d'alterner, qui jette tant de mouvements

dans sa vie, nous permet de comprendre à son tour combien l'homme sera en relations journalières et multiples avec un très grand nombre de ses semblables.

La gradation sériaire, établie par la nature et suivie par l'ordre harmonique dans toutes ses productions et dans tous les travaux qui s'y rapportent, nous montre aussi combien les émulations et les rivalités industrielles de tout genre seront puissantes, vives et pleines d'ardeur. Nous allons le mieux apprécier encore par l'exemple de la gamme musicale (dont 7 notes pleines et 5 demi-tons) :

si, UT, *ut*^{D}, ré, *ré*^{D}, MI, fa, *fa*^{D}, SOL, *sol*^{D}, la, *la*^{D}.

Au lieu de cette gradation *naturelle* (ou sériaire) et toute musicale, supposons nos groupes cultivant les poiriers.

Notre groupe UT sera en discordance avec ses contigus *si*, *ut*^{d}, ré, et *ré*^{d}, et, au contraire, en bonne intelligence et en accord avec MI, lequel discordera lui-même avec les discordants d'UT et aussi avec *fa* et *fa*^{d}, mais s'harmonisera avec SOL. De sorte que ces trois groupes UT, MI, SOL, placés à distance convenable, seront en parfait accord, et se ligueront entre eux pour le soutien de leurs cultures. Mais Dieu, n'ayant exclu aucune note, aucun être de l'accord (c'est-à-dire de la

vie), nous verrons aussi ré, *fa,* la s'accorder et se soutenir : de même de toutes les autres.

Il est évident que plus les groupes sont bien gradués, rapprochés par des nuances peu sensibles, plus leurs cultures ou travaux ont d'analogie, plus il se manifeste de rivalité naturelle et d'émulation vive et puissante, partant plus il y a de vie, d'activité et de produits. L'homme jouit davantage de ses facultés passionnelles et réalise un résultat supérieur.

Nous le voyons donc, c'est le travail gradué et nuancé, divisé en minimes fonctions, qui permet à l'homme l'essor de ses trois passions *distributives :* de la *cabaliste,* par la rivalité s'entremettant entre les groupes contigus, c'est-à-dire s'occupant de fonctions à peu près pareilles et produisant des accords de contrastes; de la *composite,* par la perfection de chacune de ces faibles branches de travail, satisfaisant ainsi les sens et favorisant par-là l'essor des *affectives* entre les sympathiques *ligués* avec l'individu pour l'exercice d'une fonction, de là produisant des accords d'identité; enfin de la *papillonne,* par la facilité qu'offre cette division de se livrer à une très grande diversité de travaux et de s'affilier à un grand nombre de groupes et de séries de groupes.

Et c'est ainsi que l'on obtient :

LA SÉRIE EXALTÉE, RIVALISÉE ET ENGRENÉE; exal-

tée par la *composite* et ses accords, rivalisée par la *cabaliste* et ses discords, engrenée par la *papillonne* et ses alternances.

Voilà l'explication scientifique de *la paresse de l'homme,* de sa répugnance pour le travail, et partant de la dure contrainte qu'il est besoin de faire peser sur lui pour l'y forcer. Pour cela il n'a pas moins fallu que l'esclavage horrible, le dur servage, et aujourd'hui la *crainte de mourir de faim.* Si demain vos prolétaires pouvaient *végéter* sans travailler, demain tous vos ateliers seraient vides, vous le savez bien.

On le voit, toute la question est là : ATTIRER L'HOMME AU TRAVAIL.

Le travail est répugnant parce qu'il est MONOTONE, c'est-à-dire qu'il assujettit un être multiple par ses facultés à l'exercice d'une seule ou à peu près; il est répugnant parce qu'il est SOLITAIRE, c'est-à-dire accompli isolément, ou avec des individus avec lesquels on n'a aucun lien d'affection ni d'intérêt, ce qui est toujours de la solitude ou pis. Le travail est répugnant parce qu'il est COMPLIQUÉ, c'est-à-dire qu'un seul homme doit accomplir une multitude d'opérations diverses, d'où résulte un travail moins prompt et moins parfait.

Enfin il est insalubre, il tue ou lèse les sens; et surtout il est CONTRAINT, parce que vous ne choisissez pas la profession qui vous plairait, parce que vous ne pou-

vez vous livrer qu'à l'exercice d'une seule, tandis que la nature vous a donné plusieurs aptitudes.

En un mot, le travail est répugnant parce qu'il est en guerre ouverte avec l'organisation de l'homme, parce qu'au lieu d'être en harmonie avec ses mobiles naturels d'activité (ses passions), il est en complet discord avec eux.

Voici les contrastes que présente cette organisation du travail, comparée avec celle usitée aujourd'hui.

L'INDUSTRIE SOCIÉTAIRE OPÈRE:	L'INDUSTRIE MORCELÉE OPÈRE :
1° Par les plus grandes réunions possibles dans chaque fonction;	1° Par les plus petites réunions en travaux et en ménage;
2° Par séances courtes et variées;	2° Par séance de la plus longue durée et de la plus grande monotonie;
3° Par la subdivision la plus détaillée, affectant un groupe de travailleurs, à chaque nuance d'une fonction;	3° Par la complication la plus grande, affectant un seul individu à toutes les nuances d'une fonction *;
X Par l'ATTRACTION, le charme.	X Par la CONTRAINTE, le besoin.

* On dira : les plus petites réunions... et nos immenses fabriques? La complication la plus grande? mais on a poussé fort loin déjà la division du travail. Dans vos immenses fabriques, les malheureux qui y sont réunis ne le sont pas par sympathie, mais par *le besoin;* ce qui est bien différent.

Puis, ils sont bien *entassés, juxtaposés;* mais il n'y a entre eux aucune classification libre et régulière, aucune *hiérarchie légitime,* doublement stimulée par le charme de la gloire et l'appât du gain.

Vous avez bien obtenu une certaine division du travail en *quelques* genres; mais toujours vous affectez *un* seul individu à une seule nuance de travail; vous l'abrutissez. Ce résultat est encore pire pour l'individu (si la société en profite), que la complication, que nous vous reprochons comme plus ordinaire.

§ 3.

Il n'est pas inutile que nous fassions voir comment la commune ou phalange est gouvernée ; que nous disions comment, dans cette société normale, se constitue le pouvoir.

Je commence par déclarer qu'il y a dans la phalange SUFFRAGE UNIVERSEL, parce que dans la phalange nous sommes dans le vrai, nous sommes dans une association intégrale, et ce n'est pas là où l'on peut dénier à l'homme ses droits d'homme. Rien d'étonnant à ce que le suffrage universel soit si instamment invoqué et réclamé par tous les partis politiques et tous les hommes généreux ; car, au fond, quoi de plus légitime que de participer peu ou beaucoup au mouvement, à la direction d'une société dont on supporte les charges ? Mais ce qui pourrait étonner à bon droit, c'est de voir s'obstiner à demander la réalisation et l'application du SUFFRAGE UNIVERSEL INTÉGRAL dans une association incomplète et fausse, comme la société actuelle.

En effet, qu'est-ce qu'un député ? Un homme *politique*, chargé de diriger les affaires *politiques*. Or, qu'entend-on par politique ? Ce mot comprend tout, sous sa signification élastique et indéterminée. Un député doit connaître les arts, les sciences, le commerce,

l'industrie agricole et chacune des industries techniques ; il doit connaître encore toutes les administrations, etc.; il doit être à la fois un homme spécial et universel ; car, *un député fait des lois sur tout cela*. Récrions-nous maintenant sur ce que ces lois ne répondent pas toujours à notre attente et ne répondent pas surtout aux véritables besoins de la chose publique.

Mais puisqu'un député doit s'occuper de toutes ces choses, que faut-il donc que soit à son tour l'électeur qui le nomme, pour être véritablement compétent? Évidemment un homme UNIVERSEL ET SPÉCIAL, tout comme le député, puisqu'il faut qu'il l'apprécie et le juge sur toutes et chacune de ces diverses choses.

Je crois qu'on ne peut nier ce que je viens d'exposer, non plus que cette conséquence, c'est que de toute évidence de pareils électeurs et de pareils députés n'existent pas, ne sont pas possibles ; c'est donc encore que l'élection faite ainsi, avec ou sans suffrage universel, est une élection mal faite et à peu près sans valeur.

Il est clair qu'aucun homme ne peut être universel et primer dans toutes les diverses spécialités qui comprennent l'exercice de l'activité humaine ; il est donc juste aussi qu'il ne prime que là où sa supériorité naturelle légitime sa direction, et qu'il obéisse lui-même à une autre direction, lorsque ses aptitudes le mettent au second ou au dernier rang.

Dans la phalange, élection pour tout et par tous, et suffrage universel intégral, voici comment.

Vous faites partie de plusieurs groupes et de plusieurs séries; vous êtes connu et vous connaissez vos *co-travailleurs*. Vos diverses fonctions, vous les avez choisies librement selon vos aptitudes naturelles. De plus, vous avez intérêt de gloire et intérêt d'argent à ce que les divers travaux auxquels vous participez, soient les plus parfaits possibles. Maintenant vienne l'élection ou le moment de hiérarchiser le groupe et la série, c'est-à-dire de lui trouver des chefs, sous-chefs; n'est-il pas visible qu'ici l'élection sera parfaite? Car l'électeur est compétent par ce double motif, qu'il s'agit d'une spécialité qu'il pratique, et, en outre, qu'il connaît la valeur et la *capacité* de chacun de ceux qui y participent avec lui. Nécessairement il choisit en connaissance de cause, et, s'il se trompe sur l'individu qu'il désigne, c'est par exception : de plus, le résultat de cette erreur est bientôt modifié, *car on se voit à l'œuvre tous les jours* et, je le répète, on a intérêt de gloire et d'argent à ce que le travail du groupe se fasse bien. On procède pour la série comme pour le groupe : les raisons pour une élection normale sont les mêmes. J'observe que le vote de chaque individu prend de l'importance, en proportion de la capacité ou valeur qu'on lui a reconnue et que son *grade* confirme. Et réellement, ne serait-il

pas absurde que M. de Lamartine, proclamé chef d'un groupe de poètes, n'eût pas voix prépondérante su. celle de tel autre poète de son groupe; M. Arago, chef du groupe de physiciens, sur ceux qui auraient salué sa supériorité; M. Dumas, de chimistes, etc. *.

De cette façon, vous avez UN VÉRITARLE SUFFRAGE UNIVERSEL INTÉGRAL COMPOSÉ, réunissant toutes les garanties et produisant tous les bons résultats, impossibles dans une société confuse et où rien n'est classé ni ordonné.

Autant d'aptitudes, autant de votes, et votes proportionnés en importance à votre capacité *reconnue*.

La phalange est administrée par une série appelée RÉGENCE. Cette série se forme comme toutes les autres, et ses membres ne font pas uniquement partie de cette seule série. Ils ont, comme tous, le privilège de donner libre carrière à tous les essors dont Dieu les a dotés, et, comme tous, n'ont pas seulement un unique intérêt, celui de *régents*.

On le voit, la phalange pacifique et glorieusement productive de Fourier, n'a pas, à l'exemple de la phalange destructive du passé, qu'un seul et même aspect, formidable sans doute. Si elle est toujours UNE par son

* Quand on additionne les suffrages, le jugement n'a qu'une valeur arithmétique; quand on les pèse, il s'étend à l'ordre géométrique, *et gravitate ferentis et bonitate argumentorum.* (JEAN KEPPLER.)

ordre et sa hiérarchie légitime, elle est *multiple* par ses séries toujours immortelles et toujours formées de frais et nouveaux combattants, pleins d'ardeur et d'enthousiasme. Grâce à cette vie et à ce mouvement, ce n'est plus *une* phalange de 2,000 soldats, c'est une armée de 20,000 industriels, à supposer que chaque phalanstérien ne participe pas (en moyenne) à plus de dix séries. La phalange de Fourier, c'est Protée, mais Protée devenu géant à mille bras, se reproduisant incessamment sous mille formes diverses, mais toujours utile, toujours créant, toujours frappant de son pied divin le sol fertile que son pouvoir féconde.

C'est là de la vie, de la puissance et de l'harmonie!

§ 4.

Voici donc que nous avons établi l'ordre, organisé le travail, enfin voici que nous sommes riches. Comment se répartira cette richesse?

Grâce à la manière dont notre société est ordonnée, cette question, sur laquelle on s'égorge ou l'on se vole aujourd'hui, n'est plus pour nous qu'un jeu et une source de vérité, de justice et de contentement général.

Et d'abord, dans la phalange, LE SALAIRE EST ABOLI, car on n'y connaît plus de valets, domestiques, prolétaires, etc. Il n'y a que des associés, à des titres diffé-

rents et inégaux sans doute, mais tous sont associés. Avant tout, un MINIMUM abondant est garanti à chacun.

Chacun a affaire avec la société ou phalange, qui répartit en proportion du capital, du travail et du talent. Ainsi personne n'est inféodé à qui que ce soit; chacun est libre, tout le monde est chez soi. La femme et l'enfant, trouvant à exercer leur activité d'une manière utile et productive pour l'association, sont par cela même affranchis des liens de *pur intérêt*, qui en font souvent des esclaves, mais ne peuvent les attacher véritablement. La phalange, c'est la mère commune; s'il y a des aînés, ce sont ceux que Dieu a couronnés, et les autres, loin de blâmer l'œuvre de Dieu glorifiée, l'honorent et s'en trouvent heureux. Ainsi, un soldat et un général s'estimaient heureux de servir *sous* le grand homme de guerre, Napoléon.

La production totale se divise naturellement entre les trois facultés productives. Voici la proportion assignée par Fourier à chacune d'elles. Ce calcul, quoique n'ayant rien d'inflexible, paraît très satisfaisant. Fourier donne au travail 5/12e, au capital 4/12e, et au talent 3/12e.

Je me hâte de dire que par talent, il ne faut pas voir ici le génie, les facultés hors ligne, agissant sur l'humanité entière et récompensées par elle. Il ne faut donc pas entendre qu'il s'agisse sous ce nom, de Franklin et

son paratonnerre, de Watt et son perfectionnement, de Jacquard et Arkwright avec leurs métiers. Il faut comprendre sous ce nom les résultats de l'expérience, de l'habileté de main, de certaines aptitudes particulières, etc.

Après cette première division aux trois facultés productives : travail, capital et talent, *la régence* partage les diverses séries en trois grandes classes *de nécessité, utilité et agrément*. Cette division n'est pas rigoureuse et uniforme, mais au contraire *graduée* et nuancée, parce qu'elles le sont naturellement.

Ainsi, la culture des vergers étant extrêmement attrayante en harmonie, les groupes, qui s'en occupent, seront moins rétribués que ceux qui cultivent les céréales, travail qui offrira plus de fatigues. La série, qui s'entremettra à l'éducation, sera vraisemblablement classée parmi celles de nécessité, à cause de son influence comme moyen d'harmonie.

Au reste, cette division en catégories, très utile en elle-même, n'a rien d'inflexible; à la régence incombera la besogne de juger les séries faiblissantes, qui auront besoin d'être renforcées en doses d'attraits, par une rétribution plus forte.

Cette seconde division opérée, chaque série procède à la répartition du lot qui lui a été attribué. Elle répartit entre chaque groupe de la même façon que l'on a réparti

entre chaque série. Enfin, vient le groupe, qui tient compte des heures de travail et du titre fonctionnel ou *grade* de chacun de ses membres, et partage proportionnellement à ce double caractère.

Maintenant, cette répartition sera toujours équitable, de la régence aux séries, des séries aux groupes, des groupes à chacun de leurs membres, parce que, dans notre organisation industrielle, ayant suivi le vœu de la nature qui impulse vivement l'homme à alterner l'usage de ses facultés et à nouer des relations nombreuses avec ses semblables, nous voyons qu'un phalanstérien n'est pas l'incarnation d'un seul petit intérêt bien étroit, bien mesquin, et donc uniquement jaloux de faire triompher ce petit intérêt. Chaque phalanstérien participant à plusieurs séries, membre de groupes très divers, s'il s'efforçait de faire attribuer à l'une des séries, ou à l'un des groupes dont il fait partie, plus que de raison, il en serait la première victime, puisqu'il prendrait plus d'un côté pour avoir moins de l'autre.

Il y a, en régime sociétaire, absorption de la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange; et absorption des prétentions collectives de chaque série par les intérêts individuels de chaque sectaire dans plusieurs autres séries.

Rien donc de plus facile et de plus équitable à la fois que notre répartition des richesses produites; et cela,

parce que nous avons écouté la voix de Dieu, obéi à la nature et organisé le travail comme elle nous le prescrivait. Nous n'avons pas fait entrer de force l'humanité dans un cadre équarri à notre guise, comme d'autres Procustes; nous nous sommes religieusement demandé quelle société pouvait convenir à l'œuvre de Dieu, quel mode d'exercice était la destinée de cet être sorti de ses mains. Et Dieu nous a répondu, la nature nous a montré la voie.

Et jugez si ce milieu convient à la nature de l'homme, tel que nous l'avons trouvé et dépeint. Son UNITÉISME est complètement satisfait par l'ordre et l'harmonie qui se manifestent partout; par l'accord de son intérêt personnel avec l'intérêt général; par la joie de son cœur, qui s'épanouit aux charmes de l'unité et de la fraternité humaine.

Les passions *distributives*, nous avons vu qu'elles trouvaient à s'étendre largement et que rien ne limitait leur essor si ce n'est leur intensité même.

Pour les *affectives*, l'homme exerce et vit toujonrs dans les groupes, réuni à ses amis, parents et sympathiques (homme, femme, enfant).

Enfin, *les sens* de l'homme, ou ses besoins matériels, grâce aux économies incalculables d'une gestion unitaire, d'une association intégrale, grâce aux produits d'un travail agréable et passionnément accompli, d'un

travail dirigé par la science, *les sens*, dis-je, trouvent dans une phalange harmonienne complète satisfaction. L'homme est enfin affranchi des liens métériels, qui le courbaient à terre et l'empêchaient de lever les yeux au eiel et de bénir son Créateur.

Car il est bon d'observer que le seul moyen de produire largement le bien-être matériel dont l'homme a besoin, c'est de trouver à satisfaire son cœur et son intelligence. Et, cela étant, toutes les richesses matérielles lui viennent par surcroît : il n'en est plus l'esclave, elles ne le dégradent ni ne le ravalent, parce qu'il en est pourvu en abondance, que ce n'est plus un famélique dévoré de privations. Et encore, parce que c'est réellement l'homme que nous avons devant nous, l'homme développé dans son intelligence, ennobli et élevé dans son cœur, perfectionné et raffiné dans ses organes corporels.

§ 5.

S'il est vrai que l'homme vit dans la commune ou phalange et que la France, à bien dire, ne se compose que de communes, il est vrai aussi qu'il faut un lien, une hiérarchie entre les communes, de même qu'il en existe une entre les individus, pour combiner les diverses unités communales et en faire d'autres unités

plus composées, jusqu'à ce qu'elles viennent se classer dans une unité puissancielle supérieure, L'UNITÉ HUMAINE.

Il me reste donc, sur ce point, à faire apercevoir comment les phalanges s'unissent entre elles et concourent à former un tout, aussi harmonieux que chacune d'elles nous le présente dans son ensemble.

Il est simple et palpable qu'une commune, avec un certain nombre de ses voisines, aura avec celles-ci des intérêts de localité, que la disposition des cours d'eau, des montagnes et des vallons désigneront nettement.

Ces intérêts, comprenant plusieurs phalanges, formeront des circonscriptions analogues à celles de nos départements ou de nos anciennes provinces, je suppose. Voici donc naturellement qu'un centre, où puissent converger, s'unir et se combiner ces intérêts, devient une nécessité et se placera au milieu des communes, associées dans un même intérêt.

Si l'on comprend la formation naturelle de ces *unités-villes*, réunissant plusieurs phalanges, on comprendra facilement la formation d'une unité immédiatement supérieure à celle-là, composée par les intérêts d'*une plus grande localité,* concernant ces premiers *groupes* de phalanges. Tels seraient, par exemple, les intérêts qui réuniraient les *groupes* de phalanges situés dans la sphère d'un fleuve ou rivière, lesquels considéreraient

la ville placée à son embouchure comme un vaste entrepôt de denrées lointaines, aussi bien qu'un immense magasin central des produits qu'ils échangent contre elles. Ainsi, en France, vous avez plusieurs bassins principaux, propres à faire entendre cette explication : la Seine, la Loire, la Garonne, la Saône et le Rhône, la Meuse.

Maintenant ces unités, déjà puissantes, se relieraient entre elles par une capitale, un centre de royaume, d'empire. Ces dernières unités formeraient, sur chaque partie du globe, une unité continentale, centre pivotal de cette étendue de terres et des relations sociales de ses peuples. Enfin, ces grands corps, composant eux-mêmes le corps entier de l'humanité et du globe, concourraient finalement à la formation de l'UNITÉ SPHÉRIQUE ET DE L'UNITÉ HUMAINE. Selon Fourier, la position merveilleusement favorable de Constantinople la destine à jouer ce grand rôle dans l'avenir.

Il est temps que je dise ce que sont ces diverses *villes* et l'utilité qu'elles présentent; car je suis bien convaincu qu'on se demande si ces nouvelles créations, que je viens de faire sortir de terre, sont bien en harmonie avec nos phalanges. Ce qui caractérise ces *villes* ou pivots de phalanges, c'est que ce sont de grands centres d'industries, de sciences et d'arts; des foyers d'instruction en tous genres, plus complets que

ne peuvent l'être les unités communales. Ces villes disposent de musées et d'ateliers d'un ordre supérieur à ceux des phalanges.

La demeure normale et habituelle de l'homme étant la commune, les phalanstériens usent de ces grands centres, de différents degrés, d'une façon analogue à celle dont les gens, que la fortune fait plus libres que d'autres, usent aujourd'hui de Paris et autres grandes villes, qu'ils visitent en voyageant et en y passant une saison. Ces villes ne sont donc pas habitées continuellement par les mêmes individus; elles ALTERNENT d'habitants. Elles servent puissamment à développer le mouvement et la vie du corps social : centres de circulation, en analogie avec le cœur dans l'organisme humain et la pompe aspirante et foulante en mécanique, elles attirent et repoussent sans cesse, mais ne laissent rien croupir dans leur sein.

Ces villes sont dirigées par des *séries-régences* nommées à l'élection et à différents degrés par les phalanges, ainsi que nous l'avons vu pratiquer pour les groupes, les séries et les phalanges elles-mêmes.

Tels sont, en bref, les liens qui rattachent l'unité communale à la grande unité humaine.

§ 6.

Du mode de Transition.

Ici, personne ne l'ignore, existe une pierre d'achoppement. Les hommes sérieux et réfléchis, que notre logique aura ébranlés ou convaincus, nous demanderont avec incertitude ce que, pour le Présent, en prenant les choses dans le fait actuel, ce que nous prétendons, ce que nous regardons comme Réalisable immédiatement, des bonnes et utiles vérités que nous leur avons exposées.

D'autres, plus enthousiastes et moins positifs, pourront répondre tout court : *Le phalanstère.* Quant à nous, nous n'hésitons pas à le dire, nous pensons que ce serait là aussi *tourner trop court.* Mais il importe de compléter notre pensée et d'entrer dans quelques détails, sur cette importante question des Transitions, qui est la première pour beaucoup et pour tous incontestablement, dès qu'il s'agit d'entrer dans le fait.

Pour nous, il est deux points principaux hors de conteste, qui, nous le croyons, doivent éclairer la question et donner les moyens de la résoudre. Le premier de ces points, c'est d'abord la vérité de l'Association intégrale telle que l'a mathématiquement, mais théoriquement établie Fourier. Oui, pour qui veut raison-

ner, il est impossible de ne pas admettre, comme vrais et certains, les raisonnements de Fourier et la réalisation future de l'Association. Le second point, qui n'est pas moins frappant, c'est qu'on ne peut agir sans tenir compte de ce qui existe aujourd'hui, c'est qu'il faut enter sur le Présent cet Avenir, c'est qu'il faut se servir des matériaux du jour pour préparer ce beau lendemain.

Ceci est la condition essentielle pour ne pas bâtir sans fondements.

Parmi les personnes, qui ont pris le plus à cœur la découverte de Fourier, plusieurs ont proposé des plans de Transition. Les premiers projets en général ne prétendaient à rien moins qu'à établir un Phalanstère de grande échelle à 1800 sectaires, avec le vaste et coûteux édifice et les immenses ressources pécuniaires, qu'entraînerait un semblable essai. Puis, on est devenu plus modeste; on se serait contenté d'une Phalange hongrée à 600 sectaires. Enfin, on en est arrivé à se résigner, d'après l'exemple du maître, à un essai sur quatre cents Enfants.

Il nous semble que tous ces plans ont un défaut, c'est d'avoir été élaborés sous la préoccupation trop exclusive de la vérité première (l'Association Intégrale), et de n'avoir pas tenu suffisamment compte des Réalités présentes, du Fait vivant. En effet, pour établir un Pha-

lanstère de grande échelle, il se présente d'abord des difficultés matérielles presque insurmontables :

1° La nécessité d'énormes capitaux, toujours difficiles à réaliser;

2° La construction, toujours longue, du vaste et commode édifice, élevé dans la pensée de Fourier;

3° Cette fondation exigerait un homme d'un génie pratique aussi puissant que le génie théorique de Fourier. Il faudrait l'homme supérieur de pratique et de main, ayant au plus haut degré l'instinct du possible, tout en étant abondamment imbu de la Théorie, capable de servir de *Pivot* à cette Organisation nouvelle, de joindre et faire adhérer ces parties que la civilisation a rendues si disparates et si hétérogènes, capable en un mot de suppléer, par son habileté et son universelle expérience, aux difficultés incalculables provenant du manque de justesse dans les parties de l'ensemble;

4° Enfin, réunirait-on toutes ces conditions, resterait encore et toujours cette effrayante difficulté de n'avoir que des matériaux brutes, des Phalanstériens ébauchés. Vouloir établir avec des gens faussés et viciés des relations véridiques et normales, établir des travaux fréquemment alternés avec des hommes, rompus à une seule besogne par une longue habitude (et parmi lesquels quelques organisations supérieures conserve-

ront seules d'autres éclosions possibles), voilà qui nous paraît complètement impraticable.

Par tous ces motifs, nous regardons ce mode de Transition comme improbable, sinon impossible. Nous en disons autant de l'essai à 600 sectaires. Il participe sur une moindre échelle des difficultés que nous avons exposées. Il faut encore des millions, une organisation trop parfaite de l'industrie attrayante et sériaire pour des civilisés, rompus à la monotonie de fonction ; il faut surtout un réalisateur d'un ordre trop élevé.

Quant au troisième mode, l'essai de 400 enfants, nous convenons qu'il est plus réalisable. Il faut moins d'argent, on n'opère plus sur des êtres faussés, et peut-être obtiendrait-on sans trop d'obstacles les orphelins nécessaires à cette tentative. Encore ce dernier point est-il douteux. Cet essai est plus réalisable, mais il prouve moins. Puis, espérerait-on, avec cent pédagogues, plus ou moins civilisés, chargés de conduire ces enfants dans une voie tortueuse et glissante, moitié de Vérité et d'Harmonie, moitié de mensonges et de Contrainte (à cause des relations des sexes), espérerait-on étaler aux yeux les prodiges de l'union des forces productives, travail, capital et talent? Obtiendrait-on, sur une échelle suffisante, les résultats miraculeux du Travail Attrayant, pour qu'ils aient le poids d'un argument *de visu* irréfutable? Nous n'osons le croire ; nous n'osons croire

encore aux bénéfices produits par les petits travailleurs, lorsque nous songeons à tout ce dont ils auront besoin pour eux-mêmes, avant de pouvoir donner des dividendes aux actionnaires.

De ce que nous venons de dire ici, nous ne voudrions pas que l'on conclue, que nous ne voyons pas de Transition possible. Nous en sommes bien loin; mais nous y voulons marcher sûrement. Pour cela, il faut plus tenir compte, qu'on ne le fait dans ces projets, du Fait actuel, des Réalités présentes, ainsi que nous l'avons exposé au commencement. Ce mot *Transition* n'emporte-t-il pas d'ailleurs avec lui l'idée d'un terme moyen entre deux objets disparates et discordants. Donc, s'il s'agit d'une forme sociale nouvelle, n'est-il pas indispensable que la Transition participe de cette forme qui s'en va, mais qui est encore. C'est le seul moyen qu'elle s'opère naturellement. Nous estimons donc que le passage de l'état Morcelé à l'état d'Association, que le point de jonction du chaos et de l'Harmonie doit être fortement entaché des stygmates du présent. Nous pensons qu'il faut beaucoup de boue civilisée pour ciment du premier édifice qui aura quelques traits d'un Phalanstère. Nous pensons encore que, nonobstant cette forme laide et affreuse à certains égards, semblable à celle des Syrènes, *mulier formosa superne desinat in piscem*; nous pensons fermement que cette Transition

aura le charme que la mythologie prêtait à ces filles monstrueuses et enchanteresses, attirant irrésistiblement à elles les voyageurs. Car une Transition est un monstre, résultat d'un hideux accouplement, mais c'est un monstre charmant.

Ainsi donc, quelque civilisée que soit cette première ébauche d'Harmonie, pauvre statue informe pétrie du limon du présent, que les cœurs ardents s'apaisent, ils doivent le voir par la fable, elle n'en sera pas moins pourvue d'Attraits très vifs et très réels. Ce sera encore une Syrène au chant mélodieux, d'autant plus puissant que son rhythme nouveau sera moins étranger à celui des hommes qu'elle doit séduire.

Une *Transition,* c'est un amalgame du mode morcelé et du mode unitaire, de l'accord et de la divergence des intérêts, du travail répugnant et du travail attrayant, de l'économie de ressort et de la duplicité d'action, de la solidarité et de l'insolidarité, du juste et de l'injuste, du faux et du vrai, du beau et du laid. Une Transition, c'est le coing, la nèfle, la chauve-souris, le poisson-volant, l'amphibie; c'est Nabuchodonosor aux pieds d'argile avec des proportions humaines.

Mais si monstrueuse que soit une Transition, elle est Attrayante et c'est assez. La force est dans l'Attrait. La vérité seule a vie et le faux se transforme et disparaît. Là, où il y a germe de vie, soyez sûrs que ce qui y fait

obstacle, bientôt sera modifié pour rentrer dans les conditions de l'existence. C'est ainsi que nous disons qu'une Association quelconque, où l'on introduira le travail par groupes soumis à des alternats, ces groupes ne fussent-ils pas parfaits d'équilibre, ces alternats ne fussent-ils pas d'abord très fréquents; une Association où l'on tiendra compte des trois forces productives, et où une répartition équitable, découlant de leur solidarité sera faite; nous disons que cette Association, quelque soit d'ailleurs le nombre de ses membres, sa constitution et ce qui lui manquerait pour être une Phalange modèle; nous disons que cette Association, déjà heureuse pour ses membres, serait en pleine voie d'Harmonie, et le premier grade d'une échelle de Transitions, incessamment plus voisines de l'Association intégrale.

Selon nous, au lieu de s'arrêter obstinément à une Transition de plein saut, au lieu de se buter à un projet irréalisable vraisemblablement, il serait mieux de diriger les forces, de faire converger les efforts dans le but de créer une Association du genre que nous venons d'indiquer.

Nous sommes persuadés que, si l'entreprise tentée à Condé-sur-Vesgres, qui a absorbé, pour notre malheur, tant de capitaux trop généreusement offerts, avait été commencée avec des vues moins ambitieuses et plus

nettes, avec moins de désir de quitter l'ornière fangeuse, et un sentiment plus juste de ce qui était possible; nous sommes persuadés que cette entreprise, avec les ressources qu'elle présentait et conduite plus terre-à-terre, eût pu constituer une association viable de bas degré. Le premier fruit bâtard de l'Ordre Combiné et Attrayant eût été greffé sur le sauvageon civilisé, c'était beaucoup; c'était avoir le pied dans l'échelle. Nous ne l'avons pas encore pour avoir voulu enjamber plusieurs degrés à la fois. Dieu veuille que nous soyions plus sages à l'avenir; et qu'on ne se croie plus assez fort, pour essayer de nouveau un tour de force qui peut manquer, car tel est le privilège de ce genre d'exercice. Je suis d'avis de procéder simplement, de marcher pas à pas, parce que rien n'est facile et naturel comme la marche : il faut abandonner les sauts périlleux aux pauvres diables, qui en vivent et y meurent souvent.

Telle n'est pas l'allure de la Société et de l'Humanité.

Pour avancer sûrement, contentons-nous donc de marcher. Et en avant, et demain, nous le pouvons; car il ne s'agit que de marcher. Que demain donc on propose les plans et les bases d'une Association domestique agricole et industrielle qui réunira : gestion unitaire, consommation en grand, union solidaire du tra-

vail, du capital et du talent, répartition équitable en mode composé, travail par groupes, possibilité d'alternats. Si ces plans ont de la valeur, s'ils sont manifestement pratiques, s'il se trouve quelques hommes, ayant moins de capitaux et de dévouement que M. Dulary, mais pouvant prendre plusieurs actions et inspirer la confiance par leur position de fortune, il est vraisemblable, il se peut que demain on soit en mesure de réaliser des arguments matériels, pour ceux qui ne savent pas voir, des yeux de l'intelligence, la vérité de l'Association intégrale.

Par tous ces motifs : qu'une transition est quelque chose de monstrueux et d'incomplet ; qu'il est plus naturel et plus facile de marcher que de courir ; que l'on arrive plutôt au but à pas de tortue persévérants qu'avec des sauts de lièvre flâneur ; et surtout que, dans tout progrès, il faut tenir compte du fait actuel, parce que l'Avenir ne se greffe que sur le Présent ; nous croyons qu'il serait utile de pousser à des essais de bas degré, ayant quelques-uns des caractères et des principes vivifiants de l'Association intégrale. L'essai sur quatre cents enfants, de tous le plus réalisable, l'est moins que le COMPTOIR COMMUNAL ; lequel prouverait bien davantage et demanderait des facultés réalisatrices moins difficiles à rencontrer. Dans une commune agglomérée, et avec des paysans dont l'intérêt personnel est très développé,

d'ailleurs sans cesse stimulés par des besoins croissants, il me paraît qu'un pareil établissement se pourrait fonder. Cette condition se rencontre dans beaucoup de localités, à un rayon de vingt-cinq à trente lieues de Paris. Ne serait-ce pas à la fois une précieuse application de la Science Sociale et une spéculation industrielle avantageuse?

Un comptoir communal; il me semble qu'il y a toute sorte de raisons pour que l'opération soit comprise et acceptée. C'est à la fois une banque et un mont-de-piété rural paternel, c'est encore un atelier de travail et un marché toujours ouvert. Chaque associé, en y trouvant ces immenses avantages, y jouit d'ailleurs du plaisir de travailler sa production, s'il le veut. La sécurité la plus entière lui est garantie, puisqu'il contrôle et surveille par son vote les opérations du comptoir, puisque, matériellement, il voit et palpe les objets de vente et d'achat. Rien ne se fait sans lui. En vérité, je ne doute pas qu'un homme intelligent, ayant des capitaux, pour peu qu'il soit placé favorablement, je ne doute pas qu'il ne réussisse à faire prospérer une semblable entreprise.

Ce mode de transition me paraît, comme à Muiron, *le plus naturel acheminement vers l'issue du régime morcelé.* Dans la dernière édition de ses PROCÉDÉS INDUSTRIELS, (1 vol. in-12, prix : 2 fr.), il en donne une

exposition très intéressante, avec un projet de statuts modifiables, et d'après lesquels on pourrait comprendre dans les opérations du Comptoir, non-seulement l'entrepôt des denrées avec prêt sur leur valeur, mais encore le fermage ou la régie de biens ruraux, des fabrications industrielles et de lucratives opérations commerciales.

Dans l'école, on a eu le tort de ne s'être pas suffisamment arrêté à ce mode de transition indiqué par Fourier, développé par son premier disciple, mais d'ailleurs aucunement poursuivi au milieu des autres projets de réalisation, auxquels on a cru devoir accorder une préférence que rien ne justifie.

On s'explique parfaitement que les personnes qui ont au cœur la pensée libératrice de Fourier, qui s'y complaisent et en vivent, on s'explique qu'elles veuillent la réaliser à tout prix immédiatement.

La certitude mathématique qui existe pour elles dans leur intelligence, le sentiment profond qui les entraîne, sont cause que les obstacles disparaissent souvent à leurs yeux, pour ne laisser voir que le but.

Voilà qui s'explique et s'excuse; mais, dans la réalité, les transitions ne sauraient être évitées, et les plus simples sont les plus praticables.

Ceci est bien fort et bien vrai. Et je m'estime heureux que Pascal, cette intelligence si haute, ce génie si logique, l'ait écrit de sa plume immortelle; car le vrai, dans la bouche du génie, a bien plus d'autorité.

Oui, cet homme qui meurt en détail à la Trappe, cet Indou qui passe sa vie les bras levés en l'air ou qui se fait écraser sous le char de Brahma, ce Chatterton qui boit du poison, ce Nourrit qui se précipite d'un quatrième étage, cet homme qui se noie; *c'est le même désir qui est en tous accompagné de différentes vues, le dernier but de leur visée, c'est la volupté*. Toujours, en chacun de ces hommes le mobile de leurs actes, le ciel de leurs espérances, c'est la soif du Bonheur, le besoin invincible d'être Heureux.

Le Bonheur!... Voilà l'Étoile polaire de l'humanité, voilà le centre d'Attraction incessante qui attire tout ce qui est. Et comment en pourrait-il être différemment.

Dieu seul possédant la vie complète, absolue; Dieu seul étant parfait, en lui seul aussi se trouve ce qui est l'attribut de la perfection souveraine, le Bonheur parfait. Vie absolue, Bonheur absolu : ces deux façons d'être vont ensemble, sont corrélatives l'une de l'autre.

Vivre souverainement, c'est être souverainement heureux. Le degré de bonheur d'un être marque infailliblement son titre de vie. Tous les êtres, par cela même qu'ils sont incomplets, qu'ils ne vivent que d'une vie

imparfaite, embrassée par la vie absolue, sont invinciblement Attirés vers l'ÊTRE des êtres, vers l'être parfait, vers Dieu, foyer infini de la vie Éternelle. Or, être Attiré vers Dieu, le seul être qui vivant de la vie absolue jouisse d'un bonheur parfait, c'est être attiré vers le Bonheur, qui ne fait qu'Un avec la Vie. Donc par cela que tous les êtres finis sont conviés au banquet de la vie éternelle, ils sont également appelés au bonheur infini, c'est-à-dire à Dieu.

§ 2.

Comment l'homme peut-il être heureux.

Si nous passons de cette affirmation *que le but des actions de l'homme est la recherche du bonheur*, à cette autre face de la question, *comment il peut l'atteindre*, nous sommes, en ayant éclairci cette première partie, dans une meilleure voie pour déterminer la seconde, et la difficulté se dénoue naturellement d'elle-même.

Qu'est-ce que vivre? C'est exercer nos facultés et nos forces. Or, quel est le résultat de l'exercice naturel de nos facultés, si ce n'est une jouissance, un bien-être intime provenant de l'accomplissement normal de la Loi, qui a présidé à notre organisation. Vivre, c'est donc être Heureux.

Mais, puisque vouloir vivre, c'est vouloir être heureux, et, en termes plus précis, puisqu'Être, c'est

être heureux, nous savons maintenant que cette question, tant controversée, du bonheur se réduit à celle-ci : constituer l'exercice normal de l'activité humaine. Car l'être humain ayant le plein essor de ses forces et de ses facultés vitales, vivant, en un mot, de sa vie complète, atteint nécessairement le résultat heureux attaché à cet exercice de l'existence ; il jouit de tout le bonheur compatible avec sa nature finie. Il est heureux comme un homme peut l'être. La question du Bonheur, pour l'homme, se réduit donc à celle de l'exercice naturel de son activité, à la pleine jouissance des forces vitales dont il est doué.

On sent que cette question n'est pas autre pour tous les êtres, quels qu'ils soient.

Sans doute, il ne faut jamais oublier en parlant du bonheur des êtres finis, que leur félicité est bornée comme leur vie ; mais elle est suffisante à leur besoin ; elle est ce qu'elle doit être. Dieu la mesure. A l'origine de leur existence, tous les êtres sont faibles, débiles, ignorants ; ils vivent d'une vie moins intense que celle dont ils doivent vivre à la Maturité ou à l'apogée de leur existence. Il en est de même de l'espèce humaine, dont les générations successives se transmettent la vie physique aussi bien que les éléments de toute vie morale et intellectuelle, et forment Un seul être. Au commencement l'humanité, dans ses âges de faiblesse,

d'ignorance et de misère, ne connaît point la Loi de sa vie, le mode selon lequel chacun de ses membres pourrait vivre de sa vie complète, en aidant le plus puissamment à la vie générale de l'espèce. Il y a souffrance, débilité, qui se traduit en discordes, luttes, pénurie et abrutissement, en faiblesse du lien social.

Aussi, dans ces phases premières de l'existence humaine, les grandes Individualités surtout, nous révèlent-elles beaucoup de douleurs et d'infortunes. Il y a trouble dans les Intelligences les plus hautes et les plus droites, orages et tempêtes dans les Cœurs les plus tendres et les plus sensibles, doute amer et obscurité dans les meilleurs Esprits, rébellion et blasphème dans les âmes les plus Religieuses. Souvent cette torture, cette impossibilité de vivre pour des êtres qui en ont un si grand besoin, qui y sont si bien disposés, va jusqu'à les porter à sortir de la vie, *par amour pour la vie.*

Qu'on se remette en mémoire les organisations d'élite que l'on a connues ; qu'on relise les confessions de saint Augustin, celles de Jean-Jacques, Byron, etc.; et alors on tressaillera devant le vivant spectacle de ce que je dis au général. Qu'on relise encore tous ceux qui ont écrit profondément, philosophes et autres.

Mais n'allons pas si loin, prenons dans le présent : l'exemple en sera plus goûté et plus compris, il saisira mieux le lecteur.

Dans cet aveu d'une souffrance encore saignante, d'une plaie vive, nous vérifierons combien est vraie la parole de Pascal : *Le bonheur est le dernier motif des actions des hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent*. Nous vérifierons tout ce que nous avons dit de la Subversion des plus hautes intelligences, du Scepticisme des plus croyants, des Malédictions des plus religieux.





« Peut-être ce besoin de bonheur qui nous dévore, « cette haine de l'injuste, cette soif de liberté qui ne « s'éteignent qu'avec la vie, sont-ils les facultés consti- « tuantes de l'*Égotisme* (qualification désignant l'a- « mour de soi considéré comme un droit de l'homme, « et non comme un vice)? Il me semble que l'indi- « vidu choisi entre tous pour souffrir des institutions « profitables à ses semblables, doit, s'il a quelque « énergie dans le caractère, se débattre sous ce joug « arbitraire. Je crois aussi que plus son âme est « grande et noble, plus elle doit s'ulcérer sous les « coups de l'injustice. — S'il avait rêvé que le bonheur « doit récompenser la vertu, dans quels doutes af- « freux, dans quelles perplexités désespérantes doivent « le jeter les déceptions que l'expérience lui apporte. »

(*Indiana.*)

La vérité est que l'homme a le besoin et par conséquent le droit de rechercher son bonheur; mais la

vérité est aussi que son bonheur est lié à celui de ses semblables, qu'il ne doit pas le faire à leur détriment, et qu'il ne peut le trouver que lorsqu'ils trouvent aussi le leur. La vérité est encore que plus une âme est noble et énergique, plus elle ressent vivement la dénégation du bonheur et l'injustice ; mais, précisément à cause de cette noblesse d'âme et cette force de caractère, elle se sent au cœur le courage de se dévouer au bonheur des autres. Celles, qui dans la circonstance ne vont pas jusque-là et demeurent à l'anathème qu'elles lancent à la société, ont sans doute plus d'énergie que de noblesse et d'élévation.



Mais continuons et voyons comment l'on arrive à vouloir *se pendre,* faute de pouvoir vivre :

« J'ai souvent honte de cette lâcheté qui m'empêche « d'en finir tout de suite ; ne sais-je donc me décider à « rien ? ne puis-je ni vivre ni mourir ?

« Il y a des instants où je me figure que je suis usé « par le travail, l'amour ou la douleur, et que je ne « suis plus capable de rien sur la terre ; mais à la « moindre occasion, je m'aperçois bien que cela n'est « pas, et que je vais mourir dans toute la force de « mon organisation et dans toute la puissance de mon « âme. Oh ! non, ce n'est pas la force qui me manque « pour vivre et pour espérer. *C'est la foi et la vo-* « *lonté.* »

On accuse tout, faute de savoir et de comprendre que c'est simplement l'impossibilité d'exercer et de développer complètement son être, de vivre par toutes ses facultés, de pouvoir accomplir la loi, qui est de vivre selon sa nature.

« Quand un événement extérieur me réveille de « mon accablement, quand le hasard me presse et me « commande d'agir *selon ma nature,* j'agis avec plus « de présence d'esprit et de calme que je n'ai jamais « fait... »

Vous le voyez donc bien, c'est faute de vivre que l'on se tue : ce qui suit le confirmera encore.

« Ne te laisse point toucher ni ébranler par cet état « désespéré où tu me vois; ne laisse point ta compas« sion aller jusqu'à la souffrance; ne laisse point la « mélancolie dévorer ces belles fleurs, ces rameaux de « chênes dont ta route est couverte. Eh quoi! tu es « utile, tu es nécessaire, tu es vertueux et tu suppor« terais la vie à regret! Oh! non, ne laisse pas tomber « ce fardeau que tu portes si noblement, et qui, de « prime-abord, t'ouvrira toujours l'accès des âmes « nobles....... Oh! mon ami, qu'on me donne une « tâche comme la tienne à remplir, qu'on mette entre « mes mains le soc de cette charrue avec laquelle tu « ouvres un si vigoureux sillon dans la société, je me « relèverai de mon désespoir, et j'emploirai la force

« qui est en moi et que la société repousse comme une
« source d'erreurs et de crimes. »

Que faut-il donc à cette femme, si ce n'est le plein exercice de sa vie, le jeu libre et appliqué des grandes facultés qui composent son être. Pourquoi meurt-elle? pourquoi veut-elle mourir, si ce n'est parce qu'elle étouffe, parce qu'on ne la laisse point librement respirer; si ce n'est parce que sa force est comprimée; si ce n'est parce que, ne pouvant développer et mettre en usage sa puissance, elle demeure écrasée et souffrante de son trop de vie? Elle meurt de ne pouvoir vivre.

« Tu me connais pourtant, toi, tu sais s'il y a dans
« ce cœur déchiré des passions viles, des lâchetés, le
« moindre détour perfide, le moindre attrait pour un
« vice quelconque. Tu sais que, si quelque chose m'é-
« lève au-dessus de tant d'êtres méprisablement mé-
« diocres dont le monde est encombré, ce n'est pas le
« vain éclat d'un nom, ni le frivole talent d'écrire quel-
« ques pages. Tu sais que c'est la forte passion du vrai,
« le sauvage amour de la justice. Tu sais qu'un orgueil
« immense me dévore, mais que cet orgueil n'a rien
« de petit ni de coupable, qu'il ne m'a jamais porté à
« aucune faute honteuse, et qu'il eût pu me pousser à
« une destinée héroïque, si je ne fusse pas né dans les
« fers? » (*Lettres d'un voyageur*).

Eh! sans doute, vous êtes grande, vous êtes noble, vous êtes puissamment douée de riches facultés, vous êtes dévorée d'un immense besoin d'agir et d'animer de votre souffle fécond un monde nouveau près d'éclore; et tout cela ne sert qu'à vous torturer, qu'à vous consumer dans le feu âpre de la passion sans but. Vous voulez mourir : on le conçoit bien. Dans votre martyre et votre douleur, vous ne savez qui accuser, vous ne savez que faire; vous savez seulement que vous souffrez, vous demandez à tous l'emploi de votre force, et vous désespérez.

« Eh bien! mon ami, que ferais-je de ce caractère?
« que produira cette force d'âme qui m'a toujours fait
« repousser le joug de l'opinion et des lois humaines,
« non en ce qu'elles ont de bon et de nécessaire, mais
« en ce qu'elles ont d'odieux et d'abrutissant? A qui les
« ferais-je servir? qui m'écoutera? qui me croira *? »

(*Lettres d'un voyageur*. GEORGE SAND).

* Nous éprouvons le besoin de consigner ici une observation, à propos de l'auteur que nous citons, et dont la vie peut offrir une étude psycologique aussi intéressante que celle de Rousseau, Augustin, Sévigné, Mᵉ Rolland.

Nombre de biographes et de personnes ont beaucoup glosé sur sa vie privée. Certes, ce n'est pas nous qui dirons qu'une personne, qui a autant ému, étonné et intéressé le public, puisse se soustraire au jugement et à l'appréciation du public. Chacun de nous appartient avant tout à la société; celui qui agit sur elle bien plus qu'un autre. Donc G. Sand appartient au public, et le public peut la juger. Ce n'est pas cela que je conteste; mais je dis que dans ce public qui la juge, pour

Eh bien! ne voilà-t-il pas une des mille preuves (et bien saisissante) de ce que je dis, de ce que nous sentons tous : que tous les êtres cherchent le bonheur, qu'il est le But de l'homme, et que l'homme n'y atteint que par l'exercice normal de son Activité, par le jeu naturel des forces vives qui le composent. Du moment que le Créateur a touché une créature du doigt, en lui disant d'être, il a voulu aussi qu'elle fût heureuse en proportion. L'octroi de la vie, c'est le don gracieux du bonheur.

En vain des hommes ignorants, des intelligences faussées, des esprits pervertis par la douleur, s'écrient-ils dans leur amertume et leurs ténèbres : le bonheur n'est pas fait pour l'homme, le bonheur n'est qu'une Chimère, c'est courir après une Ombre que de vouloir le poursuivre. Jamais l'homme n'a été heureux, et jamais il ne le sera; telle n'est pas sa destinée. Que font, après tout, ces beaux diseurs, comment vivent-ils? quel

ce moment, la plupart la jugent d'un point de vue bien étroit et bien misérable, peut-être même parmi ceux qui l'ont approchée et connue.

Je trouve à ce sujet, dans un de ses écrits, un passage plein de justesse et de raison; de plus, il est fait pour mettre chacun à sa place; le voici :

« Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Le vul-
« gaire a raison, les laquais ne peuvent apprécier dans le grand homme
« que ce que le grand homme a de misérable. Mais les nobles passions,
« les inspirations sublimes, les mystérieuses douleurs de l'intelligence
« divine, comprimée dans l'étroite sphère de la vie humaine, ce sont là
« des énigmes pour les esprits grossiers. »

Horace avait dit :

Odi profanum vulgus et arceo.

est le but prochain ou éloigné, secret ou patent de leurs actions? Voyons-nous qu'ils cherchent à se rendre infortunés, à se faire malheureux, à rechercher le Mal, puisque le bien n'est pas leur destinée. Tout au contraire, ils vivent, et plusieurs même assez bien. Ils recherchent la Joie et le Plaisir; ils se laissent invinciblement entraîner sur la pente Naturelle, ils courent à leur destinée, ils vont au Bonheur. Seulement, à cause du Vice de leur esprit, de l'affliction de leur cœur, à cause de leur ignorance, ils ne s'occupent qu'Individuellement et isolément de leur bonheur personnel? Ils ne prennent garde qu'à leur félicité particulière, sans voir et sans comprendre qu'ils ne peuvent l'obtenir qu'avec celle de leurs semblables, auquel elle est intimement liée, puisqu'ils sont, chacun, partie essentielle d'un même tout. Aussi, est-il à remarquer que ces personnes, qui croient au Mal et nient que le bonheur soit possible, par une contradiction flagrante et *forcée de la nature*, ne s'occupent, comme les autres, que de rechercher leur bien-être. Ces personnes vont tout droit à l'Égoïsme, et nous montrent les plus tristes et les plus hideux exemples de cet inhumain et féroce amour de soi-même dans une petite sphère fort circonscrite.

Donc cette croyance, que l'homme ne doit pas être heureux, est Anti-Sociale et anti-humaine; elle engendre

un horrible et froid Égoïsme qui détruirait la société, si elle pouvait l'être. Cette croyance funeste et meurtrière doit être repoussée par les plus grands efforts; et les hommes, qui prétendent éclairer leurs semblables et marcher à leur tête, ne peuvent leur rendre de plus grand service que de la détruire et de délivrer l'esprit de l'homme de ce voile funèbre, de ce spectre de mort.

Mais pour Croire au bonheur, il faut de la Science, ou un profond Sentiment Religieux, plus fort que tous les malheurs qui jaillissent de source autour de nous. Et c'est ainsi que l'on conçoit que les plus belles natures, dans des époques de misère et de faiblesse, aient été sceptiques, par besoin de croire, impies par besoin d'adorer.

Aujourd'hui la terre commence à sourire, la Science a ouvert sur nos têtes un nouveau ciel, le monde se fait meilleur, l'homme devient plus croyant, et ceux qui marchent en avant pressentent déjà la Terre promise: ils en aperçoivent de lointains, mais sûrs messagers. Tel Colomb, n'étant plus qu'à quelques cents lieues de sa terre nouvelle, vit des frégates et des algues marines. Et ils ont bon Espoir comme lui, et ils raniment la confiance de l'équipage mutiné et prêt à les maudire dans sa misère.

Dans un ouvrage que j'ai déjà cité, l'*Encyclopédie nouvelle*, voici ce qu'on lit à l'article *Bonheur*: « Lorsque notre rapport avec le monde

« extérieur est agréable, nous l'appelons *plaisir*, mais cet état pas-
« sager n'est pas le *bonheur*; nous entendons par *bonheur* un état qui
« serait tel que nous en désirassions la durée sans aucun changement....
« Nous rêvons le repos dans ce monde où il n'y a que mouvement et
« jamais repos; et de même nous rêvons le bonheur dans la vie où,
« par une nécessité absolue, il n'y a que changement continuel et ja-
« mais durée sans changement. »

Après quelques réflexions, combien ne voit-on pas que ceci a été légèrement écrit, et que l'auteur s'y contredit. Vous dites très justement, que dans le monde il n'y a que mouvement continuel et jamais durée sans changement, et c'est dans le même moment que vous ajoutez : « Nous entendons par bonheur un état tel que nous en désirassions la durée sans aucun changement. » Certes, ce n'est point un homme ayant réfléchi à la vie, un philosophe qui entendra le bonheur ainsi, et cela à cause des bonnes raisons que vous apportez vous-même. Passe pour un enfant et encore serait-il bientôt convaincu du contraire, pourvu que ce qu'il appelle bonheur se prolongeât quelque temps. La sensation ou le sentiment, produisant d'abord le bonheur, seraient bientôt transformés en ennuis, puis en supplices. Et cela, parce que la vie c'est le mouvement, et par conséquent que l'homme ne peut goûter le bonheur que dans une activité et un mouvement incessant.



Aussi ajoutez-vous : « que, pour que cet état heureux fût possible, il
« faudrait que le monde s'immobilisât, mais alors nous n'aurions plus de
« désirs, puisque nous n'aurions plus aucun motif pour modifier le
« monde, dont le repos nous satisferait et nous remplirait; nous n'au-
« rions plus, parconséquent, ni activité, ni personnalité. Ce serait donc
« le repos, l'inertie, la mort pour nous comme pour le monde. Reste-
« rait donc que le monde extérieur, qui change sans cesse, changeât
« de telle façon que jamais il ne vint nous causer aucune peine, ou
« plutôt que tous ses changements fussent pour nous une source de
« plaisirs. Mais dans cette hypothèse encore pas de désir, conséquem-
« ment aucune raison d'intervenir dans le monde, aucune activité, au-
« cune personnalité. Qui modifierait le monde? Qui le ferait mouvoir? »

Ici est l'erreur. Le monde extérieur changeant tout seul sans la participation de l'homme, ainsi qu'une fantasmagorie, nous arrivons comme plus haut à l'inactivité, à la mort. Mais si, au lieu de faire le monde changer tout seul, nous comprenons l'homme, par l'impulsion féconde et incessante de ses désirs, modifiant le monde, remuant les choses et le faisant harmoniquement, alors reparaît la vie et le mouvement, alors se découvre la véritable destinée de l'homme et le bonheur dont il est susceptible : l'homme éternellement actif par des désirs successifs et

variés qui trouvent à se satisfaire. Si cette impulsion du désir cessait, ce serait sa mort. On peut dire que le désir c'est le sang, c'est la respiration humaine, c'est lui qui nous anime; c'est par lui que le doigt de Dieu touche l'homme et lui dit d'ÊTRE et d'être heureux, par le mouvement et le jeu normal de son activité.

Il est singulier que l'auteur ayant raisonné sur les deux hypothèses suivantes, se soit arrêté là et n'ait pas conclu à la véritable:

1° Repos et stabilité du monde et de l'homme; supposition détruite aussitôt qu'articulée par l'observation que la vie, c'est le mouvement.

2° Inertie de l'homme en présence du mouvement extérieur, ne lui apportant que des changements agréables; hypothèse qui ne peut être soutenue par cette réflexion que l'activité humaine ne peut être conçue frappée de paralysie, qu'il lui faut également le mouvement.

Voici maintenant la troisième hypothèse, la seule et véritable formule de la vie, et conséquemment du bonheur:

3° Mouvement incessant du monde, incessamment modifié par l'homme animé par des désirs successifs et variés, dont la satisfaction et la renaissance composent l'exercice de sa vie, c'est-à dire son bonheur.

Le Bonheur, encore une fois, est l'exercice normal de nos facultés naturelles.

XXIII

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Les principes généraux de Leibnitz étaient : que rien n'existe ni n'arrive sans une raison suffisante; qu'il résulte de la suprême perfection de Dieu, qu'en produisant l'univers, il a choisi le meilleur plan possible, où il y ait le plus de variété avec le plus grand ordre ; le plus d'effets produits avec les lois les plus simples ; le plus de puissance, le plus de connaissance, le plus de bonheur et de bonté dans les créatures que l'univers en pouvait admettre ; que ce monde corporel est une machine ou une montre, qui va toujours sans que Dieu la corrige, parce qu'il a tout prévu ; qu'il s'y conserve la même quantité de force totale et absolue ou d'action, la même quantité de force respective ou de réaction, la même quantité enfin de force directive. Que les changements ne se font point brusquement ni par sauts, mais par degrés et nuances, comme dans la suite des nombres. (*Préface de la Théodicée.*)

§ 1er.

Arrivé au terme de notre course, nous croyons utile d'en embrasser l'ensemble d'un coup-d'œil, afin de faire mieux saisir la voie que nous avons suivie et l'enchaînement logique de nos déductions.

Nous commençons par constater que tout problème aboutit à une vue sur Dieu. La religion, qui est la traduction vivante de cette idée de Dieu, exprime la manière dont l'homme entend son lien avec l'être su-

prême, avec ses semblables et avec l'univers. La Religion résume et embrasse toutes nos connaissances. Or, l'homme s'élevant progressivement dans la vie et sa science croissant dans cette proportion, il est naturel que la religion suive cette marche ascendante et que l'idée que l'homme se fait de Dieu s'épure, s'élève et se complète dans une mesure pareille. Plus l'homme s'avance dans la vie, plus il est religieux.

Passant successivement des idées religieuses les plus grossières à des idées de moins en moins inférieures, Fétichisme, Panthéisme confus, Polythéisme, Monothéisme chrétien (ou Dieu pur esprit), nous avons définitivement établi un concept supérieur de la divinité. Dieu n'est plus seulement un Dieu esprit, *roi solitaire dans l'immensité de la création,* Dieu *est tout ce qui est;* tout vit en lui et par lui, sans qu'aucune de ses manifestations partielles soit lui, pas plus que le rayon rouge n'est la lumière ou le soleil. Dieu embrasse l'universalité des vies; il est la vie absolue; il est UN ET MULTIPLE dans ses modes. Ce concept de Dieu est supérieur, parce qu'il ne rejette rien en-dehors de Dieu; ainsi plus d'anathème, plus de damnation, plus d'esprit de ténèbres, Satan rentre dans le néant. Il n'y a plus de mal, c'est l'ombre qui disparaît au lever du soleil, Dieu seul EST. La religion qui découle de cette vue sur Dieu est toute bienveillante, toute humaine;

elle est noble et généreuse, elle accueille tout dans son sein.

La vie est Une et Multiple dans l'universalité de ses manifestations. Toutes les abstractions par lesquelles l'homme a cherché à en pénétrer le phénomène, si elles lui ont été utiles en servant à l'accroissement de ses connaissances, n'ont aucune réalité; ce sont de pures spéculations de l'esprit. Ainsi, plus de Matière, plus d'Esprit, plus de terre, plus de ciel, mais la vie avec ses aspects infiniment variés; plus de principe actif, de principe mu, de principe régulateur, co-existant et vivant d'une vie personnelle, absolue; mais toujours et partout l'UNITÉ, ralliant dans sa sphère infinie les diverses manifestations de la vie.

La Dualité et la Trinité n'ont pas d'autre raison d'être que celle d'avoir été un acheminement à une notion vraie de la vie, Une et Multiple. La raison d'être des diverses religions qui se sont succédées est la même. Progressivement elles conduisaient l'homme à un concept supérieur. La Contrainte et le Sacrifice, prêchés par elles et en particulier par le Catholicisme, étaient parfaitement en rapport avec la pénurie et les difficultés de l'existence, leur anathème contre les passions avec l'impossibilité de légitimer des facultés, dont l'essor normal et équilibré était impossible dans une société organisée contrairement à la nature humaine.

De ce que Dieu est un et que la vie est une, l'homme lui-même est Un. Il n'y a pas en lui une âme et un corps, un ange et une bête, il y a Un homme dont les facultés multiples composent *un tout naturel,* selon l'expression de Bossuet. Avoir conscience de soi, c'est se connaître, avoir le sentiment de sa mission et de sa place dans la vie. Or, se connaître est le fait de toutes les facultés humaines réunies. La conscience est donc la Résultante de ces puissances et tient essentiellement à l'Unité de l'être.

Vouloir, c'est manifester l'impulsion et l'Attrait de son être pour un acte quelconque. La volonté ne saurait évidemment être autre chose que l'expression de cette aspiration de l'homme. La Volonté tient donc encore essentiellement à l'unité de l'être : c'est une Résultante de toutes les forces qui le composent.

La Liberté humaine ne peut avoir d'autre racine que l'homme lui-même, tel qu'il est constitué. L'homme choisit, se détermine, veut, parce que telle est la Résultante des facultés qui le constituent, parce qu'il a senti, parce qu'il a compris, jugé, parce qu'il a été impulsé par ses facultés natives. La liberté consiste à agir conformément à la nature de son être. Dieu n'est pas libre de n'être pas Tout-puissant, Très Bon : l'homme n'est pas libre d'être autre que ce que Dieu l'a fait. Aucune Responsabilité ne pèse donc sur nos têtes ? Non, puisque nous ne faisons que selon notre pouvoir. Toute-

fois, on ne laisse pas que de légitimer les extrémités cruelles auxquelles la société est Contrainte d'avoir recours pour se conserver. Ainsi l'on se gare d'un pestiféré, ainsi on se coupe un membre gangrené, etc. *Salus populi suprema lex.*

Dieu gouverne le monde par des lois immuables dont l'action ne cesse jamais. Rien ne se produit que selon le vouloir de Dieu. Le Hasard n'est qu'un mot vide de sens, l'ignorance des causes, comme l'a judicieusement dit Leibnitz. Lorsque l'homme passait par les initiations douloureuses de sa vie, il appela du nom de Fatalité, Destin, ces lois éternelles de Dieu. A mesure que disparaissaient lentement ces époques de misère, l'intelligence humaine n'entacha plus de mal l'idée de Dieu; elle changea le mot : ce fut la Providence. Certes, la *Providence gouverne tout jusqu'à une feuille que le vent emporte;* mais cette action incessante de la Providence n'enchaîne aucunement la virtualité des êtres; au contraire elle la légitime.

L'Immortalité de l'homme est comme sa vie, c'est-à-dire finie et bornée. L'immortalité, aussi bien que l'Éternité, n'appartient qu'à Dieu; lui seul est immuable. Et cependant nous ne sommes jamais anéantis. Nous en recélons au fond de l'âme le sentiment intime. Nous sommes modifiés, transformés, transposés, mais toujours nous vivons.

Ce mot d'Égoïsme est pris le plus souvent en mauvaise part et avec raison, puisqu'aujourd'hui la satisfaction de nos besoins naturels n'est pas possible sans qu'il en arrive mal et souffrance à nos semblables. Cependant, considéré en lui-même, le sentiment que représente le mot d'Égoïsme, c'est-à-dire la jouissance et la conservation de notre être, est très juste et constitue un droit sacré. Mais le seul moyen que l'Égoïsme soit réhabilité, c'est de faire que la vie soit bonne et possible pour tous, c'est d'organiser la société de telle façon que l'intérêt de chacun concoure à l'intérêt général et n'y soit pas opposé. Il ne saurait y avoir d'autre solution que celle-là.

Dieu est un, la vie est une, l'homme est un, avons-nous dit; la loi en vertu de laquelle tous les être sont, se produisent, se conservent et se perpétuent, cette loi ne peut donc être qu'Une. Cette loi, c'est l'Attraction dans le sens le plus général qu'on puisse attribuer à ce mot. L'attraction, *la baguette enchantée, la boussole permanente de révélation,* l'Attraction, comme le dit M. de Maistre, meut les anges, les hommes, les animaux et la matière brute. Elle est la loi universelle de la vie. Cette loi est unique, car la loi Sériaire n'est que l'expression du mode harmonique selon lequel l'Attraction est distribuée dans tous les êtres. L'Attraction est la force vitale départie aux êtres, la Série la mesure

selon laquelle cet octroi est fait. La Série est la loi de proportion et d'équilibre d'après laquelle s'enchaînent les âges dans un être, se continuent les générations et se relient tous les êtres au sein de l'Unité. C'est la loi du développement des vies, c'est la loi qui préside à toutes leurs évolutions, la loi du mouvement, la loi d'exercice de toute activité. Ses propriétés fondamentales sont de réunir, par un classement hiérarchique, toutes les unités depuis les plus simples jusqu'aux plus élevées, dans l'Unité universelle (c'est par elle que nous comprenons que tous les êtres concourent à ne former qu'Un seul être sans confusion ni absorption); secondement l'équilibre des extrêmes inégaux avec le centre; enfin l'accord et l'analogie des extrêmes. L'armée est une image vivante de cette loi. La nécessité a d'abord contraint les hommes d'Organiser la destruction. Les classifications des trois règnes, l'anatomie comparée, la botanique, la minéralogie, la chimie, sont encore des preuves manifestes que cette loi préside à l'arrangement des choses et à l'ordre général de l'univers.

Après nous être occupés de l'Attraction et de la Série, au point de vue général, nous avons essayé de montrer comment ces lois réglaient également la vie humaine et fondaient l'unité sociale du genre humain, ou l'association intégrale de tous ses membres. Nous avons recherché quelles étaient les attractions de l'homme,



nous en avons analysé le brillant faisceau ; nous avons fait pressentir l'harmonie ineffable qui en devrait résulter, au lieu de l'effrayant chaos dont nous sommes les témoins et les victimes. Nous avons montré comment elle conduisait à l'unité sociale du genre humain, comment elles tendaient au Ralliement de toutes les races, de tous les peuples et de tous les hommes répandus sur le globe, pour les faire vivre et communier dans une Religieuse Unité, une magnifique harmonie. Nous avons prouvé que toute amélioration dans le sort des hommes reposait sur une Organisation du travail conforme à la nature humaine, parce que sans cela le travail faisant le supplice de l'homme, il fallait recourir à une horrible Contrainte pour l'y condamner. Cette Organisation normale a pour fondement la loi de l'ordre universel, la Série, puisque toutes choses sont disposées selon cette loi, puisque toutes les attractions sont distribuées d'après elle. L'organisation du travail est la pierre angulaire de la société humaine, et parmi tous les réformateurs et Utopistes, Fourier seul l'a nettement compris, Fourier seul en donne les moyens. Maintenant, sur la possibilité d'amener le présent à ces modifications indispensables, de passer de ce terrain fangeux sur cette terre promise, de nous élever du morcellement et de la division des forces, à leur unité et à l'harmonie, selon nous les meilleurs procédés sont

les plus immédiatement praticables par leur affinité avec ce qui existe aujourd'hui. De ce nombre nous paraît être le *comptoir communal.*

L'existence des lois de l'attraction et de la série entraînent forcément : unité de système et analogie universelle. De plus, il ne saurait y avoir conséquemment de *duplicité* dans l'essor vital des êtres. Il est *composé,* ascendant et descendant, mais non duplique.

D'après la loi sériaire et les faits déjà accomplis, nous voyons que l'humanité, aussi bien que la vérité, se développent graduellement; mais tous ces progrès existent virtuellement dès le principe. Tout est latent dans les entrailles de l'homme, rien ne se produit qui n'y fût d'abord en germe et n'y ait subi une gestation incessante.

La loi d'Union des sexes aujourd'hui ne peut être que la Contrainte, qui engendre les plus vicieuses et les plus coupables relations, et cela parce que la femme n'a pas d'indépendance matérielle, parce qu'elle manque d'un développement intégral de son être, parce qu'elle vit au milieu d'un monde grossier. Dans l'avenir cette loi ne sera point autre que la parité des âmes, l'amour légitime et complet. Cette liberté sera possible par des causes en tout différentes de celles, qui nécessitent cette horrible contrainte. La dignité et la moralité existeront enfin dans l'union de l'homme et de la femme.

Tous nous recherchons le bonheur, il est le vœu de notre être, le but constant de nos désirs. Nous ne saurions le trouver qu'avec nos semblables, auxquels notre vie est intimement liée. Le bonheur ne peut consister que dans l'exercice normal de nos facultés vitales. C'est l'homme incessamment actif par l'impulsion de désirs sans cesse renouvelés, modifiant harmoniquement le monde et y trouvant toujours de nouvelles satisfactions.

La substance de ce résumé est :

Que la conception nouvelle de la vie, au lieu de reposer sur une Dualité hostile de principes, s'appuie aujourd'hui sur celle de l'Unité et de la multiplicité ; que la Loi Sériaire, seule, peut faire concevoir parfaitement ce phénomène de l'unité dans la multiplicité et de la multiplicité dans l'unité ; que cette loi unique à double face, l'Attraction et la Série, est réellement la loi de la vie universelle comme de la vie humaine.

§ 2.

Credo.

Et maintenant, après tout ce qu'on vient de lire, quelque lecteur effrayé pour moi et me voyant hors de toute croyance, me voyant en-dehors de Dieu, c'est-à-dire réellement maudit et damné, me demandera : mais à quoi donc croyez-vous, et que vous reste-t-il?

Le voici :

Je crois en Dieu très bon et très puissant.

Je suis à lui d'élan et avec une confiance sans bornes.

Je le bénis et le remercie, je l'adore et me sens heureux de le faire en communion avec mes semblables. Toutes les magnificences des arts et de l'industrie humaine, toutes les découvertes merveilleuses de la science, me semblent encore trop petites pour servir à ce culte de bénédictions et de remerciements infinis.

Je crois que rien ne meurt, comme rien ne sort du néant. Le néant N'EST pas.

Je crois donc à l'immortalité finie de mon être, bien que je ne sache pas comment elle s'effectue: Cette connaissance ne peut être que celle de Dieu; et les transformations incessantes par lesquelles je passe, les modifications continues que je subis, et dont les extrêmes échappent à mon intelligence, *la naissance et la mort,* m'étonnent sans m'épouvanter, parce que je sens que je suis toujours sous la main d'un Père Tout-puissant en qui j'ai toute confiance.

Je crois que nous ne faisons en ce monde que ce que nous pouvons et que faire ainsi, obéir à sa nature, c'est être libre; je crois donc que nous ne sommes ni punis, ni récompensés, à cause de ces actions qui sont la conséquence de notre être tout entier, voulu par Dieu.

Je crois à des natures plus ou moins belles, plus ou moins nobles, mais je crois à la possibilité de les unir toutes dans une harmonie sociale, comme toute chose est unie dans chaque harmonie particulière et dans l'harmonie universelle.

Je crois que l'humanité s'avance vers l'apogée de sa vie, partant de son bonheur. J'ai la confiance que les générations passées, comme les générations à venir, participent d'une façon qui m'est inconnue à la vie de l'espèce et en jouissent toujours : de même, chez l'individu, l'enfant et le vieillard ne sont pas étrangers à l'homme mûr.

Enfin, je crois en Dieu, la souveraine vie et le souverain bien, aspiration et recherche continuelle de tous les êtres finis ; lesquels communient éternellement en lui, ne vivant que de sa vie, ainsi que le mystère catholique de l'Eucharistie en est le symbole.

FIN.

APPENDICES.

DU LUXE.

> Il faisait de la morale, il prêchait le sacrifice et la résignation après un bon dîner, les pieds chauds et les idées *couleur de rose*, car aucune fâcheuse perspective ne s'offrait à lui. Il était riche. Mais il criait fort contre cette fièvre de luxe, cette manie de bien-être dont les basses classes sont malheureusement engouées.
>
> (*Inédit*, E. DE POMPERY.)

Nous avons dit que l'homme aspirait au luxe, premier foyer d'attraction, et que le luxe était nécessaire à sa vie. Cela est bien simple, aussi simple que si nous disions, que l'homme veut jouir d'une bonne santé et qu'elle est indispensable à l'exercice de sa vie. Toutefois, attendu les préjugés sur ce point, nous croyons utile de nous expliquer plus nettement dans ce court appendice.

Vulgairement, il faut entendre par *luxe* la jouissance de choses qui ne sont pas strictement nécessaires à l'existence. Ainsi, un homme qui a du pain et des pommes de terres pour vivre, on peut dire jusqu'à un certain point qu'il a le *nécessaire;* un homme qui mange des viandes et des poissons choisis, des entremets habilement préparés, on peut dire jusqu'à un certain point qu'il vit avec luxe.

On peut dire encore dans le même sens, que savoir se faire un toit qui mette à l'abri des injures du temps, être maçon et charpentier, *voilà du nécessaire;* pour l'architecture, la sculpture et la

peinture, avec leurs merveilles, elles seraient forcément classées dans *le luxe*.

Comme nous le voyons, le luxe n'est en réalité qu'une affaire de plus ou de moins, car on ne peut pas proscrire les beaux-arts, sous le prétexte qu'ils ne sont pas utiles à la vie.

Aussi, a-t-il été dans la destinée de l'humanité de développer à la fois son génie pour subvenir à son nécessaire, comme à ce qui relativement pouvait être considéré comme superflu.

Mais on conçoit que, en présence d'une privation presque générale encore des objets de première nécessité pour les hommes, on ait été tout naturellement porté à crier contre le luxe, à le proscrire par des lois somptuaires, à le mépriser par de belles sentences philosophiques.

Cependant le *luxe* en lui-même n'est pas un mal, c'est le but auquel l'homme aspire invinciblement. Le mal, c'est que quelques-uns seulement en puissent jouir ; le mal, c'est qu'il y ait misère et pénurie pour le très grand nombre ; le mal, c'est que la mauvaise organisation du travail ne permette pas une production suffisante à nos besoins. Le mal, c'est encore que ceux qui possèdent, impriment, au gré d'une fantaisie puérile, au gré de besoins factices et de passions viciées, impriment une direction au travail social ; le mal, c'est que les riches, qui sont souvent les frivoles et les ignorants, soient, par le seul fait de leurs richesses, constitués les directeurs et les abeilles-reines de la grande ruche de l'humanité.

Pour résumer, le luxe en lui-même est une bonne et excellente chose, dont tous nous voulons jouir, dont nous avons soif. Au lieu de perdre notre temps à crier contre lui, il faudrait songer aux moyens de créer et de produire, de faire disparaître la misère, et par là d'universaliser le *luxe*, qui est la condition de la vie humaine. Car l'homme est assez noble et assez grand pour jouir des beaux-arts, de la musique, de la peinture, de l'architecture, ainsi que des mets les plus sains et les plus variés que produise son globe.

Toutefois nous n'oublions point que lorsque nous avons légitimé l'action du catholicisme, cette doctrine de compression et de sacrifices appliquée à notre temps et à nos mœurs, nous avons eu soin de faire remarquer que l'homme, trouvant à satisfaire ses sens,

avant un développement préalable de son cœur et de son intelligence, il s'y abandonnerait nécessairement, pour croupir dans cette vie simplement matérielle.

Le besoin de vivre est si intense et si puissant chez l'homme, que dès qu'il entrevoit la possibilité de donner carrière à son être, il se laisse aller. Aujourd'hui que voyons-nous? Dès que la position de fortune est suffisante, on se préoccupe et l'on s'abandonne aux joies de la vie sensuelle; on a une table appétissante, des meubles élégants, des appartements embellis par les arts; on ne s'épargne point les habits, les chevaux et les voitures. Trop souvent on demeure absorbé dans ces soins et cette bonne vie des sens, sans se souvenir de la vie plus noble du cœur et de l'intelligence. On reste à terre, on oublie le ciel et ses semblables. On évite les retours sur soi-même, on détourne les yeux de la souffrance et de la misère, qui pourraient nous rappeler que cette vie que nous menons n'est pas une vie digne, une vie d'homme. Cela arrive souvent et vérifie la maxime de Chilon, *l'or s'éprouve par le feu, l'homme par l'or*.

Et, puisqu'il est vrai que les natures supérieures, les âmes d'élites, seules, sortent pures du creuset de la fortune, redisons encore qu'il est nécessaire de prêcher le dévouement et le sacrifice : redisons que les cris contre le luxe (si dépourvus de raison qu'ils soient au fond), s'expliquent et sont mêmes nécessaires, comme protestation incessante contre notre désordre social.

CONFIRMATION DE LA THÉORIE

DE L'UNITÉ UNIVERSELLE

ET DE LA LOI SÉRIAIRE,

D'APRÈS LA CONSTITUTION COMME SCIENCE FIXE DE L'ANATOMIE COMPARÉE.

Par Carus.

> Le règne animal est uniquement l'*idée de l'animalité*, dispersée dans l'espace et le temps; chaque espèce, chaque genre offre un certain côté, une certaine particularité de l'animalité, et remplit, en quelque sorte, les fonctions d'un organe dans le grand tout.
>
> (Carus.)

Toutes les connaissances humaines, arrivées à l'état de sciences, (c'est-à-dire fondées sur une large et simple affirmation synthétique, évidente, qui embrasse tous les faits connus et qu'on sent capable d'embrasser tous ceux à connaître), toutes nos connaissances devenues des sciences fixes, se soutiennent, s'éclairent et se confirment mutuellement.

En pourrait-il être autrement; à mesure que notre intelligence découvre de proche en proche quelques faces de la Loi Unique du Tout-Puissant et de l'Éternel?

Les mathématiques confirment l'astronomie, et réciproquement l'astronomie les mathématiques. L'astronomie, nous donnant la connaissance des lois du mouvement des grands corps sidéraux, établit par induction celle du mouvement de la vie générale. L'harmonie des sons nous sert de base pour connaître celle des couleurs, etc.

Que la physiologie et l'anatomie se constituent comme sciences

fixes, et aussitôt nous les verrons venir confirmer pour leur part l'astronomie et les mathématiques, comme elles se trouveront confirmées par elles.

Quatre connaissances nouvelles et fort importantes sont en bonne voie pour arriver à ce terme tant désiré, où elles seront dignes d'être appelées du nom de sciences; ce sont l'anatomie philosophique, l'embryogénie, la géologie et la physiologie du cerveau. L'unité et la multiplicité de l'organe encéphalique ne peuvent plus faire doute aujourd'hui, s'il y a incertitude et erreur sur le classement aussi bien que sur la localisation des diverses facultés qui le composent. Les grandes divisions principales du cerveau paraissent même justement déterminées.

Les travaux des anatomistes et des géologues modernes se poursuivent avec ardeur et succès. Bientôt sans doute, l'évolution des êtres et le développement progressif ou sériaire de la planète, présageant leurs développements à venir, seront établis.

Quant à l'anatomie philosophique, peut-être est-elle de toutes ces connaissances la plus près d'être définitivement fondée et reconnue *; nous le pensons du moins, et c'est pour cela que nous avons jugé utile d'exposer au lecteur les travaux qui nous semblent les plus complets sur la matière. Nous avons dit qu'ils étaient une confirmation de la théorie de l'unité et des deux lois découvertes par Charles Fourier, parce que, nous le répétons, toutes les sciences se soutiennent s'éclairent et se confirment. Aussi espérons-nous que les trois autres connaissances, que nous avons citées, nous mettront bientôt à même de fournir de nouvelles et éclatantes preuves de la vérité de la Science Sociale, constituée par notre moderne Newton.

Ne m'étant pas suffisamment livré à l'étude de l'anatomie et de la physiologie, ne m'adressant pas d'ailleurs uniquement à des naturalistes, il ne peut entrer dans mon plan de donner ici une idée complète des travaux éminents accomplis par le Cuvier de l'Allemagne.

* De toutes parts aujourd'hui des études profondes et des travaux d'un grand mérite sont entrepris dans cette voie, qu'ont si dignement ouverte Geoffroy Saint-Hilaire en France et Carus en Allemagne. M. Victor Meunier, entr'autres, a déjà publié un premier volume de son *Histoire philosophique de la Zoologie*, dont les vues sont aussi élevées que généralement justes. Il reconnait pour maître Geoffroy Saint-Hilaire.

Lorsque je dis le Cuvier de l'Allemagne c'est seulement pour exprimer un rapport de réputation et de mérite, nullement une parité dans les travaux. En effet, Cuvier s'est consacré à l'analyse et au laborieux classement des matériaux de l'anatomie comparée; et cette œuvre, il l'a effectuée avec un admirable talent *. Carus au contraire, doué de cet esprit généralisateur et pour ainsi dire *Panthéiste* qui distingue les Germains, a été conduit à conclure du particulier au général, et à coordonner les faits dans une synthèse transcendante. Cuvier a fait de l'anatomie *descriptive;* Carus a fondé l'anatomie *philosophique*. J'aurais donc dit plus justement, en parlant de Carus qu'il est le Geoffroy Saint-Hilaire de l'Allemagne, si j'avais voulu caractériser le genre de travaux accomplis par ce savant.

Déjà plusieurs naturalistes, tant en France qu'en Allemagne, s'étaient préoccupés de cette idée fondamentale, *qu'il y a unité dans la diversité des formes manifestées par les créatures*. Gœthe le poète, Oken, Burdin, Dutrochet, Duméril et surtout Geoffroy Saint-Hilaire, ont travaillé dans cette voie.

Dès 1818, Geoffroy Saint-Hilaire s'était posé cette question dans le 1er volume de sa PHILOSOPHIE ANATOMIQUE : *L'organisation des animaux vertébrés peut-elle être ramenée à un type uniforme?*

Dans le second volume, publié en 1823; il ajoutait sur ce sujet : ma question posée en 1818 préparait donc les voies à cette solution, le système de l'organisation animale ou l'ordre de relation des

* Quoique Cuvier se soit toujours défendu de faire de la synthèse et de généraliser, craignant à ce qu'il paraîtrait de se perdre dans *l'à priori*, cependant il a dit dans un rapport à l'Académie des Sciences, le 19 février 1821 :

« Quiconque a pris la peine de rapprocher un certain nombre d'êtres du même règne ou de la même classe, a dû s'apercevoir qu'au milieu de ces diversités de grandeur, de forme et de couleur qu'ils présentent, il règne de certains rapports dans la structure, la position et les fonctions respectives des parties, et qu'avec un peu d'attention on peut suivre ces rapports au travers des différences qui les masquent parfois pour des regards superficiels.

« Une étude un peu plus approfondie montre même qu'il existe une sorte de plan général que l'on peut suivre plus ou moins long-temps dans la série des êtres, et dont on retrouve quelquefois des traces dans ceux que l'on croirait les plus anomaux. »

Que ne peut la force et le sentiment naturel de la vérité, puisqu'il a arraché ces affirmations, assez explicites au fond, quoique révélant dans leur forme certains doutes et certaines restrictions, au plus grand analyste des temps modernes, à l'adversaire de toute théorie générale, à l'antagoniste de Geoffroy Saint-Hilaire, parce que celui-ci proclamait l'*unité de composition organique*.

animaux peut et doit être aussi défini : *la variété dans l'unité.*

Mais si je ne me trompe, aucun de ces hommes justement célèbres, ne s'est expliqué d'une manière aussi complète que celui dont j'emprunte le secours. De plus, Carus est le seul, je crois, qui ait produit une classification du règne animal, d'après une donnée *à priori.*

Ce sont là les motifs, qui m'ont déterminé à puiser dans son ouvrage la preuve scientifique de la vérité des lois découvertes par Charles Fourier.

Dans les extraits qui vont passer sous les yeux du lecteur, on trouvera d'abord les idées générales du philosophe anatomiste sur la vie, et le mode d'après lequel elle se produit. Puis viendra, basée sur le système nerveux, sa classification du règne animal, dont l'homme serait la transcendante synthèse.

Si nous ne nous trompons, on trouvera la plus grande conformité entre ces citations et les idées émises dans cet ouvrage, notamment aux chapitres, *rapport du fini et de l'infini, de l'unité et de la variété, de l'immortalité, loi sériaire, attraction,* etc.

L'idée de la vie n'est autre que l'idée d'une manifestation éternelle de l'essence divine par la nature.

Le corps vivant, manifestation de forces vivantes exprimées dans certains éléments terrestres, n'est aucun instant en repos; il se régénère continuellement, à peu près comme un point éclairé, sur un courant rapide, semble persister aussi quelque temps sans modifications quoique son intérieur change continuellement.

Toute naissance, toute génération est, quant à son essence, la production d'une chose déterminée par une chose indéterminée (*un fluide*), mais déterminable.

Toute mort, report en arrière de la génération, est la résolution d'une chose déterminée en une chose indéterminée, qui par là devient apte à une nouvelle détermination.

Puisque tout ce qui a pris naissance par voie de génération, est sujet à dissolution, nous devons nous figurer la nature comme un tout infini, qui roule dans un cercle perpétuel de génération et de régénération.

La nature est donc *l'être vivant absolu*, dont la vie primaire est la source d'où dérivent les phénomènes vitaux de chaque être particulier.

La nature étant ce qui engendre perpétuellement (Φυσις, de Φυω, *natura de nascor*), on ne peut concevoir en elle une négation complète de la vie, ou *mort absolue*.

Mais si la vie primaire de la nature est infinie, l'infinité et l'éternité doivent être également les attributs de toute manifestation spéciale de la nature, comme essentiellement infinie de son espèce.

Cependant la nature étant infinie, sous le rapport de la diversité de ses manifestations, des forces naturelles agissant dans des directions différentes peuvent et doivent se limiter mutuellement dans leurs effets, et même supprimer ceux-ci pour un certain temps.

De là l'idée d'une *mort relative*.

Tout être vivant porte le nom d'*organisme*, en tant qu'il développe *de lui-même* les moyens des effets qu'il produit, c'est-à-dire des organes.

La nature, en tant qu'elle provoque sans cesse de nouveaux phénomènes ou signes de sa vie intérieure, est l'organisme absolu ou *macrocosme*.

Tout être particulier ne pouvant subsister que dans l'organisme général de la nature, dont sa vie est une émanation, il est dit organisme partiel ou *microcosme*.

La plus simple et la plus pure expression d'une légitime relation de parties similaires à un centre commun est la *forme sphérique*.

Un être fini, mais non déterminé dans l'espace, un liquide, doit donc nécessairement prendre la forme sphérique dès qu'il existe comme individu, c'est-à-dire quand il est déterminé dans sa formation par un principe intérieur d'unité, une sorte de centre interne de gravité.

Donc la sphère doit être le prototype de toute formation organique, puisque le premier caractère (1er degré) de toute formation consiste en ce qu'un être, jusqu'alors fini mais non déterminé dans l'espace, se rapporte enfin à une unité intérieure.

La goutte d'eau, les globules de mercure, du sang ; les infusoires globuleux, etc.

A l'égard même de la nature, puisque nous devons reconnaitre en elle l'organisme infini, nous sommes obligés de nous la représenter également sous le type d'une sphère infinie, donc le centre se trouve à la fois partout.

Puisque toute évolution est la naissance d'un composé, d'une pluralité qui dérive d'un simple, d'une unité, il en résulte que les évolutions doivent procéder par antagonisme, d'après la loi de polarité.

L'unité ne peut devenir pluralité que par division. Le plus simple mode de division est la *division en deux*, qui, se répétant, produit une multiplication croissante.

L'idée d'unité primaire, venant à se placer entre deux oppositions, il en résulte une triade essentielle. Et comme cette conjonction des termes opposés ferme parfaitement l'opposition, la répétition de cette proportion explique la manifestation réelle de toutes les proportions numériques possibles.

Cette triade première est représentée dans toutes les formes de la pensée, par *la thèse, l'anti-thèse et la synthèse*.

Maintenant si la forme organique primaire est la sphère, et si tout déploiement ultérieur par des oppositions, a lieu en vertu d'une opposition intérieure, il en résulte nécessairement que, par les progrès de l'évolution, LA SPHÈRE DOIT SE CHANGER EN D'AUTRES FORMES.

Ce changement est possible de deux manières ; la sphère ayant pour condition l'indifférence en toutes directions entre les forces centrifuge et centripète, le changement peut résulter :

1° *D'une prédominance d'expansion dans une ou plusieurs directions*, de telle sorte que la sphère devienne *ovalaire* ou se multiplie en plusieurs sens;

2° *D'une prédominance de contraction dans une ou plusieurs directions*, de façon que la sphère s'applatisse dans un ou plusieurs sens, et se métamorphose en corps terminés par des lignes droites, icosaèdre, dodécaèdre, etc.

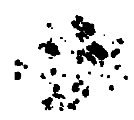
Le premier cas exprime un accroissement de l'action vitale de la sphère, avec autant de précision que le second exprime l'affaiblissement, la suspension, la mort de l'action vitale intérieure.

Cette proposition est de la plus haute importance pour la distinction des formes fondamentales des individualités organisées ou non-organisées.

Toutes les formes vivantes individuelles naissent d'une expansion de la sphère.

La sphère étant le symbole de l'élémentaire et le corps terminé par des lignes droites, celui du solidifié, le fluide désignant la substance primaire, et le solide la substance morte ; enfin le vivant étant *une chose molle, intermédiaire pour la forme entre la sphère et la forme terminée par des lignes droites,* donc la forme ovalaire, la sphère multipliée et convertie soit en ellipsoïde, soit en corps limités par la parabole ou l'hyperbole, sont précisément (puisque leurs lignes tiennent le milieu entre la ligne droite et la ligne circulaire), les formes à proprement parler essentielles de toutes les individualités organiques vivantes.

Au contraire *toutes les formes qui périssent (s'immobilisent) en se produisant, celles qui appartiennent aux corps inorganisés, toutes les formes cristallines dérivent d'une contraction de la sphère,* tels que les icosaèdres, les cubes et leurs-modifications.



Cette observation du placement de la sphère entre le règne organique et le règne inorganique, est d'une très haute portée, et (pour le dire en passant) on pourrait fonder sur cette observation une théorie véritablement scientifique des formes cristallines dans les minéraux, *avec autant de facilité* que l'étude des évolutions progressives de la sphère par la multiplication, m'a permis de le faire pour la forme primaire de certaines formations organiques des parties animales.

Rappelant ce que nous avons dit sur la naissanee de *la dualité*, nous dirons que toute oppositien ultérieure deit être considérée comme une répétition de l'opposition primaire simple. Ce qui nous conduit à l'expression mathématique d'une loi fort importante :

Nul degré supérieur d'évolution d'un organisme ne s'obtient que par la multiplication du type primaire de formation, répété toujours à des puissances différentes et de plus en plus élevées.

C'est sur cette loi que repose l'idée de toute métamorphose organique et la nécessité d'appliquer la méthode génétique (ou sériaire) à toutes les sciences naturelles.

L'étude philosophique du règne animal et du règne végétal, placée au point de vue d'une unité supérieure, ne voit qu'un membre dans chaque individu et n'aperçoit comme tout que l'ensemble des individus.

Il n'y a pour elle que la plante idéale ou primaire, l'animal idéal ou primaire qui soient la totalité de l'un ou l'autre règne.

Mais puisque l'histoire naturelle philosophique envisage les individus comme les parties d'un tout, c'est établir qu'elle les reconnait *classés*..

A quels signes reconnaître qu'une espèce est plus élevée que les autres?

La partie d'un tout organique est incontestablement douée d'une organisation d'autant plus élevée *qu'elle répète plus parfaitement en elle l'idée du tout :* et le tout lui-même est d'autant plus parfait, qu'il correspond davantage à l'idée de la nature entière, dont nous devons reconnaître que l'essence est *l'unité des lois éternelles révélées dans l'infinie diversité de la manifestation.*

La plante qui exprime le plus parfaitement le caractère du règne végétal, l'animal qui exprime le plus parfaitement le caractère du régne animal, sont les plus haut placés dans la végétabilité et l'animalité.

Il nous reste à chercher quelle est la cause qui fait que la division de l'organisation humaine peut offrir le reflet de la division du règne animal, tandis que chaque animal se présente à nous comme un tout complet à la vérité, mais qui au lieu du caractère total de l'animalité exprime seulement la prédominance d'un certain côté de telle ou telle partie de cette animalité, avec plus ou moins de diversité, en sorte que les diverses classes du règne animal peuvent être classées d'après les parties de l'organisme humain, qui sont prédominantes en elles.

L'idée de l'unité dans l'animal, ne peut se représenter, dans le système nerveux, que par suite d'une relation et d'une subordination d'un grand nombre de parties à une seule; car lorsque chaque partie est égale à l'autre, et qu'aucune n'a de rapport aux autres, il y a pluralité, mais il n'y a point unité.

Le degré le plus inférieur de répartition de la substance nerveuse doit être celui où une pluralité absolue et une parfaite uniformité

président à la distribution de cette substance dans le corps entier, c'est-à-dire lorsqu'elle *n'apparaît point encore comme système particulier,* et qu'elle ne se distingue pas de la substance ponctiforme animale primaire.

Un système nerveux proprement dit, n'apparaît que quand la moëlle nerveuse se sépare de la masse commune du corps et devient une partie distincte. La forme de cette partie peut varier extrêmement, mais ce qu'elle doit toujours avoir d'essentiel, c'est *de représenter une unité,* précisément parce que le système nerveux doit représenter l'unité dans l'animal.

Mais la plus simple expression du rapport de la pluralité à l'unité est le type de celui qui existe entre les rayons et le point central. Les *rayons* et le *centre* qu'on appelle *nerfs* et *ganglions* dans le système nerveux, sont donc les premiers facteurs de tout système nerveux.

S'il ne se développait qu'un seul ganglion dans le corps animal, ganglion et nerfs rayonnants demeureraient les seules formes de la moëlle nerveuse.

Si, au contraire, il se développe plusieurs ganglions avec leurs nerfs rayonnants, il doit survenir une troisième partie qui réunisse les ganglions ensemble. Ces filets jointifs, ces lignes conductrices de la moëlle nerveuse constituent un troisième facteur, que l'on désigne sous le nom de *commissures.*

Un système nerveux, qui se compose d'un plus ou moins grand nombre de ganglions, réunis par des commissures, s'appelle *système ganglionnaire.*

C'est le second degré de développement de la moëlle nerveuse, dont le premier est représenté par la dispersion de cette dernière, en une pluralité indéfinie, dans le corps de l'animal.

Un troisième degré, le plus élevé de tous, consiste en ce que la pluralité des ganglions se confond tellement en une unité par l'entremise des commissures, qu'une masse ganglionnaire acquiert une prépondérance décidée sur toutes les autres par son développement. Cette masse centrale supérieure, à laquelle le système nerveux tout entier se rapporte, — comme chacun des premiers nerfs le fait au ganglion le plus simple —, porte le nom de *cerveau* et le système nerveux entier prend alors celui de *système cérébral.* Sa conforma-

tion particulière peut du reste varier à l'infini, comme celle du système ganglionnaire.

Si nous [illegible] la formation du corps humain, nous voyons l'antagonisme primaire entre plastique ou végétatif et déterminant ou animal (dont les représentants internes, sont moëlle nerveuse et sang), s'exprimer d'une manière tranchée par celui de la tête (corps animal) et du tronc (corps végétatif).

La source primaire de ces deux corps et dont tous les autres organes émanent par un développement progressif, est la *vésicule vitelline ou ombilicale*. Cette vésicule contient le premier rudiment du tronc, sur lequel se développe la colonne vertébrale, notamment la partie de celle-ci qu'on nomme la tête.

Donc nous avons trois circonstances primaires de formation, pouvant déterminer le nom à imposer aux divisions principales du règne animal :

L'œuf encore indifférent, — le corps végétatif, — le corps animal.
(albumine). (tronc, sang). (tête, moëlle nerv.).

Ainsi, les animaux chez lesquels *l'antagonisme primaire essentiel du sang et de la moëlle nerveuse ne s'est pas encore manifesté*, ne peuvent correspondre qu'à l'œuf, dans lequel ne s'est encore développé aucun antagonisme supérieur.

Animaux-œufs, *oozoaires*, (infusoires).

Ceux chez lesquels *l'antagonisme primaire essentiel du sang et de la moëlle nerveuse ne s'est manifesté que par des nerfs mous et un système de sang blanc*, ceux-là sont à un degré comparable au tronc humain, dont les parties essentielles sont le système ganglionnaire et celui des vaisseaux chylifères.

Animaux-troncs, *corpozoaires* (mollusques et articulés).

Ceux chez lesquels *l'antagonisme primaire essentiel du sang et de la moëlle nerveuse est porté à une plus haute puissance, c'est-à-dire se manifeste par un double antagonisme : celui d'un système nerveux mou et d'un système nerveux fibreux* (ganglionnaire et cérébral), *enfin celui d'un système sanguin à sang blanc et d'un système à sang rouge* (lymphatique et sanguin).

Ceux-là sont à un degré de développement comparable à la tête humaine, dans lequel le cerveau et le sang rouge sont essentiels.

Animaux-têtes, *céphalozoaires* (poissons, reptiles, oiseaux, mammifères).

Une quatrième section, à laquelle aboutit le centre de toutes les autres, en considérant celles-ci comme des cercles enroulés sur eux-mêmes, est formée par l'être chez lequel l'idée de l'animalité se manifeste par le plus parfait développement d'unité intérieure (conscience de soi), et par la plus belle segmentation du système nerveux, eu égard à la forme, à la substance et aux rapports numériques :

Je veux dire l'*homme*.

OOZOAIRES, 1[re] classe.
(Infusoires.)

CORPOZOAIRES, 2[e] classe.

3, Thorascozoaires (Articulés.) 2, Gastrozoaires (Mollusques.)

CÉPHALOZOAIRES, 3[e] classe.

4, Aédoio-Céphalo-Zoaires (Poissons.) 5, Céphalo-Gastrozoaires (Reptiles.)
6, Céphalo-Thorascozoaires (Oiseaux.) 7, Céphalocéphalo-Zoaires (Mammifères.)

HOMME, 4[e] classe.

1[re] CLASSE. Oozoaires. Chez lesquels prédominent la signification de l'œuf humain où l'antagonisme du sang et de moëlle nerveuse ne s'est pas manifesté. Chaque point de la masse molle du corps réunit encore la signification de point nerveux et de point sanguin.

2[e] CLASSE. Corpozoaires. Chez lesquels l'antagonisme de sang et de moëlle nerveuse se manifeste seulement comme système de sang blanc et système ganglionnaire simple; et où s'est développé outre les organes génitaux, un système digestif, un système respiratoire, et un système vasculaire; c'est-à-dire des organes du tronc.

De même que le tronc humain se divise en poitrine et en ventre, il se partage en :

2 *Gastrozoaires*. Ceux où prédominent les organes digestifs. (Mollusques).

3 *Thorascozoaires*. Ceux où prédominent la peau, les organes respiratoires et les membres, la poitrine. (Articulés)

3e CLASSE. CÉPHALOZOAIRES. Chez lesquels l'antagonisme de sang et de moëlle nerveuse s'est manifesté deux fois, comme système lymphatique et sanguin, comme système ganglionnaire et cérébral, et qui se distinguent surtout par le développement du cerveau. Avant que cette formation soit elle-même parfaitement développée, les formations antérieures s'y répètent toutes dans le même ordre, quoiqu'avec une signification plus relevée; ce qui nous donne les divisions suivantes :

4 *Aedoio-céphalo-zoaires*, chez lesquels prédominent le caractère de l'œuf. (Poissons).

5 *Céphalo-gastrozoaires*, prédominance du ventre dans la prédominance générique du tronc. (Reptiles).

6 *Céphalo-thorasco-zoaires*, prédominance de la poitrine dans la prédominance générique du tronc. (Oiseaux).

7 *Céphalo-céphalo-zoaires*, représentant proprement le genre du 3e cercle, et où domine l'appareil cérébral. (Mammifères).

La nature n'arrive à la manifestation purement harmonique de toute la diversité inhérente à l'idée de l'animalité, qu'en la résumant sous le point de vue d'une unité supérieure, en réunissant l'idée de l'animalité à celle de la raison. C'est ce qui produit la 4e classe. (Homme).

DIGNITÉ DES LIGNES,

PAR CARUS.

La formation névrosquelettique de l'homme présente des particularités fort remarquables, lorsqu'on envisage d'une manière générale les lignes et les surfaces, qui en déterminent les différentes pièces.

Quiconque, en effet, sait apprécier les différents degrés *de dignité* des lignes, reconnaîtra qu'il y a des lignes dont la construction est plus simple (inférieure), et d'autres où elle est plus complexe (supérieure).

La première classe comprend les lignes droites et leurs inflexions sous les angles déterminés, ainsi que les lignes purement circulaires.

La seconde embrasse les spirales engendrées par les sections du cône, et les autres lignes qui ne peuvent pas être rangées parmi les courbes calculables, mais surtout les lignes bi-courbes ou celles qui se recourbent dans deux directions à la fois.

On reconnaîtra également qu'une surface est déterminée par plusieurs lignes qui sont censées la circonscrire. Tantôt ces lignes sont purement droites ou circulaires; tantôt elles sont courbes dans un sens et droites dans l'autre. Tantôt enfin elles appartiennent à diverses courbes d'un ordre supérieur.

Ce qui pourrait s'exprimer ainsi :

LIGNES.	SURFACES.
1 Droites.	1 Planes.
2 Circulaires.	2 Sphériques.
3 Spirales.	3 Surfaces terminées par des lignes droites et circulaires. (Cylindre).
4 Courbes paraboliques et supérieures.	4 *Id.* Par lignes droites et courbes supérieures. (Cylindre à diamètre ovale).
5 Lignes bi-courbes, produites par des cercles de dimensions égales ou inégales.	5 *Id.* Par lignes circulaires et courbes supérieures. (Surface de l'œuf).
6 Lignes bi-courbes, produites par la combinaison de courbes supérieures.	6 *Id.* Uniquement par des courbes supérieures. (Forme ovalaire aplatie dans le sens de sa largeur).

Dès qu'on a bien dans la tête cette gradation de la dignité des lignes, l'examen de la formation squelettique chez l'homme fait apercevoir :

Que tous les os humains normalement développés sont terminés par des lignes et des surfaces d'ordre supérieur, comme l'exige la symétrie essentielle nécessitée par des causes élevées ; tandis que chez les animaux ces limites sont visiblement formées par des lignes inférieures en dignité.

SUR FOURIER.

> Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. (Jésus.)

> Le plus grand tourment qu'on puisse éprouver est de ne pas être compris, lorsqu'après de grands efforts, on croit être enfin arrivé à se comprendre soi-même et à bien concevoir son sujet. On perd presque la tête d'entendre toujours répéter l'erreur dont on est parvenu à se garantir ; et rien n'affecte plus péniblement que de voir, ce qui devrait nous unir aux hommes instruits et à grandes idées, devenir la source d'une séparation à laquelle rien ne peut plus porter remède. (Goethe.)

Je commence par le dire, la vie de Fourier n'offre rien de remarquable. Il n'a pas pris une ville, gagné de bataille; il n'a pas été applaudi au théâtre, élevé sur le pavois de l'Institut; il n'a été décoré d'aucun ordre mérité d'une manière ou d'une autre; il n'a pas fait fortune; il n'a pas été célèbre par un acte tant soit peu digne de l'attention du public ou de MM. les journalistes.

C'est une vie pâle et décolorée à la surface que la sienne, c'est la vie d'un penseur oublié et méconnu, quand il n'a pas été outragé; c'est la vie d'un beau et noble génie, tellement amoureux de la vérité, tellement épris de l'ordre et de l'harmonie souveraine des choses, que ce seul amour lui a suffi pour le soutenir et le faire vivre.

La vie de Fourier, c'est une vie comme celle de Keppler, aujourd'hui immortalisé, de son temps ayant peine à vivre, et s'écriant naïvement dans son livre de 200 pages : « O mon Dieu! vous avez bien attendu 6,000 ans un homme qui comprit et admirât votre œuvre; je puis bien attendre quelque cent ans un homme qui comprenne le mien. »

La vie de Fourier, c'est une vie tout intérieure, tout entière aux

grandes choses, au travail d'une haute et profonde pensée; une vie de recueillement intime, de méditation religieuse, et parfois d'intuition divine et de ravissement ineffable. Voilà toute la vie de Fourier; ce n'est que cela, et ses gigantesques travaux le révèlent. Sa vie était si bien celle que j'ai dite, d'un grand génie possédé d'une grande pensée, qu'on ne sait presque rien de son existence réelle et pratique. Pour lui, c'était la moindre chose; il ne s'en est pas occupé et n'en a jamais occupé les autres.

Toutefois, voici quelques détails et quelques dates.

Charles Fourier est né le 7 avril 1772, à Besançon, d'une famille de négociants des plus aisés de la ville.

Son enfance ne fut remarquable qu'en ce qu'il montrait beaucoup de facilité pour toutes ses études. Cependant, voici un trait qui révèle toute la bonté et la générosité de son cœur d'enfant. Le lendemain de son premier départ de Besançon, un pauvre infirme vint demander si le *petit monsieur* était malade. On lui dit qu'il était parti : et le pauvre bonhomme de fondre en larmes sur le départ de Fourier et de son déjeûner; car le petit Charles partageait religieusement avec lui tous les matins en se rendant à l'école. Quelque inconnue que soit l'existence de Fourier, on sait cependant plusieurs actions de lui, semblables à celles que nous venons de citer.

Fourier, destiné par sa famille au commerce, fut d'abord employé à Lyon, puis à Marseille, à Bordeaux, et fit plusieurs voyages en Allemagne, grâce à ces circonstances. Vers 1793, ses parents étant morts, il réalisa son patrimoine, et se rendit à Lyon, avec une valeur d'à peu près 100,000 fr., qu'il jeta dans le commerce des denrées coloniales. Survint la terrible et sanglante tragédie du siège de Lyon. Sa fortune fut perdue, et lui-même, obligé de guerroyer comme les autres, puis emprisonné comme suspect, etc., n'échappa qu'à grand'peine à ce désastre. Après ces événements, il fut incorporé, en vertu de la réquisition, dans un régiment de chasseurs, duquel il parvint à sortir au bout de deux ans. Il se replaça dans le commerce, à Marseille, et depuis, jusqu'à ses dernières années, il y a constamment trouvé le moyen de subvenir à son existence.

Fourier est demeuré commis-négociant, *sergent de boutique*, comme il le disait, presque toute sa vie. Jamais il ne s'en est plaint,

non plus que de la perte de sa fortune, que ses disciples les plus anciens n'ont connue que depuis sa mort!...

Et cependant, il s'agit ici de l'homme qui a démontré les lois de l'unité humaine et de la vie universelle. Avais-je tort de dire que cet homme vivait avec sa pensée, et qu'elle seule l'a nourri et soutenu?

Fourier a toujours marqué un goût prononcé pour la géographie, et il avait, à cet égard, des connaissances très étendues. Il était bon musicien, en ce sens qu'il jouait de plusieurs instruments, composait, chantait et possédait parfaitement l'art musical, autant qu'il jouissait de son harmonie. Il a toujours aussi manifesté un goût particulier pour les fleurs. Sa chambre en était remplie; mais il lui fallait toutes les variétés de l'espèce qu'il cultivait. Son esprit, éminemment juste, et ordonnateur, se manifestait en tout. On retrouve l'homme qui a découvert la *loi sériaire*, jusque dans ses passe-temps et récréations.

Fourier, qui avait publié son premier ouvrage en 1808, ne sut qu'en 1816 qu'il avait eu *un lecteur*. Ce lecteur était M. Just Muiron, aujourd'hui secrétaire-général de la préfecture de Besançon. Son école continua depuis cette époque à se former très lentement, si lentement que ce n'est guère qu'après sa mort que les journaux de Paris ont parlé de la science sociale d'une manière sérieuse. Il lui a fallu, comme à beaucoup d'autres, mourir pour obtenir quelque justice.

De toute son existence, Fourier n'a guère entretenu les amis qui ont entouré sa vieillesse, que de deux faits, qui firent sur lui une impression très vive et contribuèrent à le pousser à sa découverte. Le premier : c'est qu'étant dans la boutique de son père, *il fut puni pour avoir dit* LA VÉRITÉ à une pratique. Fourier n'avait alors que cinq ans; mais cet enfant se sentait si bien né pour le vrai, sa droiture naturelle fut si outrageusement heurtée de cette contradiction, que dès-lors, comme un autre Annibal, il fit serment, en son cœur ulcéré, d'anéantir le mensonge commercial et de réintégrer l'homme dans les conditions normales de sa vie, dans la vérité.

Le second de ces faits se rapporte à son séjour à Marseille, en 99. Il fut chargé par sa maison de commerce de jeter clandestinement

à la mer 20,000 quintaux de riz avarié. Ce riz avait été conservé en magasin pendant une disette, parce que, possédant beaucoup de grains, le négociant gagnait davantage en maintenant la hausse que s'il s'était défait de ses denrées à des prix moyens. Fourier avait, à cette époque, 26 ans. Cette horrible extrémité, *calculer sur la faim*, à laquelle il voyait le commerce réduit, renouvela au vif la profonde blessure de son enfance, et le fit réfléchir plus sérieusement que jamais à ce premier vœu de son cœur, *réintégrer l'homme en voie de vérité et de justice*. Ce fut en poursuivant ce but de faire disparaître le mensonge (particulièrement du commerce dont il connaissait par lui-même les vols et les fraudes), qu'il fut amené à l'idée de l'association domestique et agricole; puis, que par l'induction et l'analogie, soutenu de sa foi grande en Dieu, de son sentiment profond du vrai et du juste, s'appuyant sur l'*unité de système*, qui est le cachet de la toute-puissance, il s'est élevé à la formule transcendante et complète des lois de l'unité universelle.

Que je cite encore un trait de la vie de Fourier, qui me semble éminemment propre à le faire apprécier. Il donne la clé de ce caractère si ferme et la preuve de la foi invincible qui ne l'abandonna jamais. Fourier avait, dans ses publications, assigné une heure de rendez-vous pour l'homme riche (le candidat), qui voudrait fournir les moyens d'une expérience de sa théorie. Pendant *dix ans* il est rentré tous les jours à midi, à l'heure indiquée !...

Après tous les dédains, tous les mépris, toutes les années de mortel silence qui avaient accueilli l'appel inspiré et ardent du fondateur de l'unité universelle, après ces amères déceptions, qui seules depuis trente années, répondaient dans la solitude aux battements de son cœur, aux inspirations de son âme, sa foi n'était pas morte, sa croyance n'était pas tuée, tant la science lui prêtait un appui inébranlable ! Toujours il a cru, toujours il a espéré, *toujours il est revenu chez lui à midi, pendant dix ans !* parce que la science le douait d'une foi invincible. Cela rappelle Galilée, en prison, Galilée après avoir juré à genoux devant le Saint-Office qu'il avait fait erreur, et répétant dans son cachot avec une foi nouvelle : *e pur si muove, et pourtant elle tourne !*

En présence de ce que je viens de dire, je suis frappé de ce fait, que l'on peut tuer l'homme de génie, qu'on peut même le noyer

dans son idée, le rendre fou ; mais jamais on ne peut lui faire lâcher prise. Le Saint-Office aurait pu tuer Galilée; Richelieu a fait enfermer Salomon de Caus à Bicêtre, et Ninon de Lenclos l'y a trouvé fou et toujours parlant de la force d'expansion de la vapeur, qu'il avait découverte; mais il n'était au pouvoir ni du Saint-Office ni de Richelieu d'anéantir l'étincelle lumineuse que Dieu avait placée au sein de Galilée et de Caus. Ils en devaient compte à l'humanité, et ils en sont morts les fidèles gardiens. Telle est la mission du génie.

Fourier eût été amené devant un tribunal d'ignorance et de sang, et là, sommé en présence de la torture et des supplices les plus cruels, de renier sa découverte, qu'il se fût laissé hacher en morceaux, brûler à petit feu et écarteler; mais que dis-je, il a éprouvé et senti bien au-delà de ce supplice de quelques heures, PENDANT TRENTE ANNÉES de dénégations, de rires et de dédains, et il n'a pas renié, il n'a pas perdu sa foi, il est revenu tous les jours chez lui à midi pendant dix ans! *E pur si muove!*

Oui, la terre tourne, et aujourd'hui la foi de Galilée est devenue la foi du monde! Oui, les hommes sont faits pour la justice et l'harmonie, et la foi de Fourier sera un jour la foi de l'humanité entière!

Dieu m'entend et sait que nous sommes des milliers qui vivons et mourrons dans cette croyance consolante, qui le fait bénir et adorer.

Avant de parler de Fourier comme penseur et écrivain, je ne puis résister au plaisir de placer encore sous les yeux du lecteur deux faits rapportés dans une lettre, adressée au journal la *Phalange*, par madame Louise Courvoisier. Ces détails de la vie journalière de Fourier, si cachée d'ailleurs, redits par une personne qui l'a connu particulièrement, nous semblent très propres à montrer combien le grand homme est toujours le meilleur et le plus compatissant. Si de hautes spéculations scientifiques occupent son intelligence et la tiennent asservie sous leur charme tout-puissant, c'est que son cœur généreux et magnanime a ressenti la misère et la souffrance de ses semblables, c'est qu'il est profondément pressé du besoin de leur venir en aide. Il ne saurait y avoir de penseur véritablement grand sans amour, ni humanité.

« Un jour, rentrant chez moi, j'y trouvai Fourier et lui racontai que j'étais allée faire une visite, que je n'avais pas rencontré la maîtresse de la maison, et que j'avais, en l'attendant, causé avec la servante, bonne paysanne qui était occupée à raccommoder des bas. Comme elle avait les yeux rouges et fort malades, je lui avais demandé pourquoi elle augmentait son mal en travaillant ainsi. — Il faut bien, me répondit-elle. Et, prenant occasion de dégonfler son pauvre cœur gros de chagrins, elle s'était mise, en pleurant, à me faire le détail de travaux qui dépassaient ses forces, depuis cinq heures du matin jusqu'après minuit. — Ce ne serait rien ajouta-t-elle, si au moins je pouvais contenter ma maîtresse, n'être pas toujours grondée, injuriée, maltraitée. Si la tâche qu'elle m'a donnée à ces bas n'est pas faite quand elle rentrera, elle est dans le cas de me battre, et depuis trois mois que j'ai quitté mon pays et que ma tante, fruitière au faubourg Saint-Martin, m'a placée ici, je n'ai pu sortir une seule fois pour aller lui dire comme je suis mal en maison. Et disant ainsi, elle fondait en larmes et séchait ses yeux malades du revers de sa main toute enflée et crevassée.

« — Donnez-moi l'adresse de cette tante, que j'y aille sur-le-champ, interrompit Fourier dont la physionomie s'etait animée de cette indignation si expressive qui lui était propre. — Je ne la connais pas, lui répondis-je, car madame de B*** étant rentrée, la conversation avec la bonne s'est trouvée interrompue.

« — C'est égal, j'irai, reprit-il. Et changeant sa petite canne accoutumée contre un parapluie, car il pleuvait, le voilà en route du faubourg Saint-Honoré au faubourg Saint-Martin. Ce vieillard sexagénaire, le plus grand homme du siècle et de tous les siècles, celui qui a révélé à l'humanité ses éléments et sa puissance, s'en allant de boutique en boutique, tout au long de ce faubourg si étendu et si populeux, s'enquiert, questionne, interroge, demande à chaque fruitière si elle n'est pas la tante de la pauvre fille, en trouve une enfin qui lui répond oui, l'informe de la souffrance de sa nièce, et revient, ayant rempli de tout point sa mission de charité.

« Toutefois il n'était pas satisfait. — Cette femme, dit-il, essuyant sa tête chauve mouillée de sueur avec le petit mouchoir de coton de cinq sous qu'il tira de sa poche, cette femme ne paraît pas avoir grand souci de sa nièce ; j'irai demain à Sablonville, il y a là quel-

qu'un de ma connaissance qui a besoin d'une domestique, et, de façon ou d'autre, on la tirera de là.

« Et en effet il pourvut au sort de cette créature misérable avec la même activité que nos savants, moralistes ou philosophes en pourraient mettre à briguer le fauteuil académique ou quelque sinécure.

« Une autre fois, ne prévoyant pas la conséquence qu'en pourrait tirer la générosité de Fourier, je lui dis que j'avais une voisine, veuve d'un officier de mérite et mère de trois enfants qui, réduite à une extrême nécessité, s'était vue contrainte de se défaire de divers objets de valeur. Le tour était venu d'une petite statue en bronze de Napoléon, laquelle lui tenait tant au cœur que, dans sa détresse, elle délibérait, disait-elle, si elle ne se laisserait pas mourir plutôt que de vendre sa statue. — Combien en veut-elle, demanda Fourier, je l'achèterai. Et le lendemain il apporta les soixante-dix francs qui en étaient le prix, disant qu'il ferait prendre la statue.

« Huit jours s'étant écoulés, et ne la retirant pas, on la lui envoya; mais le même commissionnaire, dont il eut soin de payer la course, la rapporta, et Fourier le suivant de près gronda bien fort de ce qu'on avait contrarié sa volonté, disant qu'il prendrait cette statue plus tard; qu'en attendant il désirait qu'elle restât où elle était; et, quelques instances qu'on lui ait faites depuis, elle y est si bien restée qu'elle s'y trouve encore. »

Je le répète, la vie de Fourier est peu connue, mais des traits de cette nature prouvent suffisamment qu'elle doit en receler encore sous son enveloppe si simple et si unie. Vie si simple, en effet, qu'elle ne saurait différer, pour le vulgaire, de la vie du bourgeois le plus insignifiant. Mais sous cette enveloppe grossière vivait une âme magnanime, brûlée des feux du génie.

Maintenant que je rappelle ces paroles de Gœthe, qui me servent d'épigraphe.

« Le plus grand tourment qu'on puisse éprouver, est de ne pas
« être compris, lorsqu'après de grands efforts, on croit être enfin
« arrivé à se comprendre soi-même et à bien concevoir son sujet.
« *On perd presque la tête* d'entendre toujours répéter l'erreur
« dont on est parvenu à se garantir; et rien n'affecte plus pénible-
« ment que de voir, ce qui devrait nous unir aux hommes instruits et

« à grandes idées, devenir la source d'une séparation à laquelle rien « ne peut plus porter remède. »

Que ces paroles ont de justesse et qu'elles s'appliquent merveilleusement à Fourier. Elles sembleraient avoir été écrites pour lui. En effet, dans ces deux phrases sont renfermées l'explication et la justification de ses accusations contre les philosophes ainsi que la brusquerie sauvage du moderne Colomb.

Pourquoi Fourier, presque à chaque page de ses livres, surtout de ses derniers, pourquoi s'élève-t-il contre la gent philosophique? Pourquoi proteste-t-il si vivement et si plaisamment à la fois contre les moralistes? Pourquoi accuse-t-il l'humanité d'un retard de deux mille ans? Pourquoi vient-il nous promettre un phalanstère en deux ans, et la conversion du globe à l'harmonie en six? Pourquoi des paroles hostiles en contradiction avec ses lois? Pourquoi des accusations fausses, pourquoi des affirmations téméraires?

Parce que c'est un tourment horrible, selon la pensée si vraie de Gœthe, le tourment le plus grand qu'on puisse éprouver, de ne pas être compris; parce qu'on perd la tête d'entendre toujours répéter l'erreur dont on est parvenu à se garantir.

Pourquoi Fourier, *le sergent de boutique*, qui aurait pû sur la fin de sa vie communiquer avec quelques savants, et les connaître, pourquoi s'est-il tenu à l'écart, loin du monde, seul, dans sa petite chambre froide, replié sur lui-même, toujours ferme dans sa foi sans doute, mais plus las de porter sa croix, mais trop élancé dans le monde de l'avenir, qu'il fréquentait avec son esprit, pour échapper à ce présent qui l'avait méconnu et repoussé? Situation à jamais déplorable de ce grand homme, et qui lui a fait perdre quelque partie de sa haute valeur; car à l'homme qui s'isole de ses semblables, il arrive comme à celui qui s'élève sur des monts escarpés au-dessus des précipices, des éblouissements qui lui ravissent le sens et ne le laissent pas maître de lui-même.

Pourquoi Fourier dans une heureuse occasion, où venait à lui un maître de la science, placé par son génie inventif dans une situation analogue à la sienne, pourquoi Fourier fit-il mauvais et froid accueil à Geoffroy Saint-Hilaire?

Parce qu'on perd la tête d'entendre toujours répéter l'erreur, dirais-je encore avec Gœthe; parce que Fourier était arrivé à ce point

de séparation, *à laquelle rien ne peut plus remédier*, selon le Voltaire germanique.

Oui, songeons à ce que c'est que de porter en son âme cette idée géante, cette idée mère qui, liant les découvertes du passé, constituait enfin la science de l'unité universelle et de l'unité sociale ; songeons à ce que c'est que d'avoir cette logique de mathématicien, qui faisait Fourier si plein de son sujet; songeons à ce que c'est que de posséder cette foi inébranlable qui ne l'abandonna jamais, et tout cela pour n'être ni compris, ni lu, et avoir attendu huit ans entiers *un lecteur !*.. Et puis, nous nous étonnerons, non pas de quelques préoccupations habituelles et maladives de ce grand homme, mais nous admirerons qu'il ne soit pas devenu fou, comme Salomon de Caus enfermé à Bicêtre, comme le Tasse enterré dans les prisons de Ferrare!...

Malgré ces souffrances continuelles, qui faisaient de Fourier un martyr, malgré ce fiel et ce vinaigre, malgré cette coupe amère dans laquelle se trempaient ses lèvres, malgré le pain dur de la calomnie et de l'oubli, le bon sens de Fourier ne l'a jamais abandonné complètement pour ses illusions.

J'en trouve la preuve dans plusieurs passages de ses livres, en tr'autres dans celui-ci. (*Théorie des quatre mouvements*, page 38.)

Si l'homme que j'ai cité, Christophe Colomb, fut ridiculisé, honni, excommunié pendant sept ans, pour avoir annoncé un nouveau monde continental, ne dois-je pas m'attendre aux mêmes disgrâces, en annonçant un nouveau monde social? On ne heurte pas impunément toutes les opinions, et la philosophie qui règne sur le dix-neuvième siècle élèvera contre moi plus de préjugés que la superstition n'en éleva au quatorzième siècle contre Colomb. Cependant s'il trouva dans Ferdinand et Isabelle des souverains moins prévenus et plus judicieux que tous les beaux esprits de leur siècle, ne puis-je pas comme lui compter sur l'appui de quelque souverain plus clairvoyant que ses contemporains? Et tandis que les sophistes du dix-neuvième siècle répéteront avec ceux du quatorzième, QU'IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU A DÉCOUVRIR, ne se peut-il pas qu'un potentat veuille tenter l'essai que firent les monarques de Castille? Ils exposaient peu de chose, en hasardant un vaisseau pour courir la chance de découvrir un nouveau monde et d'en acquérir l'empire. Un souverain du dix-neuvième siècle pourra dire de même : « Hasardons sur une lieue carrée l'essai de l'association agri« cole, c'est bien peu risquer pour courir les chances de tirer le genre « humain du chaos social, de monter au trône de l'unité universelle, et « de transmettre à perpétuité le sceptre du monde à nos descendants. »

J'en vois encore une preuve non moins intéressante et qui montre combien il appréciait justement parfois le peu de fonds qu'il y avait à faire sur les espérances auxquelles il se livrait, et qui l'ont aidé à supporter ses tortures morales si longues, si vives et si noblement soutenues. C'est au tome II du *Traité d'association*, pag. 647

Les lecteurs impartiaux et faibles approuveront le fond et non la forme; les lecteurs judicieux approuveront l'un et l'autre, et concevront que l'inventeur, n'ayant besoin que de persuader un candidat sur 4000, n'a que faire d'en convertir 3999 plus ou moins imbus de préjugés, ni de recourir à la flatterie qu'exigent les gens opulents.

On doit peu compter sur les personnages heureux; la prospérité les enivre, les aveugle sur le mal-être général, et leur persuade que l'état civilisé est, selon l'avis de Pangloss, *le meilleur état du meilleur des mondes.* Il est mieux de jeter les yeux sur les hommes qui ont essuyé quelques revers, et qui, atteints par le malheur, sont forcés de croire à son existence et de suspecter la civilisation.

Mais voici, avec un passage qui témoigne au plus haut point de l'éblouissement et de l'illumination de Charles Fourier, trans porté lui-même par la grandeur de sa découverte qu'il craint de montrer tout entière; voici un autre endroit, où par un apologue aussi ingénieux que simple il apprécie nettement sa position.

Voyons d'abord l'homme enthousiaste, le poète, le *vates* inspiré, dont la joie déborde devant les résultats prochains de sa découverte.

Nous allons être témoins d'un spectacle qui ne peut se voir qu'une fois dans chaque globe : le passage subit de l'incohérence à la combinaison sociale; c'est le plus brillant effet de mouvement qui puisse s'exécuter dans l'univers, son attente doit consoler la génération actuelle de tous ses malheurs. Chaque année, pendant cette métamorphose, vaudra des siècles d'existence, et offrira une foule d'événements si surprenants, qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation; c'est ce qui me détermine à renvoyer au troisième mémoire la théorie de l'ordre combiné ou des sectes progressives, et à n'annoncer pour le moment que des résultats généraux; tels seront l'accession spontanée des sauvages à l'industrie, et l'adhésion des Barbares à l'affranchissement des femmes et des esclaves, dont la liberté est nécessaire pour la formation des sectes progressives; l'établissement des unités par toute la terre, comme unité de langage, de mesures, de signes typographiques, et autres relations. *(Théorie des quatre mouvements.)*

Maintenant voyons le revers de la médaille où, toujours avec le sentiment profond de la grandeur de sa découverte, il juge sainement de sa situation vis à vis du monde. (*Traité 1, vol. page* 79.)

Possesseur de cette théorie, je me trouve dans la situation d'un

homme qui, au siècle d'Auguste, aurait inventé la poudre à canon et la boussole, et qui, au lieu de se hâter de les communiquer, aurait passé vingt ans à en calculer les emplois tels que l'artillerie et la mine : on l'aurait jugé fieffé charlatan, si, après ces vingt années de recherches, il se fût présenté aux ministres d'Auguste, tenant à sa main une cartouche et une boussole, et qu'il leur eût tenu ce discours :

« Je vais, avec la matière contenue dans ce brimborion (la poudre), « changer la tactique des Alexandre et des César ; je puis avec cette « matière faire sauter en l'air le Capitole (par une mine); foudroyer les « villes d'une lieue de loin (par la bombe et la couleuvrine); réduire à « minute nommée la ville de Rome en un monceau de décombres (par « l'explosion d'une masse de poudre); détruire à 500 toises de distance « toutes vos légions (par l'artillerie); égaler le plus faible soldat au plus « fort (par la mousqueterie); porter la foudre dans mes goussets (par le « pistolet de poche); enfin je puis, avec cette autre gimblette (la boussole), « braver dans l'obscurité les orages et les écueils, diriger le vaisseau « aussi sûrement qu'en plein jour, et l'orienter partout où on ne verra « ni ciel ni terre. » A ce discours, les graves personnages de Rome, les Mécène et les Agrippe, auraient pris l'inventeur pour un visionnaire ; et pourtant il n'aurait promis que des effets très possibles, et connus aujourd'hui des enfants mêmes ; il n'aurait pas exagéré d'une syllabe sur les emplois de ses deux découvertes.

Il en est ainsi des deux théories que j'annonce, l'Association agricole et l'Attraction passionnée : ces deux inventions me mettent dans le cas de promettre une foule de merveilles, dont la moindre fait crier au visionnaire, et qui, sous peu, ne sembleront que des effets très naturels et intelligibles au moindre enfant.

Puisque nous sommes entrés dans l'explication et la justification du côté faible, de la partie souffrante du grand homme, disons encore et prouvons que ces répudiations du passé et ces anathèmes contre le mauvais vouloir de ses devanciers, n'ôtaient pas entièrement à Fourier le sentiment véritable du travail accompli avant lui. On lui a reproché avec beaucoup de raison, quand au fond, cette condamnation amère du passé. Mais il est bien vrai qu'elle était une expression de sa souffrance intérieure, une réaction en faveur de ses affirmations toujours méconnues ou calomniées, et point une prétention ambitieuse de ne relever que de lui-même et de n'être que l'unique fils de ses œuvres.

Ce passage du second volume de la fausse industrie, page 463, peut en faire foi :

Il est deux personnages dont je ne pourrais pas m'isoler sans me renier moi-même : ce sont Jésus-Christ et Newton. Jésus a prédit et

Nations infortunées, vous touchez à la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir, et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. A voir la continuité et l'énormité des secousses politiques, on dirait que la nature fait effort pour secouer un fardeau qui l'oppresse; les guerres, les révolutions embrâsent incessamment tous les points du globe; les orages à peine conjurés renaissent de leur cendre, de même que les têtes de l'hydre se multipliaient en tombant sous les coups d'Hercule; la paix n'est plus qu'un leurre, qu'un songe de quelques instants; l'industrie est devenue le supplice des peuples, depuis qu'une île de pirates entrave les communications, décourage les cultures des deux continents, et transforme leurs ateliers en pépinières de mendiants. L'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan; l'implacable fureur des nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste ossuaire, et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties. L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles routes au crime; à chaque guerre il étend les déchirements sur les deux hémisphères, et porte jusqu'au sein de régions sauvages les scandales de la cupidité civilisée; nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les barbares et les sauvages à nos vices et à nos fureurs; oui, la civilisation devient plus odieuse aux approches de sa chute; la terre n'offre plus qu'un affreux chaos politique, elle appelle le bras d'un autre Hercule pour la purger des monstruosités sociales qui la déshonorent.

Déjà le nouvel Hercule a paru : ses immenses travaux font retentir son nom de l'un à l'autre pôle; et l'humanité accoutumée par lui au spectacle de faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui changera la face du monde. Peuples, vos pressentiments vont se réaliser; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros; c'est lui qui doit élever l'harmonie universelle sur les ruines de la barbarie et de la civilisation. Respirez et oubliez vos antiques malheurs; livrez-vous à l'allégresse, puisqu'une invention fortunée vous apporte enfin la *Boussole sociale*, que vous auriez mille fois découverte, si vous n'étiez tous pétris d'impiété, tous coupables de défiance envers la Providence; apprenez (et je ne saurais trop vous le répéter) qu'elle a dû avant tout *statuer sur l'ordonnance du mécanisme social*, puisque c'est la plus noble branche du mouvement universel dont la direction appartient tout entière à Dieu seul *.

Nous dirons encore, avec preuve à l'appui, que Fourier n'était point dépourvu de *vis comica;* et savait très bien, lui si profond et si logique, faire rire à la façon de Molière. On comprend que, si ce rire

* Ceci s'écrivait en 1807. Le nouvel Hercule, le héros, c'était Napoléon. Hercule et héros sans doute, mais hélas !...

Le nouvel Hercule ! N'est-ce pas bien plutôt le glorieux et pacifique génie, mort seul et méconnu dans la mansarde de la rue Saint-Pierre, et qui a inscrit sur l'oriflamme de l'humanité les lois souveraines de l'Attraction et de la Série ?

Maintenant j'arrive à un reproche beaucoup trop souvent articulé et venant maintes fois de personnes qui jugent sans connaissance de cause, je veux dire le reproche de mal écrire, de manquer de forme.

Je ne prétends pas défendre d'une manière absolue la forme de Fourier ; il s'est d'ailleurs lui-même défendu de trop bonne grâce et avec une humilité que l'on pourrait trouver bien grande.

Il est, je ne saurais trop le dire, fort heureux pour les écrivains que la découverte des lois du mouvement social soit échue à un homme presque illettré, à moi, profane et intrus dans le monde savant, moi qui ayant passé ma vie dans des fonctions mercantiles tout-à-fait incompatibles avec les études, n'ai pas pu songer à m'instruire, et ne peux que livrer tout brut le diamant dont un coup de fortune m'a valu la découverte, le calcul de l'unité universelle.

La nature, dans cette faveur, se montre judicieuse et fidèle à son système de partager ses dons. Si ma découverte fût échue à quelque grand personnage de la hiérarchie savante, à un Leibnitz, un Voltaire, qui aurait su la parer du charme oratoire, c'eût été pour lui trop de lustre ; il aurait tout éclipsé. (*Traité*, 1, 587.)

Et encore d'une façon plus plaisante dans le tome II, page 2.

C'est un tort général en France, que de confondre les inventeurs avec les spéculateurs qui écrivent pour amuser. Lorsqu'il s'agit de l'utile, on doit envisager le fond et non la forme d'une théorie. La seule idée qui doive ici préoccuper le lecteur, c'est de vérifier si vraiment l'ordre des Séries passionnelles a la propriété d'élever la richesse aux degrés indiqués (T. I, 372).

On doit chercher ici des calculs et non des phrases : le problème n'est pas d'orner l'esprit, mais de remplir la bourse. Manque-t-il d'écrivains qui ne s'occupent qu'à récréer le public ? Il pleut du bel esprit en France, comme des lavements dans *Pourceaugnac ;* mais ce qui manque, en fait de livres, c'est celui qui enseignerait l'art de s'enrichir subitement. Lorsqu'enfin ce secret est livré, quelle inconséquence d'exiger que le traité prenne le ton flatteur de ces fariboles oratoires, de ces systèmes insidieux dont les auteurs, loin de songer à enrichir le public, ne veulent que s'enrichir à ses dépens.

Maintenant que l'auteur s'est exécuté de si bonne grâce, nous pouvons faire nos réserves et dire que, si Fourier a employé un arrangement dont on ne saisit pas d'abord l'utilité et qu'il condamne lui-même ; que, si son style en général manque d'éclat, il est toujours clair, ferme, précis, nerveux, allant au but. De plus, nous ajouterons avec pièces à l'appui, afin qu'on en juge comme nous, que sa forme se distingue souvent par une grandeur simple, (car jamais la simplicité ne l'abandonne) pleine de dignité et de force.

Nations infortunées, vous touchez à la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir, et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. A voir la continuité et l'énormité des secousses politiques, on dirait que la nature fait effort pour secouer un fardeau qui l'oppresse; les guerres, les révolutions embrâsent incessamment tous les points du globe; les orages à peine conjurés renaissent de leur cendre, de même que les têtes de l'hydre se multipliaient en tombant sous les coups d'Hercule; la paix n'est plus qu'un leurre, qu'un songe de quelques instants; l'industrie est devenue le supplice des peuples, depuis qu'une île de pirates entrave les communications, décourage les cultures des deux continents, et transforme leurs ateliers en pépiniéres de mendiants. L'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan; l'implacable fureur des nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste ossuaire, et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties. L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles routes au crime; à chaque guerre il étend les déchirements sur les deux hémisphères, et porte jusqu'au sein de régions sauvages les scandales de la cupidité civilisée; nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les barbares et les sauvages à nos vices et à nos fureurs; oui, la civilisation devient plus odieuse aux approches de sa chute; la terre n'offre plus qu'un affreux chaos politique, elle appelle le bras d'un autre Hercule pour la purger des monstruosités sociales qui la déshonorent.

Déjà le nouvel Hercule a paru: ses immenses travaux font retentir son nom de l'un à l'autre pôle; et l'humanité accoutumée par lui au spectacle de faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui changera la face du monde. Peuples, vos pressentiments vont se réaliser; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros; c'est lui qui doit élever l'harmonie universelle sur les ruines de la barbarie et de la civilisation. Respirez et oubliez vos antiques malheurs; livrez-vous à l'allégresse, puisqu'une invention fortunée vous apporte enfin la *Boussole sociale*, que vous auriez mille fois découverte, si vous n'étiez tous pétris d'impiété, tous coupables de défiance envers la Providence; apprenez (et je ne saurais trop vous le répéter) qu'elle a dû avant tout *statuer sur l'ordonnance du mécanisme social,* puisque c'est la plus noble branche du mouvement universel dont la direction appartient tout entière à Dieu seul *.

Nous dirons encore, avec preuve à l'appui, que Fourier n'était point dépourvu de *vis comica;* et savait très bien, lui si profond et si logique, faire rire à la façon de Molière. On comprend que, si ce rire

* Ceci s'écrivait en 1807. Le nouvel Hercule, le héros, c'était Napoléon. Hercule et héros sans doute, mais hélas!...

Le nouvel Hercule! N'est-ce pas bien plutôt le glorieux et pacifique génie, mort seul et méconnu dans la mansarde de la rue Saint-Pierre, et qui a inscrit sur l'oriflamme de l'humanité les lois souveraines de l'Attraction et de la Série?

grave et mélancolique, quoique de si bon aloi, de l'auteur du *Misanthrope*, ne se pose pas souvent sur les lèvres du nouveau Newton, ce n'est pas qu'il lui soit étranger, mais que ses hautes préoccupations et sa lutte incessante l'en écartent sans cesse.

C'est une réponse à une sotte critique du baron Massias.

Holà! M. le baron! êtes-vous juge compétent sur le sens commun? Quand on a farci trente-et-un volumes de balivernes philosophiques, sans savoir prendre un rang dans la science, on n'est que divagateur sans boussole, sans direction spéculative, sans bon sens.

L'écrivain judicieux sait, dans la carrière même du sophisme, créer un système spécieux et faire école. Ce talent vous a manqué complètement.

Bien que votre plume soit un volcan littéraire qui vomit les volumes par trentaine, vous n'avez pris rang que dans l'ordre des écrivains parasites, comme l'abbé de Mably qui a rempli quatorze volumes de rabâchages, et qui, aujourd'hui, n'a d'autre nom que celui de ganache politique. Ses quatorze tomes figureront avec les trente-et-un vôtres; on peut dire des deux collections :

> Venez Pradon et Bonnecorse,
> Grands écrivains de même force,
> Linière et Perrin vous attendent.

Si M. Massias avait quelque chose de ce sens commun qu'il veut distribuer à mes partisans, il saurait, comme eux, qu'un auteur doit spéculer sur la qualité et non sur la quantité des écrits; qu'il doit s'attacher à faire quelque ouvrage monumental, gravé sur le bronze.

Cette fois il s'agit des mauvais tours du commerce anarchique, si bien dévoilé par Fourier.

On ne trouve guère que des marchandises *au progrès*, de belle apparence et de nulle valeur; comme des habits dont la couleur change en peu de jours, et dont il faut envoyer recoudre les boutons et les poches dès le lendemain. L'épicier vend des bonbons au progrès, bonbons sans sucre. Les enfants à qui on en donne au premier de l'an refusent de les manger.

Les souliers au progrès sont intéressants : le ligneul en est sec, il se brise; le soulier s'entr'ouvre, et on a le pied dans l'eau. Des pointes y surgissent au bout de quelques jours, elles font saigner le talon, et rongent les bas pour le bien du commerce.

L'an passé, un marchand de Troyes demanda à la chambre des députés que l'infanterie substituât, en été, le pantalon blanc au pantalon de drap rouge, pour l'intérêt du commerce de Troyes. D'autres auraient fait valoir la santé du soldat, mais ce Troyen n'envisageait que les intérêts de sa boutique, ceux de l'armée et de l'Etat n'étaient pas dignes d'attention.

Tels sont les marchands : chacun d'eux est persuadé que sa boutique doit être la boussole du conseil des ministres. La philosophie les con-

firme dans cette prétention par son jargon sacramentel sur *le commerce immense et l'immense commerce des amis du commerce, pour le bien du commerce, commerce, commerce.*

Bientôt ils vous vendront, comme les Chinois, un jambon évidé, rempli de terre, et entouré d'une enveloppe de chair; on vous dira : « C'est fleur de marchandise, un choix distingué, à des prix d'amis; nous y gagnons si peu, vraiment, nous n'y gagnons rien; — Bah ! vous y gagnez bien quelque chose; — Non, d'honneur ! à ces prix-là nous y perdons, oui nous y perdons gros, mais c'est pour vous obliger, parce que c'est vous, afin que vous reveniez nous voir pour un autre article. » Puis, quand vous vous apercevrez de la farce, et que vous irez vous en plaindre, on appellera, selon l'usage de Canton, les voisins pour en rire, et ils vous diront moralement : « *Tu l'as gobé, tant mieux; ça fait aller le commerce et la charte.* »

Je termine là ces citations, suffisantes sans doute pour montrer que Fourier s'est jugé trop sevèrement lui-même dans le procès puérilement intenté à son style.

J'ai fait entrevoir faiblement, il est vrai, quel a été Fourier comme homme et comme savant. Pour que cette appréciation put être suffisante, il me manque d'avoir vécu dans sa vie privée et intime, d'avoir connu l'homme ; d'un autre côté, il manque sans doute au lecteur une connaissance complète de ses travaux, dont il importe que je donne ici la nomenclature.

Fourier publia, en 1808, la *Théorie des quatre mouvements*, 1 vol. in-8. C'est de tous ses ouvrages, celui qui décèle le plus de vigueur et d'élan : il était jeune alors, l'espérance l'animait, la grandeur de la découverte dont il donnait le *prospectus*, selon son expression, l'enflammait d'un saint enthousiasme. Le *Traité d'association domestique et agricole* fut mis au jour en 1822. 2 très forts vol. in-8. C'est l'ouvrage capital de Fourier, bien qu'il ne comprenne que le tiers de ce qu'il se proposait de donner. En 1827 il publia le *Nouveau monde industriel*, 1 fort volume in-8 : puis, dans les années suivantes, une brochure ayant pour titre : *Piéges des sectes d'Owen et de Saint-Simon ;* en 1835, un premier volume in-12, de *la Fausse Industrie*, enfin un second volume in-12 en 1837. De plus, Fourier a participé à la rédaction du *Phalanstère*, et ce recueil contient plusieurs articles de lui.

Fourier était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, et paraissait d'un tempérament principalement nerveux. Son visage

était fortement accentué, son front bien développé ; ses yeux bleus bien fendus et singulièrement beaux de vie et de lumière, lorsqu'il s'animait ; sa physionomie était grave et sévère, et parfois décelait une amertume profonde. Fourier a toujours beaucoup vécu solitaire et se montrait d'une indépendance farouche, surtout dans les dernières années de sa vie. Son caractère était ferme et résolu ; ses habitudes des plus simples. Il savait se faire à tous, et, sans rien perdre de sa véritable grandeur, se montrait *bon homme* et agréable pour des ouvriers ou des personnes de peu d'éducation.

Fourier est mort le 10 octobre 1837, d'une maladie inflammatoire assez longue, soutenue avec sa fermeté habituelle. Il est mort plein de foi, sûr de sa science, attendant avec calme et persévérance jusqu'à la fin. Mais, comme Moïse, il ne lui a pas été permis d'entrer dans la *terre promise*, qu'il avait saluée avec tant d'amour et d'espérance. Il n'a pu entonner le cantique de Siméon, ainsi qu'il en avait manifesté la touchante confiance.

Or, la préparation du premier canton exigeant à peine deux ans, et le plus caduc des hommes, pouvant toujours espérer deux années d'existence, se plaira encore à l'idée d'organiser les sectes progressives, de les voir avant sa mort, et d'entonner à cet aspect le cantique de Siméon : « Seigneur, je vais mourir en paix, puisque j'ai vu naître l'ordre social « que vous aviez préparé pour le salut de tous les peuples. »

On lit sur la tombe de Fourier ce que contiennent et établissent ses ouvrages, ces lois immortelles, qui sont le fondement de l'unité sociale et de la vie universelle :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX *DESTINÉES*.

LA SÉRIE DISTRIBUE LES *HARMONIES*.

C'est là tout Fourier, comme je l'ai annoncé, mais si on le comprend, on trouvera que c'est beaucoup.

FIN.

LIBRAIRIE DE CAPELLE.

La seule qui se soit spécialement consacrée à la vente des Ouvrages

DES ÉCOLES DE SAINT-SIMON ET DE FOURIER.

On réimprime les ouvrages épuisés de CH. FOURIER.

---

	fr.	c.
Muiron (JUST). *Sur les procédés industriels.* 1 v. in-12.	2	»
— *Virtumnius*, 1 vol. in-8.	5	»
Lechevalier (JULES). *Études sur la Science sociale*, Théorie de Ch. Fourier. 1 fort vol. in-8. *Prix réduit.*	6	»
Considérant (VICTOR). *Destinée sociale*, 2 vol. in-8.		
Gatti de Gamond (Mme). *Fourier et son système.* 4e édition. 1 vol in-12.	2	50
— *Réalisation d'une Commune sociétaire*, 1840, 1 vol. in-8. (Cet ouvrage fait suite à Fourier et son système.)	5	»
Doctrine Saint-Simonienne. *Exposition.* 1 vol. in 8. 5e édition.	4	50
Nouveau Christianisme de Saint-Simon. — *Lettres d'Eug. Rodrigues sur la religion et la politique.* — *L'Éducation du genre humain de Lessing.* Trad. de l'allemand. 1 vol. in-8.	4	»
Pereire. *Leçons sur l'Industrie et les Finances*, suivies d'un projet de banque. 1 vol. in 8.	2	25
Enfantin. *Économie politique et politique*, 2e édit. — 1 vol. in-8.	2	25
Chevalier (MICHEL), *Politique industrielle et système de la Méditerranée.* 1 vol. in-8.	2	25
— *Politique européenne.* 1 vol. in-8.	2	50
Reybaud (LOUIS). *Études sur les Réformateurs contemporains ou socialistes modernes*, 2e édition, 1841, 1 vol. in-8.	7	50
Leroux (PIERRE). *De l'Humanité*, 1841, 2 vol. in-8.	15	»
— *Réfutation de l'éclectisme.* 1 vol. in-12.	3	50
Cantagrel. *Le Fou du Palais-Royal.* 1841, 1 vol. in-8.	5	»

L'Éditeur CAPELLE a un *Catalogue* d'un choix de livres d'assortiment, qu'il donne aux personnes qui lui en font la demande.

[illegible]

